

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

L'assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford

Hansen, Ron

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

RON HANSEN

L'ASSASSINAT DE JESSE JAMES PAR LE LÂCHE ROBERT FORD

ROMAN

BUCHET CHASTEL



Ron Hansen

L'assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford

Roman traduit de l'américain par Vincent Hugon



BUCHET • CHASTEL

Titre original :

The Assassination of Jesse James by the Coward Robert Ford

À John Irving, John L'Heureux, John Gardner

PREMIÈRE PARTIE

Le Butin

7 septembre 1881

Il était d'un naturel agréable, quoique plutôt calme et réservé. Il écoutait attentivement tout ce que Scott Moore et moi disions, mais lui-même parlait peu. De temps à autre, il posait une question à propos de la région et des possibilités qu'elle offrait pour un éleveur. Mais j'avais en permanence conscience que rien de ce qui se disait ou se faisait dans la pièce ne lui échappait. Il ne faisait jamais référence à lui-même, ne trahissait pas la moindre suffisance ni la moindre forfanterie. N'eussé-je su à qui j'avais affaire que je l'eusse pris pour un négociant ordinaire recevant la visite de deux amis. Mais il était si aimable et courtois que, dans l'ensemble, je ne pus m'empêcher d'énormément l'apprécier.

MIGUEL ANTONIO OTERO

Ma vie sur la Frontière

Il entrait dans l'âge mûr et habitait un pavillon en bois de Woodland Avenue. Des graminées vertes s'immisçaient entre les marches de la véranda, un nid de guêpes était accroché à l'un des gables du grenier ; d'un orme mourant pendait une corde tenant lieu de balançoire qui décrivait un arc de cercle au-dessus d'un coin de terre battue aussi fine que de la farine. Le soir, Jesse s'installait dans un rocking-chair et fumait un cigare tandis que sa femme s'essuyait les mains sur un tablier en coton et lui faisait son rapport sur leurs deux enfants. À l'intérieur de la maison, il ne se déplaçait jamais sans plusieurs quotidiens – le *Daily Democrat* de Sedalia, la *Gazette* de Saint Joseph, le *Times* de Kansas City – au creux desquels il dissimulait un calibre .44 de trente centimètres de long. Il se promenait avec des crayons plats dans les poches. Il s'amusait à jeter des cacahouètes aux écureuils. Il tressait des pissenlits jaunes dans la chevelure blonde de sa femme. Il s'adonnait à la projection astrale, à la divination, à la sorcellerie. Il gobait des jaunes d'œufs dans leur coquille et, quand il était malade, se nourrissait d'herbe comme un chien. Il avait coutume d'ouvrir au hasard la Bible à reliure souple qui avait appartenu à son défunt père, le pasteur Robert S. James, et méditait les versets sur lesquels il tombait, qui lui livraient tous des messages confidentiels. Les pages étaient couvertes de commentaires et d'interprétations gribouillés au crayon ; la couverture était aussi fraîche contre sa joue que la lame d'une pelle. Après qu'un orage eut ameubli la terre, il ramassait tous les lombrics qu'il trouvait, puis les jetait dans des seaux

de fumier avant de les hacher en morceaux ondulants qu'il épandait dans son potager. Il suivait les transactions et les tendances boursières, mais dilapida une bonne partie de son capital en spéculations insensées. Il conjecturait sur les relations internationales, se justifiait dans des lettres indignées, tournait en ridicule les financiers de la côte Est, semait dans les saloons et les magasins de tabac des rumeurs grotesques sur les cuisines en Perse, la reine d'Angleterre ou le sacrement du mariage chez les Saints des Derniers Jours. Il se méprenait souvent sur le caractère des gens. C'était un indécis et, au fond de lui, un enfant. Il roulait partout sa bosse sans qu'on le reconnût et déjeunait en compagnie des boutiquiers et des marchands de Kansas City, se faisant passer pour un rancher ou un négociant en matière première, un homme riche et oisif, mais à son aise avec les gens du commun.

Jesse Woodson James était né le 5 septembre 1847 et avait reçu le même prénom que le frère de sa mère, qui s'était suicidé. Il mesurait un mètre soixante-douze, pesait soixante-dix kilos et tirait vanité de son physique. Chaque après-midi, il s'adonnait à des exercices avec des massues lestées jaunes, le dos nu, les bretelles pendantes, deux ceinturons à étui croisés autour de la taille. Il tordait des fers à cheval, s'accroupissait, puis soulevait à vingt reprises un chariot en se relevant, débitait des bûches jusqu'à ce qu'il les pulvérisât, buvait des jus de légumes et des potions. Il raclait sa sueur avec un couteau à beurre, plongeait chaque matin la tête dans un seau qui servait à abreuver les chevaux, déambulait pieds nus dans l'herbe clairsemée de son jardin, son fils de six ans sur les épaules, et attrapait les couleuvres avec ses orteils avant de les relâcher en douceur.

Il fumait des cigares, mais sans inhaler ; il buvait rarement d'alcool plus fort que de la bière. Il ne s'abandonnait jamais à la débauche et ne faisait pas d'infidélités à sa femme ni ne regrettait de s'être marié. Il ne jurait jamais en présence de dames ni n'élevait la voix contre les enfants. Il avait de fins cheveux châains et fréquentait assidûment le coiffeur, mais il s'était tellement dégarni depuis ses vingt ans qu'il craignait de devenir chauve et se frictionnait les tempes d'oignon et d'huile de myrte afin de stimuler la croissance de sa chevelure. Il arborait une barbe de cinq centimètres qu'éclaircissait le soleil et qu'il taillait à la mode des médecins de l'époque. Il avait des yeux bleus, dont les iris étaient rehaussés de pyramides vertes pareilles à celles qui ornent le dos des billets de un dollar, et que ses sourcils protégeaient si bien qu'il n'avait presque jamais besoin de les plisser ou de les détourner des lueurs vives. Son nez était différent de celui de sa mère ou de son frère, non pas long et proéminent, rien d'un pic ni d'un cap, mais quelque peu retroussé, malléable, malicieux, plébéen, qui gâchait, pensait-il, un visage par ailleurs beau et noble.

Quatre de ses molaires étaient couronnées d'or et luisaient parfois quand il souriait. Il conservait la trace de deux blessures par balles mal guéries à la poitrine, ainsi que d'une autre à la cuisse. Il lui manquait l'extrémité du majeur gauche et il avait soin de cacher cette mutilation. Il s'était fait exciser un furoncle à l'aîne et en avait gardé une cicatrice blanche en forme d'étoile. Un cheval sur lequel il devait s'enfuir s'était dérobé et il s'était fracturé la cheville dans l'étrier, si bien que, même une fois rétabli, son pied était demeuré un peu tordu et sensible aux variations barométriques. Il présentait également une pathologie connue sous le nom de blépharite qui l'amenait à cligner des yeux plus souvent que la moyenne, comme s'il avait quelque mal à accepter la Création dans son intégralité.

Il était démocrate. Il était gaucher. Il avait un filet de voix haut perché, tendu, dont le contralto pouvait prendre la sonorité désagréable d'une guitare pourvue de cordes en boyau de chat lorsqu'il s'emportait. Il possédait cinq costumes, ce qui était rare à l'époque, ainsi que des gilets et des cravates de brocart colorés. Il portait une ceinture et un col longs, respectivement, de quatre-vingt-un et trente-six centimètres. Il avait une prédilection pour les chaussettes de laine rouges. Il se nettoyait les dents avec le doigt après les repas. Il était accablé d'insomnies tenaces et essaya ainsi quantité de soporifiques dont le principal effet fut d'alimenter sa fascination pour les remèdes pharmaceutiques.

Il ne pouvait pas faire une multiplication ou une division sans se tromper et sa science relevait pour l'essentiel de la superstition. Mais il était capable d'énumérer les multiples descendants d'Abraham et les soixante-six livres de la Bible, ainsi que de réciter psaumes et poèmes d'une voix de stentor avec les mimiques appropriées ; il savait chanter les cantiques religieux de façon si convaincante qu'il officia même pendant un mois comme chef de chœur ; il était toujours merveilleusement informé de l'actualité. Et pourtant il croyait que l'encens était fabriqué à partir d'ossements de saints, que le cuir continuait à grandir s'il n'était pas teint et que s'il se concentrait assez, il pouvait étourdir les grenouilles du lac dans lequel il se baignait grâce au courant électrique généré par son corps.

Il pouvait être aussi intimidant qu'Henri VIII ; il pouvait d'une minute à l'autre se montrer tour à tour imprudent ou serein, raisonnable ou dément. Quand il entrait quelque part, les têtes se tournaient dans sa direction ; quand il s'avancait dans l'allée d'un magasin, les commis battaient en retraite ; quand il s'approchait d'animaux, ceux-ci reculaient. Lorsqu'il était dans une pièce, il y faisait plus chaud, la pluie tombait plus dru, les horloges ralentissaient, les bruits étaient amplifiés : ses ennemis n'eussent guère été surpris qu'il tirât des hiboux des bouteilles de bière ou qu'il

allumât des flammes pareilles à celles de bougies au bout de ses doigts.

Il se considérait comme un loyaliste sudiste, un franc-tireur poursuivant une guerre civile qui ne s'était jamais terminée. Il n'éprouvait aucun remords quant aux vols et aux dix-sept meurtres dont il pouvait se prévaloir, mais il se reprochait chaque calomnie, chaque affront, ainsi que son besoin maladroit d'attention et sa fatuité démesurée, de sorte qu'il était courtois et poli à l'excès afin de déguiser ce qu'il y avait, à son sens, de vulgaire, de primitif et de dépravé chez lui.

Il sentait des odeurs de sang le matin quand il était malade, il errait d'une pièce à l'autre la nuit, il entendait parfois des enfants dans le cellier, il s'aventurait dans la Prairie au milieu des blés pour scruter l'horizon.

Il avait tué un été de plus à Kansas City, Missouri, et, en ce 5 septembre 1881, il venait d'avoir trente-quatre ans.

Il avait pour l'occasion invité Alexander Franklin James à venir de la ferme de leur mère à Kearney, ils avaient dîné de lièvre, de pommes de terre bouillies aux oignons et d'un gâteau à la noix de pécan, puis tous, à l'exception de Frank, avaient signé la nuit de leur autographe à l'aide de cierges magiques au magnésium offerts à son père par Jesse Edwards James, un gamin de six ans qui se figurait que son prénom était Tim. Frank offrit à son frère cadet une paire de boutons de manchette en corail rose et tous deux jouèrent au cribbage tandis que Zee couchait les enfants, puis après qu'elle se fut retirée pour le reste de la soirée, se rendirent dans le centre à bord d'un tramway tiré par des mules, dans lequel Frank se cura les ongles pendant que, de l'autre côté de l'allée, Jesse, voûté en avant dans sa redingote, lui exposait de manière compulsive comment il entendait attaquer le train de la Chicago and Alton au niveau du déblai dit de Blue Cut.

Le lendemain matin, Frank partit vers l'est à cheval et Jesse baguenauda pendant tout le mardi ainsi qu'une partie du surlendemain. Il sélectionna des grains de café dans un bocal et les moulut aussi fin que de la poussière de charbon. Il savonna sa selle et son harnachement, puis fourbit les anneaux et la gourmette avec du saindoux ; il transbahuta de l'eau et des fagots de bois cordé ; il attacha à la corne de sa selle un sac de toile portant la marque de fabrique rouge de marchands de céréales de Saint-Louis. Sa fille de deux ans lissa sa barbe brun clair avec une brosse de poupée, il enfila une chemise en lin blanche et ses habits du dimanche en laine grise, noua un foulard bleu autour de son cou et revêtit une capote crasseuse d'officier confédéré qui exhalait de riches effluves de travail manuel et

était suffisamment lourde pour casser net les patères d'un portemanteau. Il mangea de la soupe d'okra au déjeuner et embrassa Zee, puis il prit la direction de l'est par les petites rues et les sentiers à vaches, les poches de son manteau cliquetantes, remplies de morceaux d'ardoise qu'il lançait dans les arbres ou décochait à des chiens bourrus et réprobateurs.

Il engagea sa monture dans la direction d'Indépendance et s'enfonça dans des bois qui se départissaient de leur vert au profit des ors et des bruns de l'automne. Se baissant pour éviter les branches gênantes, il zigzagua d'un passage à l'autre entre des fourrés de chênes et des taillis qui se défaisaient de leur feuillage jaune à la moindre provocation. Il apercevait à sa gauche, par des jours, des découpes dans la barrière des arbres, le Missouri, large comme un village et terreux comme une route, régulier dans sa progression. Il longea une cabane en bois cachée, dont l'unique pièce était pourvue d'un plancher en demi-rondins. Des chèvres musaient sous le porche et une fumée bleue s'effilochait de la cheminée. Un homme aux pieds crépis de boue roussâtre produisit un fusil de derrière la porte, tandis qu'une femme coiffée d'un large chapeau de soleil, qui tanguait au milieu d'un parc à cochons, un seau dans chaque main, jaugeait son attitude, ses dispositions et la valeur de son cheval.

Il existait à l'époque, dans le comté de Jackson, à l'est de Kansas City, une région du nom de Cracker Neck abritant des fermes délabrées et d'anciens partisans confédérés qui prenaient systématiquement parti pour la bande des frères James et fournissaient asile aux hors-la-loi après leurs méfaits. Deux ans auparavant, le gang avait dévalisé un wagon de messagerie de la Chicago and Alton dans cette même région, à Glendale, et c'était non loin de là, à Indépendance, que Frank James, accroupi au milieu de douves entassées sous le soleil de l'après-midi, à l'arrière d'une tonnellerie, attendait son frère, en mangeant un sandwich au concombre.

Jesse apparut dans l'ombre circulaire d'un buisson d'airielle et inclina son chapeau afin de ne pas révéler son visage au voisinage ; son frère engouffra le dernier coin du sandwich, se redressa de toute sa hauteur et essuya sa large moustache de sa paume.

Frank avait trente-huit ans, mais en paraissait facilement cinquante. Il mesurait un mètre soixante-dix-sept – ce qui était alors supérieur à la moyenne – pour soixante-huit kilos. Il avait des oreilles presque de la même taille que ses mains et une moustache châtain qui semblait maintenue en place par un long nez crochu et imposant. Son menton protubérait, ses muscles maxillaires saillaient, sa bouche rectiligne était aussi grave qu'un coup de hache et il grinçait des dents dans son sommeil, de sorte qu'elles étaient toutes aussi carrées que des

molaires. C'était un homme sévère et compassé ; on eût pu le prendre pour un magistrat, un évangéliste ou un banquier possédant une ferme dont il se fût occupé le week-end ; son visage et son comportement respiraient la rectitude et la résolution ; le dédain et même la malignité se lisaient dans ses yeux verts.

Frank passa un cardigan noir par-dessus sa chemise de cavalerie bleue, puis son manteau gris, dardant un regard mauvais sur deux jeunes filles qui s'attardaient dans la rue sur leurs poneys pommelés et sur un homme qui avait les mains dans les poches à cinquante mètres de là.

« Moi et lui, on est des pasteurs itinérants, c'est pour ça que vous nous avez jamais vus avant ! » cria Jesse.

L'homme continua de les fixer. Frank détacha sa monture, se hissa en selle et, comme les deux frères s'éloignaient sur la route en direction de l'est, l'indiscret pénétra dans la quincaillerie de l'autre côté de la rue afin de formuler ses conclusions quant aux deux durs à cuire qu'il venait d'observer.

« Tu t'arrêtes dans ce genre de patelin pour bouffer et même pas cinq minutes plus tard, il se trouve toujours un crétin pour donner son opinion sur ces deux vilains-pas-beaux étrangers et sur l'appétit qu'ils ont, commenta Jesse.

— Je vais regretter ces concombres, maugréa Frank. Ils ne vont pas me laisser tranquille de la nuit. »

Jesse jeta un coup d'œil inquiet à son frère.

« Ce qu'il faut que tu fasses, c'est que tu saupoudres un peu d'alun sur une pièce de dix cents, que tu le fasses chauffer avec une allumette et que tu le lèches. C'est souverain contre la dyspepsie. Tu seras remis en moins de quatre jours.

— Toi et tes remèdes de bonne femme... »

Frank coupa la route à son frère et ils tournèrent à gauche sur une piste indiquée par deux ornières jumelles encadrant une bande médiane d'herbes tachées de graisse et malmenées par les essieux. Un grand nombre d'animaux avait foulé la piste en groupe sur un peu moins d'un kilomètre avant de s'en écarter au milieu d'herbages qui s'élevaient à hauteur de jarret et se perdaient entre des escarpements verdoyants. Les frères James décrivirent des itinéraires excentriques dans la même direction générale, Jesse divaguant de droite et de gauche par ennui, se penchant avec extravagance sur sa selle, faisant part à tue-tête de ses questions et de ses observations à Frank par-delà la distance qui les séparait. Puis Frank se coula sous une branche qui lui râpa l'épaule en faisant voler de la poussière de son manteau, Jesse entraîna son cheval sur sa droite dans une ravine où l'animal dérapa bruyamment dans des feuilles mortes, et ils se fondirent dans la forêt.

Ils débouchèrent sur une étendue de schistes bruns, de fougères vertes, et d'humus où le soleil était proscrit et où, entre deux arbres dénudés reliés par sept mètres de corde en chanvre, étaient attachés un nombre considérable de chevaux. Non loin se tenaient treize hommes qui buvaient du café, accroupis, musardaient ou étreignaient des fusils entre leurs bras : ils étaient métayers, commis ou journaliers, émergeaient de l'adolescence ou avaient à peine la vingtaine, portaient des salopettes rapiécées, des pantalons de laine froissés, des vestes de costume dégoûtantes qui découvraient leurs poignets ou encore des pardessus couleur de nickel et de suie auxquels étaient accrochés des brins d'herbe assortis. C'étaient pour la plupart des voyous, des gosses aux traits vulgaires, aux yeux maussades, aux visages rouge brique surmontés de bandes blanches au-dessus des sourcils. Ils étaient mal nourris, n'avaient aucune éducation ; leurs bouches étaient des friches cariées pourrissantes. La consommation était un mal familial parmi eux et ils étalaient leurs infirmités comme on sort son mouchoir ; il manquait des doigts à plusieurs, l'un d'eux avait des vers, deux autres des poux, certains louchaient ou souffraient de cataracte, plusieurs becs-de-lièvre n'étaient pas soignés.

Robert Woodson Hite et son frère cadet un peu simple, Clarence, étaient des cousins d'Adairville, dans le Kentucky ; Dick Liddil, Jim Cummins, Ed Miller et Charley Ford avaient déjà fait partie de la bande auparavant ; tous les autres avaient été recrutés afin de veiller sur les chevaux, de diviser les poursuivants et d'impressionner les passagers en paradant le long des wagons avec leurs vieilles Winchester ou en faisant feu sur les récalcitrants et les réfractaires. Lorsque les frères James arrivèrent cet après-midi-là, tous se pressèrent autour d'eux, exhortant, poussant Frank et Jesse à reconnaître leur parenté ou leur influence particulière pour certains ; craintifs et circonspects, se rapprochant à la dérobee, ricassant ou examinant la première chose qui se présentait à leurs yeux pour d'autres.

Les James mirent pied à terre, un sous-fifre emmena paître leurs chevaux et Jesse s'assit, une tasse de café concoctée avec ses grains finement moulus à la main, pour bavarder avec Ed Miller et Wood Hite tandis que quelques gamins dégingandés les écoutaient l'air de rien. Jesse demanda si la direction de la Chicago and Alton avait posté des gardes à la gare ou dans la voiture postale, puis s'enquit du télégraphe le plus proche et de l'heure à laquelle se couchait le soleil.

Pendant ce temps, Frank s'éloigna du groupe principal pour aller inspecter les bois, la voie de chemin de fer, ainsi que la ferme étriquée et la cabane inhospitalière d'un dénommé Snead. Il se campa dans l'ombre verte parmi la végétation et fuma une cigarette roulée, parcourant du regard la courbe falciforme des rails et la côte qui

donnerait du fil à retordre à la locomotive. Le talus sud, au sommet duquel il s'attarda, s'élevait dix mètres au-dessus du ballast ; le talus nord était moins haut, car le déblai avait été pratiqué dans la pente de la colline, et ne mesurait que trois mètres. La gare de Glendale était à un peu moins de cinq kilomètres à l'est. Des moustiques et des moucheron voletaient autour de lui et prospectaient ses oreilles, mais il ne les chassa pas, car il mobilisait son ouïe pour repérer l'innocent qui se frayait laborieusement un passage à travers les broussailles et les plantes rampantes, sur sa gauche, derrière lui. Le bruit cessa et Frank ouvrit son manteau gris pour dégainer son pistolet gauche de la main droite.

« Excusez-moi, lança une voix jeune, cordiale, inconnue. Je me baladaïs et je vois que je vous ai interrompu. »

Frank gravit lourdement la colline jusqu'à ce qu'il distinguât un jeune homme coiffé d'un chapeau en tuyau de poêle et vêtu d'un manteau noir trop grand pour lui, étréci et pincé par un ceinturon porté bas. Des buissons verts enserraient ses cuisses. Il avait les mains levées au-dessus de la tête comme si on pointait une arme sur lui et ses manches se retroussaient le long de ses avant-bras. Il avait des cheveux brun roux, de petites oreilles et un visage hâlé qui eût fait la beauté d'une jeune fille, n'eussent été ses lèvres légèrement pincées et proéminentes. Il considérait Frank avec des airs d'idiot ricaneur, de ceux qui narguent les chiens en laisse.

« Qui t'es, toi, déjà ? grommela Frank.

— Bob Ford.

— Ah, le frère de Charley. »

Bob accueillit ce commentaire comme une invitation à baisser les mains. Sa face se plissa d'un large sourire qui y languit tandis que Frank écrasait sa cigarette sur le tronc d'un peuplier et se remettait à étudier la topographie en ignorant Bob.

Le jeune homme s'accroupit à côté de Frank et agita son tuyau de poêle autour de lui, fendant les rideaux de moustiques et de moucheron qui se désorganisaient puis se reformaient et se posaient dans son cou en un souffle.

« Je mentais quand je disais que je traînais dans le coin par hasard, avoua-t-il. Je vous pistais, j'étais à votre recherche. Je me sens stupide de ne pas vous l'avoir dit tout de suite. »

Frank sortit de sa poche de quoi se confectionner une autre cigarette. Il n'était nullement enclin à converser. Bob gratta sa tignasse embataillée par le port du chapeau.

« Les gens me prennent parfois pour un nigaud parce que je fais sale impression la première fois, alors que j'ai toujours eu le sentiment d'être juste un cran en dessous des frères James. Du coup, j'espérais que si je vous coinçais sans tous ces péquenots autour, je pourrais

vous prouver que je suis différent. Je suis sincèrement persuadé que je suis promis à de grandes choses, Mr James. Mes qualités ne sautent peut-être pas aux yeux d'emblée, mais si vous me laissez une chance, je saurai me montrer à la hauteur – je vous le garantis. »

Frank lécha sa cigarette et gratta une allumette sur la semelle de sa botte.

« Vous n'êtes pas si extraordinaire que ça, Mr Ford. » Il inhala la fumée et la laissa ramper dans sa bouche avant de l'expirer. « Vous êtes comme n'importe quel autre freluquet grimé en vue d'une escapade. Vous vous prenez peut-être pour l'une de ces fines gâchettes dont il est question dans les romans de quat'sous, mais vous feriez mieux de vous extirper ça de la tête. Vous n'en avez pas l'étoffe. »

— Je suis navré que ce soit ce que vous pensiez, vu le crédit que j'accorde à votre opinion. » Il écrasa un moustique et contempla sa paume mouchetée de sang, puis se releva et rechapeauta ses cheveux courts aussi fins que ceux d'un bébé. « En fait de fine gâchette, je n'ai qu'un vieux Colt Patterson de papy et un ceinturon prêté pour le mettre dedans. Mais j'ai soif de davantage. J'escomptais qu'en me joignant à vous, je m'en rapprocherais. Voilà la vérité pure et simple. »

— Et donc, qu'est-ce que vous voulez ?

— Que vous me laissiez vous couvrir ce soir.

— Me couvrir ? »

Frank songea à la signification de ce verbe appliqué à une jument.

« Histoire que vous puissiez vous rendre compte de mon cran et de mon intelligence. »

Frank regarda sa cigarette, tira encore une bouffée, puis l'expédia d'une pichenette sur une traverse où un détective des chemins de fer écrasa plus tard le mégot sous un de ses croquenots.

« Je ne sais pas à quoi ça tient, mais plus tu parles, plus tu me fais froid dans le dos. Je n'ai même pas envie que tu sois à portée de voix de moi de toute la soirée. »

— Désolé...

— Et si tu allais voir ailleurs ? » lâcha Frank, et Bob Ford repartit vers le sommet de la colline en écartant les broussailles avec des gestes brusques.

Ed, le jeune frère du défunt Clell Miller, avait suspendu une grosse marmite en fer au moyen de son lasso ; Dick Liddil et lui dégottèrent des oignons sauvages et des légumes (mal) surveillés par des épouvantails, pendant que Jesse continuait, pour la deuxième heure consécutive, à défricher les sujets de causerie. Il débroussailla, repiqua et marna jusqu'à ce qu'il eût fait le tour du rôle du général Jo Shelby durant la guerre de Sécession, des redoutables sous-marins revêtus d'acier et des crises de nerfs de Mrs Mary Todd Lincoln. Il était

souvent facétieux, mais nul ne se risquait à sourire avant lui. Son auditoire variait au gré des tâches à accomplir – s'occuper des bêtes, surveiller les routes ou, pour les bleus, s'acquitter des corvées de cuisine –, mais chaque place vacante était âprement disputée autour de Jesse, qui poursuivait ce qu'il aimait à appeler des palabres.

Son cousin Robert Woodson Hite resta à sa gauche durant tout l'après-midi, boudeur, remâchant quelque affront imaginaire. À côté de lui, se tenait Clarence, son frère, qui avait la mâchoire pendante, était voûté, tuberculeux et aussi dépourvu de ruse qu'une éponge. Parmi les persévérants figurait également Charley Ford, qui régurgitait et crachait des mucosités, qui s'esclaffait et brayait un rien après les autres, mais dont les hi-han se prolongeaient quelques secondes après que le reste de l'assemblée se fut tu, qui camouflait sa botte gauche sous un manteau miteux afin de masquer un pied bot qu'une démarche travaillée rendait sinon presque imperceptible. Il avait participé à l'attaque de la voiture express du Chicago, Rock Island and Pacific par les frères James le 15 juillet et avait ensuite offert l'hospitalité aux hors-la-loi chez sa sœur, aux environs de Richmond. Il était donc en faveur. Son frère William avait épousé la sœur de Jim Cummins – c'était d'ailleurs ce qui lui avait valu d'être remarqué – et il allait régulièrement à la chasse aux pigeons ou aux tourterelles avec Ed Miller, qui avait permis son recrutement dans la bande en le présentant à Jesse à l'occasion d'une nuit autour d'une table de jeu, lors de laquelle Charley était apparu aux yeux de Jesse comme un type futé et généreux. Par quel mystère ? Charley ne se l'était jamais expliqué.

Charles Wilson Ford était un jeune rustaud maigre comme un clou, d'une ignorance attachante, qui s'excusait de ses défauts avant même qu'on les relevât : il y avait chez lui un côté bon toutou, un autre avide, reconnaissant et vulnérable qui compensait sa vulgarité générale. Ses yeux marron terne étaient enfoncés dans son crâne et sa paupière droite si tombante qu'elle paraissait de traviole, comme si elle avait été empruntée à quelqu'un d'autre à la va-vite. Dépareillées, aussi, ses oreilles – la droite semblait figée en plein essor – et ses dents – son prognathisme maxillaire lui donnait l'air de se mordiller la lèvre inférieure. Il avait de lourds sourcils noirs et une moustache guère plus rêche que du duvet qui évoquait une traînée d'encre de journal sous son nez. Sa peau était piquée d'acné, ses doigts avaient souvent l'air aussi crasseux que ses bottes et il s'exprimait avec un zézaiement pitoyable qui le faisait sembler plus jeune que ses vingt-quatre ans.

Jesse parlait de la première centrale électrique au monde, que Thomas A. Edison faisait bâtir dans Pearl Street, à New York. Il exposa, erronément, le principe de la lampe à incandescence,

cependant que Charley frappait le sol avec la pointe d'un bâton, pressait des éruptions rouge violacé sur ses épaules et dans son cou ou prenait la mesure des autres auditeurs par des coups d'œil en biais. Un blanc-bec coiffé d'un tuyau de poêle gris s'arracha des chicots et des griffes de la forêt, tendit la main dans la fumée bleutée du feu, fit l'éloge de ce pot-au-feu hétéroclite, puis s'employa principalement à contrefaire de basses besognes au voisinage de Jesse afin de pouvoir l'écouter en douce. Enfin, Clarence Hite abandonna sa place et, poussant John Bugler, le jeune homme cabriola par-dessus bottes et jambes pour s'insinuer à côté de Charley Ford avec une incivilité et un sans-gêne qui trahissaient la fraternité. Le jeune homme avait été présenté à Jesse plus d'une fois, mais le hors-la-loi n'avait pas éprouvé la nécessité de retenir son prénom et alors qu'il passait mentalement en revue la liste des noms que Frank lui avait lue le lundi soir, il ne cessait d'en revenir à « Bunny ». Le gosse branlait du chef comme un canasson chaque fois que les paroles de Jesse semblaient requérir quelque approbation ; chaque fois que Jesse assaisonnait ses propos d'une pointe d'humour, le cadet des frères Ford éclatait d'un rire trop fort et contagieux qui alternait hululements ineptes et envolées semblables à des glissandos sur un piano. Ses yeux d'un bleu dont la nuance variait avec la lumière étaient de ceux qui n'erraient jamais, ses oreilles de celles qui discernaient chaque nuance, chaque plaisanterie, ses regards appréciateurs de ceux qui suggéraient qu'il comprenait Jesse mieux que quiconque.

Frank rentra de reconnaissance et observa les désœuvrés d'un air renfrogné en buvant du café noir en compagnie d'un Jim Cummins nonchalant. Dick Liddil fit sonner les parois métalliques de la marmite avec une cuillère en bois en appelant « À la soupe ! » et le gang se mit en file près du feu avec des couverts et des bols sortis de nulle part. Ford cadet fut le dernier à se lever, ne recouvrant ses jambes qu'une fois Jesse debout et lui emboîtant le pas, tel un page.

« Est-il trop tard pour vous souhaiter un bon anniversaire ? »

Jesse sourit.

« Comment tu sais ça ? »

Bob Ford se tapota la tête.

« Vous seriez surpris de ce que j'ai emmagasiné là-dedans. Je suis une autorité sur les frères James.

— Ton nom, ce ne serait pas Bunny Ford, par hasard ? »

Le jeune homme était si désireux d'abonder dans le sens de Jesse qu'il faillit admettre que oui, mais se retint et corrigea :

« Euh, non. C'est Robert Ford.

— Voilà, c'est ça !

— Bob. »

Jesse eut un sourire quelque peu affecté, puis se dirigea vers le

feu ; Bob esquissa quelques pas chassés sautillants pour rester à sa hauteur.

« Je ne me souviens plus, reprit Jesse, tu n'as encore jamais accompagné la bande, si ?

— Oh, ça non. Je suis puceau, confessa Bob en inclinant son chapeau en arrière du pouce avec un grand sourire, comme Jesse eût pu le faire. Du moins, à cet égard, si vous voyez ce que je veux dire.

— Vraiment ?

— J'ai cogité tout l'après-midi, j'avais la bougeotte comme si j'avais des fourmis dans le falzar. Votre frère et moi, on a fait un petit tour bien agréable du côté de la voie, on a taillé le bout de gras en savourant la compagnie l'un de l'autre, mais en dehors de ça, j'ai surtout tâché de mettre de l'ordre dans mes idées et de me calmer les boyaux.

— Lèche de l'alun », recommanda Jesse.

Il prit le bol plein à ras bord et la cuillère que lui présentait un homme avec un tablier en toile de jute. Il s'assit sur une souche, dans sa vaste capote grise, et Bob s'assit par terre, à ses pieds, après avoir ôté son ceinturon et ouvert son propre manteau pour s'aérer un peu, bien que tardivement. Jesse avala une cuillerée et s'essuya la bouche avec la main.

« Tu sais ce qui manque dans ce pot-au-feu ?

— Des boulettes ?

— Des nouilles. Tu t'envoies un bon pot-au-feu avec des nouilles et tu es remonté à bloc pour toute la nuit. Tu as déjà vu cette bonne femme de Fayette qui est capable d'aspirer des nouilles par le nez ?

— Il ne me semble pas.

— Il y a dans ta tête des conduits que tu ne soupçonnes même pas. »

Bob racla le fond de son pot-au-feu à l'aide d'une enveloppe bleue. Du bouillon fuit par l'un des coins et macula sa braguette d'une tache pouvant laisser croire à un accès d'incontinence. Il ne devait remarquer ceci que plus tard. Il jeta l'enveloppe au feu et lécha sa cuillère avec la minutie d'un chien avant de la faire disparaître dans sa poche.

« Le petit tour qu'on a fait cet après-midi, votre frère Frank et moi, était bien agréable, se répéta-t-il. On a discuté de cent sujets en rapport avec la Chicago and Alton, l'U. S. Express et les attributions de chacun à l'intérieur des voitures. »

Jesse avait fermé les yeux et, la cuillère toujours en bouche, faisait rouler sa tête pour soulager sa nuque douloureuse.

« Bref, il en est ressorti que nous étions mutuellement d'accord et que le mieux pour toutes les parties en cause serait que je mette mes considérables talents à votre service, en qualité d'assistant, vous

savez... d'apprenti. Ainsi, nous pourrions allier nos forces de manière à nous en tirer sans dommage. Voilà ce qu'il est ressorti.

— Bon, c'est Buck qui se charge de l'organisation, acquiesça Jesse, avant de baisser les yeux sur son bol de pot-au-feu. Tu veux ce qui reste ?

— Je n'ai pas trop l'appétit.

— Ça m'ennuierait de gaspiller.

— J'ai déjà la tuyauterie qui proteste. »

Jesse se leva, versa son restant de pot-au-feu dans la marmite et tendit son bol et sa cuillère à l'une des nouvelles recrues pour qu'on les lavât. Il se tourna vers Bob.

« Si jamais tu commandes un steak dans un restaurant et qu'on ne te le fait pas assez cuire... ne le renvoie pas en cuisine, parce que sinon, le cuistot crachera sur ta bouffe et elle aura un goût fétide. »

Bob demeura stupéfait.

« Ce n'est pas que j'aime rabâcher la même chose, commença-t-il, mais...

— Je me fiche de qui vient avec moi, le coupa Jesse. Je m'en suis toujours fichu. Je suis, comme qui dirait, d'un naturel sociable. »

Bob sourit avec opiniâtreté. Frank, qui buvait du café de l'autre côté du feu, approcha, la mine éternellement grincheuse. Jesse éleva la voix.

« Il paraît que le jeune Tuyau de poêle ici présent et toi avez fait un petit tour bien agréable ! »

Frank adressa un regard de travers à Robert Ford et jeta le fond de sa tasse en fer-blanc sur le sol, puis la sécha sur son coude.

« Tes oies blanches ont encore un arpent de caillasse à se coltiner, Dingus. Tu ferais bien de les rassembler par là-bas. »

Ils firent glisser le long du talus un peuplier abandonné là par les pluies et le tractèrent avec des chevaux sur les rails en acier luisants. Ils charrièrent des blocs de calcaire et de grès et des rochers pleins de terre gros comme des enfants, des bidons de lait ou des chats assoupis, qu'ils entassèrent autour de l'arbre pour le fortifier. Les pelles chantaient, les pics fracassaient et d'insidieux sentiers se creusaient dans les parois du déblai de Blue Cut. Jesse présidait aux travaux de terrassement, il indiquait où extraire des pierres et assignait des fonctions diverses aux hommes une fois que la locomotive serait arrêtée, sans cesser de mâchonner un cigare vert qui virait au noir. Les ombres s'allongèrent comme celles de géants, qui moururent lorsque les feux orangés du soleil sombrèrent et s'éteignirent. Les moustiques se posaient de main en joue, mais pour finir un vent nocturne se mit à souffler en direction de l'est le long de la voie, emporta les insectes ainsi que les cendres de cigarette et gonfla les manteaux les plus légers

sur les hauteurs. Des nuages briquetaient le ciel, veinés de rose, puis de rouge sang et de violet ; des feuilles volaient comme des fléchettes en papier dans l'air où flottaient des odeurs de vaches, de porcs et de feu de cheminée.

Sentinelle solennelle, Frank se dressait au sommet du talus sud, aussi imposant qu'un bronze commémorant les morts au champ d'honneur dans un square, culminant cinq centimètres au-dessus de la plupart de ses hommes, majestueux, confiant, digne, légendaire. Qu'il portât des rochers, amenât les chevaux s'abreuver à la rivière ou allât étouffer le feu de camp, Bob Ford saluait Frank d'un « Hello ! » ou d'un « Comment va ? » chaque fois qu'il le croisait, si bien qu'en définitive Dick Liddil attira l'attention du jeune homme sur le fait que des bandits se croisaient à de nombreuses reprises en l'espace d'une soirée et que Frank jugeait ridicule d'échanger des gracieusetés en ces occasions.

Jesse, à l'inverse, était l'image même de la gentillesse et de la sociabilité, il répondait à chacune des remarques de Bob, laissait le garçon s'efforcer d'entrer dans ses bonnes grâces, le récompensait en lui confiant des tâches insignifiantes dont Bob s'acquittait avec zèle. Enfin, il demanda au jeune homme de gratter une allumette tandis qu'il consultait le cadran de sa montre de gousset en or, volée à un juge aux environs de Mammoth Cave. Informé de l'heure, il s'éloigna dans l'obscurité et reparut quelques minutes plus tard, une lanterne à pétrole à la main et un sac en toile plié sur l'avant-bras telle la serviette d'un maître d'hôtel.

« Tu peux me suivre, mais ne me colle pas. Je n'ai pas envie de buter sur toi dès qu'il me passera par la tête de changer de direction.

— Bon Dieu, je ne suis pas un ahuri », marmonna Bob, mais son irritation était contenue et il baissait la tête – on eût pu croire que ses bottes avaient des oreilles.

De toute façon, Jesse n'écoutait pas. Il se frotta les dents avec le col de sa chemise en lin, puis fit circuler sa langue sous ses lèvres et ses joues afin de nettoyer sa dentition. Il assujettit les basques de son manteau derrière les étuis de ses pistolets à crosse de nacre désassortis (un Smith et Wesson calibre .44 et un Colt .45 dans des ceinturons croisés), mais garda son veston boutonné jusqu'au col conformément à la mode de l'époque.

« Il est censé y avoir cent mille dollars dans la voiture de l'U. S. Express, apprit-il au garçon. Du moins, c'est la rumeur. »

Bob eut un sourire, mais celui-ci avait quelque chose d'inapproprié, de retors.

« J'ai déjà les doigts qui me démangent. »

Jesse s'accroupit, alluma la lanterne, puis augmenta l'intensité de la flamme et drapa autour de la cheminée un morceau de flanelle

rouge qu'il cala derrière les tiges courbes du châssis de protection. La lumière jaune prit une teinte rubis.

« C'est idéal », lui lança Frank.

Il était posté au sommet du talus sud, au-dessus de Jesse et de la voie, à l'endroit où celle-ci décrivait un lacet sur la droite et où la pente augmentait, une vingtaine de mètres à l'est des rochers entassés sur les rails. Dick Liddil, Wood Hite, Jim Cummins, Ed Miller et Charley Ford chuchotaient et fumaient à côté de lui, assis ou accroupis, leurs fusils sur les cuisses, pointés vers le ciel, le doigt sur la détente. Rassemblés autour de Jesse, les gars de Cracker Neck, métayers maladifs et autres traîne-misère, avaient reçu pour instructions de se répartir au sommet du talus nord et respectaient plus ou moins diligemment la consigne : étirés assez loin le long de la voie, ils n'avaient pas tardé à s'ennuyer et se regroupaient, tenaient conciliabule, se tapaient des cigarettes, se débandaient, s'entrecroisaient périlleusement dans le noir au milieu des bois.

« Ces commères vont trébucher et s'émasculer à coups de fusil, commenta Frank.

— Je parie que je réussirais quand même à leur dénicher des maris », blagua Dick Liddil, ce qui tira un sourire à Frank.

Jesse regarda sa montre à la lueur de la lanterne. Les deux aiguilles étaient presque sur le IX.

« On a attaqué le même train il y a deux ans, sauf qu'on était montés à bord à Glendale, déclara-t-il.

— Je sais, répliqua Bob, un rien agacé et condescendant. Vous n'en avez pas conscience, mais je suis une mine d'informations sur la bande des frères James. Ce n'est pas pour dire, mais j'ai suivi vos carrières de près. »

Bob avait découpé deux trous pour les yeux dans un mouchoir blanc, dont il glissa les deux coins supérieurs sous son tuyau de poêle afin de ne laisser apparaître que sa bouche et son menton. Toutefois, l'un des trous était un peu bas et trop proche de l'autre, de sorte que ce masque donnait l'impression malencontreuse que Bob louchait – ce qui n'était aucunement son intention.

Jesse le considéra avec curiosité, mais s'abstint de prescrire la moindre modification. Ses préoccupations étaient selon toute apparence d'ordre historique.

« Tu sais ce qui s'est passé il y a cinq ans jour pour jour ? Jour pour jour, le 7 septembre 1876 ?

— Vous avez tenté de dévaliser la banque de Northfield, dans le Minnesota », répondit Bob. Il fouilla dans sa mémoire, puis ajouta : « Elle appartenait au général Ben Butler, c'est ça ? Le fléau de La Nouvelle-Orléans ?

— Exact.

— Je le savais.

— Bill Chadwell, Clell Miller et Charlie Pitts se sont fait abattre sur place. Et les Younger ont fini en prison peu après. C'est un souvenir douloureux.

— Et vous êtes repartis de cette banque sans un seul dollar », souleva inutilement Bob.

Le visage de Jesse ne laissa transparaître aucune réaction.

« Tu vois donc pourquoi cette date a un parfum particulier pour moi », conclut-il.

Soudain, tel un animal aux sens affûtés, Jesse sembla percevoir un son et se tourna brusquement vers l'est pour l'identifier et l'apprécier avant d'empoigner sa lanterne et de dévaler le talus, couvrant trois mètres en trois profondes foulées dans des gerbes de terre. Il décrotta ses bottes en tapant du pied (une douleur parcourut sa cheville blessée) et secoua le bas de son pantalon, puis s'agenouilla pour écouter le bruit de la locomotive que véhiculaient les rails. L'acier poli par l'usure était tiède contre son oreille et lisse comme une cuillère. Le bourdonnement évoquait des insectes enfermés dans un bocal.

« Pile à l'heure, Buck », annonça-t-il à son frère.

Frank fumait une énième cigarette et divertissait Dick Liddil et Charley Ford en leur récitant de longs passages de *Henry V*.

« “Mais si c'est un péché de convoiter l'honneur, je suis le plus coupable des vivants”, termina-t-il.

— Combien t'en as mémorisé ? se renseigna Dick Liddil.

— Plus de mille vers.

— Mais tu es un érudit !

— Tu l'as dit, acquiesça-t-il en éteignant sa cigarette contre l'écorce rugueuse d'un arbre. Vous feriez bien de rejoindre Jesse. »

Celui-ci releva son foulard sur son nez dès qu'il discerna la cadence de la locomotive et posa une botte sur le rail pendant que Dick Liddil jurait et râlait en dégringolant le talus sud, cramponnant la végétation pour se freiner. Il se noua un foulard rouge sur la bouche et s'approcha d'un pas tranquille en époussetant sa chemise beige et son pantalon marron, si long par rapport à ses jambes et si plissé à force d'être porté en permanence qu'il ressemblait à deux concertinas siamoises.

Le halètement de la locomotive s'amplifiait. Jesse sentait le rail vibrer dans son pied droit. Il regarda autour de lui et vit Liddil à sa droite, son Colt Navy à la main, les Hite et Ed Miller plus à l'est, prêts à intimider les passagers, ainsi que les nombreux surnuméraires rangés le long du déblai, la Winchester appuyée sur le poignet, et Bob Ford, juché sur le talus derrière lui, avec des allures de desperado.

Jesse entendit la locomotive ralentir dans la côte, entendit les

grincements et les gémissements des wagons qui s'inclinaient vers le nord dans la courbe. Le phare en cuivre ouvrit dans le goulet de Blue Cut un couloir de lumière blanche qui balaya les broussailles et la forêt, aveuglant Charley Ford qui s'abrita les yeux, puis le faisceau obliqua et se déversa en direction de Jesse. Le chasse-pierres flairait la voie en quête de proies, un panache de fumée noire se déployait en chaînes de collines et de montagnes au-dessus de la cheminée et du train ; Jesse agita sa lanterne emmaillotée de flanelle rouge au-dessus des rails tel un chef de triage pour signaler au train de s'arrêter.

Des lunettes d'aviateur sur le nez et un coude dehors, Chappy Foote, le machiniste, scrutait la voie par la fenêtre de la cabine, la main gauche sur la manette du frein à vapeur. À la vue de la lanterne, il se pencha au-dehors, pensant qu'un train de marchandises devait être coincé dans la côte, puis il aperçut le foulard de l'homme et les rochers sur les rails à dix mètres de là. Il tira la manette du frein.

« On dirait qu'on va se faire dévaliser ! » s'écria-t-il à l'attention du chauffeur.

Son jeune collègue, John Steading, porta la main à son oreille à cause du rugissement de la chaudière, mais en entendit assez pour jeter un coup d'œil dehors.

« Miséricorde », lâcha-t-il.

Jesse esquiva le chasse-pierres et vit la genouillère jouer entre les patins de frein et les presser contre les roues en acier dans un crissement qui l'obligea à se boucher les oreilles. Il fut aspergé par un jet de vapeur, les attelages des wagons s'entrechoquèrent et des étincelles jaillirent des rails. La vitesse du train était de quarante kilomètres-heure ; quelques secondes plus tard, elle n'était plus que de vingt-cinq ; puis de cinq. À l'intérieur, des malles chassèrent ; déséquilibré, l'employé des Postes enfonça le poing dans l'une des fentes du trieur en noyer et se meurtrit l'ongle et l'articulation du pouce ; un gros homme valdingua à travers la voiture-lit et défonça la porte avant, tel un piano monté sur roulettes ; dans le fourgon de queue, un mécano épongea avec son mouchoir la soupe de macaronis qu'il avait renversée sur ses vêtements. Le machiniste avait freiné juste à temps et le chasse-pierres tomba en arrêt contre le rocher le plus proche avec un bruit métallique de glacière qui se referme.

Dans la voiture pullman, un quatuor d'Anglais aux voix agréables chantait : « Viens donc, septembre est là, la lune d'automne flotte dans le ciel, et par les blés et les chaumes retentit au loin un fusil. Les feuilles pâlisent, jaunissent, frémissent et rougissent, et l'orge bienheureux courbe l'échine. »

Puis les brigands s'élancèrent dans la pente en cascasant et en dérapant. Jesse observa Bob Ford qui se laissait glisser le long du talus telle une débutante en jupon, s'agrippant aux plantes et aux racines de

la main gauche, alors que de la droite il soulevait son masque et contemplait la confusion. Les hors-la-loi couraient le long du train, fusil en joue, pliés en avant dans une attitude qui se voulait patibulaire et effrayante. Sur le flanc sud de la voie, Frank James, un fusil négligemment niché au creux des bras, aboyait des ordres, serrant dans son poing les pans de son cardigan. De la vapeur s'échappait des bogies de la locomotive et se dissipait dans la brise ; la machine exhala un premier « ouf », puis un second avant de pousser un soupir chargé de braises comme Jesse montait sur le marchepied de la cabine en brandissant son revolver armé. Le machiniste se réfugia derrière ses mains.

« Ne tirez pas ! implora-t-il. Ce n'est pas nécessaire !

— Alors vous feriez mieux de descendre tous les deux de là avec un pic à charbon, leur intima Jesse.

— C'est vous qui avez le flingue », répliqua Chappy Foote, obéissant, en étant ses lunettes et en les suspendant à la manette de frein.

Assis sur son strapontin, John Steading, malade de frousse, tâchait de récupérer son sang-froid. Son visage crasseux ruisselait de sueur ; il avait l'air d'avoir seize ans. Le machiniste laissa tomber un pic à charbon sur le ballast et descendit les degrés du marchepied un à un. Le chauffeur le suivit en sautant les deux dernières marches. Le bandit leur serra alors la main et se présenta comme Jesse James, l'homme sur lequel ils avaient lu tant de choses.

Comme la locomotive venait de s'immobiliser au milieu de la côte d'Independence Hill, Charles Williams, l'employé des wagons-lits, entrevit depuis la plate-forme de la voiture pour dames (dans laquelle il était interdit de fumer) trois ou quatre hommes près de la locomotive qui entouraient Chappy Foote tandis que celui-ci prenait pied sur le ballast. De petite taille, vêtu d'un uniforme bleu marine avec des boutons en cuivre, une casquette bleue vissée de biais sur le crâne, Williams était le fils d'anciens esclaves et il ne s'en laissait pas conter. Il saisit donc sa lanterne avec l'intention d'aller s'informer de la nature du dérangement, mais à peine eut-il entrepris de longer les wagons à toutes jambes qu'un homme près du fourgon de queue vociféra : « Rentre dans le train, salaud de noir ! » et que quatre tirs croisés le contraignirent à regagner la plate-forme. Il ouvrit la porte du wagon et découvrit ces dames en train de baisser les trente-quatre rideaux et d'escamoter leurs objets de valeur, retroussant leurs jupes afin de glisser leurs billets dans leurs corsets, enfouissant leurs bijoux dans leurs soutiens-gorge, planquant leurs porte-monnaie et leurs colliers sous les coussins des banquettes. (Un peu plus tard, lorsqu'une femme qui avait dissimulé plus de mille dollars et une élégante

montre dans ses bas tendit avec résignation son sac à main brodé à Frank James, celui-ci le refusa courtoisement.) Puis des hommes débarquèrent de la voiture fumeurs, des dollars plein leurs chapeaux melon, et s'affalèrent à leur place, leurs enfants blottis contre eux, pelotonnés sous les tablettes ou encore tapis entre les fauteuils à franges et les parois.

Williams se hâta de traverser la voiture et entrouvrit discrètement la porte à l'autre bout. (Les soufflets reliant les voitures n'existaient alors pas encore ; le seul équipement de sécurité était un garde-fou sur la plate-forme et le seul rempart contre les éléments un avant-toit.) Il descendit les marches en douce et avisa trois hommes masqués à la hauteur du deuxième compartiment de la voiture-lit illuminée ; l'un d'eux fumait une cigarette, un autre donnait des coups de pied dans des concrétions de suie sous le wagon. Cela faisait plusieurs minutes que le train était stoppé et ils étaient en manque d'action et de distractions, sur le point de se mettre en quête de bouteilles à briser.

Le type à la cigarette leva les yeux et pointa son fusil de chasse dans la direction de l'employé des wagons-lits.

« Si tu ne veux pas qu'on te fasse sauter le caisson, je te conseille de rentrer, foutu nègre », grogna-t-il.

Il s'agissait d'Ed Miller, qui devait lui-même se prendre une balle dans la tête quelques mois plus tard.

Le chef de train se nommait Joel Hazelbaker. C'était un homme sévère qui avait travaillé pendant dix ans sur des convois de marchandises et s'était brisé quasiment tous les os des mains à force de se colleter avec des vagabonds. Quand la locomotive décéléra, il se suspendit au-dessus du ballast par une main afin de comprendre pourquoi et assista à la charge des bandits dans le goulet. Il prévint les passagers de seconde classe, puis eut la présence d'esprit de redescendre la pente au trot jusqu'au fourgon de queue afin de réquisitionner une vigie. Ils avaient peu auparavant dépassé un train de marchandises et si personne ne l'avertissait, celui-ci risquait de les percuter (un accident commun à l'époque), auquel cas les voitures de queue s'accorderaient et la locomotive du convoi de marchandises exploserait. Près des luxueux wagons de première classe, Hazelbaker rencontra un hors-la-loi en imperméable ramassé sur lui-même, un revolver dans chaque main, tel un brigand d'opérette, qui ordonna au chef de train de s'arrêter, mais l'écoula lorsque ce dernier lui expliqua qu'il fallait stopper le train de marchandises. Un serre-frein du nom de Frank Burton apparut, titubant, sur le toit de la voiture fumeurs et rejoignit Hazelbaker avec une lanterne rouge ; les deux hommes foncèrent vers le fourgon de queue, mais ils essayèrent une telle grêle de balles que Hazelbaker

crut un instant que les bandits disposaient d'une mitrailleuse R. J. Gatling à plusieurs canons. Les projectiles manquèrent tous leurs buts, criblant de trous les basques du manteau de Burton qui sprintait sans demander son reste, puis les coups de feu s'espacèrent à mesure que Frank James progressait le long du ballast en remuant avec irritation les bras au-dessus de sa tête et, de sa grosse voix, commandait à tous de cesser le tir. Bouillonnant de colère, il chercha quelque andouille sur qui cogner et opta pour son cousin Clarence Hite, à qui il expédia une torgnole dans l'oreille avant d'autoriser le chef de train à poursuivre son chemin.

Hazelbaker raconta plus tard à des journalistes que Burton et lui étaient à dix perches seulement du fourgon de queue quand le train de marchandises s'était annoncé par de longs coups de sifflet, le machiniste ayant deviné qu'il devait y avoir un problème un peu plus loin sur la voie d'après les flammèches qui tournoyaient au-dessus de la cime des arbres. Le serre-frein avait effectué des signaux similaires à ceux de Jesse avec la lanterne et, sitôt les freins de la locomotive entrés en action, le chef de train était reparti en direction de la voiture-lit, puis avait dégrafé de son gilet la chaîne de sa montre nickelée et ouvert son portefeuille en cuir attaché à l'une de ses bretelles par un lacet, qui était aussi volumineux que l'enveloppe d'une citation à comparaître. Il sépara les soixante-quinze dollars qui lui appartenaient des sommes perçues ce soir-là, puis se délesta de l'argent et de son oignon dans le réservoir d'eau en acier arrimé près de la porte de la voiture pullman. La montre tomba dans l'eau avec un bruit évoquant sa perte irrémédiable et l'estomac de Hazelbaker se souleva.

Dans ce train, le wagon à bagages, la voiture postale et celle de l'U. S. Express étaient rassemblés en un seul wagon, vert, dépourvu de fenêtres, à l'intérieur duquel la propriété de l'État fédéral était isolée du reste des marchandises par une cloison en bois et un grillage. L'employé des Postes s'appelait O. P. Melloe. Dès que la locomotive s'arrêta, il ouvrit la porte du côté nord de la voie et, appuyé contre le chambranle, épia les hors-la-loi qui s'entretenaient avec le machiniste. Il aperçut, à l'arrière du wagon, les deux têtes superposées du chef bagagiste et du convoyeur de l'U. S. Express qui se tordaient le cou par la porte ouverte.

« O. P. ? l'interpella le chef bagagiste. Nous allons verrouiller cette porte de l'intérieur.

— Ça me paraît une bonne idée », approuva Melloe.

La porte claqua et, à travers le maillage métallique au-dessus de la cloison, l'employé des Postes entendit les deux jeunes gens déplacer des sacs et des caisses. Il escalada les sacs de courrier et vit qu'ils

empilaient des cages à volailles autour du coffre-fort de l'Adams Express Company, à destination de Kansas City, afin de le dérober aux regards.

« Si vous vous retrouvez dos au mur, faites ce qu'il faut pour sauver votre peau », exhorta Melloe.

Henry Fox, le convoyeur, reposa bruyamment une caisse d'accessoires de plomberie et jeta un coup d'œil à l'entour, à l'affût d'autres objets de valeur à mettre en sûreté.

« Merci de t'en faire pour nous, Opie », répondit-il.

Melloe dévala l'amas de correspondance et revint se poster derrière sa porte entrebâillée. Un homme vêtu d'une capote d'officier sudiste avec un foulard bleu sur le visage approchait en boitant avec le jeune chauffeur qu'il traînait derrière lui par le col de chemise, suivi d'un gosse maigrelet affublé d'un tuyau de poêle et d'un manteau trop grand qui menaçait Foote.

Une fois devant le compartiment de l'U. S. Express, Chappy Foote essaya, en vain, d'actionner la poignée, puis s'enquit de la conduite à tenir, puisque la porte était de toute évidence verrouillée et qu'il était impossible de la forcer. Jesse arma à nouveau le chien de son revolver, avec un cliquètement rappelant le bruit d'un barbier faisant craquer ses phalanges.

« Pourquoi ne pas la défoncer ? » suggéra-t-il.

Il se rangea ensuite à côté de Bob Ford pendant que Foote levait le pic à charbon au-dessus de sa tête avec un grognement, le faisait tourner et l'abattait près de la serrure, fendant le bois et plantant la pointe dans la porte, de sorte qu'il dut tortiller le manche pour l'en extraire.

« Les portes verrouillées qu'il faut défoncer, c'est une petite comédie à laquelle on se livre à chaque fois – c'est un peu comme le bénévolat avant les repas », confia Jesse à Bob.

Le machiniste souffla et abaissa une seconde fois le pic au voisinage de la poignée ; le bois céda sous le choc, gémit, se brisa vers l'intérieur. Constatant qu'ils finiraient de toute façon par entrer, le convoyeur tira les loquets du bas et du haut de la porte, puis lança :

« C'est bon, vous pouvez entrer maintenant ! »

Jesse s'avança et poussa d'un coup sec la porte qui s'effaça, pantelante, dans l'obscurité. Henry Fox recula, les mains levées, tandis que le chef bagagiste éteignait les lumières. Jesse somma le machiniste et le chauffeur d'aller se percher dans les herbes du talus et ordonna à Bob Ford de les surveiller. Bob enfonça le canon de son revolver dans les côtes de Foote et les deux cheminots allèrent s'asseoir à côté du ballast comme si c'était la routine. Jesse se hissa à l'intérieur du wagon en prenant successivement appui sur les mains, puis sur un genou ; Dick Liddil, ainsi que Charley Ford, qui passait par

là, l'imitèrent et allumèrent une lanterne pendant que Jesse soulevait divers paquets et les secouait pour deviner leur contenu.

« Ça, c'est un sac de femme, diagnostiqua-t-il. Plein de jolies perles et de fleurs en papier.

— Ça se pourrait », convint le chef bagagiste avec un sourire qui ne savait s'il devait persister ou disparaître.

Jesse fracassa une boîte contre un clou et l'éventra. À l'intérieur, dans un cadre ovale, il trouva la photographie d'un enfant dont la joue avait été déchirée par la tige de métal. Jesse balança le cliché au plafond, rajusta son foulard sur son nez et fusilla du regard le convoyeur.

« Je veux que tu m'ouvres ce coffre. »

Du regard, Fox chercha conseil auprès du chef bagagiste. Celui-ci baissait la tête. Fox sourit nerveusement au hors-la-loi, mais sous l'effet de la frayeur, son expression avait quelque chose de complaisant et d'insolent. Charley Ford se campa devant lui et l'estourbit avec son pistolet. Le coup résonna tel un claquement de mains avec des gants, telle une pomme rouge s'écrasant contre un arbre. Le convoyeur s'effondra à genoux, le visage dégoulinant de sang, et le chef bagagiste se plaqua contre la paroi du wagon, horrifié.

« Ce n'était pas la peine de le cogner, Charley, lui reprocha Liddil.

— Si, c'était la peine, objecta Jesse. Ils ont besoin d'être convaincus. Ils suivent les règles fixées par leur compagnie et moi, je suis mes mauvais penchants – c'est comme ça que ça fonctionne. »

Charley rayonna de fierté. Jesse déblaya les registres posés sur le seul coffre-fort en vue, qui était un peu moins haut qu'une poudreuse.

« Amène-toi et occupe-toi de ça », enjoignit-il au convoyeur.

De l'autre côté de la cloison, Melloe s'inquiétait.

« Ça va là-dedans ? » s'exclama-t-il.

Dick Liddil entendit une fusillade nourrie et effrénée au-dehors et se pencha par la porte ; les gars de Cracker Neck tiraient sur un chef de train et un serre-frein accroupis le long du train avec une lanterne rouge. Frank James leur hurlait d'arrêter et, au bout d'une vingtaine de balles, ils s'exécutèrent. Bob Ford était baissé, son pistolet contre sa joue.

« T'as eu les jetons ? » l'apostropha Dick.

Bob se releva, mortifié.

« Je n'ai rien pigé à ce qui se passait ! »

Fox rassembla ses esprits, se mit à composer la combinaison du coffre de l'U. S. Express et, au bout de deux échecs, tomba suffisamment juste pour ouvrir la porte en forçant. Le chef bagagiste l'aida alors à grimper sur les cages à volailles, sur lesquelles Fox s'assit avec lourdeur, fêlant le bâti de deux d'entre elles. Le chef bagagiste se jucha avec précaution sur celle recouvrant le coffre-fort de l'Adams Express Company, dans lequel se trouvait la plus grosse somme d'argent.

Ce fut Charley Ford qui vida le coffre de l'U. S. Express, avec une application et un zèle tels que, outre six mille dollars en espèces

diverses et variées, il vola aussi reçus, lettres de voiture et titres non négociables, ainsi qu'un indicateur de l'U. S. Express. Jesse soupesa ensuite le sac, puis, dépité, examina le magot à la lueur de la lanterne.

« Y a pas cent mille dollars là-dedans, Dick. »

Dick regarda à son tour dans le sac.

« Je suis drôlement déçu », reconnut-il.

Bob Ford était debout au-dessus du machiniste et du chauffeur quand Jesse sauta du wagon et encouragea du bout de son revolver le convoyeur et le chef bagagiste à faire de même. Du sang avait coulé dans l'œil droit de Henry Fox, si bien qu'il n'entrevit Bob que du gauche quand il tituba jusqu'au talus et s'affala dans l'herbe.

Bob considéra la blessure avec une certaine panique ; Fox confessa aux cheminots qu'il avait une épouvantable migraine ; Jesse s'éloigna en compagnie de Charley et Dick et indiqua à Bob qu'ils allaient faire le tour des voitures.

« S'il y en a un qui moufte, colles-y un jeton sur le carafon : c'est la seule langue qu'ils comprennent. »

Au même moment, Frank James avait déjà gravi les marches à l'arrière de la voiture pour dames après s'être rattrapé à la poignée de porte en cuivre lorsqu'une douleur lui avait transpercé la poitrine. Ed Miller et Clarence Hite étaient montés à sa suite et c'était Miller qui avait pénétré le premier dans la voiture après avoir ouvert la porte d'un coup de pied, un sac de farine percé de deux trous pour les yeux sur la tête, son fusil de chasse à canon scié braqué droit devant lui à la hauteur de sa poche droite. D'après les témoignages, il se serait alors écrié : « Mains en l'air, enfants de putains ! », avant d'expédier une taloche dans la gueule d'un passager afin d'étayer son propos.

Puis Frank James était entré d'un pas lent dans son manteau gris, son foulard jaune sur la bouche, colossal bien que malade, malveillant. Face à lui, une trentaine d'hommes tremblaient de peur, cillaient ou le fixaient avec des yeux sévères et accusateurs, cependant que leurs épouses se recroquevillaient derrière eux. Il évaluait au bas mot à une vingtaine le nombre de pistolets parmi les voyageurs. Il s'engagea dans l'allée centrale avec la majesté du prince consort de la reine Victoria, faisant sonner ses bottes sur le plancher en chêne, toisant les investisseurs ou les vacanciers les plus récalcitrants, effleurant ici un bouton, là un col du canon du Remington .44 Frontier qu'il devait remettre au gouverneur Crittenden moins d'un an et un mois plus tard.

« Y a-t-il parmi vous des pasteurs ? » articula-t-il d'une voix forte.

Nul ne leva la main.

« Des veuves ? »

Certains froncèrent les sourcils, curieux.

« Nous ne détroussons ni les pasteurs ni les veuves », clarifia-t-il.

Quatre mains se dressèrent.

« Non, non, c'est trop tard. »

Ayant ainsi dompté toute velléité de rébellion, Frank adressa un signe de tête derrière lui et un Clarence Hite voûté, tassé, émâcié, bondit dans la voiture, un Colt Navy calibre .36 dans sa main droite qui paraissait chétive par comparaison, quêtant de ses yeux noisette fuyants l'approbation de son cousin à chacune de ses actions. Il enfonça son revolver dans le ventre d'un passager vêtu d'un manteau vert qui lui descendait jusqu'aux genoux et vociféra : « Je suis Jesse James ! Aboule le blé, sale bâtard ! »

L'homme tâtonna à l'intérieur de son manteau et tendit à Clarence une enveloppe usée qui contenait soixante-quinze dollars, ainsi qu'une montre anglaise en or qui s'avéra sonner l'heure avec une exactitude rigoureuse en toute circonstance, quoi que magouillât alors Clarence. Le cousin de Jesse repoussa le passager aux cheveux gris et brandit gaiement montre et enveloppe en direction de Frank. Celui-ci remonta l'allée et escamota la marchandise à l'intérieur de sa chemise, puis Ed Miller, Clarence Hite et l'infâme Frank James dévalisèrent le reste de la voiture, raflant pêle-mêle pièces, billets, montres, bracelets, bagues, épingles de cravate et pendentifs.

Jesse, Charley et Dick, qui arrivaient du wagon de l'U. S. Express situé juste derrière la locomotive et le tender, montèrent les marches à l'avant de la voiture fumeurs, s'aperçurent qu'elle était vide et traversèrent le wagon encore éclairé au petit trot, dérapant un peu sur l'étroit tapis persan qui garnissait l'allée et faisant tinter un crachoir en cuivre contre une colonne dorique en chêne. Ils atteignirent la plate-forme, Jesse tapa contre la porte vitrée de la voiture pour dames avec son pistolet et Frank se retourna, puis les invita à entrer de la main.

« Commencez par ce bout jusqu'au milieu », intima-t-il à Charley et Dick qui se précipitaient déjà dans la voiture en se bousculant.

S'éleva alors un concert de voix querelleuses et plaintives entremêlées, comme les bandits se présentaient devant chaque adulte et le ou la mettait en demeure de cracher au bassinet. Lorsque la somme versée était trop faible, la personne se voyait coller un pistolet sur le front et signifier de chercher davantage. Ed Miller soulagea de sept cents dollars un homme qui portait une barbe et des lunettes, mais Jesse eut une intuition et, à l'issue d'investigations tatillonnes, dénicha cent dollars de plus. Lorsque Charley réveilla d'une bourrade un Hollandais qui, d'après Williams, l'employé des wagons-lits, dormait depuis qu'il avait terminé de dîner à Columbia, le voyageur crut d'abord qu'on lui réclamait de s'acquitter une seconde fois du prix de son billet ; Charley pressa alors son revolver contre la joue du

Hollandais et lui vola les trois cents dollars avec lesquels ce dernier escomptait acheter une ferme à Joplin. Mr C. R. Camp, l'organisateur de circuits de visites à l'intention d'investisseurs fonciers de New York, chiffrà plus tard les pertes du groupe qu'il accompagnait à quatre mille vingt et un dollars. Clarence Hite s'accroupit devant un enfant en bas âge à qui il enleva ses chaussures afin de glisser un doigt dedans et en retira Dieu sait quoi. John O'Brien, qui avait dissimulé dans son pantalon plusieurs centaines de dollars sous la forme d'une liasse de billets attachés par un élastique, se délesta, sur les instances de Frank James, d'un millier de dollars destiné à couvrir ses frais professionnels. Malheureusement, alors que Frank venait de passer son chemin, l'argent personnel d'O'Brien glissa le long de sa jambe et roula par terre, où sa fille le ramassa en carillonnant : « Tiens, encore un peu d'argent, papa ! » Sur quoi Frank se retourna et chipa la liasse des mains de la fillette. Dick Liddil commanda à Mrs C. A. Dunakin de lever les bras au-dessus de sa tête et de pivoter quatre fois sur elle-même pendant qu'il l'inspectait.

« La prochaine fois, on prévoira une dame pour fouiller les passagères, maugréa-t-il.

— Que ce soit une femme ou un homme déguisé en femme, ce ne sera certainement pas une dame », répliqua Mrs Dunakin.

Un immigrant dont le portefeuille avait fini au fond d'un sac implora Jesse de l'autoriser à récupérer son contrat d'assurance qui était dedans, mais sa requête fut rejetée sous prétexte que cela eût pris trop longtemps. Des enfants pleuraient dans des coins ; plusieurs femmes furent prises d'hystérie et restèrent dans cet état toute la nuit ; certains hommes demeurèrent assis sur leur siège, le visage vide, les mains inertes dans leur giron, ayant perdu des fortunes : le fruit d'économies obstinées, de quoi acheter une petite maison, le produit de la vente aux enchères de six vaches Holstein, une montre paresseuse offerte pour des noces d'argent.

Jesse contourna Williams, qui avait déjà été fouillé, et poussa jusque dans la voiture-lit, écartant les rideaux de velours vert de chaque couchette. Il terrorisa une vieille femme avec des tresses qui avait le teint cireux et priait de ses frêles mains jointes ; le reste de la voiture semblait vide. Il entrouvrit les pans de la portière en toile et avisa, dans l'entrée de la voiture, deux femmes en chemise de nuit et un gros homme massif comme un piano qui se blottissaient contre le chef de train. La pusillanimité de ce groupe le démoralisa et il sortit sur la plate-forme. Frank et une partie des autres étaient sur le ballast et versaient le butin dans un sac à farine. Des cheminots du train de marchandises s'étaient aventurés jusqu'au fourgon de queue afin d'observer innocemment les opérations et d'en débattre à voix basse. Les chevaux étaient là, ils hennissaient et s'ébrouaient doucement

dans le grenier d'herbes et de taillis en contre-haut du déblai. Dans la voiture-lit, Wood Hite et Ed Miller faisaient main basse sur la literie et arrachaient les matelas des couchettes avec des haches à incendie. L'attaque du Chicago and Alton durait déjà depuis presque trois quarts d'heure et était en passe de dégénérer en bacchanale. Jesse rentra dans la voiture-lit.

« Allez, finie la fiesta ! » proclama-t-il.

Il noua l'ouverture de son sac à céréales et longea le wagon-lit et la voiture pour dames en boitillant et en exagérant le poids des objets dérobés sous le regard de ses victimes qui l'épiaient derrière les rideaux. Il remarqua Frank Burton, assis sur l'une des plates-formes avec l'expression d'un homme ruiné, et demanda au serre-frein combien on lui avait pris. Le jeune homme lui répondit qu'on l'avait dépossédé de cinquante cents et que c'était là toute sa richesse. Selon certains récits, Jesse aurait alors plongé la main dans son sac à céréales et donné un dollar cinquante à Burton en lui disant : « Voici le principal plus les intérêts. »

Jesse remit le butin à Jim Cummins, qui venait de réapparaître après l'une de ses éclipses habituelles, et prononça quelques paroles sympathiques à l'adresse de Henry Fox, catatonique, dont les oreilles sifflaient et qui paraissait avoir été scalpé. (Il démissionna dans le mois qui suivit et intenta un procès à l'U. S. Express en vue d'obtenir des dommages-intérêts, mais fut débouté.) Relevé de son poste, Bob Ford escalada le talus, fila ventre à terre à travers les fougères, les orties et les ronces jusqu'à l'endroit où les chevaux étaient attachés et, là, ôta son masque blanc. Charley Ford rejoignit son frère cadet.

« J'étais en grande forme, ce soir, fanfaronna-t-il.

— Ce convoyeur va avoir du mal à se rappeler son nom ! »

Charley eut une expression sadique.

« C'est un sacré œuf de pigeon que je lui ai fait, pas vrai ?

— Mince, oui !

— Et le gars qui était debout sur son fric, tu as vu comment je lui ai fait la nique ?

— Non, j'ai raté ça. J'étais dehors, vois-tu.

— Il traînait un peu la patte en marchant, c'est comme ça que j'ai su. Il devait bien avoir cinquante dollars dans sa grolle. Sa femme, elle était dans un de ces états, avec ses petits yeux de fouine tout froncés !

— Ça devait valoir son pesant de cacahouètes...

— Ça oui, acquiesça Charley. Jesse va être content de moi ! »

Au même moment, ledit Jesse, cordial, ravi, réconfortant, accompagnait Foote jusqu'à la locomotive susurrante, un bras autour des épaules du machiniste. Devant la cabine, il secoua vigoureusement la main du cheminot, lui glissant au passage une pièce d'argent dans la main, tel un prestidigitateur de rue. Chappy Foote affirma par la

suite que le hors-la-loi lui avait déclaré :

« Vous êtes un type courageux et vous me plaisez bien. Voilà un dollar histoire de boire un coup à la santé de Jesse James demain matin.

— Bien obligé, grommela Foote, incapable de songer à une autre réponse.

— Bon, et ce barrage ? Vous voulez que j'ordonne à mes hommes de débayer les rochers ? Je pourrais faire atteler quelques chevaux et tracter ce peuplier hors de la voie.

— Non, ne vous donnez pas cette peine. Pour tout vous dire, le plus grand service que vous pourriez me rendre, c'est de rassembler vos bonshommes et de ficher le camp loin d'ici.

— Très bien, mon brave. Bonne nuit ! »

Et Jesse gravit le talus dans sa capote grise ondoyante, puis se fondit dans la nuit.

La bande fit route au pas en direction du sud à travers les broussailles, enjambant les cendres du feu tièdes comme un lit le matin. Ils suivirent une piste au petit galop, bifurquèrent dans un ravin et firent halte au milieu d'un champ de maïs où les barbes des épis arrivaient à la hauteur du troussequin des selles. Frank passa alors parmi les vétérans et distribua à chacun les liquidités et les trésors qui lui étaient dus, adjugeant à la criée les montres en or et les bijoux mexicains, avant de brûler les valeurs et les titres non négociables. Clarence Hite avoua ultérieurement que chaque part se montait à cent quarante dollars, mais il était à la fois mauvais en calcul et peu susceptible de soupçonner la moindre duperie, aussi est-il probable qu'il s'était fait estamper, tout comme Andy Ryan, John Bugler, John Land ou Matt et Creed Chapman, que Jesse avait entraînés à l'écart vers une sente à vaches au bord d'une rivière où, d'après John Land, il leur avait expliqué : « Les enfants, on ne va pas avoir le temps de partager le butin, ils sont à nos trousses – et en plus on n'a pas récolté autant qu'on espérait –, mais on se retrouvera tous dans une semaine à compter de ce soir, là où la Blue River fait une fourche, et vous toucherez la galette à ce moment-là. »

Il n'avait en réalité aucune intention de se rendre au rendez-vous ; les surnuméraires n'avaient été recrutés que pour assurer la sécurité pendant l'attaque et servir ensuite de proies faciles pour le shérif. Dans la nuit du 7 septembre, ils se dispersèrent dans cinq directions différentes, très satisfaits d'eux-mêmes, mais le 10 au soir, Andy Ryan et John Land s'étaient déjà fait arrêter dans deux bicoques des environs de Glendale, Matt Chapman et John Bugler étaient en prison et Creed Chapman n'était qu'à quelques semaines de purger une peine d'emprisonnement de six mois durant laquelle il perdit dix-

neuf kilos.

Quant au noyau de la bande, il se scinda en trois groupes avant de quitter le champ de maïs : Jim Cummins et Ed Miller mirent le cap au sud, sur la maison de Miller dans le comté de Saline ; Dick Liddil et Wood Hite franchirent le Missouri aux alentours de Blue Mills en vue de se mettre au vert à la ferme que louait Martha Bolton, la sœur des frères Ford, qui était veuve et qu'ils courtoisaient tous les deux ; enfin, les frères James, les frères Ford et Clarence Hite se dirigèrent vers l'ouest et Kansas City, sous une pluie froide qui leur déferla dessus du nord, déforma leurs chapeaux et enlisa leurs chevaux jusqu'aux paturons dans le bournier des larges rues désertes.

Zee James était assoupie sur le sofa quand Jesse entra en faisant grincer la porte de la cuisine et réveilla son épouse en l'embrassant. Tandis qu'elle mettait une casserole d'eau à chauffer, il s'assit sur une chaise dans sa capote trempée et lui mentit inutilement au sujet d'une vente de bétail aux enchères où il avait acheté vingt bœufs au-dessous du cours du marché et les avait aussitôt revendus à un acheteur d'Omaha à l'issue d'un échange de télégrammes. Zee ne leva pas les yeux de sa casserole.

« Alors tu as de nouveau de l'argent ? »

— Je m'en suis tiré plutôt honorablement. »

Il était euphorique, car toujours sous l'effet de l'adrénaline, un excitant devenu pour lui plus nécessaire encore que la caféine. Il bondit de son siège et guigna le bâtiment rouge de l'écurie.

« Devine qui j'ai croisé ? » fit-il.

En bonne épouse, Zee lui renvoya un regard interrogatif et attrapa un bocal sur l'une des étagères du garde-manger.

« Buck, d'abord. Puis Clarence Hite et deux compères à lui. Ils sont avec les bêtes en ce moment.

— Est-ce qu'eux aussi, ils s'en sont tirés honorablement ? »

Jesse sourit.

« Oh, eux, tant qu'ils s'en sortent avec tous leurs doigts et tous leurs orteils, ils s'estiment heureux ! »

Puis il se coiffa d'un chapeau sec et, sans un mot, regagna l'écurie. Des lanternes à pétrole rouges en égayaient l'intérieur, mais Frank James tournait en rond, la mine sombre, et incendiait du regard les jeunes gens en raison de leur manque de soin à l'égard des chevaux. Il aperçut Jesse accoudé au battant inférieur de la porte du bâtiment et s'installa sur un long banc, les avant-bras en appui sur ses jambes écartées, une cigarette jaunasse entre ses mains rêches. Les frères James n'avaient jamais été particulièrement proches durant leur enfance et ils ne s'étaient pas rapprochés au fil des ans – souvent, c'était tout juste s'ils échangeaient trois mots –, aussi n'y avait-il rien de très étonnant à ce que Jesse ne recherchât pas la compagnie de son

frère et se contentât de rester à l'abri de l'avant-toit ruisselant, à regarder Clarence, son cousin mélancolique et maladif, et Charley Ford qui, au lieu de bouchonner la robe grasse de sa jument, essayait de jongler avec les massues que le maître des lieux avait abandonnées dans le box. Soudain, Jesse perçut la présence de Bob Ford, le jouvenceau du groupe, sur sa droite.

« Tu te déplaces à pas de loup, ma parole... »

Bob eut un sourire.

« Je parie que c'est la première et la dernière fois qu'on vous prend par surprise. »

Il s'était débarrassé de son manteau trop grand et de son tuyau de poêle et ne portait plus qu'un pantalon vert à rayures claires et une chemise jaunie sans col qui manifestement le grattait. Il avait des airs d'Européen – de Français surtout, malgré ses yeux bleus – et, loin d'être aussi fluët qu'il le paraissait de prime abord, il était doué d'une musculature compacte dont chaque tendon se dessinait aussi nettement sur l'os que des lacets sur une chaussure. Jesse sentit l'odeur du Zylo, la pommade parfumée au baumier, conçue par Mrs S. A. Allen (qui était aussi son cosmétique de prédilection), dans les cheveux brun roux du jeune homme. Tous deux faisaient exactement la même taille.

« Quel âge tu as, mon garçon ? »

— Vingt ans », annonça Bob, avant de se corriger. « Enfin, je n'en aurai vraiment vingt qu'en janvier. » Il se gratta la manche avec une expression contrite. « J'ai dix-neuf ans.

— Mais tu as l'impression d'être plus vieux que ça, pas vrai ? »

Bob convint que oui. Un pigeon remua dans les chevrons et pencha la tête pour observer un humain qui faisait voltiger en l'air des objets en bois.

« Tu t'es amusé ce soir ? s'informa Jesse.

— J'étais trop tendu pour ça ! »

Jesse sembla juger la remarque sensée et quelque chose dans la façon de parler du jeune homme l'incita à lui demander s'il aimait le thé. Bob répondit que oui (alors qu'en fait, non) et Jesse l'invita à se joindre à lui sans prendre congé des autres. Ceux-ci s'étaient entre-temps regroupés autour d'un gâteau aux clous de girofle que Clarence Hite avait chapardé dans le train et sur lequel des boules de gomme épelaient le mot « Papy ». Les deux jeunes gens avaient pris place sur le sol autour de Frank, et Clarence récapitulait les diverses disputes et épisodes cocasses de la nuit, mettant l'accent sur sa bravoure, affabulant si mal et de si ennuyeuse manière que Frank et Charley en étaient réduits, pour se distraire, à s'empiffrer de gâteau, dont Frank se servait d'énormes portions qu'il n'ingurgitait qu'après les avoir tassées avec soin au creux de sa paume jusqu'à obtention d'une boule

compacte.

Charley écouta Hite avec une impatience teintée d'irascibilité, une joue déformée par un sourire comme par une boule de réglisse, l'œil vitreux. Il s'anima toutefois quand son oreille décéla enfin un silence et se lança dans de longues et fastidieuses histoires au sujet des Ford. Il évoqua leur enfance dans le comté de Fairfax, Virginie, dans des chambres à louer de la propriété de George Washington à Mount Vernon ; les bateaux en papier qu'ils faisaient voguer sur le Potomac, les pique-niques de fruits de mer au bord de l'Atlantique et les fois où ils avaient joué au docteur avec les arrière-petites-filles du défunt président pendant que des invités de pays étrangers se promenaient dans le parc. Il évoqua ses années d'école à l'institut Moore, aux environs d'Excelsior Springs, et la taverne de Seybold, leur oncle, dont les chambres avaient plus d'une fois accueilli les Younger et leur coterie tapageuse et effrayante, à la grande fierté du tenancier et de ses neveux, Bob et Charley Ford, qui les considéraient avec révérence.

Il raconta que Bob avait un jour abattu d'une balle une vache laitière qui lui avait donné un coup de patte dans le tibia, que quand ils étaient gosses, ils pourchassaient les chats avec des couperets et leur coupaient les oreilles et la queue, qu'une fois, dix autres gamins s'étaient ligués contre Bob et l'avaient presque étranglé en lui faisant une prise de lutte parce qu'il n'arrêtait pas de les persécuter, que Bob et lui avaient été voleurs de chevaux quand ils étaient au collège et avaient dérobé des poulains et des pouliches pour le compte de Henry Born, dit le Hollandais, le plus grand voleur de chevaux des États-Unis, qui avaient été arrêté à Trinidad, Colorado, par le shérif Bat Masterson en personne.

Frank James prêta une oreille curieuse, mais guère fascinée aux réminiscences de Charley.

« On dirait peut-être que j'invente, mais c'est la stricte vérité, du début à la fin, assura Charley.

— C'est un drôle d'État, le Colorado, acquiesça Clarence. Un jour, là-bas, j'ai vu un chat manger des pickles. »

Frank et Charley le dévisagèrent avec un air accablé, puis le frère de Jesse empoigna deux couvertures à chevaux et s'achemina, exténué, vers un box vide.

« Puisque vous semblez partis pour rester debout toute la nuit, je crois qu'il n'est pas nécessaire que je monte la garde.

— Tu penses que le shérif est déjà à notre poursuite à l'heure qu'il est ? s'inquiéta Clarence.

— En général, c'est le cas. »

Charley craignit d'avoir froissé Frank par inadvertance ou de s'être fait du tort, aussi s'approcha-t-il du box la queue basse et fixa-t-il bêtement le hors-la-loi alors que celui-ci suspendait son chapeau et

se confectionnait un matelas de paille.

« Ce n'était pas des paroles en l'air, toutes ces anecdotes sur mon frangin et moi, confessa-t-il. Ce que je me disais, c'est que si toi et Jesse vous pouviez vous faire une idée de notre courage et de notre audace, il se pourrait que vous nous admettiez pour de bon au sein de l'écurie des frères James. »

Frank décocha un regard farouche à Charley avant d'étaler l'une des couvertures en laine, qu'il lissa avec sa chaussette.

« Tu causes comme Bob.

— Je vais être franc avec toi : c'est Bob qui a cogité tout ça. Il est plus futé que moi – malin comme un singe, le frangin. Et il a de grands projets pour la bande des frères James – des projets tellement compliqués que je n'y entrave pas tout. »

Frank s'allongea, tout endolori, drapa la couverture autour de son cardigan et appuya sa tête sur son bras droit.

« Tu ferais aussi bien de faire une croix dessus, parce qu'à partir de ce soir, finies les sottises, annonça-t-il. Note-le dans ton journal : aujourd'hui, sept septembre dix-huit cent quatre-vingt-un, au déblai de Blue Cut, les frères James ont dévalisé leur dernier train et mis un terme à leurs équipées nocturnes. »

Charley passa un bras par-dessus la planche supérieure du box, déçu et sceptique.

« Et comment tu gagneras ta vie ? »

Frank fumait une cigarette, les yeux fermés.

« Je vendrai des chaussures. »

Au même moment, assis autour de la table ronde de la salle à manger, Jesse et Bob attendaient que Zee déchiffât l'augure des feuilles de thé vert au fond de leurs tasses. La seule lumière de la pièce provenait d'une grande chandelle projetant une vague clarté orange sur le visage attentif des deux hommes tandis que Zee leur faisait part des instructions d'usage. Ils retournèrent chacun leur tasse et la firent pivoter trois fois sur elle-même dans le sens des aiguilles d'une montre pendant que Zee récitait, avec un gloussement : « Dis-moi ma chère, dis-moi ma belle, quels secrets les feuilles recèlent ? » Puis elle pria Bob de lui tendre sa tasse et étudia les résidus verts collés dans les profondeurs ténébreuses de celle-ci.

« On dirait un serpent. »

Bob se leva de sa chaise et examina avec perplexité la tasse que Zee inclina obligeamment vers lui.

« Cette virgule, là ?

— Oui, on appelle ça un serpent. Ça exprime l'antagonisme. »

Jesse sourit et fit glisser sa tasse en direction de son épouse.

« C'est dans *Lorna Doone* qu'elle va pêcher tous ces grands mots. »

Zee jeta un coup d'œil à la tasse de son mari.

« Le tien ne vaut pas mieux, Dave. »

Bob adressa un regard interrogateur à l'homme qui se massait les gencives avec un doigt.

« Dave ? »

— Tu connais ton catéchisme ? répliqua Jesse. David est le descendant de Jessé. » Il fit à Bob un clin d'œil dont le jeune homme ne saisit pas la raison. « On peut dire que c'est mon pseudonyme. Livre-moi donc ta funeste prophétie, mon cœur. »

Zee lui rendit sa tasse.

« On dirait un M. Ça signifie que quelqu'un a de mauvaises intentions à ton égard. »

Jesse pencha la chandelle, renversant de la cire sur la table en chêne, et lorgna dans sa tasse.

« Ce n'est pas franchement une révélation... »

— Ça manque de gaieté, ce soir, soupira Zee. J'ai peut-être laissé le thé infuser trop longtemps. »

Fatiguée, elle se leva et indiqua à Bob et Jesse qu'elle allait tricoter dans sa chambre, du moins si elle parvenait à garder les yeux ouverts. Jesse alla jusqu'au garde-manger et sortit deux havanes d'un pot en stéatite fermé par un bouchon en liège et invita son hôte à le suivre avec la chandelle sur la véranda, où ils pourraient se balancer dans des rocking-chairs, fumer et élever un peu la voix.

La pluie s'était calmée ; à l'est le ciel grondait, les rigoles scintillaient dans la rue et quelque part un coq chantait. Jesse s'installa dans un fauteuil à bascule en hickory et Bob Ford dans son jumeau. Bob avança son cigare vers la chandelle et constata que de l'eau dégouttait encore de son pantalon, puis il se carra dans son fauteuil en soufflant un jet de fumée. Jesse avait coupé l'extrémité de son cigare avec les dents, mais conservé sa chique contre sa lèvre inférieure, ce qui était censé induire la somnolence. Il était presque une heure du matin et il songea, à juste titre, qu'un détachement de volontaires de Kansas City avait dû atteindre Glendale et débiter l'enquête.

« Je n'arrive pas à croire que je me suis réveillé ce matin en me demandant si mon père me prêterait son manteau et que maintenant, à minuit passé, j'ai attaqué un train, foutu la frousse de leur vie à des investisseurs de l'Est et que je suis assis dans un rocking-chair à bavarder avec Jesse James lui-même, s'émerveilla Bob.

— On vit dans un monde merveilleux », commenta Jesse.

Les joues de Bob se cavèrent comme il tirait sur son cigare et s'absorbait dans la contemplation du bouton de cendre grise.

« Avez-vous déjà entendu des hors-la-loi appeler l'argent de la "braise" ? J'ai lu ça dans un magazine sur les plus grands hors-la-loi.

Rapport à la braise qui fait bouillir la marmite.

— Je vois.

— Mais vous n'avez jamais entendu ce terme ?

— Je ne peux pas dire que si.

— Vous savez ce que c'est, mon livre de chevet ? *Les Pilleurs de train ou l'Histoire des frères James* de R. W. Stevens. Si j'en ai passé, des nuits, bouche bée, les yeux comme des soucoupes, à lire le récit de vos exploits !

— Ce ne sont que des sornettes, tu sais.

— Bien sûr que je sais. »

Jesse réséqua la cendre de son cigare avec son ongle.

« Charley prétend que vous avez vécu à Mount Vernon.

— Ouai'. J'ai joué dans le pavillon d'été de Martha Washington ; j'ai même eu pour jouet la clé en fer de cette prison, là, la Bastille... Quand Lafayette l'a offerte à George Washington, ni l'un ni l'autre ne se doutaient que Bob Ford s'en servirait pour enfermer ses sœurs dans le grenier ! »

Jesse reluqua Bob.

« Tu n'es pas obligé de continuer à fumer, si ça te flanque la nausée. »

Bob se sentit soulagé. Il tendit le bras par-dessus la balustrade et laissa tomber dans une flaque le cigare qui chavira, puis partit à la dérive sous la pluie comme un canoë.

« J'avais sept ans quand on a déménagé à Excelsior Springs. Tout le monde parlait des soixante mille dollars en espèces sonnantes et trébuchantes que la bande des James et des Younger avait volés à Liberty. Mon oncle Will habitait près de chez vous, vers Kearney. Bill Ford ? Le mari d'Artella Cummins ?

— Je le connais.

— Comme on aimait aller manger chez eux le dimanche midi et passer l'après-midi à écouter les dernières nouvelles concernant les frères James ! »

Jesse fouilla dans ses poches et en ressortit un pain de campbre qu'il se frotta sur la gorge.

« Tu sais ce que Charley m'a aussi raconté ? Il m'a dit que tu avais une boîte à chaussures presque pleine de trophées à la gloire des frères James. »

Bob enfouit son ressentiment et son acrimonie sous un timide sourire trompeur.

« Ça remonte à quelques années.

— C'était peut-être Bunny qui avait une collection comme ça.

— Vous m'asticotez, pas vrai ? »

Jesse posa un doigt sur ses lèvres, saisit Bob par le poignet pour le faire taire et se pencha par-dessus la rambarde de la véranda pour

étudier la composition de la nuit. Puis il se rassit et se balançait patiemment dans son fauteuil dont les patins gémissaient et Bob aperçut un homme courbé qui remontait la rue en pataugeant dans la boue, une boîte à sandwich à la main. Il s'agissait de Charles Dyerr, prote adjoint de l'agence de presse Western Newspaper Union et voisin d'un homme connu sous le nom de J. T. Jackson. Dyerr expliqua plus tard qu'il n'avait que rarement vu Jackson occuper un emploi rémunéré et en avait déduit que ce devait être un joueur – le genre de personne pour qui Dyerr n'avait que le plus profond mépris.

« Bonsoir, Chas ! » lança Jesse.

Dyerr jeta un coup d'œil à la véranda et changea sa boîte à sandwich de main.

« J. T.

— On vous fait travailler jusqu'à point d'heure !

— Les frères James ont encore attaqué un train.

— Pas possible ! »

Dyerr jugea sans doute qu'il s'était assez compromis par ces quelques mots, car il traversa son jardin sans ouvrir la bouche.

« Si on dépêche un détachement de volontaires, pistonnez-moi pour que j'en sois ! » l'interpella Jesse d'une voix stridente.

Ils entendirent une femme poser une question à Dyerr lorsqu'il ouvrit la porte treillissée et il répondit : « Avec Machin, le voisin d'à côté. »

« Vous êtes vraiment aussi culotté qu'on l'affirme ! s'extasia Bob. J'en suis baba. »

Le cigare de Jesse s'était éteint. Il tendit la main vers la chandelle pour enflammer une allumette. Il paraissait soudain morose, presque en colère.

« J'aimerais vous confier un truc. »

Jesse le foudroya du regard.

« C'est plutôt drôle, en fait. Vous voyez, quand Charley m'a appris que je pouvais l'accompagner, je me suis affolé, de peur de ne pas être capable de reconnaître lequel de vous deux était Jesse James et lequel était Frank. Du coup, j'ai découpé un extrait qui vous décrit tous les deux et je l'ai emporté dans ma poche.

— Et c'est un extrait de quoi ?

— Vous voulez entendre ? Je peux vous le lire si vous voulez. »

Jesse déboutonna sa chemise en lin et se frictionna la poitrine de camphre. Bob interpréta cela comme un signe d'acquiescement. Il sortit de sa poche droite une coupure de presse flétrie et jaunie.

« C'est tiré des écrits du major John Newman Edwards, déclara Bob avant de ramasser la chandelle et de la poser sur l'accoudoir de son rocking-chair. Il faut que je retrouve le bon paragraphe.

— Vas-y, je suis assis et je n'ai rien de mieux à faire.

— Voilà : “Jesse James, le plus jeune, a un visage aussi lisse et innocent que celui d’une écolière. Ses yeux bleus, limpides et pénétrants, sont toujours en éveil. Il est de haute stature, élégant, doué d’une endurance considérable et capable de grands efforts. Il a toujours aux lèvres un sourire, un mot gentil, un compliment pour tous ceux qu’il côtoie. À voir ses mains, petites et blanches, et leurs longs doigts effilés, on ne soupçonnerait jamais que pourvues d’un revolver, elles comptent parmi les plus vives et les plus mortelles de tout l’Ouest.” » Bob leva les yeux. « Ensuite, il brosse le portrait de Frank. »

Jesse tira sur son cigare. Bob se rapprocha à nouveau de la chandelle.

« “Frank est plus âgé et plus grand. La figure de Jesse s’inscrit dans un ovale parfait – celle de Frank est allongée, large au niveau du front, carrée et massive au niveau de la mâchoire, empreinte d’un air de tranquillité immuable. Jesse est enjoué, téméraire, insouciant”... » Bob adressa un sourire en coin à Jesse, qui ne manifesta aucune réaction. « ... “Frank, sérieux, posé, dangereux, toujours sur le qui-vive en société. Jesse sait que sa tête est mise à prix et aime à discuter du pourquoi et du comment de sa situation ; Frank en est lui aussi conscient, mais ça l’irrite au plus haut point et hérisse le tigre qui sommeille en lui. Ni l’un ni l’autre ne se laissera prendre vivant”. » Bob retourna le morceau de papier et poursuivit : « “Abattus – ils le seront peut-être. Mais étant de ceux qui ont depuis longtemps dit adieu à la vie, lorsque la mort viendra, sans surprise ni regret ils l’accueilleront d’un simple ‘Comment va, vieille branche?’” »

Jesse fit grincer son fauteuil et sabra d’un doigt jauni l’extrémité incandescente de son cigare, dont le reste de cendres éteintes se désintégra avant de tomber en pluie de son pantalon quand il se mit debout.

« Je suis un vaurien, Bob, lâcha-t-il. Je ne suis pas Jésus. » Et il rentra dans son pavillon de location, plantant là le jeune homme, qui, tout petit déjà, jouait à capturer Jesse James.

On nous a accusés d'avoir dévalisé la banque de Gallatin et tué le caissier ; d'avoir attaqué le guichet à l'entrée de la Foire de Kansas City et une banque à Ste Genevieve ; d'avoir pillé un train dans l'Iowa et tué le machiniste, ainsi que d'avoir dévalisé deux ou trois banques dans le Kentucky et tué deux ou trois hommes là-bas, mais nous sommes disposés à répondre de chacune de ces charges si le gouverneur Woodson est prêt à garantir notre protection jusqu'à ce que nous puissions prouver face à un jury impartial de cet État que les accusations à notre encontre sont injustes et fausses. Si nous n'y parvenions pas, que la loi s'exerce alors dans toute sa sévérité.

Nous nous plierons au verdict. Je ne vois pas comment nous pourrions proposer marché plus honnête.

JESSE W. JAMES

dans le Liberty Tribune, 9 janvier 1874

Son épouse, Zerelda Amanda Mimms, était une cousine germaine ; elle avait pour mère la sœur du père des frères James et avait été baptisée Zerelda en l'honneur de leur mère. C'était elle qui, dans la pension paternelle de Harlem (située dans ce qui serait aujourd'hui le nord de l'agglomération de Kansas City), avait soigné Jesse quand il avait contracté la pneumonie après avoir été grièvement blessé à la poitrine et Jesse avait plus tard affirmé, avec la plus grande sincérité, qu'après ça, il n'avait plus jamais regardé aucune autre femme. Il avait perdu près de quatorze kilos, toussait du sang, souffrait d'accès de fièvre qui, lui avait-elle rapporté, le faisaient claquer des dents comme des dentiers à ressort de cinq cents. Il s'évanouissait parfois alors qu'il était adossé à une pile d'oreillers confortables, alors que Zee le nourrissait à la petite cuillère de légumes au jus de viande et de nouilles ; il expectorait dans un crachoir en fer-blanc et s'essuyait la bouche dans le drap, s'excusait d'être malade auprès de sa cousine, lui jurait qu'en temps normal il avait une santé de fer et l'endurance d'un Apache.

Jesse avait dix-huit ans et du charme ; Zee en avait vingt et était amoureuse. C'était désormais une jeune femme ravissante, raffinée, douée d'une grande patience. Conventionnelle dans sa manière d'être, pieuse en matière de religion, c'était une fille dévouée, discrète, appliquée, altruiste, faite pour une vie bien différente de celle que

Jesse allait lui offrir. Elle était en ce temps-là chétive, sans substance, s'habillait de jupes bouffantes, la taille corsetée et les seins pareils à des tasses à café. Défaits, ses cheveux blonds recouvraient ses omoplates, mais elle les portait soit nattés, soit en macarons (effectuant de nouvelles expériences chaque matin) et disciplinait les mèches qui lui tombaient sur le front avec des barrettes en jade. Ses traits, délicats, se fronçaient souvent de plis songeurs, si bien que, même tout à fait sereine, elle paraissait mélancolique, voire, l'âge aidant, sévère ; il arrivait que Jesse fût aussi timide et réservé qu'un écolier en sa présence et, durant leur mariage, elle en vint fréquemment à le considérer comme l'un de ses enfants.

Mais en 1865, elle préparait encore, avec une bouilloire à thé, des serviettes chaudes, qu'elle appliquait avec soin sur le visage de son cousin ; elle lavait ses doigts comme on nettoie de l'argenterie, fermait les yeux pour faire la toilette de ses membres et soufflait sur ses cheveux mouillés en les peignant ; et c'était penchée en avant que sur une chaise en bois au chevet de Jesse endormi, elle avait brodé les initiales JWW sur les quatre mouchoirs du malade ainsi que sur sa combinaison – ce qui tenait alors lieu de sous-vêtements aux hommes – dans la région où selon elle se situait le cœur.

Ils avaient été camarades de jeux durant leur enfance. Frank était de deux ans plus âgé que Zee et trop brusque, trop revêche pour être d'agréable compagnie pour une fille, mais Jesse était un enfant accommodant et affectueux qui n'avait que deux ans de moins qu'elle et se pliait à ses moindres volontés pourvu qu'ils ne fricotassent pas avec son grand frère bourru. Quand la mère de Zee était morte, l'orpheline avait quitté Liberty pour Kansas City, où elle avait été accueillie dans la famille de sa sœur aînée et de Charles McBride ; Jesse et elle avaient alors entamé une correspondance erratique qui s'était prolongée jusqu'à la guerre de Sécession. De longues lettres illisibles parvinrent ainsi à Zee de la part de Jesse, la première exprimant ses condoléances au sujet de « ta maman, rappelée aux deux », tandis que dans de nombreuses autres il lui confessait combien son propre père, mort du choléra lors d'une mission en Californie, lui manquait et combien il était malheureux à cause de sa mère trop envahissante et de son beau-père, le Dr Reuben Samuels. Il eût voulu rejoindre Zee à Kansas City ou être mort en bas âge à la place de Robert, son second frère aîné. Une fois, il fugua même de Kearney pour aller passer Halloween avec elle – mais la plupart du temps, ils se voyaient durant les vacances, à l'occasion de visites lors desquelles Jesse lui demandait si elle souhaitait qu'il donne pour elle une leçon à certains garçons ou lui jurait ses grands dieux que le baiser qu'il avait échangé avec une fille du nom de Laura ne signifiait en rien qu'il n'était plus l'obligé de Zee.

La guerre de Sécession interrompit le cours de leur amour. Les troupes de l'armée de l'Union, désespérées, incompetentes et indisciplinées, brimaient et emprisonnaient la population civile du Missouri, pillaient les récoltes ou les réserves de provisions et mettaient à sac les commerces, exacerbant les sympathies sudistes. Les jeunes gens indignés, dans l'incapacité de s'enrôler sous le commandement du général Shelby dans l'armée confédérée, ralliaient des bandes de partisans, comme celle de William Clarke Quantrill, que Frank rejoignit en 1862 et, par représailles, la milice unioniste de l'État s'en prit à leurs familles. Les miliciens se rendirent ainsi à la ferme de Kearney et capturèrent au lasso le Dr Reuben Samuels alors qu'il cherchait à se réfugier dans sa cave ; comme il refusait de leur communiquer le moindre renseignement quant aux objectifs ou aux plans des francs-tireurs, ils jetèrent la corde par-dessus une branche d'un bonduc du jardin, passèrent le nœud coulant autour du cou du docteur et le soulevèrent de terre à quatre reprises, l'étranglant presque et lui occasionnant des lésions cérébrales qui devaient s'aggraver avec l'âge. Puis ils cherchèrent à tirer les vers du nez de Mrs Zerelda Samuels et la malmenèrent bien qu'elle fut enceinte de la petite Fannie Quantrill Samuels, avant de se désintéresser d'elle pour se lancer à la poursuite du gamin de seize ans qui travaillait dans les champs. Jesse écrivit deux jours plus tard qu'il se débattait avec une charrue à mancherons quand il avait lancé un coup d'œil sur sa droite et aperçu les hommes de la milice qui galopaient vers lui, armes à la main et manteaux flottants au vent. Ils l'avaient fait courir jusqu'à ce que ses jambes ne soient plus que du caoutchouc. Un milicien avait harcelé Jesse avec un long fouet tressé alors que l'adolescent tentait de se dérober en se faufilant à travers les rangs de plants de maïs et lui avait zébré le dos de marques et de plaies jusqu'à ce que son épiderme ne fut plus qu'une carte de géographie. Quelques semaines à peine après cet épisode, ils avaient arrêté Mrs Samuel, ainsi que Sally et Susan, les sœurs de Jesse (respectivement âgées de quatre et treize ans), pour collusion avec l'ennemi, et les avaient internées dans une prison de St Joseph. Les lieutenants de Quantrill, parmi lesquels Bloody Bill Anderson et Cole Younger, organisèrent ensuite un raid sur Lawrence, Kansas, où ils massacrèrent cent cinquante hommes sans défense, puis saccagèrent et brûlèrent les bâtiments de la ville avant d'aller se saouler dans les saloons dévastés en glorifiant leur victoire ; Frank James prit part à l'expédition. En réaction à cette tuerie, le général Thomas Ewing édicta l'Ordre général numéro 11 en vertu duquel plus de vingt mille personnes résidant dans des comtés du Missouri favorables aux troupes irrégulières furent expulsées. Le Dr Samuels rassembla tous les biens de la famille et celle-ci partit s'installer à Rulo, dans le Nebraska, juste de l'autre côté de la

frontière, peu après quoi les lettres et les visites dominicales de Jesse cessèrent. En 1864, Zee apprit que son turbulent mais déterminé cousin servait sous les ordres de Bloody Bill Anderson.

Celui-ci devait son surnom de Bill le sanguinaire à la rumeur selon laquelle il avait coupé la tête de plusieurs ennemis avec son sabre de corsaire, ainsi qu'au fait qu'il eût pour étendard le drapeau noir et chevauchât avec sept scalps ballottant accrochés à sa selle. Jesse James était sa recrue préférée ; du jeune homme, Anderson disait : « Bien qu'il n'ait pas encore de barbe, c'est le plus intelligent et le plus respectable des combattants sous mes ordres. » Louanges auxquelles Jesse répondait par une adoration mêlée d'un vif désir d'émulation.

Frissonnant dans sa chambre à coucher sous deux manteaux, Jesse romança pour Zee les jours et les nuits de pillages, de brigandage et d'incendies. Il lui raconta qu'il était aux côtés d'Arch Clement quand celui-ci avait exécuté vingt-cinq soldats de l'Union en permission rencontrés dans un train en provenance de St Charles, puis qu'avec Frank et deux cents autres partisans, il avait chargé la compagnie du major A. V. E. Johnson à Centralia, où en moins de vingt minutes ils avaient exterminé plus d'une centaine d'hommes, dont le major lui-même. (Frank arborait toujours autour de la taille la cartouchière de l'armée de l'Union prélevée sur un cadavre ce jour-là.)

Jesse confia à Zee qu'un jour, il avait tiré la courte paille et avait été choisi pour effectuer la reconnaissance d'un bivouac nordiste ; il s'y était infiltré de nuit, en rampant, avec un couteau de tanneur, et en était ressorti poisseux de sang après avoir égorgé d'une oreille à l'autre chacun des six hommes. Il lui narra comment une balle yankee lui avait pulvérisé la phalangette du majeur et avait détruit le fut de son fusil. Son frère l'avait alors gorgé de whisky, puis, une fois Jesse incapable de finir ses phrases, Frank avait élagué la peau et l'os avec des ciseaux de coiffeur jusqu'à ce qu'il eût paré le doigt à son goût. Deux mois plus tard, à Fiat Rock Ford, alors qu'il n'avait que dix-sept ans, une balle Minié avait perforé le poumon droit de Jesse et on avait cru qu'il allait mourir, mais quatre semaines après, il était sur pied et au bout de six, avait déjà entrepris de se venger.

Et puis, expliqua-t-il à Zee, en août 1865, cinq mois après que Robert E. Lee eut déposé les armes à Appomattox, Jesse était revenu du Texas où il s'était exilé et avait gagné Lexington avec un détachement d'irréguliers sudistes pour y recevoir l'amnistie qui leur avait été promise. Mais les membres du second régiment de cavalerie du Wisconsin avaient ignoré le drapeau blanc qu'ils brandissaient et ouvert le feu à tout va sur les Confédérés. Jesse avait été frappé en plein torse, à quelques centimètres de la cicatrice précédente, et avait failli être écrasé par sa monture blessée ; mais il avait réussi à

s'extraire de dessous son cheval et à tituber jusqu'aux bois voisins, où deux cavaliers l'avaient traqué à travers les fourrés enchevêtrés, jusqu'à ce qu'il abattît la monture cabrée et prise au piège de l'un d'eux, leur ôtant l'envie de le poursuivre. Jesse avait ensuite passé la nuit allongé au milieu d'une rivière afin de tempérer sa fièvre et contemplé les circonvolutions de son sang qui se faisaient et se défaisaient dans l'eau. D'après lui, c'était au délire et à l'obstination seuls qu'il devait d'être parvenu à se traîner, en s'agrippant aux herbes et aux racines, jusque dans un pré où un laboureur l'avait recueilli, puis soigné avec des liniments et nourri de tripes de porc avant de le livrer au major J. B. Rogers, qui commandait la place de Lexington pour le compte de l'Union. Un chirurgien avait, non sans quelque ambivalence, farfouillé dans la blessure de Jesse avant de renoncer à extraire la balle et de déclarer Jesse perdu ; le gouvernement avait payé son rapatriement en train à Rulo, où se trouvaient toujours sa mère et sa famille. Au bout de huit semaines, voyant que la santé de Jesse ne s'améliorait guère, sa mère était rentrée en bateau avec lui dans le Missouri afin qu'il ne mourût pas dans un État nordiste.

« Et tu étais là, avait conclu Jesse, un rien mélodramatique. Et tu m'as enduit d'onguents, telles les sœurs de Lazare, et je suis revenu d'entre les morts. »

Pendant que Jesse parlait jusqu'à ce que le soleil se couchât et que l'heure se fît tardive, Zerelda souriait et rêvait de lui tel qu'il avait été, tel qu'il était et tel qu'il serait. À ses yeux, Jesse n'était que dynamisme, virilité, romantisme ; même malade, il était encore plus énergique que n'importe quel autre homme qu'elle connût. Et, à sa manière, il lui faisait la cour. Il était fasciné par des attitudes, des talents que les sœurs de Zee eussent considérés communs ; il était sensible à sa voix de soie, à son tempérament généreux, il exaltait son sens de l'orthographe et son écriture, qu'il tenait pour aussi parfaite que celle du calligraphe Platt Rogers Spencer (ce qui n'était pas le cas). Quand elle s'acquittait des corvées domestiques avec ses sœurs, elle se sentait constamment critiquée ; quand elle dînait à la longue table de la pension en compagnie d'hôtes acariâtres, elle se sentait puérile, incomprise ; quand elle faisait des courses à Kansas City, elle se trouvait indiscernable des autres femmes qu'elle croisait et elle avait hâte de rentrer, de gagner en stature à mesure qu'elle gravissait les degrés menant à la chambre de Jesse.

Quand Jesse la complimentait, elle répliquait : « Non, je ne suis pas belle – mais toi, tu as le droit de le dire. » Et quand il avait embrassé pour la première fois sa cousine passionnément, Zee lui avait dit : « Si, il y a trois ans, on m'avait prédit que cela arriverait, j'en aurais ri, puis j'y aurais songé toute la nuit. »

Elle se réveillait avant le lever du soleil afin de remplir de feuilles

d'automne de toutes les couleurs des bols dont elle décorait le chevet de Jesse, afin d'agrémenter ses robes ordinaires de falbalas ou de cuisiner pour lui des fournées et des fournées de friandises, dans l'espoir qu'il en grignoterait peut-être quelques-unes. Pour elle, ces festins himalayens étaient l'expression de son immense amour pour Jesse et de la famine qu'eût été la vie sans lui. Elle aspirait à savoir tout ce qu'il savait, à ressentir tout ce qu'il ressentait, à le toucher, à l'habiter, à lui révéler chacun des désirs et des secrets qu'elle avait. Elle aspirait à l'observer tandis qu'il mâchait, tandis qu'il se rasait, tandis qu'il lisait l'Ancien et le Nouveau Testament, mais aussi tandis qu'il urinait dans son pot de chambre (même dans ces moments-là, osait-elle à peine s'avouer ; surtout dans ces moments-là). Elle faisait comme si Jesse était son mari ; elle se désespérait de ne pas être plus belle, plus raffinée, d'être sans doute la plus insignifiante créature féminine que son cousin eût jamais rencontrée. Elle redoutait que Jesse finît un jour par quitter la pension des Mimms sans avoir perçu l'affection qu'elle avait pour lui ; elle se prenait à souhaiter – avant de se le reprocher – que Jesse ne se rétablît jamais et continuât à jamais à avoir besoin d'elle et à réclamer son attention, afin qu'elle pût abandonner son nom de jeune fille emprunté, renoncer à sa vie falote et embrasser la tâche exténuante de devenir l'épouse aimante et dévouée de Jesse Woodson James.

Le jour de Thanksgiving, Jesse s'estima finalement assez remis pour s'aventurer au rez-de-chaussée, soutenu par Zee, et pour endurer avec un sourire mortifié les toasts et les acclamations des convives. Il demanda qu'on l'autorisât à dire une bénédiction avant le repas et cita l'Évangile selon Luc : « Lorsque tu donnes un festin, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles. Et tu seras heureux, puisqu'ils n'ont pas de quoi te rétribuer. » Sa convalescence l'avait rendu plus révérencieux, plus reconnaissant et il annonça son intention de suivre les traces de son défunt père et de s'inscrire à Georgetown College, dans le Kentucky, afin d'endosser l'habit de ministre de Dieu. Il entrelaça ses doigts avec ceux de son infirmière et lui confessa qu'il se sentait si redevable envers elle qu'il en avait les larmes aux yeux.

« Je ne sais pas comment te remercier.

— J'ai ma petite idée », souffla Zee.

Et, à Noël, il la demandait en mariage.

Leurs fiançailles durèrent neuf ans. Il retourna vivre à la ferme de sa mère et de son beau-père, à environ cinq kilomètres au nord-est de Kearney, dans le Missouri, à une trentaine de kilomètres de Kansas City. Il réintégra l'Église évangélique du Nouvel Espoir et se fit baptiser par immersion dans le fleuve afin de purger son âme de la

guerre de Sécession, mais il ne reçut d'autre enseignement religieux que celui qu'il put glaner sous les chapiteaux de prédicateurs itinérants ou à l'occasion d'assemblées religieuses. Sa mère se moqua de sa vocation ecclésiastique et comme il ne trouvait pas d'autre emploi, il divisait son temps entre travaux agricoles et dimanches midi à la table des Samuels avec Zee.

La propriété de Kearney était peu ou prou demeurée la même depuis que sa mère en avait hérité du pasteur Robert Sallee James : cent vingt hectares de maïs, d'avoine et de prés, une trentaine de moutons, quelques bovins, une écurie, un attelage de bœufs, une grange et un corps de logis orné d'un portique à colonnes blanches et divisé en quatre pièces avec des plafonds de trois mètres, ainsi que deux domestiques noirs affranchis (contre sept esclaves avant la guerre). La maison abritait deux cheminées en brique larges comme des prisons, des meubles d'occasion rapportés du Kentucky et cirés à l'huile de lin, ainsi qu'une bibliothèque dont le fonds comprenait des ouvrages de mathématiques, de théologie, d'astronomie, d'horticulture, de rhétorique, de latin, et du Shakespeare. Jesse aimait à emmener sa cousine dans le salon, à ouvrir un livre et à lire à voix haute le premier passage qui attirait son attention, avant de sourire à Zee comme s'il venait d'accomplir quelque énigmatique extravagance.

Il rendait visite à sa fiancée à Harlem et tous deux se promenaient dans le froid, emmitouflés dans des manteaux en peau de mouton, ou échangeaient des gorgées de jus de cerise et de soda près du fourneau de l'apothicaire. Ils bavardaient avec les voisins et la famille, se donnaient des surnoms ou, allongés sur le dos, appuyés sur les coudes, contemplaient la lente extinction du feu derrière la grille du foyer du salon. La santé de Jesse était encore si précaire qu'il devait s'arrêter à chaque marche quand il montait un escalier et que son estomac peinait parfois à absorber toute la nourriture qu'il ingérait, si bien que leurs activités s'en voyaient entravées, leurs soirées tronquées et que leur vie sociale s'assortissait souvent de mille maux et regrets.

Zee présenta Jesse à ses amies lors de diverses fêtes lors desquelles il avait toutes les difficultés du monde à ne pas piquer du nez dans son thé ; quelquefois, elle le retrouvait dans d'autres pièces ou au grenier, où il inspectait chaque objet comme dans une vente aux enchères. Ses propres copains, en revanche, faisaient ses délices ; il envoyait poste restante dans des tavernes des lettres chiffrées adressées à des destinataires usant de pseudonymes et jubilait quand il recevait une réponse ; même après que ses amis avaient pris congé, il continuait à savourer leur conversation, répétait à Zee des anecdotes horribles qu'elle avait encore gravées à l'esprit et lui détaillait les caractéristiques qu'il appréciait le plus chez ces brutes.

Ce fut à Kearney que Jesse présenta Cole, Jim et Bob Younger à

Zee et elle prit sur elle pendant tout un repas avec les quatre hommes, ainsi que pendant plusieurs tournées de cigares, avant de s'excuser et d'aller faire un tour sur la pelouse, vêtue d'un pull, afin de goûter le silence et de boire l'obscurité comme un sédatif, jusqu'à ce qu'elle se sentît un peu moins animée. Jim et Bob étaient très bien – cordiaux, sveltes, irrésistibles –, mais Cole était un rouquin bovin avec des favoris et une moustache en fer à cheval, encore plus exubérant et extraverti que Jesse, avec des traits de visage qui eussent pu être ceux d'un jumeau, et la conjonction de ces deux hommes était si électrisante, si flamboyante qu'à côté d'eux, Zee se sentait lente, renfermée, consumée.

Et Cole était cruel ; il faisait remonter le pire chez Jesse ; il se vantait souvent d'avoir « haché menu » telle ou telle personne, et un épisode de la guerre de Sécession qu'il avait raconté en présence de Zee avait terrifié celle-ci : afin de tester l'efficacité à bout portant d'un fusil britannique, Cole avait un jour attaché à la queue leu leu quinze partisans nordistes du Kansas. Le premier tir avait transpercé trois hommes au lieu des dix escomptés. « Détachez-moi ces macchabées ! s'était-il exclamé. Le nouveau Enfield tire comme un pistolet à bouchon ! » Il lui avait fallu sept balles pour venir à bout des quinze prisonniers et il en était dès lors revenu au Springfield Army de calibre .45. Jesse l'avait écouté avec une froide admiration, comme s'il eût assisté à la résolution d'un problème mathématique complexe sur un tableau noir ; Zee s'était, elle, projetée à la place du dernier prisonnier, éperdu, esseulé, les oreilles pleines du bruit des détonations et des râles de ses camarades, accusant les secousses et le poids de chaque nouveau cadavre que lui transmettait les cordes, cependant que le moment de sa propre exécution se rapprochait, tir après tir.

Et elle se souvint plus tard que Cole avait aussi évoqué l'attaque des banques de St Albans, dans le Vermont, lors de laquelle des soldats confédérés en civil avaient démontré leur cran en s'emparant de l'argent en plein jour avant de ressortir dans la rue sans tiquer. Elle s'en souvint à cause d'un article paru dans un quotidien le jour de la Saint-Valentin qui relatait comment deux hommes vêtus de capotes de soldats avaient dévalisé la caisse d'épargne du comté de Clay à Liberty, Missouri, et s'étaient enfuis, couverts par douze complices, à la faveur d'une tempête de neige.

Jesse était arrivé à la pension avec des caramels aux œufs et aux noix, ainsi qu'un cœur en papier sur lequel, en vers de mirliton, il proclamait son ardeur, et tandis qu'il tisonnait la crête de flammes qui ondulaient au-dessus de quelques bûches rougeoyantes, Zee et lui discutèrent du crime. Jesse affirma que ce n'était qu'un juste retour des choses pour ces institutions aux mains de capitalistes de l'Est.

« À combien ils disent que se montait le butin ? » s'enquit-il.

Elle lut que les voleurs étaient repartis avec un sac à blé rempli de soixante mille dollars en espèces, en effets négociables, en obligations et en or. Elle releva qu'un jeune homme qui passait par là avait été abattu par l'un des malfaiteurs et qu'il étudiait à William Jewell College, au conseil d'administration duquel avait autrefois siégé le père de Jesse.

« George Wymore ? » précisa Zee.

Jesse demeura silencieux un moment.

« Je connais ses parents, lâcha-t-il enfin.

— Tu penses que c'étaient les Younger ? » le sonda-t-elle.

D'une pichenette, il écarta le papier d'emballage huilé et cassa un morceau de caramel avant de s'asseoir par terre à côté de Zee.

« Tout ce que je sais, c'est que Cole a été malade et que Frank est avec lui. »

Il fixa le feu pendant quelques instants, le regard fulminant ; son poumon valide n'était pas encore assez vigoureux pour lui permettre de respirer sans haleter et son squelette était si visible qu'il ressemblait à un jeune homme mourant.

« Je parie que c'était un accident », trancha-t-il, avant de changer de sujet.

Alexander Mitchell and Company, un établissement bancaire de Lexington, se fit voler les deux mille dollars que contenait son tiroir-caisse en octobre 1866. Cinq mois plus tard, six bandits firent irruption dans une banque de Savannah et ordonnèrent au juge John McLain de leur remettre les clés du coffre. Le juge refusa et l'un des voleurs, furieux, lui tira une balle dans le bras (en conséquence de quoi il fallut amputer McLain), mais les hors-la-loi repartirent sans l'argent. En mai 1867, un voleur de bétail incarcéré à Richmond annonça à ses compagnons de cellule que la banque locale allait être dévalisée dans l'après-midi. La rumeur se propagea et la place de la ville fut placée sous surveillance, les adjoints du shérif furent prévenus et le caissier verrouilla les deux larges portes de la banque Hughes and Wasson. Puis une vingtaine de hors-la-loi hurlants et hululants, coiffés de chapeaux mous à larges bords et habillés de cache-poussière en lin, avaient surgi au galop dans la rue principale et ouvert le feu sur les fenêtres du premier étage. L'un des bandits avait fait sauter la serrure d'une balle et six hommes avaient pénétré dans la banque, où ils avaient dérobé quatre mille dollars. Mais les habitants de la ville avaient édifié une barricade et tenté de résister ; le maire, John B. Shaw, trouva la mort alors qu'il se précipitait vers les malfaiteurs, revolver en main. Plusieurs membres de la bande s'étaient rendus à la prison afin de libérer Felix Bradley, le voleur de bétail, mais, dans la cour du dépôt, un garçon du nom de Frank Griffin, armé d'un fusil de

cavalerie, leur avait tiré dessus. L'un des hommes avait visé et riposté d'une balle qui avait fracassé le front du jeune homme. Son père, Berry Griffin, le geôlier, avait alors perdu la raison à la vue de son fils mort et s'était élancé à travers la rue poussiéreuse ; il avait agrippé la botte et l'étrier de l'un des assaillants, dont le cheval avait fait un écart en hennissant. Le bandit avait baissé les yeux sur l'importun, pointé son pistolet sur la tête de Griffin et pressé la détente. Les gaz de poudre avaient brûlé les cheveux du geôlier, qui s'était écroulé sous le cheval, une partie de la calotte crânienne en moins, puis le hors-la-loi avait fait feu une seconde fois pour s'assurer que Griffin était bien mort. Les criminels avaient ensuite pris la fuite et quitté Richmond sans essuyer la moindre perte, mais Felix Bradley s'était peu après fait lyncher par une foule en colère.

Zee lut le compte-rendu de cette attaque comme elle avait lu ceux des précédentes, puis s'accouda à la fenêtre, bras croisés, le menton sur son poignet et contempla, par-delà les cerisiers en fleur du jardin, l'allée cendrée par laquelle, lors de ses dernières visites, Jesse était arrivé au petit trot sur un cheval qui ne lui appartenait pas, chargé de présents coûteux et incongrus – un candélabre en cuivre, un presse-ail, un mannequin de couturier en fil de fer. Lorsqu'elle avait abordé le sujet des meurtres de Richmond, il avait soutenu qu'il n'était pas au courant, puis s'était assombri, rongé de chagrin et de commisération, quand elle lui avait parlé de la banque Hughes and Wasson, de John Shaw, le maire, et des Griffin ; d'autres fois, il avait suggéré que les hors-la-loi avaient peut-être été poussés au crime par un ennemi sans merci qui ne laissait pas la moindre chance à d'anciens partisans d'occuper un emploi honnête. Quand Zee l'interrogeait, il ignorait ses questions ou les tournait en dérision et si elle insistait pour qu'il lui racontât ce qu'il avait fait pendant la semaine, il tendait à devenir péremptoire. Pourtant, quand Jesse se présenta la fois suivante – avec un métronome en noyer –, Zee résolut de découvrir comment son fiancé occupait son temps : cultivait-il son jardin ? S'adonnait-il à la boisson ? À la luxure ? S'amusait-il à lancer des fers à cheval ? À jeter des bâtons aux chiens ? À sculpter des tortues en bois de chêne ? Galopait-il à travers de paisibles bourgades en canardant les commerçants et les étudiants pendant que des hors-la-loi pillaient la banque ? Elle lui fit part de ces hypothèses en plaisantant afin de ne pas l'offenser, mais n'obtint en retour que des mensonges, des réponses évasives ou des plaisanteries faisant écho aux siennes, du genre : « Je suis resté chez moi à réviser l'alphabet. »

« Tu ne fais rien de mal, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle enfin.

— Bien sûr que non.

— Tu ne fais pas les quatre cents coups avec les Younger ?

— Ça, ça ne regarde que moi, tu ne penses pas ? rétorqua-t-il en

la fusillant du regard.

— Je vais être ta femme ! » objecta Zee, froissée, mais pragmatique.

Une lueur démente s'alluma dans les yeux de Jesse et il parut avoir du mal à contrôler le peu de force qu'il avait. Il s'efforça d'articuler sa pensée, puis enfila à nouveau sa veste de cheval.

« Je ne me rappelle plus quand j'ai travaillé à la ferme pour la dernière fois. Je change sans arrêt de monture et je m'absente pendant des jours et des jours d'affilée. J'ai des fusils et des pistolets cachés dans toutes les pièces, je te rapporte des cadeaux, j'ai les poches pleines de billets et j'ai dans ma penderie plus de beaux vêtements qu'il s'en trouve dans tout le comté de Clay. À toi de me dire comment je gagne ma vie. Tu y réfléchis et tu me fais savoir si tu es toujours d'accord pour qu'on se marie. »

Puis Jesse était sorti et avait grimpé sur son cheval volé comme Zee tirait rageusement les rideaux. Elle avait replié le journal, l'avait glissé sous la porte d'un cordonnier un peu plus loin dans le couloir, avait rangé une photographie de Jesse à dix-sept ans dans le tiroir du haut de son coffre à bijoux, avait actionné le balancier du métronome, qui s'était mis à battre une mesure en trois quatre, et s'était peu à peu affaissée face à l'instrument, les yeux baignés de larmes, le visage dans les mains.

En mars 1868, les frères James et Younger s'offrirent une escapade dans le Kentucky ; à la même époque, un homme se prétendant négociant en bétail vint se renseigner à la banque Nimrod Long and Company de Russellville, Kentucky, en vue d'ouvrir des comptes de garantie bloqués, après quoi il repartit. Il ne tarda cependant pas à revenir, accompagné de quatre autres hommes qui dégainèrent des revolvers de dessous leurs manteaux et se firent remettre plus de douze mille dollars, qui atterrirent dans un sac à blé déjà utilisé lors de plusieurs attaques de banques du Missouri. Les commerçants de la ville se ruèrent sur leurs armes et ouvrirent le feu sur les bandits quand ceux-ci s'enfuirent à cheval, mais dix sentinelles postées dans l'avenue couvrirent la retraite des voleurs.

Un groupement de financiers confia l'affaire à un détective de Louisville nommé Yankee Bligh, qui identifia Cole Younger et ses comparses comme les coupables les plus probables. Il s'intéressa aussi à deux hommes du nom de Frank et Jesse James qui avaient laissé derrière eux des draps tachés de sang dans un hôtel de Chaplin, à plus de cent soixante kilomètres des lieux du vol. L'un des deux hommes, hâve et enveloppé dans une capote grise, était sorti à la sauvette en se tenant le côté, pendant que son frère à l'air sévère expliquait à la femme de chambre que les blessures reçues par son cadet pendant la

guerre de Sécession n'étaient toujours pas guéries. Cependant, vu les grimaces de l'homme quand il bougeait, la fille en avait déduit que la plaie avait plutôt dû se rouvrir lors d'une bagarre. Mais ce fut Jesse qui scella les soupçons du détective quant à l'implication des frères James en envoyant à sa fiancée une carte dans laquelle il l'informait qu'un médecin lui avait ordonné de partir pour la Californie sous peine de déperir.

Le mal-en-point se rendit aux sources soufrées de Paso Robles, où il séjourna dans l'hôtel de son oncle, Drury Woodson James. Il y retapa son poumon et y soigna une infection auriculaire à coups de citrons, d'oranges, de castoréum et de poisson, à raison d'une livre par jour. Un cliché de lui pris à cette période révèle un jeune homme cadavérique aux joues creuses et aux yeux caves ombrés de noir, dont la main gauche cramponne une canne ; de sa vie, Jesse ne devait plus jamais être aussi malade et il mit plus tard son état d'alors sur le compte de son éloignement du Missouri et de Zee.

Sa convalescence dura quatre mois et il s'accorda ensuite quelques vacances à San Francisco grâce à son argent mal acquis, qu'il doubla dans des casinos à la roulette et aux cartes. Il paressa dans des bains de vapeur, joua les figures de proue à l'avant du ferry, mangea dans des restaurants français où le moindre repas comportait six plats et pécha dans des saloons proposant des revues de fandango, où, pour un dollar, les « jolies serveuses » dont la tenue se limitait à un bérêt décoré de plumes d'autruche, un boléro de soie rouge et des chaussures, lui laissèrent admirer des merveilles telles qu'il n'avait jamais contemplées en dehors des musées. Sous peu, cependant, la culpabilité et le sentiment d'être à la dérive le submergèrent et il sauta dans un train qui le ramena dans le Missouri où il redevint enfin lui-même.

Zee était parti rendre visite à sa tante à la ferme de Kearney quand Jesse rentra. Sa mère fit tout un opéra de son retour et cuisina en son honneur une tourte au porc, sans cesser un instant de se plaindre des soucis de santé et des insomnies que le départ de ses fils lui avait occasionnés, auxquels venaient encore s'ajouter les innombrables adjoints du shérif et les détectives de l'agence Pinkerton qui rôdaient dans les environs.

« J'ai l'impression de passer mon temps à vous inventer des alibis ! »

Au cours du dîner, elle claironna qu'elle avait cherché à endosser certains des titres négociables que ses « petits » avaient raflés lors de l'attaque de la caisse d'épargne du comté de Clay, mais qu'un directeur de banque prétentieux les avait refusés. Elle attira également l'attention de Jesse sur le fait que c'était Mr Nimrod Long de Russellville qui avait payé la moitié des frais d'inscription du père de

Jesse à Georgetown College ; Jesse n'avait-il pas honte ? Durant toute cette homélie, Jesse épia Zee avec un air malheureux, mais celle-ci se borna à sourire avec grâce à sa tante comme s'il se fût agi de simples potins sans importance. Et lorsqu'ils allèrent tous deux se promener au bord de Clear Creek pour jeter des galets dans l'eau et bavarder, Jesse s'aperçut que sa promesse avait changé. Zee se traita de gale, de pénible, de mégère ; elle regrettait de s'être mêlée des affaires de Jesse, de l'avoir entraîné dans des disputes alors qu'il avait avant tout besoin de soutien et d'amour. Elle souhaitait le satisfaire et être une bonne épouse ; rien d'autre n'importait pour elle. Et c'était apparemment la vérité, car dès lors, Zee ne fit plus la moindre allusion aux rumeurs et aux articles sur la bande des frères James et Younger, elle évita avec soin toute conversation portant sur l'actualité criminelle ou la politique, refusa toute invitation en société et ne posa plus aucune question à propos des vols ou des meurtres attribués à Jesse ; au lieu de ça, elle accepta de se contenter d'une vie simple, domestique et ne se préoccupa désormais pas plus des forfaits des frères James que du canal de Suez, du grain de beauté qu'elle avait dans le dos ou des moutons de poussière sous le sofa.

Jesse tâcha quant à lui d'exercer diverses autres activités plus conventionnelles : il fut meunier, machiniste, vendeur de charbon ; il laboura en plein soleil avec trois pistolets à la ceinture ; il négocia du bétail dans des foires. Il se lançait dans chaque nouveau métier avec bonne volonté et industrie, mais finissait toujours par jeter l'éponge, parce qu'il se sentait rabaissé, mal traité, épuisé ou qu'il s'ennuyait. Chaque emploi n'était qu'une comédie à longueur de journée ou de semaine, car il avait vingt et un ans et était déjà installé dans la seule carrière qui lui convenait.

En cinq ans, de 1869 à 1874, la bande des frères James et Younger dévalisa la caisse d'épargne du comté de Daviess à Gallatin ; vola six mille dollars à la Ocobock Brothers' Bank de Corydon, dans l'Iowa ; six cents dollars à la caisse des dépôts de Columbia, dans le Kentucky ; quatre mille dollars à une banque de Ste Genevieve, dans le Missouri ; deux mille dollars à la compagnie de chemin de fer Chicago, Rock Island and Pacific près de Council Bluffs, dans l'Iowa ; vingt-deux mille dollars à l'Iron Mountain Railroad à Gads Hill, dans le Missouri ; trois mille dollars aux passagers de la diligence de Hot Springs près de Malvern, dans l'Arkansas. Et ainsi de suite. Jesse tua le banquier John Sheets d'une balle dans la tête, puis d'une autre dans le cœur. Pendant que son cadavre se vidait de son sang dans son fauteuil, son assistant s'était précipité dans la rue et les bandits avaient fait feu par deux fois, l'atteignant en plein bras. Un guichetier du nom de R. A. C. Martin, qui s'était vu enjoindre d'ouvrir un coffrefort, avait répliqué :

« Jamais. Plutôt mourir.

— Alors meurs », avait acquiescé Cole avant de lever son Colt Dragoon à la hauteur de l'oreille de Martin et d'appuyer sur la détente.

En raison d'un rail d'acier arraché d'une traverse dans une courbe sans visibilité, la locomotive d'un train de passagers qui arrivait au ralenti dégringola du ballast et se coucha sur le côté dans les hautes herbes ; John Rafferty, le machiniste, fut broyé dans l'accident et Dennis Foley, le chauffeur, si grièvement brûlé qu'il mourut quelques semaines après. Les six coupables, qui pour Dieu sait quelle raison étaient accoutrés de cagoules et de robes blanches du Ku Klux Klan, avaient récolté trois mille dollars en échange des deux vies auxquelles ils avaient mis fin.

Stopper ces attaques de plus en plus fréquentes devint un enjeu si capital que les Services secrets, ainsi que des détectives privés de Chicago et St Louis, se joignirent à l'agence Pinkerton dans la traque des frères James et Younger. Le fils d'Allan Pinkerton, William, établit son quartier général à Kansas City et divisa ses hommes entre le comté de Jackson et celui de Clay ; pourtant, bien que les personnes à même de reconnaître les hors-la-loi fussent nombreuses et les repaires de ces derniers connus, il arriva malheur à tous les enquêteurs qui parvinrent à s'approcher de la bande.

John W. Whicher avait été chargé de surveiller la ferme du Dr Samuels et, après avoir reçu le rapport d'un espion lui notifiant la présence des frères James là-bas, il se rendit sur place par une froide nuit de mars, vêtu comme un indigent, un sac de voyage à la main. Il venait de traverser le pont en bois qui enjambe Clear Creek quand il discerna un léger bruit, et Jesse le cravata par-derrière.

« Tu cherches quelque chose ? » demanda-t-il au détective.

Arthur McCoy et Jim Anderson (le frère de Bloody Bill) sortirent de dessous le pont, l'arme au poing et Whicher répondit :

« Du boulot, c'est tout ! J'espérais qu'il y aurait une place pour moi dans cette ferme. Vous ne savez pas où je pourrais en trouver une ?

— Si. J'en ai une parfaite pour toi. Même que Satan te l'a gardée au chaud. »

Whicher fut vu aux environs de trois heures du matin aux abords d'Owen's Ferry, bâillonné et ligoté sur la selle d'un cheval gris ; le 11 mars, on repêcha son corps dans une citerne, toujours bâillonné et criblé de balles. Un mot épinglé au revers de sa veste disait : « C'est comme ça qu'on traite les détectives de Chicago ; si vous en avez d'autres, qu'ils y viennent. »

À peine quelques jours plus tard, dans le comté de St Clair, au milieu de la forêt détrempée par la pluie, le capitaine Louis Lull et

deux de ses collègues tombèrent dans une embuscade tendue par John et Jim Younger. Les deux bandits armèrent leurs fusils et intimèrent aux officiers de jeter leurs pistolets. Ils obéirent, mais la main droite de Lull se fourvoya jusqu'à un Derringer et l'agent fit feu sur John Younger, lui sectionnant la veine jugulaire, qui se mit à dégorgé des flots de sang tandis que le jeune hors-la-loi agonisant tirait un dernier coup de feu et tuait Lull. L'un des agents s'enfuit à travers bois, mais Jim Younger n'avait d'yeux que pour son jeune frère, empêtré dans l'un de ses étriers sous son cheval affolé. Puis son regard se posa sur Edwin Daniels, l'homme qui avait conduit les agents jusque-là, et il actionna la détente de son fusil, touchant le guide en plein cou.

À Gallatin, la jument de course noire de Jesse, surexcitée, avait détalé avant que Jesse eût terminé de monter en selle. Il avait été traîné dans la terre gelée de la rue sur plus d'une douzaine de mètres, sa capote retroussée autour du cou tel le collier d'une charrue, avant de parvenir à dégager sa botte et sa cheville brisée de l'étrier. Il s'était relevé sur un pied, Frank l'avait hissé derrière lui par le bras et les deux frères s'étaient sauvés sur le même cheval pendant que la pouliche boudeuse s'en allait brouter sur la pelouse de l'église, la selle sur le flanc, faisant tinter l'étrier gauche sur les dalles en pierre.

L'animal était la preuve irréfutable de l'implication des frères James dans les attaques du Missouri, mais ils bénéficièrent à nouveau de l'appui du major John Newman Edwards, rédacteur en chef du *Kansas City Times* et grandiloquent auteur de *Shelby et ses hommes* ainsi que de *Partisans distingués, ou l'art de la guerre à la frontière*, dans lesquels figuraient en bonne place les noms de Frank et Jesse James. Edwards aida Jesse à rédiger une lettre au gouverneur McClurg, dans laquelle le hors-la-loi niait être mêlé aux crimes de Gallatin et affirmait qu'il n'avait pas assassiné John Sheets, qu'il ne se trouvait pas dans le comté de Daviess au moment des faits et qu'il avait vendu la pouliche une semaine auparavant, transaction pour laquelle il disposait d'un reçu ; il lui était néanmoins pour l'heure impossible de se livrer, de crainte qu'un comité de citoyens « vigilants » le lynchèt.

Dès lors qu'on pourra me garantir un procès équitable, je me rendrai aux autorités civiles du Missouri. Mais il est hors de question que je me rende pour être pris à partie par une bande de poltrons assoiffés de sang. Si durant la guerre j'ai été un soldat confédéré et me suis battu sous le drapeau noir, j'ai depuis lors vécu en citoyen honnête et, à ma connaissance, respecté les lois des États-Unis.

Frank James avait eu un sourire inaccoutumé à la lecture de ce texte.

« Jusqu'à présent, j'étais persuadé d'avoir commis tous ces crimes, mais d'un seul coup, j'ai des doutes », avait-il commenté.

Si les frères James et Younger commençaient à être perçus par la population comme les champions des pauvres, c'était principalement grâce à Jesse et aux nombreuses trouvailles dont il fut à l'origine en matière de relations publiques, telle que l'idée de prétendre qu'ils ne dévalisaient ni les gens du Sud ni les ecclésiastiques, d'effectuer des donations ponctuelles à des œuvres de charité ou de lancer un hurra d'adieu en l'honneur des morts confédérés. Les frères James et Younger dépouillèrent ainsi tous les passagers de la diligence de Hot Springs à l'exception de George Crump de Memphis, qui leur dévoila qu'il avait servi sous la « Bannière sans tache » des Confédérés. De même, quand ils attaquèrent le train de l'Iron Mountain Railroad à Gads Hill, ils inspectèrent les mains des voyageurs, à l'affût de calcs, sous prétexte qu'ils s'étaient juré de ne pas causer de tort aux travailleurs ou aux dames pour se consacrer exclusivement à « l'argent et aux objets de valeur des messieurs à haut-de-forme ». Après avoir vidé la voiture express, Jesse avait placé une enveloppe dans la poche du machiniste, puis lui avait déclaré, non sans quelque apprêt : « Voici le compte-rendu exact de l'attaque afin qu'il puisse être publié par les journaux en lieu et place des histoires scandaleusement exagérées que colporte d'ordinaire la presse après chacun de nos exploits. »

Le communiqué s'ouvrait ainsi : « Le plus audacieux coup de main jamais consigné – le train de la Iron Mountain Railroad roulant vers le sud a été dévalisé ce soir par plusieurs hommes lourdement armés qui se sont enfuis avec ____ dollars. » Il détaillait ensuite les méthodes des hors-la-loi et indiquait la direction dans laquelle ils avaient pris la fuite ainsi que la couleur de leurs chevaux avant de conclure : « L'excitation est à son comble dans la région. »

Ils chevauchèrent vers l'ouest à travers le Missouri, dormant chaque soir dans une ferme différente, où d'après un témoignage ils se « conduisirent comme des gentlemen et payèrent pour tout ce qu'ils consommèrent », fait qui semblait en lui-même suffisant pour certifier que les criminels étaient bien les frères James et Younger ; et pourtant, quand le *St Louis Dispatch* fit paraître un article les incriminant dans l'attaque, le major Edwards expédia au rédacteur en chef un télégramme de protestation : « Plus un mot sur Gads Hill. Votre article d'hier était remarquable à deux égards – son absolue stupidité et sa complète fausseté. »

En 1872, à la foire de Kansas City, Jesse, Frank et Cole remontèrent la file d'attente à l'entrée en se nouant des foulards rouges sur le nez. Cole et Frank extirpèrent des revolvers de dessous leurs cache-poussière en lin et Jesse s'empara de la caisse en métal du guichetier. Il s'agenouilla par terre et empocha plus de neuf cents

dollars en billets et en pièces, pendant que Frank et Cole pivotaient sur eux-mêmes, calibres en main, avec des regards menaçants. Un bon millier de badauds s'étaient attroupés autour d'eux, époustouflés par le réalisme du jeu des acteurs et de la saynète, en particulier quand un vendeur de tickets bondit hors de sa guérite et se jeta sur Jesse pour récupérer la caisse en réclamant de l'aide à grands gestes. Cole bouscula une femme et tira sur l'employé, mais le manqua et estropia la jambe d'une fillette. Puis les trois bandits se frayèrent un chemin à travers la foule, détachèrent leurs chevaux et disparurent au petit galop.

Jesse réapparut quelques jours après, à la pension de Harlem, rasé, les cheveux peignés en arrière, fleurant bon l'hamamélis. Il se montrait enjoué et nerveux, incapable de demeurer en place. Il mâchait des pastilles à la menthe. Il se montra plein de sollicitude envers sa cousine et s'enquit de la santé de Zee, de son humeur, de ses passe-temps. Ils grignotèrent quelques bananes en tranches avec du lait. Puis quand Zee se mit à faire la vaisselle, il se glissa derrière elle et lui encercla la taille de ses mains avant d'entreprendre de lui masser le dos et les épaules. Il écarta les cheveux blonds de Zee du bout du nez et l'embrassa dans le cou. « Oh, ça me donne la chair de poule », souffla-t-elle en empilant deux bols. Le circuit des mains de Jesse sur les côtes de Zee s'agrandit jusqu'à lui effleurer les seins, puis, au passage suivant, leur toucher se fit plus insistant. Zee se sécha les mains, se retourna, embrassa Jesse sur la bouche et ils restèrent ainsi enlacés un moment en poussant des gémissements. « Si quelqu'un écoutait à la porte, il croirait que nous sommes en train de déménager les meubles », plaisanta Jesse.

Zee sourit.

« Je t'aime tellement... susurra-t-elle.

— Y verrais-tu une objection si je prenais quelques libertés avec toi ? demanda Jesse en la caressant.

— Oui, répondit-elle par deux fois, après le mot “libertés” et à la fin de sa question.

— Tu y vois une objection...

— Je ne suis pas mariée », lui opposa-t-elle.

Et soudain, elle prit conscience qu'elle était en train d'interdire à un homme qui détroussait et abattait des gens de toucher des parties de son anatomie auxquelles en temps normal elle ne prêtait guère attention. Elle décida de céder quand il reviendrait à la charge, mais il n'y revint pas, se contentant de gratter sa chevelure châtain, de sourire et de sauter sur la première diversion qui se présenta. Il enfonça une main sous son manteau et retira de la poche arrière de son pantalon un exemplaire du *Times* de Kansas City qu'il étala sur la table de la cuisine.

« Même si tu devais ensuite ne plus jamais rien lire d'autre de ta vie, lis ça et régale-toi. »

Il tapota du poing une colonne du quotidien et Zee se pencha au-dessus de la table pour la parcourir en repoussant une mèche de cheveux de sa joue.

L'attaque de la foire de Kansas City y était dépeinte comme un « acte si implacable, d'une témérité si diabolique, attestant d'un si complet mépris de la peur qu'on ne peut qu'admirer et révéler ses auteurs ».

Jesse s'assit à califourchon sur une chaise. Il cligna des yeux, effectua des mouvements oculaires rapides pour s'exercer les yeux, suivit du regard son index d'un côté de sa tête à l'autre, puis en sens inverse, avant de l'approcher de son nez et de son menton.

Zee sentit ses poignets s'engourdir à force de rester en appui sur la table et ses cheveux lui retombèrent à nouveau sur le front. Elle interrompit sa lecture et lâcha :

« Les pensionnaires vont rentrer d'ici une heure pour le dîner et je suis toute seule pour le préparer.

— Quand même, tu ne trouves pas que ce type sait écrire ? Il a plus d'imagination que la Géorgie a de coton ! »

Zee disposa quelques biscuits de farine de blé dans une assiette. Elle coupa des tomates au-dessus d'une casserole et du jus lui coula le long des mains. Le lard fondit et se mit à tourner lentement dans une poêle sur le feu. Comme Zee l'ignorait, la morosité gagna Jesse. À un moment, elle le surprit qui lui lançait un regard noir, avant de se mettre à compulsurer un second journal qu'il avait dû extraire d'une autre poche.

« "La chevalerie du crime, déclama-t-il. Il est des hommes dans les comtés de Jackson, de Cass et de Clay – il en est, mais peu – qui ont appris l'audace à une époque où le mot 'quartier' n'existait pas dans le dictionnaire de la Frontière. Des hommes dont la vie a si longtemps reposé entre leurs seules mains qu'ils sont incapables de la vivre conformément aux lois et aux réglementations qui prévalent à présent ; des hommes qui, quelquefois, s'adonnent au vol. Mais c'est toujours à la lumière du jour, au nez et à la barbe de la multitude. Pour eux, le butin est secondaire ; c'est l'aventure avec ses péripéties et ses rebondissements qui passe en premier." »

Elle sortit un bocal du garde-manger et plongea une cuillère à l'intérieur sans cesser de tourner le dos à Jesse. Il poursuivit : « "Ces hommes sont de mauvais citoyens, mais c'est seulement parce qu'ils vivent à une époque qui n'est pas la leur. Le dix-neuvième siècle et sa civilisation sybaritique ne sont pas un terreau fertile pour des hommes qui eussent pu siéger autour de la table ronde, défier Lancelot en tournoi ou porter les couleurs de Guenièvre ; briser le heaume de

Brian de Bois-Guilbert, rompre des lances avec Ivanhoé ou conquérir le sourire de Rebecca, la fière beauté juive ; des hommes qui, eussent-ils croisé aux environs de Houndslow Heath des bandits de grand chemin aussi célèbres que Dick Turpin et Claude Duval, eussent pu les soulager de leurs biens mal acquis.” »

Zee tendit la main vers une boîte métallique remplie d'un condiment noir, mais la renversa sur le plan de travail et entreprit de nettoyer. Sa robe froissée et ses bas de laine plissés étaient tout ce que Jesse voyait d'elle. Il se pencha en avant sur sa chaise comme si ses bottes étaient calées dans des étriers.

« Laisse-moi t'en lire encore un peu, reprit-il en suivant le texte du doigt. “On eût dit trois bandits nimbés d'un halo de chevalerie médiévale, venus tout droit de l'Odenwald des légendes pour nous démontrer comment s'accomplissent les hauts faits que célèbrent les poètes. N'importe où ailleurs aux États-Unis ou dans le monde civilisé, une telle prouesse eût sans doute été impossible. Et si c'est sous ces deux qu'elle a eu lieu, ce n'est pas parce que les défenseurs des biens et des personnes y sont moins capables, mais parce que les hors-la-loi étaient plus fougueux et plus habiles ; ce n'est pas parce que les honnêtes gens du Missouri manquent de courage, mais que les forbans du Missouri en ont encore davantage.”

— Je me moque de ce que raconte John Newman Edwards, répliqua Zee d'une voix sourde.

— Comment ça ? »

Elle fit volte-face, une expression chagrine et tourmentée sur le visage, les mains plaquées sur les oreilles.

« Je ne veux pas savoir ! » cria-t-elle, avant de taper du pied et de se ruer hors de la cuisine en soulevant le bas de sa robe.

La porte battante applaudit sa sortie. Jesse boita jusqu'au fourneau et attrapa avec une manique la poignée de la poêle qui commençait à fumer afin de l'ôter du feu.

Il sombra peu après dans un état d'abattement et de dépression généralisé, dont Frank tenta de l'arracher en l'emmenant chez les Hite près d'Adairville dans le Kentucky. Cependant, Jesse apprit là-bas que sa sœur, Susan Lavenia James, avait l'intention d'épouser Allen H. Parmer, un homme que Jesse exécrait. La simple idée que Susie pût avoir des relations intimes avec Parmer précipita Jesse dans un désespoir si profond qu'il tenta de se suicider en avalant seize granules de morphine.

Le temps qu'un médecin arrivât, Jesse somnambulait et les chances qu'il en réchappât semblaient nulles ; mais Frank l'aiguillonna en lui murmurant que les Yankees arrivaient ou qu'on était en train de pendre Papy dans le jardin. Il donna à Jesse deux calibre .44 non chargés et le laissa gesticuler tout son soûl dans la pièce en pleurant

jusqu'à ce qu'il s'écroulât, terrassé par la morphine, et qu'il ne restât plus qu'à prier pour le repos de son âme. Puis Jesse se réveilla brusquement à l'aube, avec un appétit féroce, et rentra le soir même à Kansas City où il professa à Zee son complet repentir et la convainquit de se marier avec lui.

Le 24 avril 1874, le pasteur William James, un oncle des deux parties, unit Zee Mimms et Jesse James à Kearney, chez la sœur de la future épouse, qui, bien qu'elle-même mariée, tint le rôle de demoiselle d'honneur. Zee portait la robe de mariage blanche de sa défunte mère, dont la traîne et le voile avaient bruni dans une malle au grenier. Les noces eurent lieu dans une cabane de rondins près de Noël, après quoi le couple partit pour Galveston au Texas, accompagné de Frank, qui devait lui-même prendre femme deux mois plus tard.

Les jeunes époux étaient censés appareiller pour Vera Cruz à bord d'un vapeur au bout d'une semaine, mais un après-midi peu avant leur départ, Jesse avait effectué un tour en bateau avec son frère et les eaux bleutées du golfe du Mexique l'avaient terrifié. Les vagues étaient aussi hautes que le toit d'une maison et lorsqu'il avait laissé filer une ligne plombée, celle-ci s'était enfoncée si profond que le moulinet s'était entièrement dévidé. Qui pouvait lui prouver qu'elle avait même touché le fond ? Peut-être avait-elle en fait été happée par une jonque à l'autre bout du monde, en mer de Chine.

Ils villégiaturèrent donc dans un hôtel de la côte, où Zee éplucha des quartiers de pommes pour son mari sous un large parasol rose tandis qu'un correspondant du *St Louis Dispatch* s'entretenait avec le célèbre Jesse James. Le journaliste, aimable et réservé, se limita à prendre quelques notes pour les pages société, mais il eut néanmoins droit à une véritable catéchèse qui constitua aussi, pour Zee, un premier aperçu du personnage public de son mari. Les manières de Jesse étaient impeccables, son charme, quoique charlatanesque, confondant, ses paroles déliées et sa pensée aussi prompte à déjouer les embûches qu'un vairon. Comme, tout en pelant avec soin une spirale de peau rouge, elle écoutait, éberluée, Jesse broder et inventer, Zee en vint à se demander si elle ne l'avait pas sous-estimé et n'en avait pas trop rabattu à son propos, si elle ne s'était pas tellement habituée à lui qu'elle avait cessé de se rendre compte qu'il était toujours aussi romantique et exceptionnel que le jeune homme de dix-huit ans à moitié mort qu'elle avait soigné. Elle était prête, en cette saison de sa vie, à réviser toutes ses opinions sur lui. Elle était redevenue une jeune fille déférente et soumise et éprouva un ravissement immodéré lorsque Jesse posa l'une de ses chères mains sur la sienne.

Le correspondant avait apparemment interrogé le jeune marié au sujet de son épouse, car Jesse la regarda avec une expression pétée d'amour et déclara : « Cela faisait neuf ans que nous étions fiancés et, en période de grâce comme de disgrâce, nonobstant les mensonges qu'on a déversés sur mon compte et les crimes qu'on m'a imputés, son attachement à mon égard n'a jamais vacillé. C'est comme qui dirait par amour que nous nous sommes mariés et il ne fait pour moi aucun doute que notre mariage sera un mariage heureux. »

Ce ne fut cependant pas le cas au cours de la première année. Vers la fin de l'été, les jeunes époux regagnèrent le Missouri où ils passèrent leur temps à se cacher dans les salles de couture ou les remises de proches, en attendant que Jesse fut en mesure de louer une ferme. À cette même époque, Zee souleva un scandale à propos de deux omnibus que les frères James et Younger avaient, disait-on, attaqués par un dimanche après-midi d'août, à raison d'un sur chaque rive du Missouri. L'une des victimes, le professeur J. L. Allen, avait alors commenté : « Puisque je semble condamné à me faire détrousser, je me félicite que ce soit par des artistes de première classe, des hommes de renommée nationale. »

Puis, le 8 décembre, cinq hommes contraignirent un train de la Kansas Pacific à stopper en gare de Muncie, Kansas, en empilant des traverses sur la voie. Ils dételèrent ensuite la voiture pullman et remorquèrent la voiture express ainsi que le fourgon à bagages deux cents mètres plus loin, où ils les mirent à sac, et repartirent avec trente mille dollars. La compagnie de messagerie offrit aussitôt une récompense de mille dollars pour chacun des bandits, mort ou vif.

Début janvier, Jesse réveilla Zee en sursaut et lui lut les versets de l'Évangile selon Matthieu qui se rapportaient à la fuite en Égypte de la Sainte Famille pour échapper à Hérode, expliquant à son épouse qu'il avait eu une prémonition et qu'il leur fallait quitter le Missouri. Il sut manifestement se montrer si convaincant que Zee se rangea à sa proposition et qu'une semaine plus tard, ils louaient une maison à Nashville, Tennessee, où Frank et sa nouvelle épouse, Annie Ralston, ne tardèrent pas à les rejoindre. (Annie avait raconté à ses parents qu'elle désirait rendre visite à des membres de la famille à Kansas City et était partie en train avec une malle et une valise. Frank l'avait retrouvée en cours de route et ils s'étaient enfuis ensemble pour Omaha, d'où elle avait envoyé le mot suivant : « Chère Maman, je suis mariée et je pars pour l'Ouest. » Ses parents ignoraient l'identité de son mari – et même qu'on eût fait la cour à leur fille – et son père fut passablement ébranlé quand des détectives encerclèrent sa maison et ordonnèrent à tous les occupants de sortir mains en l'air.)

Jesse et Frank n'étaient donc pas dans la place le soir où des agents d'Allan Pinkerton s'approchèrent à travers la neige de la ferme

de Kearney qu'ils avaient surnommée « la citadelle des James ». Afin de déloger les criminels, les détectives imbibèrent de térébenthine un tampon de coton, qu'ils attachèrent autour d'une pierre et balancèrent à travers un carreau dans la cuisine, où des flammes se répandirent sur le plancher. Le Dr Samuels dormait et, lorsque les hommes de Pinkerton sommèrent les frères James de se rendre, il se leva et vociféra que ses beaux-fils avaient disparu dans la nature. Il harponna ensuite le tampon de coton avec un tisonnier et le jeta dans l'âtre pendant que Zerelda étouffait le feu avec un torchon. Toutefois, à peine eurent-ils fini qu'une balise de chemin de fer noire de suie traversa une autre fenêtre et quand le Dr Samuels la poussa sur les braises avec un balai, l'engin explosa par accident.

Un éclat de métal perfora l'estomac de Archie Peyton Samuels, le demi-frère âgé de neuf ans de Frank et Jesse, et l'enfant mourut quelques heures plus tard. Une servante qui dormait non loin du garde-manger se fit emporter une partie de la joue et s'évanouit du fait de l'hémorragie. Et Mrs Zerelda Samuels eut la main droite déchiquetée, de sorte que les chirurgiens durent l'amputer au-dessus du poignet.

La seule réaction publique des frères James à la mort d'Archie et à la mutilation de leur mère prit la forme d'une lettre de Jesse, véhémement et pleine de fautes, qui parut en août dans le *Banner* de Nashville. Il y énumérait une fois de plus les idées fausses qu'on se faisait sur lui et sur ses activités, puis focalisait sa fureur sur Allan Pinkerton :

La Providence a préservé la maison des flammes bien qu'elle a été saturée de Térébenthine & mise à feu avec des matériaux combustibles, la machine infernale n'a pas causé de dégâts irréparables et ils ont fui à bord d'un train spécial qui les attendait afin de les emmener hors d'atteinte de la justice outragée. C'est là l'œuvre de Pinkerton, cette homme qui prétend dans sa carte qu'il désirerait faire amende honorable aux yeux du monde. Il réussira peut-être à se disculper auprès de certains, mais s'il ose revenir montrer sa sale gueule d'Écossais dans l'ouest du Missouri et que je l'apprends, il subira le même sort que ses camarades le capitaine Lull & John Whicher & je lui conseillerais de rester à New York, même si où qu'il aille ses péchés le rattraperont. Même s'il traverse l'Atlantique, chaque vague et chaque mouton d'écume qu'il verra lui rappellera cet enfant innocent assassiné et cette mère manchote dépossédée de son fils (et Idole). La Justice est lente, mais infaillible et il existe un Dieu juste qui nous jugera tous. Pinkerton, j'espère que notre

Père te placera à ma merci, je prie pour cela & je suis certain que je serais exaucé car son bras protecteur et miséricordieux a toujours été à mes côtés pour me Défendre et durant toutes mes persécutions, il a veillé sur moi et m'a protégé des charognards qui cherchent à attenter à ma vie pour l'argent, j'ai foi en Lui et j'espère & je sais qu'il continuera à me protéger tant que je Le servirai.

Jesse et Zee habitaient alors une petite maison de location au 606, Boscobel Street, sous les noms de J. D. et Josie Howard ; Frank exploitait une ferme non loin de Nashville, à Big Bottom, sous l'identité de B. J. Woodson, tandis qu'Annie avait ajouté à son prénom la première lettre de celui de son mari pour devenir Fannie Woodson.

Le jour de l'an 1875, Zee donna naissance à un fils qui fut baptisé Jesse Edwards, en l'honneur de son père et du rédacteur en chef du *Kansas City Times*, mais que, par souci de discrétion, ses parents appelaient Tim, si bien que l'enfant n'apprit pas son véritable prénom avant ses sept ans. Jesse se baladait en ville, son fils, pareil à un gros chat ventru, sur la hanche ou encore niché à l'intérieur de la capote paternelle, une expression perplexe sur son visage qui dépassait du col. Il asseyait le bébé dans son chapeau de feutre, le tenait à bout de bras au-dessus des rivières pour flanquer la frousse à Zee, lui laissait voir son jeu quand il faisait une partie de cartes, suspendait un Derringer bleu au-dessus de son berceau, lui calait des cigares non allumés dans la bouche ou s'essayait à des numéros de ventriloque dans les tavernes.

Zee faisait partie du chœur de l'église, elle avait plaisir à converser avec sa belle-sœur lorsqu'elles cuisinaient ensemble des ragoûts, des pickles ou râpaient des concombres et des oignons pour préparer du ketchup ; elle roucoulait à son fils pendant la tétée ; mais seule, hors de chez elle, elle avait l'impression d'être suivie et épiée – que d'autres pas se calquaient sur le sien, que les rideaux aux fenêtres se refermaient quand elle tournait la tête dans leur direction – et elle se fit si méfiante et distante que les commerçants et les voisins se mirent à la prendre pour une casse-pieds, une snob, voire une simple d'esprit.

Son seul ami de sexe masculin était le Dr John Vertrees, que Jesse payait pour vivre avec Zee et son fils durant ses absences de plusieurs semaines, qu'il mettait sur le compte de son métier de courtier en grain. (Le médecin y devinait un mensonge destiné à masquer une passion secrète pour les cartes et les courses de chevaux, car Mr Howard s'habillait comme un dandy, dissimulait un Derringer dans un étui sous son aisselle et avait un jour rapporté à son épouse une enveloppe pleine de diamants.)

On sait peu de chose des entreprises extralégales des frères James au cours de leur séjour dans le Tennessee, à l'exception de celles des mois de l'été et de l'automne 1876, durant lesquels la bande des frères James et Younger commit deux attaques, dont la deuxième, en septembre, se solda par le fiasco de Northfield.

Moins de deux mois auparavant, ils avaient dévalisé un train de la Missouri Pacific près d'Otterville, Missouri, et dérobé quinze mille dollars. Pendant que les brigands s'en prenaient aux voitures de l'U. S. Express et de l'Adams Express Company, un pasteur avait exhorté les plus timorés à chanter des cantiques, ainsi qu'à se repentir de leurs péchés, et un journal avait plus tard complimenté les bandits, « si versés dans leur art » et « remarquablement calmes et courageux durant toute l'affaire ».

Mais le préfet de police de St Louis avait ensuite arrêté un homme qui s'était vanté du pactole que lui avait rapporté le vol et, à l'issue d'un interrogatoire musclé, Hobbs Kerry avait avoué appartenir à la bande de Jesse James, qui comprenait également Frank James, Cole Younger, Bob Younger, Clell Miller, Charlie Pitts et Bill Chadwell.

Jesse adressa au *Kansas City Times* une lettre (probablement réécrite par Edwards) dans laquelle il soutenait que « cette prétendue confession n'était rien d'autre, du début à la fin, qu'un ramassis d'affabulations échafaudé avec soin. Je n'avais jamais entendu parler de Charles Pitts, de William Chadwell et de Hobbs Kerry jusqu'à l'arrestation de ce dernier. J'ai à ma disposition huit hommes respectés et bien connus du comté de Jackson qui peuvent témoigner de mon innocence et attester que je n'ai pas pris part à l'attaque de ce train. » Son épître se concluait par un nouvel appel en faveur d'un procès équitable et était signée : « Respectueusement, J. W. James. »

Le jour où la lettre fut publiée, le 18 août, Jesse et son frère, ainsi que Cole, Jim et Bob Younger, se trouvaient à bord d'un train à destination d'une région, quelque six cents kilomètres plus au nord, dont la population ne serait pas autant sur ses gardes ni à l'affût des voleurs. Clell Miller, Charlie Pitts et Bill Chadwell se greffèrent au groupe dans différentes gares du Missouri et les huit hommes firent la tournée des maisons de jeu de St Paul, puis assistèrent à un match de base-ball opposant les Red Caps aux Clippers, avant d'investir dans des pur-sang et des selles. Après quoi ils longèrent la Minnesota River pour aller reconnaître Mankato et Northfield.

Cole Younger ambitionnait de prendre sa retraite à l'étranger avant la fin septembre, mais estimait avoir besoin de subsides plus importants que ce qu'avait à offrir une ville ouvrière peuplée de Suédois. Bill Chadwell, qui avait vécu dans l'État, vantait pour sa part la facilité avec laquelle se perpétraient les vols dans le placide

Minnesota et signalait les itinéraires écartés et les raccourcis susceptibles de mener les hors-la-loi en Iowa « dans un tourbillon », comme il était écrit dans le Livre des Rois. Chadwell tenait en outre de source sûre que le général Benjamin Butler, du Massachusetts, celui que l'on surnommait « le fléau de La Nouvelle-Orléans », était actionnaire de la First National Bank de Northfield, ce qui leur procurait l'occasion de tirer revanche de ses confiscations et du massacre des troupes confédérées. Cet argument porta. Cole Younger avoua par la suite qu'une fois informés de la participation de Butler au capital de l'institution, ils « n'avaient, dans ces circonstances, guère eu de scrupules à s'en prendre à lui ou à ses intérêts ».

Leur choix s'arrêta donc sur Northfield. Le 7 septembre, Jesse James, Bob Younger et Charlie Pitts, habillés de cache-poussière de cow-boys, traversèrent le pont en acier enjambant Cannon River et attachèrent leurs magnifiques montures en bordure de Mill Square. Celle de Jesse avait une robe gris brun (dite isabelle), les deux autres étaient baies et leur conformation dénotait si manifestement des pur-sang que les passants faisaient des détours pour les examiner et les jauger en se demandant qui étaient ces étrangers. Les bandits se dirigèrent d'un pas tranquille vers Sriver Block, un pâté de maisons qui abritait les firmes de commerce H. Sriver et Lee and Hitchcock et au coin duquel se situait la First National Bank donnant sur Division Street.

Les trois hommes déjeunèrent d'œufs au bacon et de tourte aux pommes chez J. G. Jeft et débattirent autour de deux pichets de café des mérites comparés de divers fusils avec le même luxe d'attention fastidieux que les autres clients du restaurant accordaient au sorgho ou aux vaches.

Bob Younger était un homme élégant aux cheveux bruns coupés court dont la moustache blonde et les sourcils expressifs semblaient à toute force réclamer un monocle. Charlie Pitts, alias Samuel Wells, de son vrai nom, était un vacher occasionnel dont le beau visage tanné était carré comme une cheminée, et si crasseux que la poussière y dessinait des motifs semblables à des taches d'humidité sur une tapisserie fauve. Jesse venait d'avoir vingt-neuf ans, mais il eût pu passer pour leur oncle et ce fut lui qui régla l'addition lorsque Frank approcha son visage de la vitrine afin de confirmer à son frère cadet que la ville était paisible.

Jesse, Bob et Charlie s'installèrent devant les locaux de Lee and Hitchcock sur des caisses d'articles de mercerie, dont ils détachèrent des copeaux de bois en prenant le soleil jusque vers deux heures, heure à laquelle Cole Younger et Clell Miller s'engagèrent dans Division Street par le sud. Cole s'arrêta devant eux et feignit quelque contrariété avec la sangle de sa selle, puis adressa par-dessus le garrot

de son pur-sang un clin d'œil à Jesse, qui se leva alors et tourna le coin de la rue, imité par Charlie Pitts et Bob Younger. Il ouvrit d'un coup d'épaule les étroites portes vitrées de la First National Bank et les envoya cogner avec des trémolos contre les butoirs en cuivre le long des plinthes. Il arma le chien de son calibre .44 et bondit sur le comptoir en noyer, puis fonça vers l'ouverture du guichet dépourvue de barreaux tandis que Bob s'écriait : « Mains en l'air ! »

Clell Miller avait suivi les trois hommes jusqu'à la banque, refermé les portes derrière eux et s'était campé sur le trottoir, la main droite à l'intérieur de son cache-poussière en lin, balayant les environs du regard. Mr J. S. Allen traversa la rue pour voir ce qui se passait, mais Miller lui barra la route. Allen battit en retraite, puis sitôt qu'il eut franchi le coin, se précipita dans une ruelle en hurlant : « Tous à vos armes, les gars ! On dévalise la banque ! »

Henry M. Wheeler, un étudiant en médecine de l'université du Michigan, se languissait sous l'auvent vert du drugstore de son père de l'autre côté de Mill Square, face à la banque. Il vit l'homme vêtu d'un manteau lui tombant jusqu'aux chevilles éconduire J. S. Allen et entendit le cri d'alarme du commerçant. Il prévint les clients du drugstore, puis courut jusqu'au Dampier House afin de récupérer une carabine Spencer qu'il avait aperçue dans la consigne à bagages de l'hôtel et grimpa l'escalier quatre à quatre jusqu'à une fenêtre du premier étage avec vue sur la rue, trois cartouches en papier ciré dans la main.

Cole Younger et Clell Miller sautèrent en selle en poussant des hululements, dégainèrent leurs Colt et ouvrirent le feu en l'air, sur les bardeaux, les enseignes, les corbeaux en briques et tout ce qui se présentait devant leurs canons, bientôt rejoints par trois cavaliers qui arrivèrent au galop, dans un grondement métallique, par le pont et remontèrent Division Street en faisant un raffut de tous les diables, puis les cinq hommes déchaînés se mirent à tourniquer dans un espace de vingt-cinq mètres de côté, cavalcadant sur les planches des passages piétons, tirant en l'air, chargeant quiconque ne s'était pas encore réfugié dans les magasins.

Entre-temps, Jesse s'était laissé tomber sur le plancher de l'autre côté du comptoir et lorgnait avec un air mauvais les deux guichetiers, Alonzo Bunker et Frank Wilcox, qui s'étaient écartés de lui comme d'une fournaise et recroquevillés dans le renforcement où l'on rangeait les livres de compte. Le caissier de la banque se trouvait à l'exposition du centenaire des États-Unis, à Philadelphie, et son suppléant était Joseph Lee Heywood.

« Nous allons dévaliser cette banque, annonça Bob Younger. Que personne ne gueule. Nous avons quarante hommes dehors. »

Jesse s'approcha avec désinvolture de Heywood.

« C'est toi le caissier ? » Heywood répondit que non.

Jesse considéra avec perplexité Bunker et Wilcox et leur posa la même question. Les deux hommes se tassèrent devant le pistolet qu'il tenait dans la main gauche et secouèrent la tête en signe de dénégation. Jesse revint vers Heywood avec de la colère dans les yeux. « C'est toi le caissier. Ouvre le coffre ou je te fais sauter ta sale face de menteur. »

Charlie Pitts vit Clell Miller échanger des mots avec J. S. Allen et se dit, à juste titre, qu'ils avaient déjà perdu trop de temps. Il se hissa par-dessus la grille qui surmontait le comptoir et en descendit maladroitement, alors que Heywood s'élançait vers une chambre forte de la taille d'une grosse penderie pour la refermer. Pitts attrapa Heywood par la manche et le retint ; les deux hommes luttèrent et Heywood se mit à glapir : « Au meurtre ! Au meurtre ! » Jesse lui enfonça son revolver dans la joue et l'avertit : « Ouvre le coffre qui est là-dedans ou il te reste moins d'une minute à vivre. »

Et pour bien en convaincre le caissier suppléant, Pitts se glissa derrière lui avec un canif et lui taillada le cou. Heywood en demeura abasourdi. C'était un homme mince âgé d'une trentaine d'années, qui portait une barbe noire et avait un air instruit – il ressemblait à un professeur d'algèbre, à quelqu'un de conservateur, de cultivé, et de fait, il était membre du conseil d'administration de Carleton College. Meurtri dans sa chair, il dévisagea Jesse avec un air de réprimande, tandis que sa plaie s'ouvrait et que son sang lui dévalait dans le cou tel un rideau rouge qu'on descend.

Jesse le somma à nouveau de déverrouiller le coffre-fort et Heywood se plaqua un mouchoir sur la gorge en coassant : « Il est équipé d'une minuterie. On ne peut pas l'ouvrir. »

Jesse lui asséna sur le crâne un coup de crosse cruel et le caissier s'effondra à genoux. Ses yeux se révulsèrent et, au bord de l'évanouissement, il s'allongea par terre avec précaution. Jesse enjoignit aux guichetiers d'ouvrir le coffre, mais ils lui jurèrent que c'était impossible ; Jesse eût-il seulement essayé par lui-même qu'il eût découvert que le coffre-fort de la taille d'un fourneau à l'intérieur de la chambre forte était déverrouillé depuis neuf heures du matin.

Des coups de feu résonnaient désormais régulièrement à l'extérieur et Jesse entrevit Frank et Cole qui faisaient voler leurs montures et l'un d'entre eux passa au petit galop sur le trottoir, martelant lourdement les planches. Bob Younger avait escaladé le comptoir à son tour et insisté pour que les guichetiers s'agenouillassent pendant qu'il vidait les tiroirs. Or, les billets avaient ce jour-là été retirés de leurs compartiments en bois et Younger ne dégotta que quelques rouleaux de pièces au milieu des reçus de retrait et de dépôt. Eût-il jeté un coup d'œil dans un second tiroir juste en

dessous qu'il eût pu rafler trois mille dollars.

L'un des guichetiers, Bunker, qui était aussi enseignant à Carleton College, nota que Jesse observait avec une fascination particulière le caissier qui abreuvait le sol de son sang et que Younger était occupé à chercher du numéraire. Bunker oscilla sur ses talons, puis bondit vers le bureau du directeur et la porte qui donnait sur la ruelle. Charlie Pitts visa et des éclats de bois volèrent du chambranle comme le guichetier sortait tête baissée du bâtiment. Pitts tira une seconde fois et Bunker s'enfuit dans la ruelle en titubant, un trou béant dans l'épaule droite près de la clavicule.

Dehors, le chaos régnait. Les hors-la-loi s'attendaient à ce que les habitants de Northfield tremblissent de peur devant leur démonstration de force, au lieu de quoi tous s'étaient rués dans la première pièce venue en quête d'armes et de munitions. Elias Stacy s'appropriä un fusil de chasse dans une quincaillerie, déchira une boîte de cartouches et en chargea une sans prendre garde qu'il s'agissait de cendrée pour le menu gibier. Des hommes d'affaires exhumaient des Derringer ou des pistolets de leurs bureaux, des ouvriers agricoles marchaient sur la ville avec des râtaux, des fourches ou des faucilles et des enfants s'aventuraient dans la rue pour lancer des pierres et des bouteilles aux chevaux nerveux qui caracolaient. Le sifflet à vapeur de l'usine au bord de la rivière stridulait sans trêve, des jeunes filles pendues aux cordes du clocher sonnaient le tocsin à tout va et les hommes poussaient des chariots au milieu des rues afin de restreindre le nombre d'issues.

Un immigrant scandinave nommé Oscar Seeborn prit le chahut dans Division Street pour quelque fête ou l'une de ces manifestations de violence typiquement américaines dont on lui avait tant parlé lors de son voyage vers l'Ouest. Il déboula donc avec un sourire exprimant l'innocence et la neutralité face à un bandit qui lui signifia de faire demi-tour dans un anglais qu'Oscar ne comprenait pas encore. Le temps qu'il se détournât du pistolet de l'homme, Seeborn était mort.

Au même moment environ, Clell Miller vit Elias Stacy s'avancer dans la rue, un fusil de chasse pointé dans sa direction ; l'instant d'après, une volée de cendrée lui tatouait une constellation noire sur la joue et le front et le jetait à bas de sa selle. La figure hachurée de sang, il remonta sur son pur-sang et l'éperonna en direction de l'homme qui avait tiré afin de lui rendre la pareille à bout portant. Mais au premier étage de Dampier House, Henry Wheeler tenait Miller dans sa ligne de mire et une balle en plomb de la taille d'un bouton de vareuse frappa à la clavicule le hors-la-loi, qui bascula de son cheval sous l'impact et chuta sur le dos dans la rue.

Cole Younger fit feu sur Stacy et le rata, puis en direction de la fenêtre de Dampier House, mais Henry Wheeler se baissa. Cole

descendit de selle et demanda à Miller :

« C'est grave, Clell ? Tu peux encore monter à cheval ?

— Je ne sais pas. »

Il avait l'artère sous-clavière sectionnée. Tout son sang se déversait dans sa cavité thoracique. Il se redressa sur un coude et jeta un regard alentour comme s'il venait de se réveiller dans une chambre inconnue. Puis il mourut et tomba face contre terre dans la poussière. Cole déboucla la cartouchière de Miller, puis sauta à nouveau sur son cheval.

Anselm Manning était le propriétaire de la quincaillerie qui joutait la First National Bank. Il se faufila dans la ruelle entre les deux bâtiments avec un fusil qui ne pouvait être chargé qu'avec une cartouche à la fois, ce qui l'obligeait à se concentrer. Il fit quelques pas dans la rue pour jauger ses chances de toucher l'un des bandits en mouvement, puis en avisa deux qui s'abritaient derrière les pur-sang attachés devant la banque. Il les coucha en joue, mais ils se dérobèrent à lui en s'accroupissant. Manning ajusta sa visée un peu plus bas, abattit le cheval le plus proche et regagna la ruelle. Il actionna le levier d'armement du fusil, mais la cartouche qu'il venait de tirer était coincée à l'intérieur, si bien qu'il dut retourner dans sa quincaillerie pour aller chercher une baguette. Moins d'une minute plus tard, il était de retour au coin de la ruelle. Il jeta un coup d'œil et repéra Cole Younger au loin. Il rata sa cible, mais son tir ricocha sur un panneau et le projectile laboura le flanc de Cole Younger, qui grogna en serrant les dents, tandis que son cheval s'ébrouait de terreur.

Manning se replia dans la ruelle et sourit à un autre homme derrière lui.

« J'ai eu de la chance », lâcha-t-il modestement.

Puis il repartit vers la rue en introduisant une troisième cartouche dans la culasse et arma son fusil, qu'il braqua sur Bill Chadwell, juché sur un cheval à quatre-vingts mètres de là, en sentinelle. Manning était un homme qui ne laissait strictement rien au hasard et il n'hésita pas à offrir son corps comme cible le temps d'effectuer ses calculs et ses projections malgré les exhortations angoissées de ses compagnons restés dans la ruelle ; il s'exposa juste assez longtemps pour réussir un tir qui transperça le cœur de Bill Chadwell et le tua sur le coup, de sorte que Chadwell chavira lentement, s'affaissant et glissant sans grâce au gré du hasard et de la gravité jusqu'à ce que ses doigts effleurassent la poussière à chaque mouvement un peu brusque du cheval.

Cole Younger, plus doué pour évaluer les chances de succès que les frères James, plus obstinés, se rapprocha à cheval de la vitrine de la banque et cria à Jesse : « La partie est perdue ! Ils nous tuent tous les uns après les autres ! »

Jesse l'avait déjà deviné. Il avait entendu la fusillade et remarqué la fumée bleutée qui tourbillonnait devant la vitre. L'espace d'une seconde encore, il considéra le coffre intouché de la First National Bank, mais le manque de sommeil ou la panique ralentissaient sa pensée et il se contenta de cligner des yeux.

« Allez-y, tous les deux », intima-t-il à Charlie Pitts et Bob Younger.

Puis, comme ils sortaient, Jesse retourna jusqu'à Joseph Heywood qui gisait sans connaissance sur le sol, abaissa son revolver vers le caissier et lui fit exploser le crâne.

À l'extérieur, un homme du nom de Bates, posté au premier étage du magasin de nouveautés Hanover, couvrit Elias Stacy pendant que celui-ci gravissait au pas de course l'escalier extérieur d'un bureau faisant le coin de Sriver Block, d'où il continua à assaisonner de cendrée les voleurs. Henry Wheeler avait rechargé et il hasarda un regard par-dessus le rebord de la fenêtre. Elias Stacy fit voler le chapeau de Cole Younger d'une volée de plomb et l'instant d'après, Wheeler tira sa deuxième cartouche qui emporta un lambeau de l'épaule du hors-la-loi.

Jim Younger reçut dans la bouche une balle qui lui réduisit les dents de devant en miettes et il se mit à verser son sang comme du café tandis que son cheval trottnait devant le drugstore.

Manning ayant abattu sa monture, Bob Younger chercha refuge derrière des caisses et des ballots. Mais le quincaillier contourna Sriver Block afin de prendre le bandit à revers et blessa Younger au coude d'une balle qui fit ondoyer sa manche droite. Le bandit saisit son revolver de la main gauche et, accroupi, pivota sur lui-même pour rendre à Manning la monnaie de sa pièce, mais Henry Wheeler remit le nez à la fenêtre à ce moment-là et, avec sa troisième cartouche, estropia Bob Younger au-dessus du genou droit.

Frank James cabrait son cheval afin de foncer vers Dampier House quand soudain il ressentit une douleur à la cuisse, comme si on lui avait planté un pieu en acier dans l'os. Il sentit son sang ruisseler le long de son tibia et jusque dans sa botte, puis aperçut Jesse qui sortait de la banque comme un somnambule et grimpait avec aisance sur son pur-sang gris brun, sur lequel il décampa au petit galop vers l'est dans Division Street, sans tirer plus de quelques coups de feu.

« C'est fichu ! » lança Frank, et les cinq cavaliers défaits s'élancèrent jusqu'au pont de la Cannon River.

Cole s'inquiéta alors de son frère Bob et le découvrit planté au milieu de la rue comme un épouvantail sur sa jambe gauche valide.

« Ne me laissez pas ! implora-t-il. Je suis blessé ! »

Cole fit demi-tour sous un feu nourri et se pencha vers Bob avec difficulté.

« Monte derrière moi ! » intima-t-il à son frère en l'attrapant par la cartouchière pour le hisser en croupe.

Puis ils traversèrent le pont en acier au galop, ballottés par leur monture, au martyre, dégouttants de sang.

Des télégrammes signalant la fuite des hors-la-loi à tous les shérifs du Minnesota circulaient déjà, mais la bande des frères James et Younger eut la bonne fortune de traverser Dundas, un peu moins de cinq kilomètres à l'ouest alors que le télégraphiste déjeunait, et les clients des magasins et autres piétons assistèrent ainsi avec surprise au passage en trombe d'un groupe compact d'hommes exténués vêtus de cache-poussière de vachers, qui montaient des chevaux coûteux dégoulinants de sang.

Ils volèrent un cheval de trait qui faisait partie de l'attelage d'un chariot, puis se firent prêter une selle par un fermier en prétendant être des adjoints du shérif à la poursuite de voleurs de chevaux. Ils ficelèrent ensuite Bob Younger sur le cheval de trait, mais à peine un kilomètre plus loin, la sangle de selle se rompit et Bob s'effondra par terre. Jesse l'observa comme un déchet bizarre oublié sur la route, trotinant autour des deux frères pendant que Cole relevait Bob inconscient et plaçait les pieds du blessé dans les étriers de sa propre selle, avant de reprendre la route en serrant entre ses bras son frère dont la tête dodelinait au gré des cahots.

Une fois certains qu'ils n'étaient pas suivis, les six hommes se lavèrent et se désaltérèrent au bord de la Cannon River, puis s'assirent, épuisés, dans le havre d'ombre des arbres. Charlie Pitts, qui était indemne, abreuva les chevaux et les calma. Jim Younger déchira son manteau en lin et pansa sa bouche avec des bandelettes. Frank James se noua autour de la cuisse un garrot qu'il desserra petit à petit afin d'apaiser la douleur. Cole Younger fabriqua une écharpe pour soutenir le bras de Bob et confectionna une attelle pour sa jambe, puis appliqua son foulard comme une compresse à l'intérieur de son cache-poussière sur son épaule blessée et coiffa son crâne presque chauve de feuilles trempées dans l'eau. Ils n'avaient pas de regrets ; leur repentir s'arrêtait aux frontières de leur corps, leurs seuls tourments étaient ceux de leur chair. Jesse revint de son tour de reconnaissance et dévala la berge de la rivière en écartant les herbes hautes. Leur situation critique le rendait sans merci et il cracha par terre à la vue de Bob Younger endormi.

« Je n'ai aucune idée d'où on est, annonça-t-il. Pour un peu, on pourrait aussi bien être dans le Delaware.

— Ou dans la forêt de Sherwood, renchérit Frank, qui en temps normal ne faisait jamais d'humour. Peut-être qu'on devrait repartir. »

Cole lança un bâton. Cela faisait plus de deux ans que Jesse et lui

n'étaient plus en bons termes – ils se disputaient sans cesse le commandement de la bande et Cole jugeait Jesse trop téméraire –, de sorte qu'en général, il ignorait Jesse et ne prêtait attention qu'à Frank.

« Bob est trop mal en point, objecta Cole.

— Alors on n'a qu'à le laisser », répliqua Jesse.

Cole le foudroya du regard.

« J'ai toujours mon flingue, Jess.

— Jesse, va rassembler les bêtes, intervint Frank avec colère.

— Renoncer à cet homme pourrait en sauver cinq autres », cria Jesse par-dessus son épaule en escaladant le talus herbeux.

Au même moment, les cadavres de Clell Miller et de Bill Chadwell étaient déjà assis sur un banc dans un salon de Northfield, où on leur avait ôté leurs chemises et croisé les mains sur les genoux avant de prendre des clichés d'eux qui devaient plus tard être reproduits en médaillon sur des cartes commémoratives. Le masque de la mort leur conférait une expression fourbue, déconcertée. Les corps de McClellan Miller et William Chadwell furent ensuite expédiés à la faculté de médecine de l'université du Michigan en vue d'être disséqués devant des étudiants et le squelette de Clell Miller se morfondit tristement dans le cabinet de consultation du Dr Henry A. Wheeler pendant plus de cinquante ans.

La bande des frères James et Younger erra à travers les bois des comtés de Rice, de Waseca et de Blue Earth pendant une semaine, retraversant parfois le même ravin à quatre reprises au cours de leurs divagations ou se retrouvant sur le coup de deux heures face aux magasins et taudis qu'ils avaient voulu éviter en contournant un village vers midi. Sans Bill Chadwell, ils étaient misérablement perdus au milieu de ces forêts verdoyantes, circonvenus par des cours d'eau qui leur étaient étrangers ou des rivières trop profondes pour être franchies à gué. Quatre soirs encore après la débâcle de Northfield, les fugitifs hirsutes furent entraperçus par des gamins qui vivaient à moins de vingt-cinq kilomètres de la ville. Un détachement de dix hommes originaires de Faribault dînait dans un petit hôtel près de Shieldsville quand les hors-la-loi y arrivèrent pour abreuver leurs chevaux. Les divers fusils et carabines appuyés contre la balustrade de la véranda les intriguèrent et Jesse s'approcha discrètement de la porte treillissée de l'hôtel pour regarder à l'intérieur. Il colla son visage aux mailles et les hommes du détachement s'arrêtèrent de discuter, de mâcher ou de lever leur cuillère et fixèrent Jesse avec appréhension ou stupeur, discernant aussitôt à qui ils avaient affaire ; tout honteux, ils le laissèrent déguerpir de la véranda et filer ventre à terre avec le reste de sa bande avant de se lever de table.

Vinrent les pluies et les fuyards se retrouvèrent enlisés dans un véritable bournier, pourchassés par plus d'un millier d'hommes. Ils

abandonnèrent leurs chevaux et ne se déplacèrent plus qu'à pied et de nuit, dormant le jour à l'abri de couvertures détrempées et d'arbustes. Comme il leur était impossible de chasser, ils se nourrissaient d'herbes et de champignons sauvages, s'affaiblissant à mesure que les nuits se refroidissaient. Jesse était cependant d'une endurance extraordinaire et il supportait de moins en moins les pauses incessantes et les contretemps. Il reprochait à ses compagnons d'atermoyer, se plaignait de devoir fuir en traînant un hôpital derrière lui. Il percevait les Younger, et surtout Bob, comme des obstacles à leur retour dans le Missouri ; une fois, alors qu'il était d'humeur massacrant, il appuya même un pistolet contre la tempe de Bob Younger et il s'apprêtait à presser la détente quand Cole avait plongé sur lui. Il avait fallu la force conjuguée de Frank et Charlie Pitts pour le séparer de Jesse.

Ce fut alors que les chemins des frères James et des Younger divergèrent. Quelques jours plus tard, les prédictions de Jesse se réalisèrent : le shérif Glispin et ses adjoints encerclèrent les Younger et Charlie Pitts alors qu'ils pataugeaient dans la boue de la Watonwan River aux environs de Madelia et une fusillade s'ensuivit. Charlie Pitts mourut sur-le-champ, frappé par une balle Minié qui lui transperça le torse au niveau de la clavicule. Bob Younger fut touché au poumon droit, mais survécut, de même que ses frères, même si Cole encaissa onze balles (dont une près de l'œil qui lui tuméfia la moitié droite de la face) et Jim cinq, dont une qui se logea au-dessous de son cerveau et une autre qui lui fracassa si gravement la mâchoire qu'il ne put plus jamais mâcher.

Les Younger furent soignés à Flanders House, qui abritait le tribunal de Madelia, puis escortés jusqu'à la prison de Faribault par des détectives de l'agence Pinkerton, ainsi que des journalistes et des foules de badauds, devant lesquels Cole fit acte de repentance en citant les Évangiles et publia son amour de l'humanité et de l'Église baptiste, puis, matois, versa quelques larmes afin de tempérer les ressentiments. Lors de leur procès, chacun des frères Younger reconnut ses crimes et exprima ses remords et sa culpabilité, si bien que, au lieu de les faire exécuter, le juge les condamna à des peines de prison à perpétuité dans le pénitencier d'État de Stillwater, Minnesota.

Les traces des frères James disparaissent aux abords de Sioux Falls, dans le territoire du Dakota, où ils volèrent, semble-t-il, deux chevaux aveugles à un fermier, puis, ne pouvant plus se voir en peinture depuis un moment déjà, se quittèrent avec soulagement. Les premières informations que l'on ait ensuite à leur sujet proviennent d'une lettre écrite par des détectives de Pinkerton fort marries, qui, au cours de leur traque des frères James, avaient relâché leur vigilance l'espace d'un dîner à Whaley House, un hôtel de Fulton, Missouri, et invité à leur table un homme dont la conversation savoureuse les avait

charmés, qui avait ensuite glissé sous la porte de leur chambre un mot les informant qu'il était Jesse James. Ce genre de bravade était alors déjà typique du comportement de Jesse en société : plus tard, à Louisville, il devait également palabrer avec le détective Yankee Bligh avant de lui révéler son identité par le truchement d'une carte postale portant les mots : « Vous avez vu Jesse James. Vous pouvez mourir à présent. »

Mrs Zee James tomba enceinte une seconde fois en 1877, quelques semaines après Annie, et les deux femmes passèrent des matinées entières à comparer leurs sensations et leurs envies, mais les frères James ne se virent que rarement et en ces occasions ne se parlèrent guère. Frank soupçonnait Jesse de souffrir de fatigue mentale, soupçon que paraissaient corroborer bon nombre d'indices, car Jesse observait désormais le silence en présence de Zee, mangeait seul sur la véranda à l'arrière de la maison et se laissait porter au petit bonheur par ses pas ; il ne s'avisa de la grossesse de sa femme que dans les derniers mois et lui défendit alors de se montrer en public.

Il était de ceux qui lisent les augures dans l'entrelacs des entrailles de poulets ou dans la façon dont le vent emporte une touffe de poils de chat ; à son arrivée à Nashville, il avait reçu le présage de trois ans de malheur et se sentait comme assiégé, embastillé. Il voyait la confirmation de son pressentiment dans tout ce qu'il entreprenait. Il avait investi dans les matières premières et dissipé de telles sommes qu'il en avait été réduit à déblayer des gravats et des détritrus à la semaine. Il avait négocié du maïs, mais s'était vu dépossédé du fruit de ses efforts par un riche propriétaire terrien du nom de Johnson qui n'avait pas la moindre idée de l'identité réelle de J. D. Howard et ne prêta pas attention à ses lettres de menaces. Il s'était rendu à Chicago pour assassiner Pinkerton, mais toutes les occasions qui s'étaient présentées lui avaient paru fourbes ou déshonorantes (il eût rêvé d'un duel à l'aube avec des pistolets à silex ; seule s'offrit à lui la possibilité d'attentats hasardeux – alors que Pinkerton sortait d'immeubles ou de fiacres – ou encore peu convenables – alors que Pinkerton dînait au restaurant avec des détectives et leurs compagnes : du sang eût giclé sur la livrée du serveur, Pinkerton eût entraîné la nappe dans sa chute, les hurlements eussent fait voler la vaisselle en éclats) et Jesse était donc rentré chez lui découragé pendant que les limiers de Pinkerton et les forces de l'ordre locales continuaient à donner la chasse aux frères James dans quatre États différents.

Il était en proie à des migraines aussi aiguës que des coups de pic à glace derrière les yeux. La maison, environnée de hauts buissons et d'arbres bas, baignait dans une sinistre pénombre crépusculaire tous les après-midi, que Jesse passait assis seul, immergé dans ce calme

oppressant comme un meuble brisé jeté au fond d'une lagune obscure. Il avait acheté un appareil conçu pour peler les pommes, qu'il démontait, huilait, puis remontait fréquemment, mais ses fusils s'encrassaient, ses chevaux s'amaigrissaient dans leurs stalles, il portait les mêmes habits des semaines d'affilée. Il était pareil à un handicapé en fauteuil roulant, à un homme amoindri par une congestion cérébrale : il s'exprimait de manière inarticulée, il ne remarquait ce qui se produisait autour de lui qu'avec quelques secondes de retard, son cou semblait trop frêle par rapport à sa tête et son regard retombait constamment sur ses ongles cassants. Puis soudain il s'éveillait, métamorphosé, ses mouvements s'affolaient, son esprit s'électrisait, ses propos se teintaient de sournoiserie et de sarcasme, si bien que lorsqu'il s'absentait pour participer à des ventes aux enchères de bétail et de fermes ou à des courses de chevaux – ou n'importe où ailleurs – Zee se sentait soulagée et accueillait le Dr Vertrees comme un sauveur.

En février 1878, Zee donna naissance à des jumeaux qu'elle baptisa Gould et Montgomery en l'honneur des deux docteurs qui les avaient mis au monde et s'étaient occupés d'eux jusqu'à ce qu'ils meurent au berceau, comme c'était alors fréquent. À la même période, Annie accoucha du petit Robert Franklin James que Zee eut la maigre consolation d'allaiter quand le lait d'Annie venait à manquer. Mais le chagrin de Jesse fut immense. Il s'estimait responsable de leurs déboires et il arrivait que, la nuit, Zee se réveillât et découvrit son mari assis au bord du lit, dans sa chemise de nuit froissée, entortillée autour de lui, froncée à la taille, révélant une fesse blanche, la bible annotée de son père entre les mains.

Il commença à se faire appeler Dave, un surnom d'enfance auquel Zee ne s'était jamais vraiment habituée, et à recevoir à la maison des hôtes grossiers du Missouri : Tucker Bassham, Whiskeyhead Ryan, un voleur de chevaux bel homme du nom de Dick Liddil, un ancien soldat confédéré du nom de Jim Cummins et le frère de Clell Miller, Ed. Zee les voyait tous d'un mauvais œil, mais elle ne fit à Jesse aucune recommandation à leur égard, car ils semblaient lui apporter quelque chose qu'elle ne pouvait lui donner – d'autant qu'elle était de nouveau enceinte – et ne désirait rien tant qu'une vie stable à Nashville.

Elle savait que Frank James s'en tirait plutôt bien : ses verrats sélectionnés avaient remporté le premier prix lors d'une foire dans le comté ; une fois les récoltes terminées, il fabriquait des seaux en cèdre pour le compte de la Prewitt-Spurr Lumber Company ; il était inscrit sur les listes électorales et comptait parmi ses amis le shérif du comté de Davidson et un juge de la Cour d'appel de l'État. Jesse, lui, se contentait de prendre part à des courses avec ses chevaux – Roan Charger, Jim Malone ou encore Skyrocket, qu'il aimait

particulièrement – et quand Zee émit l'idée d'acheter une ferme, Jesse approuva, mais voulut que ce fut au Nouveau-Mexique et en juillet 1879, il se mit en route pour Santa Fe et les sources chaudes de Las Vegas, à l'ouest, où il séjourna chez un ami d'enfance du nom de Scott Moore, pendant que Zee enfantait leur fille, Mary, sous le toit de Frank et Annie ; l'enfant avait déjà un mois quand Jesse posa les yeux sur elle pour la première fois.

Annie convainquit en partie Zee que Jesse était un homme irresponsable et insensé, mais l'Amérique semblait ensorcelée. Tous les journalistes cherchaient à le localiser, les mystères entourant les frères James faisaient l'objet d'éditoriaux, les récits de leurs attaques étaient une drogue nationale, à tel point que paraissaient désormais des romans de quat'sous relatant des aventures toujours plus inventives. Dans la mesure où ce n'était pas eux que la bande des frères James détroussait, les gens souhaitaient à Jesse une vie longue et prospère. Il était leur champion, leur modèle, la prunelle de leurs yeux ; certaines fois, Zee avait l'impression qu'elle n'était pas la seule épouse de Jesse, que l'Amérique aussi était mariée avec lui. Et ce fut apparemment une joie pour beaucoup quand la bande de Jesse James, revigorée – sans son prudent frère aîné –, dévalisa le Chicago and Alton à Glendale, dans le Missouri, en octobre 1879.

Après avoir bousculé les joueurs de dames devant la boutique de Joe Molt, à cinquante mètres de là, plusieurs hommes avec des six coups étaient entrés dans la gare de Glendale, où Jesse avait fourré le canon de son revolver dans la bouche du chef de gare afin d'inciter ce dernier à accéder à toutes ses demandes, Jesse avait ensuite détruit avec un pied-de-biche l'appareil télégraphique (que Tucker Bassham avait pris pour une simple machine à coudre) et actionné le signal rouge en bordure de voie pour indiquer au machiniste que des passagers voulaient monter à bord. Après que Dick Liddil eut abordé la locomotive, Ed Miller défonça la porte de la voiture express avec une masse et les hors-la-loi raflèrent le liquide, les obligations et les titres, qu'ils entassèrent dans un sac à farine, avant de faire le partage à une dizaine de kilomètres de la ville ; chacun reçut 1025 dollars, bien plus que ce que la majorité d'entre eux pouvait gagner en un an. Le machiniste confia aux reporters des journaux que, avant de prendre la fuite, le chef du groupe était venu le trouver et lui avait déclaré : « Je n'ai pas retenu votre nom, mais moi, c'est Jesse James. »

Le prétexte qu'il avait invoqué était que fonder une ferme coûtait cher. Il s'était efforcé de persuader Frank de se joindre aux exactions de la nouvelle bande, mais Frank était rangé et intransigeant et lors d'une de leurs disputes, de plus en plus fréquentes, il avait même brisé une bouteille de bière sur un Colt que Jesse avait dégainé, exaspéré.

Frank ne faisait donc pas non plus partie du voyage quand, en

novembre, la bande mit le cap sur la banque d'Empire City. Il ressortit cependant que quelqu'un avait dû éventer leurs intentions, car une reconnaissance préalable dévoila la présence, à l'intérieur de l'établissement, de plus d'une dizaine d'habitants, tous équipés de plus de pistolets et de fusils qu'ils pussent raisonnablement en avoir besoin. Les bandits s'éparpillèrent donc, la majorité d'entre eux s'en retournant à leurs occupations quotidiennes comme à l'issue d'une excursion organisée, mais Jesse et Whiskeyhead Ryan se revirent en septembre 1880 pour attaquer la diligence du circuit touristique de Mammoth Cave, dans le Kentucky. Les sept passagers, dont le juge Rutherford Rountree et sa fille Lizzie, se virent sommés de descendre du véhicule sous la menace des armes et se firent délester de huit cent trois dollars ainsi que de leurs bijoux, parmi lesquels une bague de diamants, que Jesse devait par la suite passer au doigt de sa femme, et une montre en or qui avait été offerte au juge par le gouverneur du Kentucky et que l'on découvrit deux ans plus tard parmi les possessions d'un certain Thomas Howard, résidant à St Joseph dans le Missouri. Ryan sirota du whisky durant toute la transaction et, quand Jesse bondit en selle, complimenta les passagers pour leur bonne grâce et leva sa flasque à leur santé. Le juge Rountree reconnut plus tard en T. J. Hunt l'un des deux coupables et le pauvre homme passa dix-huit mois en prison avant que l'erreur du juge fut réparée.

Jesse exhiba la bague, la montre en or et l'argent à Frank, puis prit l'habitude de se pavaner en grande tenue aux abords du lieu de travail de son frère. Pour finir, la tentation d'un revenu plus aisé devint trop forte et Frank se joignit à Jesse et à Whiskeyhead Ryan lorsqu'ils tendirent une embuscade à un trésorier-payeur du gouvernement sur la route de Muscle Shoals, Alabama, en mars 1881, et partagèrent entre eux cinq mille dollars d'émoluments.

Par malchance, Frank fut aussitôt soupçonné d'avoir pris part à ce vol, le seul qu'il eût commis depuis Northfield en 1876, et ce fut seulement grâce à la rhétorique convaincante de son avocat, Raymond B. Sloan, qu'il échappa à la prison. Puis, le 26 mars, agrippé au bar en acajou d'une épicerie-saloon, Whiskeyhead Ryan engouffra douze huîtres, chacune arrosée d'un verre de tord-boyaux. Il devint hargneux, se fit arrêter et on trouva dans sa veste en daim plus d'or qu'un homme de sa condition n'eût dû en avoir. On télégraphia son signalement aux services de police de tout le pays et ceux de Kansas City répondirent par un câble adressé à l'État du Tennessee demandant l'extradition de William Ryan vers le Missouri.

Du jour au lendemain, les familles de B. J. Woodson et de J. D. Howard se volatilèrent de Nashville et, dans le courant de l'été 1881, Zee était de retour à Kansas City avec son fils et sa fille, respectivement âgés de six et deux ans, dans un pavillon de Woodland

Avenue. Jesse s'appelait désormais J. T. Jackson, en hommage à Thomas Jonathan « Stonewall » Jackson, le général confédéré, et Zee se sentait à nouveau minuscule par rapport à son mari, tributaire de lui. Elle avait le sentiment qu'ils déménageaient, vivaient, se cachaient à son gré, qu'elle rapetissait devant lui telle une ombre sous le soleil de midi, qu'elle n'était qu'un recoin anonyme dans les pièces que Jesse remplissait. Elle était capable d'imaginer la vie sans Jesse, mais elle savait que c'eût été une vie sans conséquence, sans surprise, sans risque, aussi terne et insipide que celle de la jeune fille qui brodait des initiales sur les mouchoirs et lisait Robert Browning à la lueur d'une bougie. Des années plus tard, Frank Triplett écrivit que Jesse « avait épousé une femme qui, bien qu'aimable, bonne et fidèle à tous les sens du terme, n'avait aucune volonté propre et dont l'esprit faible, malléable, sans résistance fut façonné par celui de son mari bien plus qu'il ne le modela. Si brave soit-elle, une telle personne est incapable de tout effort tant soit peu important et s'abandonne en général aux excuses et aux justifications plutôt que de prendre position et de condamner avec courage et fermeté. »

Zee n'eût pu qu'acquiescer.

Dans la nuit du 14 juillet, le shérif Pat Garrett se glissa dans une chambre endormie du ranch de Pete Maxwell et abattit le hors-la-loi de vingt et un ans connu sous le nom de Billy le Kid.

Et le 15 juillet, deux jours avant le deuxième anniversaire de Mary James, deux hommes circonspects, de taille et de qualité différentes, achetèrent deux billets de train pour Des Moines, Iowa, en wagon-lits, à bord du Chicago, Rock Island and Pacific. Ils ne devaient cependant pas rester assez longtemps dans le train pour parvenir à destination. Ils étaient trop habillés, comme c'était alors courant, même par un mois de juillet étouffant : ils arboraient tous deux un complet trois-pièces de style anglais, un chapeau mou à large bord, des bottes qui leur montaient jusqu'au mollet et un cache-poussière en lin blanc grand ouvert semblable à ceux que les vachers portaient pour protéger leurs jambes de pantalon de la crasse du bétail et se prémunir contre les escarilles et la suie dans les trains. Il n'était pas évident au premier abord qu'ils étaient armés de lourds Colt Navy ni que le plus guilleret des deux avait teint avec du cirage ses cheveux et sa barbe soigneusement entretenus.

Ils s'installèrent avec autorité dans la « voiture palace » comme on l'appelait, un opulent salon roulant pourvu de lustres. Les stores étaient encore baissés pour faire barrage à la lumière envahissante de la fin de journée et Jesse les écarta afin de jeter un coup d'œil aux bagagistes et aux policiers des chemins de fer sur le quai. Puis, une fois que le train se fut ébranlé, Jesse flâna d'une voiture à l'autre, se

baissant pour admirer le paysage, inclinant son chapeau à l'adresse des plus vénérables de ces dames et se détournant imperceptiblement dès qu'un employé des chemins de fer approchait.

Il interrompit la sieste de son compagnon à six heures pour lui suggérer de se rendre à la voiture-restaurant, où d'autres passagers se souvinrent ensuite qu'ils avaient discuté de l'attaque de la banque Davis and Sexton de Riverton, dans l'Iowa, survenue quatre jours plus tôt et que l'on attribuait alors à la bande de Jesse James, mais qui, les deux hommes étaient catégoriques, était en réalité le fait de Poke Wells et sa clique.

L'homme qui mangeait en face de Jesse était Ed Miller, le frère cadet mal dégrossi et inintelligent du défunt Clell Miller ; c'était aussi un bon ami de Charley Ford, qu'il avait présenté à Jesse à l'occasion d'une partie de poker en 1879 et avait depuis peu réussi à faire accepter dans la bande. Ed Miller ressemblait beaucoup à Clell : il avait des yeux marron, des cheveux brun café luisants, un faciès suffisant, vulgaire, et une large mâchoire qui paraissait assez solide pour enfoncer n'importe quelle porte en bois. Il se rencogna dans son fauteuil de la voiture-restaurant, comme dans un agréable mais trop rare bain chaud, et Jesse approcha une allumette de son cigare jusqu'à ce qu'une copie conforme de la flamme léchât le tabac. Ils parlèrent du nouveau gouverneur, Thomas T. Crittenden, un ancien colonel unioniste démocrate, dont la campagne de 1880 avait été financée par les compagnies ferroviaires. Dans son discours inaugural, en janvier, il s'était engagé au nom de l'État à débarrasser le Missouri de Jesse James et sa bande et Jesse affirma qu'il allait prendre des mesures afin de s'assurer de la loyauté de ses hommes.

« Pas question que vous vous en tiriez en négociant ou en passant des marchés, murmura-t-il. J'ai une femme et deux enfants, je dois penser à eux.

— Tu peux me faire confiance », jura Ed Miller.

Jesse se laissa aller contre le dossier de son siège, tortillant ses cheveux comme des lacets, son cigare vert pointé vers le plafond, et s'accorda un long moment de réflexion avant de répondre : « Je sais, Ed, je sais. »

Le chef de train, un homme d'âge mûr vêtu d'un uniforme et d'une casquette bleus, tapota leur table du doigt et les informa poliment que les cigares n'étaient autorisés que dans la voiture fumeurs. Jesse réagit avec affabilité et répliqua qu'ils avaient précisément l'intention de s'y rendre.

Peu après neuf heures du soir, l'omnibus marqua un arrêt à Cameron, un peu moins de soixante kilomètres à l'est de St Joseph, et deux hommes maussades et transpirants attifés de longs manteaux de laine firent leur entrée dans la voiture fumeurs, à l'intérieur de

laquelle, bien qu'ils eussent bavardé ensemble sur le quai, ils se séparèrent, le plus jeune allant prendre place à l'avant et le plus grand, juste devant Jesse et Ed Miller. L'homme assis à l'avant était Robert Woodson Hite, le cousin du Kentucky des James, et le plus proche de Jesse était Frank, qui s'était noirci les favoris avec du cirage et avait glissé dans ses bottes des talonnettes qui le grandissaient de cinq centimètres. Il leva son nez disproportionné et échangea un unique regard avec Jesse, puis alluma une cigarette et contempla les maisons de Cameron qui s'éloignaient lentement.

La gare suivante, dix-sept kilomètres plus au nord, était celle de Winston, à quelques centaines de mètres de laquelle, non loin d'un pont en pierre qui enjambait Little Dog Creek, Dick Liddil, Charley Ford et Clarence Hite, le frère de Wood, avaient attaché sept chevaux dans un taillis, après quoi Dick Liddil avait assigné diverses tâches à ses comparses plus nerveux que lui, tandis qu'ils longeaient la voie. Des grillons et des grenouilles vocalisaient dans les herbes et, à l'approche de la gare de Winston, des chants émanant de l'église presbytérienne leur parvinrent.

Sur le quai attendaient déjà Mr A. McMillan, un entrepreneur en maçonnerie, et quatre de ses ouvriers, parmi lesquels ses deux fils. On était vendredi soir, les cinq hommes rentraient chez eux dans l'Iowa et les blagues allaient bon train ; les hors-la-loi eurent soin de ne pas leur montrer leurs visages quand ils prirent pied sur le quai, le long duquel ils s'étaient répartis lorsque le phare de la locomotive vint jaunir leurs traits. McMillan et sa compagnie grimpèrent à bord, mais les trois autres hommes, renfrognés, ne bougèrent pas. Westfall, le chef de train, se suspendit par un bras au montant de l'avant-toit de la voiture fumeurs et cria : « En voiture ! »

Dick Liddil lui répondit qu'ils étaient simplement venus chercher quelqu'un, puis dès que le chef de train rentra à l'intérieur, ils bondirent à travers les jets de vapeur sur les plates-formes avant et arrière de la voiture de l'U. S. Express, juste derrière le tender.

Le chef de train s'avança dans le wagon fumeurs en s'accrochant aux sièges pour ne pas perdre l'équilibre quand le convoi se mit en branle, arquant les jambes comme un homme à cheval quand il s'arrêtait pour apposer une perforation en forme d'as de pique dans le billet d'un passager. Il ne remarqua ni les revolvers que tenaient Frank, ni le regard mauvais d'Ed Miller.

Le train n'avait parcouru qu'une quarantaine de mètres et Westfall vérifiait le titre de transport d'un passager endormi quand Frank remonta son foulard bleu sur son nez et se redressa en lançant : « Restez assis ! Que personne ne bouge ! » Quelqu'un s'esclaffa, croyant à une plaisanterie, et Frank ouvrit le feu dans tous les sens – dans le sol, dans le plafond, dans les lampes à gaz –, jusqu'à ce que les

quarante passagers fussent pelotonnés par terre, les bras croisés sur la tête, les oreilles sifflantes. Westfall se raidit lorsque les détonations éclatèrent et se retourna juste assez pour recevoir une balle entre les côtes. Il porta la main droite à sa blessure, puis tituba en gémissant vers la sortie, au milieu de la voiture enfumée, alors que Ed Miller et Wood Hite se joignaient à la fusillade ; mais à peine Westfall eut-il poussé la porte du wagon que Jesse l'abattit d'un tir qui n'avait rien d'accidentel et le chef de train s'écroula, heurta les marches métalliques et tomba sur la voie.

Frank McMillan et John Penn fumaient dehors à l'autre bout du wagon, dans la nuit de juillet, quand les coups de feu commencèrent. Ils s'accroupirent, une balle en plomb traversa la vitre au-dessus d'eux, étoilant le verre, et John Penn se releva pour jeter un coup d'œil à l'intérieur, puis se baissa à nouveau.

« Qui c'est ? l'interrogea McMillan.

— Je ne sais pas », répondit Penn.

Frank McMillan se tordait le cou pour voir dans le wagon quand une balle le frappa au front au-dessus de l'œil droit et mit un terme à sa vie. Les freins pneumatiques crissèrent, son corps s'affaissa et McMillan tomba lui aussi du train qui décélérait.

Pendant ce temps, Jesse, Wood Hite et Ed Miller fendaient la fumée des pistolets et couraient vers l'avant en direction de la voiture de l'U. S. Express, tandis que Dick Liddil et Clarence Hite escaladaient un tas de charbon pour arriver jusqu'à la locomotive afin de faire en sorte que le train ne dépassât pas les chevaux. Mais l'un des cheminots ayant déclenché les freins pneumatiques, Dick Liddil dut enjoindre au machiniste de relancer lentement le train jusqu'à ce qu'il fut au-dessus de Little Dog Creek.

Charley Ford, grimé, se tenait devant l'entrée du compartiment à bagages, un pistolet armé près de l'oreille ; il se poussa à la vue de Jesse, qui entra dans la porte en planches comme si ses os étaient en bois massif et l'envoya battre contre une caisse. Il écarta d'une baffe Frank Stamper, le chef bagagiste, puis défonça la porte intérieure comme Charles Murray, le convoyeur de l'U. S. Express verrouillait la porte extérieure. Ed Miller plaqua Stamper contre un mur et appuya le canon de son revolver contre la joue du chef bagagiste.

« Dégage ! » gronda-t-il.

Stamper sortit et fixa la barbe grise postiche que Charley Ford avait nouée au-dessus de ses oreilles, puis Frank James, qui marchait à la hauteur du train sur le ballast, attrapa le chef bagagiste par la jambe et le fit choir sur les fesses au bord de la plate-forme.

« Reste assis », intima-t-il.

Jesse extorqua à Murray la clef du coffre de l'U. S. Express en lui expliquant qu'ils avaient déjà tué un homme et qu'ils n'avaient donc

rien à perdre à lui brûler la cervelle à lui aussi. La seule source de lumière dans le compartiment était une lampe à pétrole suspendue à un crochet et malgré la minutie avec laquelle Jesse amassa plus de trois mille dollars dans un sac à céréales, il passa à côté d'un magot bien plus considérable en lingots d'or et se le reprocha pendant une semaine. Puis il se tourna vers Murray.

« Mets-toi à genoux, ordonna-t-il.

— Pourquoi ? rétorqua le convoyeur avec un regard furieux.

— Tu devrais prier, je vais te descendre.

— Hein ?! s'exclama Ed Miller.

— À genoux ! » répéta Jesse.

Murray recula un peu.

« Il faudra m'y forcer, protesta-t-il.

— Fort bien », acquiesça Jesse, avant de décocher par surprise un coup de crosse sur la tête de Murray, qui s'effondra comme un paquet de vêtements vides.

Jesse considéra avec mépris l'homme qu'il avait si facilement assommé et arma son pistolet, qu'il plaça contre la tête de Murray.

« Ne tire pas ! » s'écria Ed Miller.

Jesse sourit, ramena en avant le chien de son pistolet et ramassa le sac à céréales.

« Ne t'avise pas de me dire ce que je dois faire », lâcha-t-il avant de sauter de la voiture de l'U. S. Express.

Ce fut le signal du repli. Les bandits s'élancèrent à travers les herbes hautes et se fondirent dans la nuit, avant de couper leurs rênes au lieu de les détacher et de s'enfuir en direction du sud à travers bois.

Les patrons de presse de Chicago, piqués au vif que leur ville perde des immigrants au profit de St Louis et de Kansas City, montèrent en épingle cette attaque et proclamèrent que « dans tout autre État que le Missouri, on n'eût jamais toléré les agissements des frères James pendant douze ans ». Bien que le Missouri fût surnommé « l'État des voleurs » ou encore « le paradis des hors-la-loi », le gouverneur n'avait l'autorité d'offrir que trois cents dollars pour la capture du desperado. Thomas T. Crittenden écrivit par la suite : « Partant du principe que Jesse James et sa bande poursuivaient leurs menées criminelles par goût du lucre, parce qu'elles leur rapportaient souvent de fortes sommes, je résolus d'offrir une récompense de 50 000 dollars (tant pour chaque capture, tant pour chaque condamnation), ce qui, à mon sens, induirait un ou plusieurs des membres de la bande à "moucharder" ou à dénoncer leurs complices. Étant donné que l'argent était la motivation première de leurs activités délictueuses, j'étais convaincu qu'une récompense élevée finirait par séduire ceux d'entre eux qui étaient las de cette vie et, plus encore, las

de cette fuite en avant dans la violence et le crime sous la conduite d'un chef désespéré. »

Il organisa une rencontre avec les directeurs des compagnies de chemin de fer et de messagerie et les persuada de contribuer à un fonds commun dans lequel il pourrait puiser afin de proposer des récompenses de cinq mille dollars pour l'arrestation et la condamnation de toute personne ayant pris part aux attaques de Glendale et de Winston et cinq mille de plus pour quiconque livrerait Frank ou Jesse James.

L'attaque du Chicago and Alton, le 7 septembre, à Blue Cut, était, pour Jesse, une façon de « cracher à la face » du gouverneur et une fois encore, la bande des frères James avait réussi son coup. Jesse avait regagné son pavillon de Kansas City en compagnie de Frank, Clarence Hite et des deux frangins Ford du comté de Ray, et aux yeux de Zee, tout eût pu se poursuivre indéfiniment ainsi : Jesse aurait continué à s'absenter des jours et des semaines de suite, puis à revenir avec la gaieté et la bonne humeur d'un homme jouissant de la fortune et de la jeunesse. Zee n'aimait pas cette vie, mais elle ne se plaignait pas ; elle se contentait de déchiffrer les messages que recelaient les feuilles de thé, de rire quand la situation lui semblait l'exiger, puis de se retirer avec son tricot telle une mère indulgente et d'attendre que Jesse entrât dans la chambre en boitant et lui soufflât : « Couche-toi, va... »

Plus tard, dans la nuit, elle s'était éveillée, la couverture en patchwork remontée jusqu'au menton, et l'horloge à balancier avait sonné trois heures. Elle s'était emmitouflée dans un peignoir et appuyée contre le chambranle de la porte de leur chambre. Jesse était assis sur une chaise à barreaux à côté de la fenêtre. Il chiquait du tabac et avait l'air d'observer la lune. Des gouttes d'eau figuraient des roseaux sur la vitre embuée et le vent ébouriffait les arbres. Les pensées nocturnes de Jesse paraissaient arpenter la pièce. Il avait les yeux rivés sur la rue. Un revolver armé reposait en travers de son genou, mais il n'y prêtait pas plus d'attention qu'un fumeur à sa cigarette.

Zee contempla Jesse assis là pendant plusieurs minutes sans dire un mot, puis elle sentit qu'on l'épiait et aperçut Bob Ford dans un coin de la pièce. Il lui lança un regard malveillant, puis s'évanouit dans les ténèbres et elle entendit la porte treillissée se refermer.

DEUXIÈME PARTIE

Oiseaux de nuit

Septembre-décembre 1881

Ils n'étaient pas de ces bandits de grand chemin ordinaires, sans foi ni loi, si typiques dans l'Ouest ; c'étaient plutôt des Robins des Bois modernes, qui volaient aux riches et donnaient aux pauvres ; qui n'ôtaient la vie que pour protéger la leur ou leur liberté ; qui ne s'adonnaient à aucun des vices fréquents chez la canaille ; qui ne faisaient qu'un usage modéré de l'alcool, du tabac ou de la grossièreté et qui, à bien des égards, eussent pu être des citoyens modèles s'ils avaient eu une vocation honnête et si leurs vies n'avaient été entachées de vols et d'effusions de sang.

EDGAR JAMES

La vie, les aventures, les hold-up et les attaques de trains ou de banques des bandits de grand chemin les plus farouches du monde – les célèbres frères James

Afin de procurer un alibi à Frank, Annie Ralston James s'était rendue à Sonora, en Californie, avec leur fils de trois ans, Rob (que ses parents, à cette époque, habillaient en fille et appelaient Mary), et avait envoyé à ses parents des lettres décrivant les attractions touristiques que Frank et elle avaient visitées. Mais elle revint à Kansas City peu après l'attaque de Blue Cut et signa le registre de l'hôtel St James ; le 14 septembre alors qu'Annie et leur « fille » patientaient dans un phaéton, Frank prit congé de Zee dans la cuisine du pavillon. Jesse, qui désavouait leur fuite vers l'Est, ne bougea pas de son rocking-chair dans le jardin, mais Zee nota des adresses auxquelles on pouvait leur écrire à Chattanooga et à Baltimore, tandis que le cadet des Ford se creusait la mémoire pour faire part à un Frank lugubre de tous les renseignements qu'il avait glanés au fil de ses lectures concernant les villes de la côte. Bob lui raconta que la diphtérie faisait rage à Salem, en Caroline du Nord, parce que le système d'égouts n'était pas à la hauteur. Raleigh était une ville morte, dénuée d'établissements manufacturiers de quelque importance. Et Richmond, en Virginie, était apparemment en quarantaine du fait d'une épidémie de variole. Frank se borna à faire tourner son chapeau entre ses mains noueuses.

« Eh bien, la prochaine fois que je prévoirai un voyage, je saurai à qui m'adresser, grinça-t-il.

— Je voulais seulement rendre service », répliqua Bob avec une moue boudeuse en se servant une autre tasse de café.

Zee sortit pour embrasser Annie et serrer Rob contre son sein, puis administra à Frank un baiser qu'il endura comme une purge, en lançant un coup d'œil furibond en direction du jardin où son frère cadet détourna la tête avec colère.

« Je ferais mieux de partir pour la gare », lâcha Frank et, quelques minutes plus tard, sa famille et lui avaient disparu.

Bob observa par la fenêtre de la cuisine le phaéton qui s'éloignait, puis plongea sa tasse à café dans l'eau de vaisselle et se dirigea l'air de rien vers l'étendoir à côté duquel Jesse siégeait dans un fauteuil à bascule au milieu des herbes folles qui s'élevaient jusqu'à la hauteur de l'assise. Bob s'apprêtait à suggérer à son hôte de se dégoter une chèvre pour tondre un peu le jardin, mais avant qu'il eût le temps de formuler sa phrase, Jesse lui confia :

« Mon frère et moi, on se parle à peine, ces jours-ci. Je me rappelle, il y a eu des années d'affilée, c'était tout juste si on était poli l'un envers l'autre. Mais je finirai par me sentir seul sans lui, je l'inviterai et moins d'une semaine plus tard, ce bon vieux Buck sera là. On a comme qui dirait une sorte d'accord. » Il leva les yeux vers Bob et se tortilla dans son fauteuil. « C'est pour ça que je ne lui ai pas dit au revoir.

— Je n'allais pas faire de commentaire à ce propos. »

Jesse coula une main dans une boîte à biscuits en métal sous le rocking-chair et brandit deux serpents ondulants sous le nez de Bob.

« Ça t'a foutu la trouille ?

— J'ai juste été un peu surpris. »

Les serpents remuèrent leur langue fourchue et agitèrent la tête de droite et de gauche comme s'ils cherchaient des proches au milieu d'une foule.

« Ceux-là ne sont pas assez charnus à mon goût et c'est l'enfer pour les vider, mais si tu les dépiautes et que tu les fais frire dans de l'huile avec de l'ail – miséricorde, ce que c'est bon.

— Je n'ai jamais eu faim à ce point-là. »

Jesse laissa les serpents ramper sur ses manches, flairer son gilet, puis redescendre dans les plis de son pantalon en laine. Il déplaça un canif pourvu d'une lame d'une dizaine de centimètres avec laquelle il souleva la tête marron du plus foncé des deux serpents, qui se déroba et glissa le long de sa cuisse.

« Il doit bien y avoir une douzaine de ces bestioles dans le jardin. Parfois, le soir, je sors pieds nus et je les écoute se carapater dans des endroits où ils se croient à l'abri. Et ensuite, je les attrape avec mes orteils pour leur montrer qu'on n'échappe pas à Jesse James. » Il orienta vers lui la tête de l'un des serpents avec le couteau et déchiffra l'expression cruelle du reptile, qui se faufila sous la lame et sinua jusqu'à son coude. « Je leur donne des noms.

— De quel genre ?

— D'ennemis. Je leur donne des noms d'ennemis. » Il disposa avec soin les serpents sur le bras du fauteuil et les décapita avec le canif. Leurs corps se recroquevillèrent et leurs queues battirent son poignet. Il jeta les têtes dans l'herbe. « Va dire à Clarence et à Charley de rassembler leurs affaires.

— Moi aussi ? »

Jesse décocha à Bob un regard acéré, puis se radoucit : « Toi, tu peux rester. »

Cet avis de congé piqua Clarence Hite au vif et il se chicana avec Bob quand celui-ci le réveilla de sa sieste.

« Je suis son cousin ! se plaignit-il. Son père était le frère de...

— Ta mère, compléta Bob.

— Exactement ! Comment ça se fait que c'est moi qui dois trisser ? »

Charley ensacha des navets et des courges qu'il avait cueillis dans le potager.

« Connaissant Jess, c'est qu'il doit avoir une sale corvée de derrière les fagots en réserve et c'est Bob l'innocent qui va devoir se la fader.

— Je le ferai volontiers, assura Bob. Allez savoir pourquoi. Je crois que je suis simplement quelqu'un de noble et de bien intentionné. »

Clarence se mit à tousser et expectora dans son mouchoir. Il contempla son crachat, puis s'essuya la bouche.

« Il aurait bien choisi Clarence, mais il devait avoir peur de retrouver des glaviots dans sa soupe, railla Bob.

— En tout cas, riposta Clarence en rempochant son mouchoir souillé, ce n'est pas pour ta bonne âme qu'il t'a demandé de rester. »

Il cala ses pieds dans ses étriers en bois et sortit de l'écurie à cheval tandis que Charley guidait sa jument hors de sa stalle.

Jesse tenait les serpents au-dessus du bac à compost et les laissait dégoutter sur des feuilles de maïs et des plantes grimpantes.

« Clarence ? héla-t-il. Dis à ton père que je serai dans le Kentucky en octobre et que je viendrai peut-être tirer quelques oiseaux avec lui.

— Pourquoi Bob, lui, il a le droit de rester ? protesta Clarence.

— Bob va déménager mon bazar un peu plus loin dans une autre baraque. »

Charley fit un clin d'œil à son frère.

« Tu vois ?

— Ça ne me dérange pas, prétendit Bob (alors que si). Ça s'annonce comme une véritable aventure. »

Il arracha un brin de vulpin qu'il dépouilla de ses épillets avec les dents. Charley sauta sur sa jument.

« Si jamais tu as besoin de moi pour une virée ou pour... faire de la fumée quelque part, on peut généralement me trouver chez ma sœur – Mrs Martha Bolton – à sa propriété de Harbison », déclara-t-il à Jesse.

Jesse hocha la tête et sourit.

« Je garderai ça en tête.

— Et moi, tu sais où je serai », ajouta Clarence.

Jesse entreprit de se diriger vers le pavillon en claudiquant.

« Ça m’a fait plaisir », commenta-t-il.

Puis arrivé sous la véranda, il darda vers Bob un regard sourcilieux, comme s’il s’interrogeait déjà sur le bien-fondé de sa décision.

« Toi, petit, tu as des paquets à faire », fit-il.

Et Bob lui emboîta le pas avec résignation.

Ils déménagèrent au 1017 Troost Avenue pendant la nuit, afin que le voisinage ne puisse pas les observer ni inventorier leurs possessions, et Bob porta à lui seul la majeure partie de ce que Jesse appelait son bazar. Il pensait qu’après ça, Jesse lui accorderait huit heures de sommeil, suivies d’un au revoir distrait, mais Jesse n’y fit pas allusion, ni ce soir-là, ni le lendemain matin, et au bout de sa seconde journée au sein du foyer de J. T. Jackson, Bob se prit à espérer qu’on ne le renverrait pas et qu’on l’accepterait dans la famille comme un cousin sympathique qui tiendrait lieu d’homme à tout faire pour Zee. Bob suivait Jesse partout, le filait lorsqu’il partait faire un tour en ville, le guettait depuis une stalle de l’écurie. Quand Jesse étrillait l’un de ses chevaux, Bob étrillait celui d’à côté. Quand Jesse fumait un cigare, Bob fumait un cigare identique. Ils se balançaient de concert dans leurs fauteuils à bascule sur la véranda, se rendaient ensemble au Topeka Exchange, un saloon où Jesse mettait parfois presque une heure à venir à bout d’un verre de bière, ce qui ne l’empêchait pas d’affirmer ensuite qu’il était pompette. Bob ne condescendait que rarement à exprimer son opinion lorsqu’ils discutaient. Quand on lui parlait, il souriait en se dandinant ; quand Jesse palabrait avec quelqu’un d’autre, Bob enregistrerait leur dialogue tel un secrétaire, relevant chaque inflexion, décodant chaque geste, chaque frôlement, comme s’il ambitionnait de rédiger une biographie du hors-la-loi ou s’il cherchait à l’imiter.

Un soir, Bob, Jesse et le fils de celui-ci, Tim, longèrent un chemin de halage avec des cannes à pêche en bambou et lancèrent leurs lignes dans le Missouri afin de pêcher quelques poissons-chats. Jesse descendit la berge et pataugea dans l’eau peu profonde, une chique dans la joue, le pantalon retroussé, enfonçant les pieds dans la vase froide du fond qui s’insinuait entre ses orteils et se soulevait en nuages

marron autour de ses mollets blancs. Bob joua les nounous avec Tim sur la rive humide en pente raide, attrapant tour à tour des insectes de sa leste main gauche, puis de sa rapide main droite. Tim lui demanda le nom du pays jaune de l'autre côté de l'étendue verte tourbillonnante du fleuve et Bob lui répondit le Kansas. Tim montra du doigt le nord-ouest. Le Nebraska. Bob s'accroupit tout près de l'enfant, comme si l'oreille de celui-ci était une fleur odorante.

« Voilà ce qu'on va faire : tends ton bras comme ça, déplie ton doigt, je vais te faire tourner dans le sens des aiguilles d'une montre. En face de nous, c'est l'Iowa. Toujours l'Iowa. Toujours l'Iowa. L'Illinois. Tu as déjà entendu parler de Chicago ?

— Oui.

— Eh bien, Chicago, c'est quelque part dans l'Illinois.

— Je voulais dire, non, je n'en ai jamais entendu parler.

— Tu ne connais pas Chicago ? »

Tim haussa les épaules.

« En fait, Chicago n'existe pas, mentit Bob. J'inventais juste. » Tim lui jeta un regard bizarre, mais Bob poursuivit : « Maintenant, tu es sur un radeau sur le Mississippi, tout à l'est de l'État du Missouri. Tu descends vers le sud. Encore. Quincy. Alton. St Louis. Cape Girardeau. Le fleuve Ohio et Miss Mississippi convolent, la miss grossit, tu dépasses le Kentucky en un clin d'œil – c'est l'affaire d'une soixantaine de kilomètres –, puis le Tennessee, pendant encore soixante kilomètres, puis ça tourne et c'est l'Arkansas, l'Arkansas, l'Arkansas ! Et ensuite, gare à ton scalp, fiston, tu te retrouves en territoire indien ! Choctaw, Chickasaw, Cherokee, Creek et Séminole, des milliers de peaux-rouges qui s'égosillent et qui te tirent des flèches dessus ! »

Jesse avait regagné la rive et escaladait la berge ; il avait à la main une branche d'érable, dont il arracha les rameaux pour en faire un bâton. Il entendit la leçon de géographie et adressa à Bob un sourire brunâtre maculé de tabac. Le soleil avait disparu et seule une lueur orange au-dessus du Kansas rappelait encore son existence. Jesse considéra les lignes et demanda si ça avait déjà mordu.

« Je n'ai rien senti pour l'instant, Jess.

— Les petits lapins ont de grandes oreilles, Bob, l'admonesta Jesse.

— Dave, se reprit Bob. Peut-être qu'il ne fait pas encore assez nuit, Dave. »

Jesse ouvrit son canif et tailla son bâton en pointe en le tenant si près de ses yeux qu'il louchait. Les copeaux clairs tombaient dans le fleuve deux ou trois mètres en contrebas et s'éloignaient en flottant. Une fois le bâton appointé, il le donna à Tim.

« Tu veux jouer avec ? »

Sans répondre, l'enfant dévala la berge herbue jusqu'à l'eau et

jeta la flèche dedans. Jesse soupira en lorgnant son bâton emporté par le courant, puis ôta le couvercle d'un bocal à conserves qui n'était pas là la dernière fois que Bob avait regardé. Il s'en dégageait une odeur de bière blonde. Jesse but et s'essuya la bouche et la moustache sur sa manche.

« Tu en veux ? » proposa-t-il à Bob.

Bob avala une goulée, mais inclina trop le bocal et se renversa de la bière sur le menton.

« C'est bon ? » s'enquit Jesse.

Bob sourit. « C'est le petit Jésus en culotte de velours. »

Jesse lui fit les gros yeux pour ce blasphème, puis s'appuya en arrière sur un coude en faisant cliqueter des pierres dans sa main.

« On est pieux dans ta famille, Bob ?

— Ciel, oui ! Mon père est pasteur à temps partiel.

— Riche ou pauvre ? »

Bob réfléchit.

« Prospère, je dirais. Il pourrait me filer plein d'argent, mais sa philosophie, c'est qu'il est bon que ses fils en bavent un peu, histoire de ne pas finir pourris gâtés.

— Un homme de principes.

— C'est comme ça que se définissent les gens qui cherchent en fait à vous brimer. »

Tim frappa la surface du fleuve avec une planche échouée.

« Qu'est-ce que tu fabriques là-bas en bas ? » l'apostropha Jesse. L'enfant répondit qu'il laissait des vairons lui chatouiller les doigts. « Ne te trempe pas trop, espèce de petit sacripant », le gourmanda Jesse, qui, après un instant de réflexion, se retourna vers Bob. « Tu as déjà rencontré Zerelda ? Mrs Samuels.

— Je n'ai pas eu ce plaisir.

— Ce n'est pas rien, ce que le Bon Dieu a accompli en sa personne. Une géante. Deux mètres cinquante de haut. Si ça avait été un homme, elle serait gouverneur aujourd'hui. »

Jesse se mit en quête de ses chaussettes rouges et les enfila sans prendre la peine d'enlever la vase qu'il avait sur la plante des pieds et les chevilles. Puis il propulsa ses pieds dans ses bottes et rentra le bas de son pantalon gris à l'intérieur.

« Tu as déjà entendu des rumeurs comme quoi Frank et moi on n'aurait pas le même père ?

— Oui.

— Il se raconte que c'est la raison pour laquelle mon père est parti pour l'Ouest au moment de la ruée vers l'or – parce qu'il avait trop honte. Qu'est-ce que tu penses, de cette histoire ?

— Personnellement, ça m'intéresserait plus de savoir ce que toi, tu en penses... »

Jesse le fusilla du regard et gronda :

« J'en pense que c'est un foutu mensonge.

— Dans ce cas, je suis du même avis et si un jour la question vient sur le tapis, je ne souffrirai pas qu'on dise le contraire. » Bob quitta son tuyau de poêle et gratta l'indentation circulaire que le chapeau avait laissée dans sa chevelure brun roux. « Puisqu'on en est à se raconter des histoires, tu connais celle sur la bande des frères James qui dévalise un train ?

— Tu ne me donnes pas assez de précisions.

— C'est une histoire drôle. »

Jesse fit non de la tête, porta le bocal à sa bouche et but un grand trait de bière.

« Voilà, c'est Jesse James et sa bande qui dévalisent un train et, comme en vrai, ils passent à travers les voitures et dans l'une, il y a ce pasteur quaker, tu sais, un vieux schnock avec une grande barbe et un sale caractère... Un vrai rabat-joie. Il est avec son épouse, très collet monté, et elle tremble de frousse à côté de lui, pendue au bras de son mari et tout ça. Tu es sûr que tu ne l'as jamais entendue ?

— Je t'aurais déjà interrompu.

— Comment c'est, après ? Que je ne me plante pas... Ah ! Je crois que c'est toi, tu es dans le wagon et, évidemment, tout le monde est mort de trouille et tu gueules : “Je suis Jesse James ! Je vais vous piquer votre fric ! Je vais vous piquer vos montres et vos bijoux ! Je vais vous piquer tout ce que vous avez !” La femme du pasteur grince des dents, le vieux schnock la réconforte et là, tu ajoutes : “Et ensuite, je vais passer dans l'allée et je vais violer toutes les femmes !”

— Je n'aime pas la direction que prend cette histoire.

— Oui, mais tout le monde sait que ce n'est pas vrai, Jess ; c'est pour de rire. Après que tu aies dit ça, le Quaker se lève et il fait : “Vous n'allez tout de même pas violer la femme d'un pasteur !” Et c'est là que c'est drôle : son épouse se fiche en colère contre lui, elle lui envoie un coup de coude et elle le rabroue : “Tais-toi, Homer ! C'est le train de Jesse, laisse-le le dévaliser comme il veut !” » Bob jeta un coup d'œil en biais à Jesse et vit qu'il ne riait pas. « Tu ne trouves pas ça marrant ?

— Diable, pourquoi je trouverais ça marrant si ce n'est pas vrai ?

— Une blague, ça n'a pas besoin d'être vrai, Jesse.

— Alors il va falloir que tu m'expliques pourquoi je devrais rire.

— C'est bon, oublions ça », trancha Bob avec irritation.

Il eut aussitôt le sentiment d'être en danger, car son impudence était manifeste, l'expression de Jesse fermée et Bob entrevit la possibilité qu'un gosse le retrouvât dans le fleuve un de ces quatre matins. Ses cheveux flotteraient dans l'eau, son corps putride enflerait jusqu'à ce que les boutons de ses vêtements sautent, un orme abattu

par le vent lui emporterait un œil, puis le Missouri abandonnerait son corps sur une digue où des escargots palperaient sa peau de leurs cornes froides et des écrevisses rouges lui pinceraient les chevilles.

« Je ne voulais pas paraître cassant », s'excusa-t-il.

Jesse rajusta simplement les manches de sa veste et déclara.

« J'ai une bonne histoire pour toi et elle est aussi vraie que deux et deux font quatre. Ça te donnera un exemple de type que Frank et moi on a remis à sa place, et elle ne prête pas à tergiversations. Une fois, moi et Frank on chevauchait à travers la campagne et comme on avait faim, on s'est arrêtés dans une ferme et on a demandé à la veuve à qui elle appartenait si elle pouvait nous servir à dîner.

— Ah, celle-là, coupa Bob.

— Tu l'as déjà entendue ?

— Rien qu'une vingtaine de fois. »

Jesse se tut, pareil à une machine qu'on vient d'éteindre.

« Mais j'adorerais quand même t'entendre la raconter, ajouta Bob. J'imagine que tu sauras la rendre encore plus intéressante. »

Jesse reprit :

« Je lui ai dit que je la paierais volontiers, mais elle a répondu que ce n'était pas la peine, vu qu'on avait l'air de bons chrétiens, elle ferait une bonne œuvre. Fiston, je peux te dire qu'on a fait un repas succulent. Elle s'était vraiment mise en frais. Mais Frank a vu qu'elle pleurait et quand il lui a demandé pourquoi, elle nous a expliqué qu'elle avait hypothéqué sa propriété et que le créancier devait arriver d'une minute à l'autre pour prendre possession des lieux. Et elle qui n'était qu'une pauvre veuve ! Tu imagines ? Du coup, Frank et moi, on insiste pour payer et tu sais combien on lui donne ?

— Assez pour rembourser l'hypothèque.

— Effectivement, tu l'as déjà entendue.

— Mais personne ne m'avait jamais dit que le repas était délicieux. C'est fascinant.

— Donc on lui donne ce qu'il lui fallait, puis on part et sur le chemin, qui on croise ? Le créancier. Il nous salue, mais il ne fait pas attention à nous, tellement il est impatient de mettre la main sur cette ferme. Bien sûr, à sa grande surprise, la veuve lui rend son argent et en un rien de temps, il repart en sens inverse, une bosse sous le manteau à la place du portefeuille, un sourire un peu plus pincé sur le visage. Et à ce moment-là, Frank et moi, on sort des bois, on le détrousse et on récupère tout notre argent ! »

Jesse partit d'un rire tonitruant de bûcheron et se claqua même la cuisse.

« Et tu prétends que c'est une histoire vraie...

— Mais oui !

— Jesse !

— Tu me traites de menteur ? »

Tim remonta du fleuve en feignant d'être quelque chose qu'il n'était pas et, lorsqu'il eut rejoint les deux hommes, lâcha sur un ton détaché : « J'ai vu ton bouchon couler, cousin Bob. » Jesse oublia aussitôt sa colère pour se consacrer avec ferveur à la pêche. Il rembobina la ligne en enroulant le fil autour de sa main droite et vérifia l'hameçon de Bob. La mystérieuse substance malodorante que Jesse avait utilisée en guise d'appât n'était plus là et il prit sur lui de la renouveler en recueillant à l'intérieur de sa joue un bout de chique qu'il piqua sur l'hameçon ; après quoi il s'accorda quelques grandes gorgées de bière, prit Tim sur ses genoux et nicha son menton barbu dans le cou de l'enfant en faisant des bruits de mastication à l'oreille pour le faire rire.

« Tu sais faire un feu, Timmy ? lui demanda Jesse.

— Oui.

— Bob va dire que tu mens, si tu ne lui montres pas. »

L'enfant se pencha en avant pour regarder Bob.

« Je sais faire.

— Alors fais-en un pour nous. Prouve au cousin Bob que tu as six ans. » Jesse fournit des allumettes à Tim, qui s'éloigna vers les arbres pour ramasser du petit bois et des bûches pourries. Jesse siffla encore quelques rasades de bière, puis boucha le bocal avec du papier huilé et revissa le couvercle. « Tu te souviens de John Newman Edwards ?

— Le type du journal, acquiesça Bob.

— Quand il bambochait, c'était pendant deux ou trois semaines de rang – il se saoulait jusqu'à en être aveugle ; et quand il rentrait à Kansas City, il disait : "J'ai fait une équipée en territoire indien." Ça me faisait toujours sourire d'entendre ça.

— J'ai fait une équipée en territoire indien », répéta Bob pour s'assurer qu'il avait bien compris.

Il y eut un silence, puis Jesse fit observer : « Garfield meurt vraiment avec bravoure », avant d'évoquer les entrevues avec Charles J. Guiteau publiées dans la presse.

Le 2 juillet, le président James A. Garfield était entré dans la gare de Baltimore en compagnie du secrétaire d'État James G. Blaine afin d'attraper un train matinal à destination de Long Branch, New Jersey, où Lucretia, l'épouse du président, était en convalescence. Les deux hommes avaient traversé la salle d'attente pour dames sans remarquer un évangéliste dérangé – et, plus généralement, un scélérat – du nom de Charles J. Guiteau, qui avait passé les trois mois précédents à les harceler pour être nommé consul à Paris et qui, depuis juin, avait entrepris des préparatifs en vue de « mettre sur la touche » le président républicain. Guiteau s'était approché de Garfield par derrière, avait ajusté son revolver British Bulldog de calibre .44 et tiré

une balle dans le dos du président, puis une autre dans le bras, alors que Garfield tentait de se retourner et s'écriait : « Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est ? » Guiteau s'était ensuite esquivé hors de la gare, avant d'être appréhendé par un policier à qui il avait glissé : « Pas d'esclandre, mon ami, pas d'esclandre. Je souhaite aller tout droit en prison. »

Jesse savait beaucoup de choses à propos de Charles J. Guiteau : qu'il mesurait un mètre soixante-cinq, qu'il avait trente-neuf ans et qu'il avait par le passé affirmé avoir pour employeur Jesus Christ & Co. C'était un escroc, un représentant en assurances, un encaisseur de dettes, un membre du barreau de l'Illinois ; il ne réglait pas ses notes d'hôtel, avait publié un ouvrage religieux intitulé en toute simplicité *La Vérité* et avait fait don de ses œuvres complètes, ainsi que de son calibre .44 à la bibliothèque du département d'État.

En grandissant, Jesse James Jr devint un homme séduisant, mais c'était alors un garçon grognon au physique ingrat, aux cheveux blond cendré hirsutes, qui faisait toujours la moue. Il avait toutefois rassemblé du bois avec un certain savoir-faire et ce fut avec des gestes de grand-père que, à croupetons, il promena une allumette de part et d'autre du tas de branchages pendant que son père continuait à parler de l'assassinat de juillet et que Bob l'écoutait telle une dame de compagnie.

Tim se laissa choir sur les genoux de son père et lança à Bob :

« Tu le vois, le feu ?

— Il brûle bien, dis donc.

— Je l'ai fait tout seul, l'informa le garçonnet.

— Oh ! s'exclama Jesse. Je viens de sentir quelque chose. Il se pourrait que j'aie une touche. »

Bob referma avec prudence ses doigts sur la canne en bambou et fixa l'eau noircie par la nuit. La lune était cachée et la soirée se rafraîchissait. Tim jeta un caillou, que le fleuve engloutit goulûment.

« Ne fais pas ça, fiston, le sermonna Jesse. Tu vas effrayer les poissons.

— Papa, je me nuis. »

Jesse s'esclaffa.

« Tu veux dire : "Je m'ennuie." »

— Oui. »

Jesse serra l'enfant contre lui avec son bras droit.

« Tu vas voir, un poisson va finir par mordre et tu seras tout excité.

— J'aime pas la pêche.

— Bien sûr que si. Moi, j'aime. Tu n'as pas le choix. »

L'enfant haussa les épaules et se blottit contre la veste en laine de son père. Bob dévissa le couvercle du bocal à conserves et lampa le

fond de bière tiède. Le seul bruit était celui du fleuve.

« Tu sais ce qu'on est, Tim ? reprit Jesse. On est des oiseaux de nuit. On sort la nuit et on monte la garde pour que les gens puissent dormir en paix. On ouvre grands les yeux ; rien ni personne ne nous échappe.

— J'en tiens un ! s'exalta Bob.

— Tu en es certain ?

— Il fait son poids ! »

Bob avait ferré au premier frémissement, puis bondi sur ses jambes tandis que sa canne se courbait jusqu'à décrire une parabole. Campé à côté de lui, Jesse luttait manifestement contre la tentation de lui arracher la perche de bambou des mains.

« Ne tire pas comme un sourd, petit. Remonte-le en douceur. »

Comme la canne n'était pas équipée d'un moulinet, Bob la coinça sous son pied et ramena la ligne de la main droite en scrutant le fleuve en contrebas de la berge, mais sans apercevoir sa prise. Il l'entendait se débattre à la surface et entreprit de haler sa prise à deux mains ; enfin, dans un suprême effort, il hissa sur la rive un poisson hideux d'une espèce dont l'extinction semblait n'avoir que trop tardé. À la lueur du feu, la créature était orange, ronde comme un gros chien et pourvue d'antennes pourpres qui remuaient comme des pouces au-dessus de ses yeux. Tim recula contre les jambes de son père, mais Jesse s'accroupit pour examiner l'animal.

« Bon sang, il est rudement moche ce bestiau. »

Imperturbable, en dépit de l'hameçon cruellement planté dans sa mâchoire, le poisson continuait à ouvrir et fermer la gueule avec des cliquetis, sa queue rouge et ses ouïes ondulaient, son œil bleu vitreux fixait calmement les pêcheurs avec une expression accusatrice. Pour finir, gagné par le dégoût, Jesse cracha : « Tue-le, mon garçon. »

Et Bob s'exécuta. Il empoigna un tison enflammé et larda le poisson de coups jusqu'à ce que Jesse lui intimât de cesser. Puis il dévisagea Bob comme s'il venait de recevoir un signe et agirait désormais en conséquence.

Le lendemain, comme il s'y attendait, Bob fut renvoyé chez lui après des adieux cordiaux de la part de Jesse, mais qui n'allèrent pas au-delà de ce qu'exigeait la politesse de la part de Zee. Un peu plus d'une soixantaine de kilomètres séparaient la ferme de Martha Bolton de Kansas City et il était déjà midi lorsque Bob atteignit Liberty, où il abreuva son cheval. Il trempa ensuite une louche en bois dans un seau d'eau à l'extérieur d'un magasin de nouveautés et, comme il s'apprêtait à porter le cuilleron à ses lèvres, aperçut son reflet dans la vitrine. Il se sentit démoralisé à la vue de ce pitoyable avorton coiffé d'un tuyau de poêle sale, cabossé, ridicule, flottant dans un manteau

noir trop large, crotté, taché, labouré de plis, pincé bas sur la taille par un ceinturon. Se trouvant l'air nigaud et gamin, il entra dans la boutique et parcourut les rayons.

Les vêtements masculins chics de l'époque étaient en règle générale d'inspiration anglaise : costumes à redingote dont les basques descendaient jusqu'au bas des cuisses, houppelande à col plat retombant en cape sur les épaules, bottes montant jusqu'au genou dans lesquelles venaient s'enfiler des pantalons à fines rayures... Les hommes portaient des chapeaux melon, des feutres mous, d'autres à larges bords et d'autres encore, tout aussi larges, à coiffe basse, rigides comme des canotiers, inclinés en arrière, qui maintenaient en place la houppette au-dessus du front. Les goûts de Robert Ford en matière de vêtements n'avaient alors rien d'extraordinaire et il sélectionna dans le magasin une fine chemise blanche, un col amidonné blanc qui se fixait avec un bouton, une combinaison pour homme blanche munie de boutons en bois sur le devant et un costume vert chiné dont la veste avait des revers tronqués afin de pouvoir la boutonner au plus près du cou, contrairement à ce qui devint ensuite la mode. Enfin, il se couronna d'un chapeau melon noir ceint d'un ruban de soie de même couleur, couvre-chef qui eût convenu à merveille à un mirliflore de boulevard, mais ne seyait guère à Robert Ford.

Le propriétaire du magasin empila ses emplettes en notant leurs prix sur un journal, puis lécha son crayon et fit le total.

« Alors, on a touché le gros lot ? »

— On pourrait dire ça.

— Ça vous ennuie si je vous demande comment, jeune comme vous êtes ?

— Je ne vois pas en quoi ça vous concerne. »

Le boutiquier déchira une longue bande de papier kraft et emballa ses achats à grand bruit.

« Simple curiosité. Peut-être que moi aussi je pourrais me lancer dans le même métier, histoire de m'acheter assez de vêtements pour toute l'année en un après-midi.

— Tout ce qu'il faut, c'est une grand-tante gaga de son neveu.

— Un héritage. Je vois. »

Bob posa son doigt sur la ficelle pour aider le marchand à faire le nœud.

« Vous vous êtes dit que je m'étais procuré cet argent par les mêmes moyens que les frères James. Je me trompe ? »

Le propriétaire du magasin se pencha par-dessus le comptoir et lui fit un clin d'œil.

« N'allez pas croire que je n'apprécie pas votre clientèle. »

Il regarda Bob s'éloigner, puis traversa la rue et entra dans une écurie de louage pour toucher deux mots au shérif James Timberlake.

Mrs Martha Bolton avait commencé à louer la propriété de Harbison en 1879, peu après avoir perdu son mari, et avait su la mettre avantageusement en valeur en fournissant le gîte et le couvert à ses frères, Charley, Wilbur et Bob, en échange d'un loyer de quinze dollars par mois et de leur contribution aux travaux de la ferme. Le bâtiment principal était une maison en planches d'un étage, dont le toit s'affaissait et dont, par temps d'orage, les branches d'un orme venaient cingler les bardeaux. La peinture blanche des planches se gondolait et s'écaillait, des feuilles de papier huilé remplaçaient les carreaux brisés, la porte de devant était clouée et un jupon de calicot dissimulait les fissures du soubassement. Martha élevait des poulets qui nichaient sous la véranda et des vaches qui se désaltéraient dans un réservoir en bois, près d'une éolienne. Elias Capline Ford tenait une épicerie à Richmond, mais il fanait et s'occupait des cultures le week-end. Le garçon de ferme attiré de l'exploitation était Wilbur Ford, un colosse morose âgé de deux ans de plus que Bob, qui menait une existence secrète dans une chambre accolée à l'écurie couleur terre.

Quand Bob arriva, l'un des chats de la ferme se léchait une patte sur la banquette d'un cabriolet noir stationné au milieu des herbes hautes et plusieurs chevaux somnolaient dans un corral branlant en branches, jonché de paille qu'éparpillait le vent. Dick Liddil jouait à la balançoire avec Ida, la nièce de Bob, dans la cour. Il tordait les deux cordes qui soutenaient le siège jusqu'à ce qu'elles pressent sur les hanches de la jeune fille, puis il lâchait l'assise et Ida se mettait à tourner, poussant des cris aigus, rejetant ses cheveux auburn en arrière, tandis que Dick se laissait tomber en arrière et l'admirait. Debout sur le seuil de la cuisine, Wood Hite les surveillait, les poings sur les hanches, sévère comme saint Jean-Baptiste.

« Tu vas la rendre malade ! admonesta-t-il Dick Liddil. Elle va dégoûter, si tu ne fais pas gaffe ! »

Dick ignore Wood ; il se redressa et souleva d'une pichenette la jupe d'Ida, révélant les cuisses de la jeune fille.

« Dick, tu n'as pas le droit de reluquer ! geignit-elle sans grande conviction.

— Mais tu es si jolie ! Je ne peux pas m'en empêcher ! »

Bob salua Dick de toute sa voix, mais Liddil ne fit pas attention à lui. Wood rentra dans la cuisine et claqua la porte derrière lui. Bob se dirigea vers l'écurie ; il avait presque fini d'ôter le harnachement de son cheval quand il remarqua son frère Elias, allongé sur le dos sous une moissonneuse McCormick d'emprunt grippée par du foin.

« Comment va ? » lança Bob.

Elias étala la graisse qu'il avait sur le front, un tournevis dans la main gauche.

« Tu es là pour bosser, Bob ?

— Eh bien, j'ai été par monts et par vaux et...

— Je me disais bien que non », l'interrompt son frère avant de se replonger dans les entrailles de la machine.

À l'intérieur de la maison, Bob découvrit Wood sur le canapé, le regard dans le vague, les sourcils froncés. Bob déposa le paquet contenant ses vêtements sur le lit de Martha, au rez-de-chaussée. Clarence Hite, Charley et elle étaient assis dans la cuisine autour d'une table ronde en chêne aussi vaste qu'un étang. Clarence était affalé sur une chaise, en chaussettes, les pieds sur un panier retourné, et il se rabotait les verrues qu'il avait sur les mains avec un économe. Du sang dégoulinait jusqu'à ses poignets autour desquels il avait noué des chiffons. Charley était avachi sur la table, le menton appuyé sur les pouces, ses yeux caves étaient clos et, les bottes calées derrière les pieds arrière de sa chaise, il écoutait Martha lui exposer la personnalité qu'il avait d'après *L'Almanach du fermier*.

« Salut ! » fit Bob sans recevoir de réponse.

« 9 juillet, lut Martha. La diligence, le tact, un grand sens des responsabilités et du détail sont vos traits dominants. Vous avez une conscience aiguë de vos devoirs. Vous êtes assuré et affrontez chaque situation avec calme et ingéniosité. Votre foyer a une grande importance pour vous dans votre vie quotidienne. »

— Salut ! » répéta Bob.

Mais visiblement, snober le dernier-né était une coutume qui avait toujours cours parmi ses frères et sœurs. Bob se glissa derrière Martha tandis qu'elle écartait ses longs cheveux roux de ses joues et il défit sottement le nœud de son tablier à travers les barreaux de la chaise. Martha renoua les attaches en jetant un regard importuné à son frère cadet, qui lui répondit avec un sourire large comme une guimbarde.

« Je suis rentré !

— Tu m'en vois fort aise, répliqua Martha en feuilletant l'almanach.

— Lis ce que ça dit pour Jesse James, intervint Clarence.

— Vous savez où j'étais ? s'efforça de les intriguer Bob.

— Lis pour Jesse », insista Clarence.

Bob déboucla son ceinturon et sa cartouchière et les déposa sur un plan de travail. Il sourit.

« J'ai fait une équipée en territoire indien.

— Bob, quel jour est né Jesse ? demanda Martha.

— Le 5 septembre 1847. » Il s'assit à califourchon sur une chaise et fixa avec des yeux ronds les doigts lacérés de Clarence Hite et les filets de sang qui s'entrelaçaient sur ses mains. « Qu'est-ce que tu fous, Clarence ?

— J’excise mes verrues.

— “5 septembre, reprit Martha. Vous êtes une personne portée aux jugements brusques et hâtifs, aux sautes d’humeur violentes et aux accès d’enthousiasme. Tempérez vos émotions de calme et de sang-froid. Vous êtes vif, toujours actif, vous appréciez les plaisirs de la vie et la société de vos amis.”

— Ce n’est pas du tout Jesse, déclara Clarence.

— Tiens, j’allais justement dire le contraire ! s’exclama Charley. C’est presque comme s’il était assis sur cette chaise à siroter son “tonique de fer” du Docteur Harter.

— Lis pour moi », réclama Bob à sa sœur.

Ida avait terminé de jouer à la balançoire et venait de rentrer ; elle s’approcha de la table en chêne avec une pomme dont la pelure rouge pendouillait en tire-bouchonnant, puis baissa les yeux, consternée.

« Clarence ! Qu’est-ce... »

L’intéressé réexpliqua qu’il excisait ses verrues et Charley rasséra sa nièce :

« Ida, Clarence a de l’esprit comme quart. Il a la nivellement coincée, il ne pense pas droit.

— Lis ce que ça dit pour le 31 janvier 1862 », insista Bob. Martha tourna quelques pages sans se soucier de les déchirer. « Je ne sais pas pourquoi, j’étais persuadée que tu étais du 29 janvier, commenta-t-elle.

— Non, ça, c’est Zerelda Samuels, la mère de Jesse. 1825. » Toute l’assemblée considéra Bob avec un air étrange. Charley ricana.

« C’est-y pas quelque chose !

— C’est pas que j’essaye de me souvenir de ces trucs, argua Bob. Je m’en souviens, c’est tout.

— “31 janvier, commença Martha, pendant que Bob se penchait en avant, appuyant le dossier de la chaise contre la table. Vous êtes indulgent et généreux dans votre jugement des autres et possédez un tempérament artistique. Le travail ne vous fait pas peur... » Charley éclata de rire. « ... mais vous vous laissez facilement décourager par les obstacles ou les revers passagers. Soyez ferme et résolu, persévérez.” »

Bob attira l’almanach à lui.

« Comment ça se fait que je sois le seul pour qui c’est négatif ?

— “Généreux”, souligna Martha.

— C’est tout.

— Et “Artistique”.

— Tu parles ! interjeta Charley. Bob n’est même pas capable de faire un cercle à main levée et c’est un artiste ? »

Bob eut un sourire.

« Je ne saurais pas faire une mouche sans mal. »

Wood Hite arriva du salon.

« Pourquoi vous êtes tous en train de papoter dans la cuisine et que je suis tout seul ?

— Espèce de vieille baderne ! le houspilla Martha. Qu'est-ce que tu crois ? À force de toujours chercher la petite bête et de dire aux gens ce qu'ils ont à faire ! »

Robert Woodson Hite allait vers la trentaine. C'était un homme si grincheux et si dogmatique qu'on eût presque pu le prendre pour une personne âgée, si bien qu'au sein de la bande des frères James, il était surnommé « Papy Ronchon ». Sa mère lui avait légué bon nombre de gênes des James et il avait davantage l'air d'être le frère de Frank que Jesse – mêmes grandes oreilles, même nez de fourmilier, même mépris et même malveillance dans les yeux quand il vous fusillait du regard. Martha avait repoussé ses avances, aussi avait-il reporté ses attentes sur la fille de celle-ci, mais Ida était trop jeune et les attentions de Wood avaient pour principal effet de la déconcerter, ce pour quoi il avait passé la majeure partie de l'après-midi à boudier.

Bob Ford se balançait en arrière sur sa chaise et fit une nouvelle tentative : « Wood ? J'ai fait une équipée en territoire indien, Wood. »

Wood faisait la tête.

« Comment c'était ? » s'enquit-il sans entrain en fronçant les sourcils à la vue des mains de Clarence.

Infichu de songer à une repartie spirituelle, Bob reposa les pieds de sa chaise par terre et marmonna : « Comme on pouvait s'y attendre. » Il se leva de la table. « Je crois que je vais aller me faire beau. Ces fringues sentent un peu le rance. »

Wood y alla de son petit couplet : « Je suis dans la même chambre, Bob. Ne dérange pas mes affaires. »

Bob sortit de son manteau le mégot d'un cigare fumé le 7 septembre après l'attaque de Blue Cut et grimpa les escaliers quatre à quatre, jusqu'à une chambre abritant deux lits jumeaux et un lit de camp. Le mur est, au-dessus du lit de camp, était tapissé de réclames pour des corsets, découpées dans des journaux et le rasoir, le peigne, la brosse à dents et la poudre dentifrice de Wood étaient disposés au pied du lit sur une couverture verte impeccablement pliée, tels des articles de toilette dans la valise d'un commis voyageur. Le lit à côté de la fenêtre à meneaux donnant au nord était celui de Charley. Son pendant, celui de Bob, était un lit à lattes pourvu d'un matelas dont les plumes (de canard) formaient des amas gros comme des melons quand Bob dormait. Près de la porte du placard se trouvait une coiffeuse blanche sur laquelle était vissé un miroir ovale devant lequel Bob peaufinait les poses et les feintes qu'il espérait un jour utiliser, l'épaule gauche effacée, tel un as de la gâchette, le pouce levé tel le

chien d'un pistolet, soufflant la fumée qui s'échappait du canon de son index tendu.

Du bout du pied, Bob extirpa de dessous son lit une boîte à chaussures. Il s'assit sur le matelas avec la boîte sur les genoux et ôta le couvercle qu'il coinça entre son cou et son menton. Il enveloppa le mégot de cigare dans son foulard blanc percé de trous pour les yeux et le glissa dans un coin. Il enleva ses bottes en se tortillant et se débarrassa des vêtements qu'il portait depuis un mois, jusqu'à ce qu'il n'eût plus que sa combinaison sale sur le dos, puis emprunta à Ida une serviette, un pain de savon qui flottait dans l'eau et une brosse à récurer qu'il alla récupérer dans la chambre rose de sa nièce, de l'autre côté du couloir. Il redescendit au rez-de-chaussée sur la pointe des pieds, traversa de même le sol froid du parc à bétail et s'arrêta devant le large réservoir à eau.

Deux veaux détaillèrent Bob avec inquiétude lorsqu'il se déshabilla et battirent en retraite deux mètres plus loin quand il fit mine de les chasser. Un voile de crasse flottait sur l'eau, mais il se déchira lorsque Bob passa la main à la surface. Il leva une jambe blanche comme neige et la plongea dans l'eau frisque, puis s'enfonça si bruyamment dans le bac que Martha le regardait par la fenêtre de la cuisine quand il se redressa pour reprendre son souffle. Elle eut un sourire narquois en constatant sa nudité et Bob se détourna, puis se baissa. Les replis de son cou, de ses poignets et de ses chevilles étaient noirs de poussière et de fumée de bois et sa peau rougissait aux endroits où il se frottait avec la brosse. Un souffle de vent rida l'eau et lui donna la chair de poule. Il se pencha pour rincer le savon qu'il avait dans les cheveux et s'ébroua comme un chien. Les veaux reculèrent un peu et pour les effrayer encore un peu plus, Bob frappa l'eau et une vague translucide s'éleva par-dessus le bord du bac, s'effiloça, puis se brisa en l'air. Soudain, il remarqua Dick Liddil qui se tenait à côté de lui avec la promiscuité d'un tailleur, goguenard, tête nue, les cheveux ébouriffés par la brise.

« Ça fait longtemps que tu es là ? »

— Un instant seulement. J'ai manqué quelque chose ? »

Bob rattrapa le pain de savon qui prenait le large.

« Non, à moins que tu n'aies jamais vu un autre homme laver sa carcasse crasseuse.

— Il paraît que tu t'es livré à une équipée en territoire indien. »

Bob se savonna le coude avec application, comme dans l'espoir de dévier la conversation. Mais Dick s'obstina :

« Tout le monde en cause. »

Bob inspecta son autre coude.

« Pas la peine d'aller à la pêche aux détails, je ne mordrai pas à l'hameçon.

— C'est l'effet de ton expérience en territoire indien ? Tu es un homme nouveau à présent ? »

Bob remua les mains sous l'eau et réexamina ses ongles.

« Le coup des territoires indiens, ça fait référence à une histoire que m'a racontée Jesse, c'est tout.

— C'est un bien gros engin que tu as là, pour un si petit écureuil.

— C'est ça que tu es venu reluquer ? »

Dick ramassa la serviette et son visage se départit quelque peu de sa bonhomie. Il mesurait environ un mètre soixante-dix, soit deux ou trois centimètres de moins que Bob, et avait vingt-neuf ans. Il était blond et arborait une virgule de poils châains sous la lèvre inférieure, ainsi qu'une moustache en crocs peignée et cirée qui lui donnait des airs d'aristocrate du Sud et il se considérait comme un don Juan, en dépit de son œil droit qui louchait vers sa joue en raison d'un accident avec un bâton durant son enfance. Il jeta la serviette au visage de Bob et se mâchonna la moustache pendant que Bob s'échevelait avec énergie.

« Ton frère m'a dit que Jesse t'avait retenu à Kansas City quelques jours de plus. Qu'est-ce qu'il te voulait ? »

Bob enfouit son visage dans la serviette tandis que son esprit turbina pendant une seconde ou deux.

« Eh bien, il ne m'est pas loisible de le révéler en détail. Je ne te cacherai pas que nous avons vécu une aventure ou deux – des aventures telles que tu n'en vivras jamais –, mais les circonstances et autres particularités sont confidentielles. »

Bob enjamba le bord du bac et sauta dans la poussière. Des gouttes d'eau constellèrent de cratères la terre damée par le bétail. Bob épousseta sa combinaison et entreprit de l'enfiler, mais Dick lança :

« Pourquoi ne pas plutôt la brûler ? »

Bob la roula en boule avant de s'emmailloter dans la serviette.

« Laisse-moi simplement te poser une question : est-ce que Jesse a fait allusion à une combine entre Jim Cummins et moi ?

— Vous avez une combine ? »

Dick Liddil sourit.

« Zut. Voilà-t-y pas que j'en ai trop dit.

— Qui d'autre est dans le coup ?

— Tu rapporterais tout à Jesse.

— Ed Miller ?

— Jesse nous égorgera s'il l'apprend. Tu ne le connais pas comme je le connais. Tu fais une crasse à Jesse, tu magouilles dans son dos et il te règle ton compte à coups de hachoir.

— Il peut être vindicatif, pas vrai ?

— Tu l'as dit, bouffi. »

Bob se nettoya entre les orteils avec la serviette.

« Je ne vois pas ce que ça pourrait lui fiche, vu que Frank et lui ont jeté l'éponge et dispersé la bande », objecta Bob.

Dick dévisagea Bob afin de discerner ce que celui-ci ne comprenait pas de ce qu'il gardait par-devers lui, mais il ne décela aucune trace de rouerie ni de tromperie.

« Mince, tu es aussi ramollo du bulbe qu'une pêche moisie, tu le sais, ça ? Tucker Bassham est déjà à l'ombre pour dix ans et Whiskeyhead Ryan est en taule ; il suffirait qu'ils décident de raconter au gouvernement tout ce qu'ils savent sur Jesse pour qu'on les libère et on les amnistie. Jesse ne veut pas qu'on se rende. Il ne veut pas qu'on se fasse capturer. Et il ne veut pas qu'on maraude à moins que ce soit sous ses ordres. »

Ils entendirent le portail de l'enclos grincer et aperçurent le massif Wilbur qui répandait une gerbe de pieds de maïs du jardin dans une mangeoire près de l'écurie. Il arrosa les tiges d'eau salée avec une bouilloire afin d'appâter les vaches laitières, puis parut envisager de rejoindre son frère cadet frissonnant. Néanmoins, Bob l'en dissuada d'un signe de tête et Wilbur s'en fut donc à travers la cour en direction de la cuisine en faisant sonner la bouilloire contre son genou. Le crépuscule approchait, le fond de l'air s'était rafraîchi et il tardait à Bob de passer un manteau – au lieu de quoi il demanda :

« Alors, qu'est-ce que vous combinez tous les trois ?

— Je ne sais pas si je dois en parler.

— Il y a beaucoup, en jeu ?

— Des milliers et des milliers de dollars.

— Bon sang, Dick, je ne vais pas te soutirer tous les renseignements un à un.

— Et si on préservait le mystère, histoire que ni l'un ni l'autre nous ne regrettions cette petite discussion. »

Bob prit la brosse à récurer entre ses dents, adressa un regard en coin exaspéré à Dick, puis serra la serviette autour de lui et se baissa pour saisir son ceinturon. Dick posa le pied dessus.

« Laisse-moi porter ton six-coups pour toi.

— 'a'ord », acquiesça Bob à cause de la brosse dans sa bouche.

À peine eut-il effectué deux pas en direction de la maison qu'il sentit Dick collé contre lui et le revolver froid, insistant sous la serviette, dur contre son scrotum. Bob laissa choir la brosse et tâcha de se dérober au nickel glacé du canon.

« Alors, on se sent seul, Dick ? fanfaronna-t-il.

— Toi et moi, on chahute, on fait les pitres, on se baratine, mais de temps à autre, il est bon de mettre les choses à plat. À savoir : si tu fais ne serait-ce que mention de mon nom à Jesse, tu peux me croire, je le découvrirai. Et ensuite je te retrouverai, j'irai te voir et je serai

plus furibard qu'un frelon – je serai chaud-bouillant.

— Fais gaffe avec ce feu. »

Dick retira le pistolet et le fit claquer dans l'étui en cuir de Bob, puis emboîta le pas à ce dernier.

« Maintenant que tu connais ma position, inutile d'épiloguer. On peut redevenir copains comme cochons.

— Il se pourrait que je ne revoie plus jamais Jesse. »

Dick ouvrit en grand la porte treillissée pour Bob et la bloqua avec son épaule pendant qu'il se déchaussait au moyen d'un tire-botte encroûté de boue.

« Oh non, répliqua-t-il. J'ai l'intuition que Jesse ne tardera pas à venir nous tourner autour, à Ed, Jim et moi, et tant qu'il sera dans les parages, il en profitera pour rendre visite aux frères Ford.

Il n'y a pas des masses de choses qui échappent à Jesse. Il a un sixième sens. »

L'intérieur de la maison était parcouru d'odeurs de frichti – foie de veau, patates douces, oignons confits, chou –, d'effluves aussi tranchés que des couleurs. Dick entra dans la cuisine en chaussettes, écarta Clarence d'une bourrade, pétrit par surprise la croupe de Martha sans laisser à la maîtresse de maison le temps de réagir et se mit aussitôt à badiner avec les diverses personnes présentes. Bob gagna la chambre de sa sœur, déchira le papier kraft dans lequel étaient emballés ses vêtements et revêtit sa combinaison blanche toute neuve. En inclinant le miroir carré posé sur le chiffonnier de Martha, il pouvait s'admirer de pied en cap et il venait de remarquer sa tignasse brun roux hirsute et hérissée d'épis quand un pressentiment le submergea comme une nausée et il se rua vers sa chambre à l'étage, où Wood et Charley furetaient dans ses reliques. La boîte à chaussures gisait par terre, écrasée, des coupures de presse voletaient au gré des courants d'air et tous les trophées qu'il avait accumulés ou subtilisés creusaient son oreiller de molles dépressions ombreuses. Y voisinaient une boussole et un rapporteur dans un écrin garni de velours bleu ; un étui en métal vert contenant un jeu de cartes dont un certain Mr J. T. Jackson s'était servi à l'occasion des soirées poker du jeudi chez Ed Miller et auquel il ne manquait que le trois de trèfle ; un objet pas plus long qu'un pouce enroulé dans un mouchoir en lin ; un canif à deux lames dont le manche était habillé d'écorce et qui était également pourvu d'un poinçon, fauché au beau-frère de Jesse, John ; une loupe ; de la réglisse cassante impossible à mâcher ; une boîte à sardines qui tinta lorsque Wood la secoua ; et un sachet en tissu qui fleurait la lavande.

« Vous avez un sacré culot tous les deux ! » s'écria Bob d'une voix puérile.

Wood le considéra avec une expression plus consternée que

coupable.

« Qu'est-ce que c'est que ce fatras ?

— Des rapines, intervint Charley. Pas vrai, Bob ? »

Debout devant le tiroir de la table de nuit, il trifouillait du doigt les pages de livres jaunies et les articles de journaux maintenus ensemble avec des épingles de chemise. Bob bouscula Wood et regroupa les articles étalés sur le lit tandis que Charley étudiait une photographie de la guerre de Sécession, puis la jetait dans le tiroir.

« Ce n'est pas Jesse.

— T'en sais rien !

— Il n'a jamais eu de moustache. Il ne s'est jamais approché d'un canon.

— J'ai peine à cerner ce que j'ai sous les yeux, lâcha Wood.

— Depuis qu'il est gosse, Bob collectionne tout ce qu'il trouve sur les frères James. Il a son propre petit musée dans sa chambre. »

Bob referma le tiroir de la table de nuit d'un coup sec et se tourna vers Charley : « La prochaine fois que je te prends à fourgonner dans mes affaires, tu ferais mieux de prévoir un pétard. »

Charley eut un sourire narquois qui révéla ses dents de lapin.

« Comme tu peux le voir, j'en tremble », ironisa-t-il.

Bob foudroya Wood du regard.

« Ça vaut aussi pour toi, Wood. Tu me marches encore sur les pieds et je te colle une balle dans la tronche.

— Allons, est-ce bien raisonnable de parler ainsi ? » s'interposa Charley.

Mais Wood se contenta de tendre la main vers la poitrine de Bob et de décocher une chiquenaude dédaigneuse dans l'un des boutons de sa combinaison. Bob s'effondra en arrière sur son lit comme sous l'effet d'un coup de poing.

« Rappelle-toi plutôt qui est mon cousin, riposta Wood. Tu as l'air d'oublier que Jesse fait autant cas de moi que de la Bible. Jesse est le garant de ma sécurité. Tu peux jouer les terreurs dans les épiceries si ça te chante, mais souviens-toi bien à qui tu devras en répondre si jamais tu as le malheur de me froisser. À ta place, je me montrerais un tantinet plus gracieux que tu ne l'es envers moi. »

Depuis le bas de l'escalier, Martha cria :

« Il faut que je gueule pour que vous rappliquiez ?

— Et si on se réconciliait tous et qu'on était un peu aimable, pour une fois ? suggéra Charley. Si on essayait de passer une soirée agréable comme des êtres civilisés ? »

Au soir du 19 septembre, sur la côte du New Jersey, alors que les chirurgiens discutaient de la détérioration de son état et que les correspondants des journaux fumaient des cigarettes sur la pelouse en

bord de mer, James A. Garfield luttait contre les frissons et les nausées. Un anévrisme qui s'était formé sur une artère endommagée se rompit apparemment aux environs de dix heures du soir, car le président, qui dormait, se réveilla et se plaignit d'une douleur atroce au voisinage du cœur ; à dix heures trente-cinq, il mourait.

Le 20 à midi, Perry Jacobs fit halte à la ferme de Harbison pour annoncer la nouvelle qui lui était parvenue par télégraphe et il prit le café avec Martha et Bob pendant que Wood Hite et Dick Liddil préparaient leurs bagages en vue d'un voyage dans le Kentucky. Quand Dick descendit de sa chambre avec son manteau et ses sacs, Martha l'embrassa sur les lèvres et lui murmura quelque chose à l'oreille. Il sourit.

« Fichtre ! Voilà qui me ferait presque changer d'avis. »

Mais Wood poussa Dick vers la porte et, à l'issue d'adieux expéditifs, ils se mirent en route. Renfrognés, ils prirent la direction de l'est, se parlant à peine, dodelinant sur leurs montures. Wood lisait un quotidien bon marché qu'il tenait à dix centimètres de son nez, dans l'ombre de son chapeau ; Dick comptait les corbeaux, mâchait des graines de tournesol ou contemplait le paysage qui défilait au ralenti. Les herbes sèches s'ouvraient devant leurs chevaux ; des enfants fourrageaient avec des sacs de jute au milieu des rangs de maïs après l'école et arrachaient des épis orange sur les pieds ; depuis un wagon de marchandises, un jeune serre-frein vêtu d'une veste de laine à carreaux tira avec un lance-pierre sur la porte d'une écurie et une voix répondit : « Cecil ? » Il leur fallut une semaine pour atteindre St Louis, où Dick folâtra avec une dénommée Lola qui dansait sur un piano à queue. Puis Wood et lui embarquèrent à bord d'une barge qui descendait le Mississippi et ils se rongèrent les sangs pendant toute la durée de ce long trajet en direction du sud jusqu'à Cairo, car ils ne savaient pas nager. Leur peur de l'eau contamina même les animaux, qui ruaient, se cabraient et montraient les dents à la moindre embardée de l'embarcation.

De Cairo, les deux hors-la-loi poursuivirent leur chemin à travers le sud-est du Kentucky ; Wood commença à enquiquiner Dick et à lui reprocher sa mesquinerie, ses chicaneries et son marivaudage avec Martha, avant d'embrayer sur un différend imaginaire à propos du butin de Blue Cut. Wood soutenait que Dick lui avait chapardé cent dollars dans son sac de céréales alors qu'ils étaient dans la voiture de seconde classe et qu'il ne les avait pas remis à Frank au moment du partage. Mais ce n'était là que des dérivatifs inspirés par la crainte que Dick tentât de séduire sa belle-mère, Sarah, notoirement réceptive à la galanterie.

Wood était le fils du major George V. Hite, qui avait été l'homme le plus riche du comté de Logan, Kentucky. George Hite possédait une

épicerie, une magnifique demeure, deux cent quarante hectares de terres à dix-huit kilomètres au sud de Russellville, près de la frontière du Missouri, et on évaluait alors sa fortune à cent mille dollars, à une époque où un dollar représentait le salaire journalier d'un homme. Malheureusement, il avait investi dans les matières premières et avait perdu tellement lors de l'effondrement des cours du coton et du tabac qu'en 1877 il avait dû se déclarer en faillite. La mort de sa première épouse, Nancy James Hite, un an plus tard, le brisa. Après la période de deuil de rigueur, il commença cependant à fréquenter et à courtiser Sarah Peck, qu'un journaliste local avait sacrée « veuve la plus jolie et la plus affriolante du comté tout entier ». Pourtant, leurs fiançailles scandalisèrent la bonne société et mirent le clan Hite en émoi, car Sarah avait la réputation d'être lascive et licencieuse – la rumeur voulait même que Jim Cummins eût goûté à ses charmes à l'occasion d'un séjour pascal. Quand le major Hite se remaria, la plupart de ses enfants quittèrent la résidence familiale, furieux, mais la bande des frères James continua à venir y chercher refuge en cas de besoin et, pour Jim Cummins, se vanter d'avoir fricoté avec Sarah dans un garde-manger tandis que des côtes de porc brûlaient dans la poêle devint un second métier. Aussi, quand Wood ouvrit finalement le portail et pénétra dans la propriété des Hite, avait-il exposé et rabâché ses griefs contre Dick avec une telle véhémence que les deux hommes ne se parlaient plus du tout, et ce fut seulement après avoir juré de ne pas exciter les passions de Sarah que Dick se vit autorisé à suivre Wood.

Des pur-sang magnifiques gambadaient dans un pré verdoyant, des poulains longeaient la clôture au galop, puis bifurquaient sans raison. Deux esclaves affranchis battaient le blé dans un champ doré à quatre cents mètres de là, une domestique noire étendait la lessive sur une corde à linge et Mrs Sarah Hite sarclait les mauvaises herbes au milieu des vestiges desséchés d'un potager. Elle serrait cinq courges dans son tablier et lorsqu'elle salua les nouveaux arrivants, l'une d'entre elles roula et tomba à terre.

« Elle bouffe les hommes tout crus », maugréa Wood.

Dick aspira les graines de tournesol qu'il avait dans la paume sans prêter la moindre attention à Sarah Hite et ne lui en accorda guère plus durant le dîner, qu'elle passa, en bonne épouse, à débiter des civilités dans le cornet acoustique noir de son mari étique assis à côté d'elle. Toutefois, comme sa réserve et son silence se faisaient un peu trop patents, Dick se pencha par-dessus son rôti et fit :

« C'est vous qui avez cuisiné ce repas, M'dame ? »

Elle secoua la tête.

« Non, j'ai une négresse pour ça. »

George Hite s'inclina vers son épouse avec son cornet.

« Hein ? »

— Dick demandait si c'était moi qui avais cuisiné ça.

— Et alors, c'était toi ?

— Non. »

Le major Hite prit dans la sienne la blanche main ourlée de dentelle de Sarah et l'exhiba à toute l'assemblée telle une touchante carte de vœux.

« Vous avez déjà vu des mimines aussi appétissantes, les gars ? » Il sourit de la voir rougir de colère. « Sarah est ma petite douceur dodue. »

Dick baissa les yeux sur sa fourchette et son couteau.

« Elle savait comment il était quand elle l'a épousé », lui murmura Wood.

Après le dessert, les Hite et leur invité se retirèrent sur la vaste véranda où ils prirent place dans les fauteuils que John Tabor, le majordome, y avait traînés. La conversation, fade et dépourvue de contenu, se borna pour l'essentiel à ressasser des évidences – les compagnies ferroviaires gagnent de l'argent sur les trajets aller comme sur les trajets retour ; ce n'est pas gai d'être malade ; parfois on ne se rend compte qu'on a trop mangé qu'en se levant de table. À huit heures et demie, le vieil homme se leva avec effort et bâilla en tremblotant de tout son corps.

« Le matin arrive toujours trop tôt », commenta-t-il.

Mais Sarah rétorqua qu'elle n'avait pas sommeil et s'attarda dans son fauteuil à bascule en osier, à broder des marguerites sur une manique pendant que les hommes – Wood, Dick et George Hite Jr, le grotesque gérant de l'épicerie familiale, qui était bossu et boiteux – bavardaient. Wood persuada Dick de chanter des ballades de l'Armée confédérée et celui-ci s'exécuta, d'une voix de ténor si tragique et déchirante que Sarah en délaissa momentanément son ouvrage. Puis le silence s'installa, uniquement troublé par le grincement des fauteuils, et les frères Hite allèrent se coucher ; mais en dépit des regards réprobateurs de Wood à l'attention de sa jeune belle-mère, celle-ci s'entêta à rester dans son fauteuil avec sa broderie, une chandelle trapue entre ses bottines noires à boutons, faisant cliqueter son dé à coudre chaque fois qu'elle piquait son aiguille.

Sarah était plantureuse et large comme un four à bois, ce qui était alors considéré comme voluptueux. Elle avait des yeux bleu clair qui évoquaient une mosaïque blanc argent et une chevelure noisette, comme on appelait à l'époque cette couleur, qui encadrait son visage tandis qu'elle se concentrait sur le disque jaune de la fleur.

« J'ai l'impression que nous sommes les deux seuls couche-tard,

vous et moi », lâcha Dick au bout d'un moment.

Elle minauda, mais ne releva pas la tête.

« Je m'en félicite.

— Ah bon ? s'étonna Dick, jouant les Clarence. Pourquoi ça ? »

Elle eut un mouvement ambigu des épaules et sourit à ses chaussures.

« Je pourrais vous écouter chanter et jaser jusqu'à l'aube. Vous êtes d'un naturel plaisant, vous êtes intéressant à regarder et... je ne sais pas, vous me rendez tout feu tout flamme.

— C'est mon côté épicurien, j'imagine.

— Voilà, je savais qu'il devait y avoir un mot pour ça.

— Vous et la famille Hite, vous ne vous entendez pas très bien, si j'en crois la description que Wood m'a faite de la situation. »

Elle laissa retomber ses mains et son ouvrage dans le giron bleu marine de sa robe. La lumière orangée de la bougie fluait et refluaait sur son visage. Elle se mordit la lèvre inférieure.

« On se déteste comme des poisons, si vous voulez la vérité. La plupart des Hite ne se donneraient pas même la peine de me cracher dessus si je prenais feu sous leurs yeux. »

Dick ne manquait jamais de relever une invite, si subtile fut-elle.

« Il paraît que quand une femme prend feu, on est censé se jeter sur elle et la couvrir de son corps », affirma-t-il en clignant de son œil louche.

Sarah partit d'un rire si sonore qu'elle dut se plaquer une main sur la bouche, puis elle le traita de vilain flirteur et lui confia qu'il l'émoustillait tellement que les joues lui brûlaient. À ce moment-là, Wood apparut derrière la porte treillissée, en chemise de nuit, le cheveu dru comme une plante d'intérieur.

« Ne serait-il pas temps d'aller au lit ? » suggéra-t-il.

Dick baisa les appétissantes mimines de Sarah et gagna sa chambre au premier étage.

Il quitta ses bottes et ses habits, puis se glissa sous les draps. Il tapota son oreiller, se tourna, se retourna, puis informa Wood qu'il avait bu trop de café. Il se leva, en caleçon long et en chaussettes de laine et croisa le regard noir de son compagnon de chambrée.

« J'ai un besoin affreux d'aller au cabinet », assura Dick.

En réalité, il descendit au rez-de-chaussée à pas de loup et entrebâilla de quelques centimètres la porte de la chambre de ses hôtes, dans laquelle le major George Hite, seul dans le lit, ronflait avec abandon. Dick sortit en ayant soin de ne pas faire claquer la porte treillissée. Il contourna un rocking-chair et marcha sur la pelouse fraîche jusqu'à un double cabinet d'aisances au fond du jardin. Les parois en planche laissaient filtrer la lumière d'une chandelle à l'intérieur par chaque brèche et chaque interstice. Dick marqua un

temps d'arrêt, scruta les alentours, puis entra dans le cabanon et referma avec précaution la porte derrière lui.

La chandelle était posée de guingois dans un godet en fer-blanc cloué au-dessous d'un petit fenestron à côté duquel trônait Sarah, aussi solennelle qu'une enfant, la jupe retroussée, ramassée comme un paquet de linge sale, les cuisses pâles, serrées, ridées de quelques plis adipeux, les chevilles fines, mises en valeur par ses chaussures. Elle rougit, les yeux baissés telle une jeune fille, mais elle paraissait moins outrée qu'amusee.

« Voilà qui est embarrassant, fit-elle.

— Allez-y, faites votre affaire, ça ne me dérange pas.

— À vrai dire, j'ai comme qui dirait le trac, avec un étranger à côté de moi.

— Vous êtes terriblement belle.

— Vous trouvez ?

— Je n'ai jamais vu des bras et des jambes aussi sculpturaux. »

Elle effleura du regard la confirmation oblique que lui apportait l'entrejambe de Dick, puis les yeux bleus et froids de celui-ci.

« Wood est-il réveillé ?

— Non, rien que moi. »

Elle contempla un instant ses genoux, puis souffla la bougie. Elle se leva, sa robe bleue marine autour de la taille et s'avança timidement vers Dick.

« Je parie que vous me preniez pour une vraie dame », susurra-t-elle.

Dick Liddil regagna discrètement la maison sur le coup de onze heures, gravit les escaliers sur la pointe des pieds pour éviter que les marches ne craquent et s'aperçut que le lit de Wood était vide. Il s'allongea sur le matelas une minute ou deux, passant en revue causes et effets, puis sortit son pistolet de son étui et le dissimula sous la couverture tel un objet de plaisir. Il se réveilla à l'aube, au son de la voix calme de Wood Hite, au milieu de la phrase : « ... au clair de lune et j'ai délibéré quant à la conduite à tenir. Fallait-il que j'envoie cette vipère *ad patres* ? Que je réduise sa jolie petite gueule en charpie ? Ou encore que je lui coupe les rognons blancs comme à un bouvillon ? »

Il était assis sur son lit, à côté de Dick, des valises vertes sous les yeux à cause du manque de sommeil, dans un rai de jour qui pénétrait par la jalousie et accusait son nez gigantesque. D'une manière ou d'une autre, il s'était emparé du pistolet de Dick, pour lors coincé sous sa cuisse.

« Mais j'ai tenu compte des mois que nous avons passés ensemble du mauvais côté de la loi et j'en suis arrivé à la conclusion que nous devrions nous battre en duel – et que le meilleur gagne.

— Tu dramatises alors qu'il n'y a pas lieu, Wood. »

Wood lui asséna un coup d'oreiller. « C'est l'honneur de toute la famille Hite qui est en jeu ! » Dick et Wood se retrouvèrent donc dos à dos sur la pelouse blanche de givre, le revolver levé à hauteur d'oreille, tel un appareil auditif. Dick était en bottes et en caleçon long et, pendant que Wood établissait les règles du duel, il ne cessa de plaisanter, de négocier et de mettre en garde son adversaire quant aux dangers qu'il encourait. Puis Wood compta à voix haute d'un ton funèbre et compassé et tous deux marquèrent chaque chiffre d'un pas, laissant derrière eux un sillage vert dans l'herbe. Dick était cependant un homme qui ne laissait rien au hasard ; non content d'obliquer vers un gros frêne tandis qu'ils prenaient leurs distances, il se retourna à neuf au lieu de dix et visa l'oreille gauche de Wood.

En réaction à la détonation et au vrombissement du projectile qui rata son crâne dans les grandes largeurs, Wood se baissa, puis pivota et entrevit les traces vertes sur la pelouse qui déviaient vers le frêne, ainsi qu'un panache de cheveux blonds qui disparaissait derrière le tronc gris. Il pressa la détente, le violent recul du revolver lui foula le poignet et un morceau d'écorce de frêne explosa. Dick se pencha et tira une seconde fois sur Wood – son bras se cabra, un son semblable à celui d'une fenêtre à guillotine qui s'abat retentit, un nuage de fumée bleue s'épanouit puis se dissipa et un autre son, pareil à celui d'une scie qui ripe, fendit l'air près du cou de Wood.

Les coups de feu éveillèrent en sursaut la famille de Wood ainsi que les domestiques et tous se précipitèrent dans le couloir vers la porte treillissée en endossant des robes de chambre par-dessus leurs chemises de nuit comme Dick brûlait sa dernière cartouche et fracassait quelques branches d'une haie au bord de la route. Le chien de son pistolet mordit trois douilles vides, il remarqua les Hite derrière la porte treillissée et s'élança dans leur direction de la foulée lourde et maladroite d'un vacher peu habitué à se mouvoir sur ses jambes, tandis que Wood faisait feu sur son dos à deux reprises, omettant à chaque fois de viser en avant de la cible.

Dick trébucha sur la dernière marche de l'escalier et s'étala en glissant sur la véranda au moment où, le nez aplati contre le treillis de la porte, le major Hite criait : « Hé là ! Arrêtez ! Wood ? Wood ! Je ne tolérerai pas qu'on se tire dessus chez moi ! Je te l'ai déjà dit mille fois ! »

Dick rampa vers les pieds du vieux homme et Wood tira encore une fois. Il brisa le barreau d'une chaise et la balle perça un trou sombre dans le rebord d'une fenêtre. Le major Hite tapa du pied sur la carpette et glapit de nouveau : « Wood, tu m'écoutes ? Assez ! »

Wood considéra le canon de son revolver et fit cliqueter le barillet.

« De toute façon, c'était ma dernière balle. » Il suspendit le pistolet par le pontet au perchoir d'une mangeoire à oiseau. « Il y a quelque chose qui cloche avec la visée de ce flingue. »

George Hite Jr se tordit vers son père.

« Tu constateras que je n'y suis pour rien, papa. Je ne possède même pas d'arme. »

Le major Hite avisa l'homme recroquevillé près de ses mollets pâlichons.

« Quelle est la raison de ce remue-ménage ? Hein ? »

Dick vit Sarah, chaussée de pantoufles roses et drapée dans une couverture en patchwork, se blottir innocemment contre son époux. Il se remit debout.

« Moi et Wood, on s'est levés du mauvais pied ce matin, c'est tout. »

Le major Hite n'entendit manifestement rien des paroles de Dick ; il se contenta d'attendre que la bouche de son interlocuteur cessât de bouger, puis déclara : « Je vais vous dire, jeune homme : l'hospitalité a ses limites et vous avez passé les bornes. »

Dick partit sans tarder pour Russellville, plus au nord, où il loua une chambre accessible par un escalier dérobé, au-dessus de l'atelier d'un forgeron, travaillant par intermittence pour dix cents de l'heure et chiquant du tabac sur un banc, devant un magasin, en compagnie de vétérans de la guerre américano-mexicaine. L'après-midi, il s'ébattait avec Mrs Sarah Hite, quand elle pouvait se rendre en ville, ou bien qu'elle lui donnait rendez-vous dans des endroits étranges – pour le lever du soleil au-dessus de Mud River, à minuit près du chapiteau d'un prédicateur itinérant ou à midi sous un pont de chemin de fer, où ils maculèrent de vert le drap qu'ils avaient étalé sur l'herbe.

Mrs Hite organisait ces rencontres par l'entremise de John Tabor, l'ancien esclave, qui se chargeait de patienter dans l'allée pendant que le forgeron tapait au plafond avec une perche et que Dick descendait au pas de course en chaussettes ; ou de jeter des brindilles contre la fenêtre du galant, puis quand celle-ci s'ouvrait, d'indiquer une heure et un lieu avant de disparaître dans l'obscurité.

Un jeudi, à la tombée de la nuit, le majordome frappa doucement à la devanture d'un restaurant dans lequel, de l'autre côté de la vitre, Dick sauçait une assiette de ragoût avec du pain de seigle. Dick sortit et Tabor lui enjoignit du regard de le suivre dans une allée. L'ancien esclave avait environ cinquante ans, il était sec comme un coup de trique, brun comme le cuir d'une selle et se targuait de ressembler au sénateur Henry Clay, le Grand Pacificateur, à l'origine de plusieurs compromis entre le Nord et le Sud avant la guerre de Sécession. Il

releva le col de son manteau, souffla dans ses mains et son haleine se résolut en une carte de l'Alaska dans l'air glacé.

« Plus question que je transmette de messages, annonça-t-il. Et plus question que j'aïlle chercher Sarah pour vous non plus. »

Dick se rendit compte que sa serviette de table à carreaux était toujours rentrée dans son pantalon. Il l'en retira et essuya sa large moustache avec un coin.

« On se fait de la bile, John ?

— Ouais, tout juste. » Il jeta un coup d'œil à la ruelle déserte par-dessus son épaule, puis se pencha vers Dick. « Wood m'a surpris entre la haie et le blé et ça n'a pas eu l'air de trop lui plaire qu'un bonhomme de couleur soit au parfum des secrets d'une Blanche et qu'il lui arrange le coup avec un gus qui n'est pas le mari de la dame. Pour le moment, il en sait pas lourd, mais il a des soupçons et c'est déjà trop pour moi. Si je fais pas gaffe, il me fera la peau.

— Jamais de la vie.

— Il dit que si. Il a parlé de me coller une hache entre les deux yeux.

— Mais elle veut qu'on se retrouve quelque part, non ? Vu que tu as fait tout ce chemin, autant que tu me dises où, et ce seront tes derniers mots. »

Tabor se rencogna dans son manteau et s'avança face au vent. Dick le rattrapa et le majordome lâcha : « Au bord de la rivière, vers la porcherie. Demain soir, aux alentours de neuf heures. Voilà. Dorénavant, je serai une tombe. Vous n'aurez plus jamais affaire à John Tabor. »

Le lendemain soir, Dick Liddil sella sa jument baie vers sept heures et prit la direction du sud au pas, l'estomac si barbouillé qu'il eut recours à un remède prescrit par Jesse et ingurgita des sels d'acide tartrique et de la gomme arabique en poudre. Lorsqu'il s'engagea sur les terres des Hite, la panique s'empara de lui ; il se mit à faire décrire des voltes à son cheval pour scruter les bois enténébrés, pour déchiffrer le bruissement des feuilles d'automne, pour braquer son Colt Navy sur un raton laveur qui plongeait humblement dans l'eau. Les arbres gémissaient et soupiraient sous les assauts du vent ; les herbes oscillaient en chuchotant tels des proches en deuil dans un petit salon éclairé de bougies ; et Dick évoquait partout des fantômes, aussi effrayé qu'un homme seul dans une pièce fixant la poignée d'un placard qui tourne lentement et la porte qui s'ouvre peu à peu.

Il traversa un pré et guida sa monture vers le bord de la rivière, progressant dans l'eau qui arrivait à peine à la hauteur des sabots de sa jument. La porcherie se composait d'une remise trapue qui abritait les stalles d'engraissement et d'un enclos boueux ceint d'une grossière barrière de planches. Dick fit grincer sa selle, consulta sa montre de

gousset à la lueur d'une allumette et chercha Sarah des yeux. Il mit pied à terre et laissa sa jument traîner ses rênes où bon lui semblait et brouter les frondaisons tandis qu'il gravissait la berge.

Les verrats grouinaient, grognaient et se grimpaient les uns sur les autres, se disputant de la nourriture dans un coin. Le vent courbait les herbes et Dick sentait l'appréhension étendre ses tentacules dans son dos. Les porcs, attroupés, renâclaient, puis il y eut un bruit rappelant les pages d'un livre qu'on déchire et les pourceaux se massèrent avec des cris aigus autour d'une truie qui s'éloignait du coin en bouloissant goulûment quelque chose. Dick s'appuya à la barrière de l'enclos comme un garçon de ferme un peu lent.

« Qu'est-ce que vous bâfrez, bande de sagouins ? » fit-il.

Il entrevit alors une chaussure et une cheville au milieu des cochons qui se bousculaient et bataillaient au-dessus d'un manteau en laine plein de boue. Un frisson glacé lui picota la peau, un liquide salé lui emplît les yeux et il se mit à vociférer contre les animaux et à leur cingler les jarrets avec son chapeau. Ils décampèrent en couinant et en flairant le sol. Une truie s'attarda le temps d'arracher un tendon et le cadavre tressaillit, mais Dick tira une balle dans le sol et la truie fila rejoindre les autres porcs.

Le manteau en laine était vrillé autour du tronc ; l'un des bras était replié dans le dos de l'homme ; l'autre, ballant, reposait sur la planche inférieure de la clôture. La peau des doigts était marron, mais c'était là le seul indice révélant qu'il s'agissait de John Tabor, car presque toute la gorge et le visage du cadavre avaient été dévorés et seuls subsistaient des tendons rougis, des lambeaux de muscles ou eu cartilages et les os luisant de sang du crâne.

Une plainte sourde qui ne pouvait provenir de Tabor s'éleva de la porcherie et Dick s'accroupit en pointant son Colt Navy en direction d'un amas d'ombres, de courbes, de saillies.

« Wood ? » lança-t-il.

Il arma son revolver et le saisit à deux mains afin de dominer ses tremblements.

« Jesse ? »

Les ombres se décomposèrent puis se recomposèrent. Dick comprit que la créature s'était rapprochée d'un pas et esquissa un mouvement d'esquive latéral, tel un enfant jouant au ballon prisonnier, à l'affût du chuintement de velours de l'acier contre le cuir.

« On ne pourrait pas en discuter, Jesse ? Ou Wood ? »

La silhouette s'avança.

« Je vais tirer ! balbutia Dick. Dieu sait que j'ai assez peur pour qu'on ne puisse pas se fier à moi avec ce Colt. »

Un reniflement et un sanglot lui répondirent.

« Sarah ? » hasarda-t-il.

Il longea, en l'effleurant de la manche, la barrière de l'enclos, revolver en main, à la vitesse d'une tortue, jusqu'à ce qu'il discernât Mrs Hite. Elle était sous le choc et ses yeux étaient embués de larmes. Des relents acides de vomi se dégageaient de sa robe et l'espace d'un bref instant de folie, il faillit abattre la malheureuse parce qu'elle sentait mauvais.

« C'est Wood qui l'a tué ? »

Le cou de Sarah paraissait pris dans une minerve, mais elle parvint à hocher la tête par deux fois.

« Raconte ça au shérif. Raconte-lui que Wood Hite est un meurtrier. Accuse-le sous serment pour qu'on émette un mandat d'arrêt contre lui, mais surtout, pas un mot au sujet de la bande de Jesse James et ne fais pas mention de mon nom. »

Puis Dick passa à côté d'elle sans même l'effleurer et dévala la berge jusqu'à sa jument. Sarah demeura dans la même position, immobile, à contempler la dépouille, les mains couvertes de sang, crispées sur ses flancs comme si elles y avaient été cousues. Dick monta en selle, s'éloigna au trot en direction de l'ouest à travers les terres des Hite, et il ne revit plus jamais cette femme.

Jesse James se rendit dans le Kentucky en octobre comme il l'avait promis à Clarence Hite, mais il effectua un détour par Louisville, puis par le comté de Nelson, plus au sud, où son cousin Donny Pence était shérif. Il y séjourna une semaine, chassant le pigeon ou la caille le jour en compagnie de Ben Johnson, un membre du Congrès, et jouant aux cartes la nuit dans le salon des Pence. Johnson relata plus tard qu'un soir, alors qu'ils lisaient les journaux, Donny avait tendu à J. T. Jackson un article décrivant l'attaque d'un train par la bande de Jesse James au Texas. Jackson avait jeté le journal sur la table et s'était dirigé vers une fenêtre, sur le carreau de laquelle il avait gravé au moyen du diamant de sa bague : *Jesse James, 18 octobre 1881*. Il s'était ensuite retourné vers le parlementaire et lui avait déclaré : « Je tiens à ce que vous soyez témoin qu'à cette date, j'étais au Kentucky et non au Texas. » Après quoi, compromis, Jesse avait renoncé à pousser plus au sud jusqu'au comté de Logan et repris la route du Missouri, faisant étape chez Ed Miller, qui habitait une cabane sur un lopin de vingt-cinq hectares dans le comté de Saline.

Il avait secoué la contre-porte tendue de toile, fermée par un loquet, puis balayé du regard la cour, dans laquelle traînaient un harnais pour mule en piteux état, un râteau potentiellement dangereux, une charrue rouillée incrustée dans le sol, et lorsqu'il avait reporté son attention sur la porte, il avait découvert Ed Miller, un pistolet à la main, qui l'observait avec des yeux apeurés.

« Tu es là en visite ? s'enquit Ed.

— Tu me laisses entrer, ou je dois te causer à travers cette porte ? »

Miller souleva le loquet et Jesse tira la porte, puis entra en frôlant son acolyte sans voix.

La pièce était sordide : sur une table de cuisine s'empilaient de la vaisselle sale, dans laquelle de la viande et des couennes séchées se couvraient d'une suédine verdâtre de moisissure ; des journaux étaient gerbés comme du maïs au pied du sofa, une chaise était renversée, une chemise rapiécée suspendue à un coin de la porte d'un placard ; un chat juché sur le plan de travail de la cuisine léchait quelque chose dans l'évier.

« Toi, tu n'es pas un homme d'intérieur, commenta Jesse.

— Tu ne faisais pas que passer dans le coin, insista Miller.

— Pourquoi tu dis ça ? »

Jesse jeta un coup d'œil au revolver et Miller le posa sur la table malpropre.

« Clell était si peu soigneux de sa personne qu'il suffisait de lui frotter le cou pour que ça fasse des serpentins de crasse », se remémora Jesse. Il s'assit sur un tapis annelé et désigna du menton le sofa fatigué. « Vas-y, ne reste pas sur tes jambes. »

Miller obtempéra et regarda par la fenêtre en tortillant ses cheveux sales entre ses doigts. Ses habits étaient aussi froissés qu'une feuille de papier chiffonnée, ses ongles ourlés de noir et l'un des coins de sa bouche brunâtre de jus de chique ou de viande.

« Tu devrais te dégotter une femme », suggéra Jesse.

Miller le fusilla brièvement du regard, puis haussa les épaules.

« Je voulais demander à Martha – la sœur de Charley... Je voulais lui demander si elle s'y voyait, mais Wood aussi a une idée derrière la tête et Dick Liddil joue toujours les trouble-fêtes. J'y ai déjà cogité. »

Il extirpa quelque chose de sa chevelure et s'essuya les doigts sur un coussin. Il semblait incapable de regarder Jesse en face ; son pied droit martelait le plancher.

« Tu as terminé tes récoltes ?

— Je n'avais pas grand-chose, répliqua Miller. Juste le potager et les prés. J'étais malade au moment des semailles.

— Et ça va mieux, maintenant ? »

Miller adressa un regard fugace à Jesse.

« Pourquoi ?

— Tu te comportes bizarrement.

— Les choses ne sont pas franchement au mieux entre toi et moi, ces derniers temps. Ce n'est pas ta faute, comprends bien. Mais il y a des rumeurs...

— Des rumeurs.

— Les gens racontent des choses, expliqua Miller.

— Donne-moi un exemple. »

Ed soupira.

« Jim Cummins est passé. Et il m'a dit... tu sais, ces gars qui se sont fait prendre après le coup de Blue Cut ? Jim dit qu'il a eu vent – ne me demande pas comment – que tu avais l'intention de les tuer.

— Pourquoi je ferais ça ? »

Miller lança un coup d'œil à la main gauche de Jesse, celle avec laquelle il tirait, puis se tourna à nouveau vers la cour.

« À tous les coups, c'est que des rumeurs.

— Pour les faire taire ?

— Des rumeurs, rien de plus.

— Cummins t'a dit autre chose ?

— Non, grosso modo, c'était tout.

— Ça n'explique pas pourquoi toi tu as peur. »

Miller dévisagea Jesse avec des yeux humides, la bave aux lèvres, la peau, grasse, luisante.

« Parce que je suis dans la même position, tu vois pas ? J'étais pétrifié, quand je t'ai vu arriver !

— Je passais juste dans le coin, Ed.

— Mais imagine que tu aies entendu des ragots. Imagine que tu aies entendu dire que Jim Cummins était passé. Tu aurais pu faire le rapprochement et croire qu'on avait l'intention de vous capturer, toi ou Frank, pour empocher la récompense. C'est pas vrai, mais tu aurais pu le penser. »

Jesse se leva, abandonnant quelques pièces tombées de sa poche sur le tapis, et secoua la jambe pour rajuster l'ourlet de son pantalon par-dessus sa botte.

« Je n'ai pas entendu le moindre ragot, ces temps-ci. » Il scruta par la fenêtre le chemin et le ciel que le soleil couchant teintait de rose. Il sourit à Miller. « Je suis content d'être passé. »

Miller s'efforça de retourner à Jesse son sourire.

« Moi aussi.

— Je tiens à te rassurer.

— J'ai encore six cents dollars de planqués. Je n'ai pas besoin de la récompense du gouverneur.

— Et c'est aussi une question de principe. »

Miller se leva et agita une main au-dessus d'une assiette pour faire peur aux mouches, qui festonnèrent l'air, puis se reposèrent.

« Je ne peux pas t'inviter à dîner, mes placards sont vides.

— Et si on sortait faire une virée à cheval ? Je pourrais te payer à manger en ville avant de me remettre en route. »

Miller sortit sa jument du paddock et la sella pendant que Jesse attendait sur son hongre, environné par la nuit. Puis ils mirent le cap à l'ouest au petit trot, tressautant sur leurs selles jusqu'à ce que leurs

montures finissent par adopter un amble gracieux, puis par retrouver le pas. Un fermier avec un râteau à foin reconnu Ed Miller et le salua de la main. Jesse fit un écart sur la droite pour que l'homme n'aperçût pas son visage.

« C'est vraiment un mois que j'adore, octobre », lâcha Jesse. Puis quelques minutes plus tard, il ajouta : « Ta jument boite de la patte droite. Il se pourrait que ce soit une molette. »

Miller ne trouva rien à répondre. Jesse fit mine d'avoir un problème avec la sangle de sa selle et ralentit.

« Passe devant, vieux. Je te rattrape. »

Miller se voûta sur sa selle, les yeux fixés devant lui.

Jesse sortit en douceur son pistolet de l'étui en cuir attaché à sa cuisse gauche et demeura songeur une seconde ou deux avant de lancer son cheval en avant.

« Tu devrais apprendre à mieux mentir », fit-il avec colère à Ed Miller lorsqu'il fut sur lui.

Miller stoppa sa monture, mais il ne put apparemment se résoudre à porter une main à son revolver avant d'avoir fait volte-face. Jesse actionna le chien de son arme, la balle frappa Miller à la joue, sa tête se déjeta et il tomba lourdement de sa jument.

Jesse fendit la fumée et contempla le corps sans vie de Miller dont la bouche et les yeux ouverts exprimaient le saisissement. Il descendit de son cheval et remorqua le cadavre par les pieds jusqu'à un boqueteau d'ormes et de sumacs en laissant derrière lui une traînée d'herbes aplaties et un sillon dans les feuilles.

On découvrit la jument deux jours plus tard, en train de paître dans son enclos, la selle presque à l'envers, sur le ventre, quartiers et étriers paresseusement déployés, telles les ailes d'un oiseau. Ed Miller ne fut retrouvé que des semaines plus tard ; tout ce que le coroner put alors conclure fut qu'il s'agissait du cadavre d'un homme qui n'avait pas encore atteint l'âge mûr, car ne subsistait plus de lui qu'un squelette aux dents jaunes, picoré par les oiseaux, coiffé d'un écheveau de cheveux noirs, aux vêtements déformés par la pluie.

Jesse disparut.

Dick Liddil vendit son cheval dans le Kentucky et prit le train pour Kansas City, où il passa les mois d'octobre et de novembre dans l'appartement de Mattie Collins, sa « régulière ». Ils s'étaient rencontrés dans un tribunal à l'occasion d'un contre-interrogatoire mené par un procureur. Mattie, qui avait tué son beau-frère, Jonathan Dark, parce qu'il battait sa femme, avait si bien plaidé sa cause que son acte avait été jugé justifiable. Dick venait d'être libéré sur parole du pénitencier du Missouri où il avait été incarcéré pour vol de chevaux et où il s'était pris d'intérêt pour les manipulations juridiques.

Mattie Collins lui avait fait l'effet d'une jeune femme maligne, habile, avisée et quand elle avait quitté la barre, il s'était penché vers elle au passage et lui avait murmuré : « J'admire votre courage. » Quelques semaines plus tard, ils étaient en couple. Leur union avait cependant été plus tumultueuse qu'heureuse, Dick se séparant périodiquement de Mattie, puis lui revenant, comme en ce mois d'octobre là, chargé d'un nouveau forfait, accablé d'angoisses, porteur de promesses de fidélité. Il mentit à Mattie au sujet des deux mois précédents ; elle réagit avec irascibilité, fit brûler une tourte à la viande et lui jeta de la soupe d'asperge à la figure ; elle stigmatisa avec froideur les défauts de Dick, sa cruauté, son incapacité à aimer, l'accusa d'avoir fait de sa vie un naufrage ; vers minuit, elle se compromettait de nouveau avec lui.

Dick occupa ses journées à dormir et à jouer au billard ou au poker. Mattie l'emmenait faire des courses et, en l'espace d'un mois, se fit acheter un chapeau noir à voilette, une boîte à pilules en écaille d'huître, un ensemble de huit napperons en damas et des gants blancs ornés de quatre boutons en perle au voisinage du coude. Liddil voyait des agents de Pinkerton dans tous les chefs de rayon, les lecteurs de journaux, les quidams qui déambulaient dans le magasin ; le soir, il se persuadait de la présence de rôdeurs et se ridiculisait en bondissant dehors en chemise de nuit, un pistolet à la main ; dans la salle de billard même, il avait le sentiment qu'on épiait chacun de ses coups, chacune de ses observations, jusqu'à ce qu'un jour son malaise se fit si fort qu'il se retourna et vit Jesse esquisser un pas vers lui dans le halo des lampes.

« Ça te dirait, une virée à cheval ? » proposa-t-il, et Dick ne put qu'accepter.

C'était le week-end d'après Thanksgiving et le froid était déjà si habituel qu'ils n'y prêtèrent quasiment pas attention lorsqu'ils s'éloignèrent de Kansas City ce matin-là. Jesse était capable de se réveiller avec un discours prêt à l'emploi en tête ; Dick était son contraire : une fois levé, il lui fallait encore une bonne heure pour se libérer de l'emprise du sommeil, aussi se borna-t-il à écouter, tandis qu'ils chevauchaient vers l'est et que Jesse enfilait les sujets les uns après les autres, tel un homme essayant des manteaux dans un magasin de vêtements. Jesse était loquace et enjoué ; Dick, soupçonneux et nerveux – mais il se détendit peu à peu et se laissa bercer par l'écheveau d'histoires que dévidait Jesse, véritable nid de pélican de phrases décousues, de paragraphes fragmentaires, de bribes d'informations extravagantes, de variations sur divers thèmes, dans la trame duquel il insérait sans cesse et réintroduisait partout le motif du procès de Whiskeyhead Ryan au tribunal du comté de Jackson.

Jesse raconta qu'un procureur élu sur la base d'une campagne hostile à la bande des frères James avait relâché Tucker Bassham,

pourtant condamné à dix ans d'emprisonnement dans un pénitencier du Missouri, en échange de son lâche témoignage dans l'affaire de l'attaque de Glendale en 1879. D'après les journaux, exposa Jesse, Bassham avait attesté à la barre que c'étaient Bill Ryan et Ed Miller qui l'avaient recruté dans la bande. Il avait de plus affirmé que c'était de Jesse James en personne qu'il avait reçu ses ordres et que c'était ce dernier qui avait dévalisé la voiture de l'U. S. Express. Les gars de Cracker Neck avaient intimidé des témoins, la maison de Tucker Bassham s'était envolée en fumée et les cheminots avaient eu tellement la frousse qu'aucun ne s'était montré au tribunal ; néanmoins, Whiskeyhead Ryan avait été reconnu coupable et condamné à vingt-cinq ans de prison à Jefferson City.

« Je ne peux pas laisser ça se produire, avait achevé Jesse.

— Comment veux-tu l'empêcher ? »

Jesse ne développa pas. Il leva les yeux vers les ramures entrecroisées des arbres.

« Pour un homme pur, le vent est une sérénade, s'exalta-t-il en se penchant en arrière sur le troussequin de sa selle et en prenant appui de la main droite sur son tapis de couchage. Au fait, je t'ai dit que j'avais déménagé de Kansas City ?

— Pour où ? »

Jesse ignore la question.

« Un de ces soirs, je m'attacherai une chaise sur le dos et je m'enfoncerai au beau milieu de la nature. La prairie est pareille à un chœur.

— C'est chez toi, qu'on va ? »

Jesse se fourra un index à l'intérieur de la joue en délogea ce qu'il y restait de tabac à chiquer. Il s'essuya le doigt sur son pantalon.

« J'ai appris pour toi et Wood. Vous devriez vous rabibocher, tous les deux.

— J'aimerais quand même savoir où on va.

— Tu as eu des nouvelles d'Ed Miller, dernièrement ?

— Personne n'en a.

— Il a dû partir pour la Californie. » Jesse se gratta la barbe dans le cou et fit remarquer : « Si tu allais chez Jim Cummins, ce ne serait pas cette route que tu prendrais ?

— Sans doute que si.

— Bon sang, Dick, sers-toi de ta tête. »

James R. Cummins avait servi durant la guerre de Sécession sous le commandement du général de brigade Joseph O. Shelby, aux côtés de Frank et Jesse, et vers la fin des années soixante-dix, il avait participé à de nombreuses attaques avec la bande de Jesse, bien que dans les comtés de Jackson et de Clay, sa réputation n'excédât pas celle de simple voleur de chevaux. En 1862, sa sœur, Artella, avait

épousé William H. Ford, l'oncle de Bob et Charley, et c'était en partie du fait de ce lien que les frères Ford avaient été admis dans la bande. Et c'était chez Bill Ford, qui possédait une ferme aux alentours de Kearney, que Cummins s'était retiré après l'embuscade de Blue Cut, avant de quitter l'État pour goûter aux plaisirs des sources chaudes de l'Arkansas.

Il était déjà parti quand Jesse et Dick arrivèrent, fin novembre, chez les Ford. Bill Ford était dans les prés, où il soignait ses moutons. Son fils, Albert, tapi derrière l'une des hautes fenêtres du séjour, détailla les deux visiteurs qui descendaient de selle devant la clôture de rondins. Puis le rideau glissa de l'épaule du garçon et la porte d'entrée grippée en acajou s'ouvrit en grinçant.

Albert était un bel adolescent de quatorze ans qui avait des airs d'enfant de chœur – ses joues se creusaient de fossettes quand il souriait et ses yeux avaient quelque chose de polisson. Il portait un pantalon noir dont le bas des jambes s'ourlait de paille et de boue, ainsi qu'un pull-over mangé aux coudes. L'adolescent salua les deux étrangers, mais ne reçut pas de réponse avant que Jesse eût achevé sa reconnaissance de la cour, puis grimpé les marches de la véranda avec gravité. Derrière Albert, Dick apercevait la cuisine, où Mrs Ford et sa fille, Fanny, touillaient des vêtements dans un chaudron de lessive fumante. Jesse jeta un coup d'œil aux autres pièces.

« Vous êtes des amis de mon père ? s'informa Albert auprès de Dick. Parce que si c'est le cas, il n'est pas là, mais si vous voulez vous asseoir un moment et profiter de notre hospitalité jusqu'à son retour, n'hésitez pas.

— Nous sommes des amis de Jim Cummins, annonça Jesse en faisant rouler un cigare entre ses lèvres.

— Ah. »

Albert avait été entraîné par son oncle Jim à répondre aux questions d'un shérif. L'adolescent vieillit de trente ans d'un coup et se renfrogna.

« Il est parti en août, mais il n'a pas dit où.

— Matt Collins, se présenta Dick en tendant la main à l'adolescent.

— Très heureux de vous rencontrer. »

Jesse s'approcha du garçon et lui serra la main.

« Dick Turpin.

— Enchanté de faire votre connaissance. »

Jesse sourit, son cigare entre les dents, et broya les phalanges d'Albert, laissant la poignée de main se prolonger jusqu'à ce qu'Albert grimaçât. L'adolescent était sur le point de crier quand Jesse lui plaqua la main gauche sur la bouche et l'entraîna dans la cour tandis que Dick refermait sans bruit la porte d'entrée.

Jesse conduisit sans ménagement le garçon vers la grange rouge, le propulsant au passage contre un peuplier, ce qui coupa le souffle à Albert et lui mit les larmes aux yeux. Dick les suivit d'un pas traînant, l'air craintif et honteux, en se retournant plusieurs fois pour souffler sur ses doigts rougis et inspecter le chemin.

Une fois derrière la grange, Jesse pivota sur lui-même et projeta l'adolescent sur le sol, puis lui posa l'une de ses bottes en travers de la gorge.

« Pas un cri, ordonna-t-il. Pas un mot, sauf pour me dire où je peux trouver Jim Cummins. Matt, braque ton six-coups sur le gosse.

— Merde, Jesse, ce n'est qu'un gamin ! »

Jesse foudroya Dick du regard pour avoir révélé son nom, puis reporta son attention sur Albert qui suffoquait.

« Il sait où se cache son oncle Jim et ça va vite le faire grandir. »

Le garçon secoua la tête et se débattit en donnant des coups de pied.

« Peut-être qu'il n'en sait rien, avança Dick.

— Il sait, lui opposa Jesse en se laissant tomber à genoux sur les biceps de l'adolescent.

— Aïe ! » geignit Albert.

Jesse lui écrasa la bouche de la main gauche avec une telle force que plus tard, quatre bleus gros comme des pièces de monnaie s'épanouirent sur sa joue.

« Des fois, il faut demander à plusieurs reprises, professa Jesse. Des fois, les enfants ne se rappellent pas tout de suite et ensuite ça leur revient. »

Il tordit l'oreille du garçon comme la clef d'une horloge mécanique et les yeux d'Albert s'écarquillèrent de douleur, son corps se convulsa brutalement, ses bottes battirent la terre.

« Dis-moi juste où est ton oncle Jim, c'est tout ! Où est-ce qu'il a filé ? Où est-ce qu'il se planque ? »

L'adolescent s'empourpra et les coups qu'il faisait pleuvoir sur Jesse s'amoinquirent sous l'effet de l'épuisement. Jesse lui tordit encore davantage l'oreille et étouffa de sa paume le hurlement d'Albert. Il se pencha, le cigare au coin de la bouche et examina la blessure.

« Bigre, j'ai l'impression qu'elle est sur le point de lâcher, mon petit. Encore un peu pour que ça vienne et je l'arrache comme la page d'un bouquin. »

Adossé contre la paroi de la grange, Dick, écoeuré, était à bout de nerfs.

« Laisse le gosse tranquille, gémit-il.

— Il ment.

— Bon sang, il ne peut même pas parler !

— Où est Jim ? questionna Jesse, avant de répéter en chantonnant : Où est Jim ? Où est Jim ? Où est Jim ?

— Arrête ça ! » s'exclama Dick.

Il envoya voler le chapeau de Jesse de la main et, aussitôt, se sentit idiot. Mais Jesse se redressa, se ravisa et se frotta les mains sur son pantalon pendant qu'au-dessous de lui l'adolescent pleurait, incapable d'articuler un mot. Il s'essuya les yeux et le nez, secoué de sanglots, reprit son souffle, puis, d'une voix qui montait dans les aigus, s'emporta contre Jesse :

« Enfoiré ! Je ne sais pas où il est, mais vous ne voulez pas me croire et vous ne m'avez même pas laissé une chance de parler, vous m'avez appuyé tellement fort sur la bouche que je ne pouvais pas respirer et j'ai l'oreille... j'ai l'oreille en feu ! Vous aimeriez que je vous fasse la même chose, à vous ? Je ne sais jamais où est Jim ni quand il reviendra, alors fichez-moi la paix et levez-vous, espèce de salaud ! » Albert poussa un grognement et se cambra sous Jesse. « Levez-vous ! » s'époumona-t-il et Jesse se mit debout.

Le garçon roula par terre et Dick contourna la grange jusqu'au chemin, les poings serrés dans les poches de son manteau en peau de mouton, rouge jusqu'au cou de fureur et de dégoût. Quand Jesse le rejoignit, il était déjà juché sur sa selle texane. Son visage était blanc comme la lune, ses lèvres tremblaient et quand il ouvrit la bouche, ce fut en lorgnant le bout de sa botte.

« Je n'en peux plus, Jesse. Je suis... »

Il soupira et renonça à exprimer sa pensée pour suivre des yeux le chemin jusqu'à ce que celui-ci ne fût plus qu'une tête d'épingle au loin. Le ciel, comme caillé, était couleur d'étain, les bois roses et gris dans le crépuscule.

« J'ai la cervelle tout embrouillée, lâcha Dick. Je me sens sale pour des petits riens comme ça. »

Il leva les yeux pour se rendre compte de la réaction de Jesse et eut la surprise de le découvrir affaissé contre son cheval bai, le nez enfoui dans le cou et la crinière de la bête, les lèvres crispées en un rictus inversé, tel un homme pleurant en silence, une grimace de détresse sur le visage.

« Ça va, Jesse ? » s'inquiéta Dick.

Jesse se pressa contre la robe d'hiver de son hongre et marmonna des mots que Dick ne discerna pas. Albert boita jusqu'à la maison des Ford, une main sur l'oreille gauche, la manche de son pull en travers du nez.

« Peut-être que tu ferais mieux de rentrer là où tu habites en ce moment et peut-être que moi, je revendrai ce cheval et que j'irai traîner mes guêtres chez Martha Bolton, histoire de... tu sais, m'excuser auprès des Ford, présenter les choses sous un jour plus

favorable, etc. »

Jesse ne lui accorda que son dos et se passa son foulard bleu sur les yeux.

« Je dois devenir fou », bredouilla-t-il.

Mrs Ford, Albert et Fanny étaient tous derrière les hautes fenêtres du séjour, mais quand Jesse regarda dans leur direction, les rideaux se refermèrent. Il cala sa botte gauche dans l'étrier en tâtonnant, puis se hissa en selle avec un soupir de vieillard et s'éloigna sans un mot.

Quant à Woodson Hite et aux suites de ce que Clarence appelait « l'accrochage de Wood avec le négro », tout ce qu'il est besoin de savoir, c'est que Sarah l'accusa sous serment de meurtre et que Wood fut arrêté par deux adjoints du shérif de Russellville, le siège du comté, alors qu'il pêchait dans une rivière avec une canne en bambou. Après le crime, il était devenu froid, suffisant, indifférent et il parut si docile au marshal que celui-ci lui loua une chambre au premier étage d'un hôtel au lieu de l'enfermer dans une prison surpeuplée. Un garde fut posté à l'extérieur de la chambre avec un fusil, mais il semble que les Hite l'aient soudoyé, car un après-midi, Wood descendit l'escalier, passa sous le lustre du hall et sortit de l'hôtel, avant de quitter la ville sur un cheval sellé et approvisionné qui avait été attaché à côté de la statue d'Indien d'un magasin de tabac. La trace de Wood Hite se perd ensuite au cours de sa poursuite torpide de Dick Liddil – jusqu'en décembre, où le cousin des James qui portait le second prénom de Jesse fut entrevu dans le Missouri.

Wood avait chevauché durant toute la nuit de samedi à dimanche, les yeux fermés, dodelinant, à moitié assoupi, emmitouflé dans un manteau en poil de chèvre qui avait été blanc et dans un long cache-nez bleu, le poignet gauche ficelé au pommeau de sa selle afin de ne pas chuter. Son visage couleur brique était brûlé par le vent, sa moustache perlée et sertie de glace. Son pantalon et ses manches étaient raides comme des planches à cause de la neige, son nez crevassé par le froid et de temps à autre des flocons lui cinglaient la cornée. Il avait atteint Richmond avant six heures, s'était réchauffé les joues, les oreilles et le postérieur auprès du poêle d'un aiguilleur de chemin de fer, puis avait pris la direction de la ferme de Mrs Bolton. Il y avait trouvé Elias Ford près de l'auge à maïs, en train de coraquer les bêtes jusqu'au fourrage ensilé qu'il avait épandu sur la neige. Elias faisait la leçon aux animaux, mais le vent n'avait que faire de ses paroles et dispersait les plumets de condensation grise qui s'échappaient de sa bouche. À la vue de Wood, Elias resta un instant interloqué, car il crut que c'était Frank qui le toisait sur le chemin tant la ressemblance entre les deux cousins était prononcée, même sans la pénombre trompeuse. Elias leva un bras en guise de salut et invita

Wood à ne pas s'exposer plus longtemps au froid en désignant tour à tour les écuries, puis la ferme.

Wood guida son cheval jusqu'à une stalle, jeta une couverture marron dévorée par les mites sur l'animal et lui colla un seau en fer-blanc rempli d'avoine sous le nez pour l'induire à s'intéresser à la luzerne. Puis il accompagna Wilbur qui se dirigeait vers la cuisine, chargé d'un bidon de lait, la démarche vacillante, et introduisit une moufle dans la seconde anse du bidon afin d'aider à sa manutention.

« Comment ça se fait que ce soit toi qui te coltines toutes les corvées, cria-t-il à Wilbur par-dessus le vent glacial.

— Charley et Bob payent plus cher à Martha pour y couper !

— C'est pas pour autant que ça me semble juste !

— Eh ben... », commença Wilbur, avant d'oublier quelle était leur excuse. Il s'apitoya sur son sort l'espace de quelques secondes, puis reprit en beuglant : « Tu sais comment j'ai su que c'était toi ? Parce que tu n'avais qu'un six-coups, alors que les autres en ont deux ! »

Wood ouvrit la contre-porte pour Wilbur, qui déposa le bidon en le faisant tinter.

« Si j'étais toi, je me moucherais le nez, recommanda Wilbur. C'est pas beau à voir. »

Martha aplatit une boule de pâte à pain sur une planche farinée et la pétrit des deux mains. Une cuillère en bois à la main, Ida remuait en bâillant du porridge qui bouillait dans de l'eau sur le fourneau. Wilbur s'installa à califourchon sur une chaise et souffla sur ses mains. Wood ôta ses moufles et les laissa pendre au bout de ses manches par des attaches comme un enfant. L'ombre portée de Martha bondit et vacilla sur le mur quand quelqu'un déplaça jusqu'à la table la lampe à pétrole qui était allumée sur le manteau de la cheminée. La maîtresse de maison se retourna et vit Wood ranger son mouchoir dans la manche de son manteau et se décongeler l'oreille droite au-dessus de la cheminée en verre de la lampe.

« Tiens, regardez qui voilà ! » lança-t-elle.

Wood tourna la tête pour dégivrer son oreille gauche.

« Tu arrives du Kentucky ? »

Wood plaqua ses doigts contre le verre de la lampe et dévisagea Martha afin de déterminer au juste ce qu'elle savait.

« Tu veux dire que la nouvelle n'est pas parvenue jusqu'ici ? »

Wilbur éclaira la lanterne de sa sœur :

« Wood et Dick ont eu un différend qui s'est réglé à coups de flingue, il y a un mois ou deux. »

Elias referma la porte de la cuisine derrière lui et tapa ses bottes sur le sol.

« Au premier coup d'œil, je t'ai pris pour Frank James, déclara-t-il. Je me suis dit : "Mais qu'est-ce que Buck fabrique ici ?" » Il se

frictionna les oreilles avec ses moufles et, manifestement toujours sous le coup de sa stupéfaction initiale, ajouta : « “Qu’est-ce que Buck fabrique ici, alors qu’il est censé être dans l’Est ?” »

À l’étagé, Bob se réveillait, encore tout endolori de sa nuit sur son matelas en plumes de canard. La fenêtre donnant au nord était ouverte et il faisait si froid dans la chambre qu’il exhalait des fantômes, comme si chaque souffle était son dernier. Il transféra la flamme d’une allumette à une chandelle sur le sol, puis se rallongea, les mains derrière la tête, un pied hors du lit, balançant sa chaussette près de la source de chaleur, tandis que Charley ronflait et que Dick gémissait. Au milieu des bruits du petit-déjeuner, il entendit Martha lâcher : « Tiens, regardez qui voilà ! » Bob contempla le plafond constellé de taches brunâtres d’araignées écrasées et se mit à spéculer sur les femmes et l’argent. Soudain la voix de Wood se mêla à la conversation dans la cuisine.

Bob se rua alors hors de son lit et s’accroupit près de la porte entrebâillée. Elias prononça quelques paroles que Bob ne saisit pas, puis Martha commanda à Ida de couvrir la casserole. Il entendit sa sœur verser des grains de café dans le moulin, puis une chaise protesta comme on la tirait sur le plancher.

« Pour quel motif Dick et toi vous êtes-vous accrochés ? » s’enquit sa sœur.

Bob se précipita vers le lit de camp et plaça une main sur le Colt Navy dissimulé sous l’oreiller avant de chuchoter d’une voix insistante : « Dick ! »

Liddil chercha aussitôt à tâtons son arme sous l’oreiller, se rendit compte qu’elle était immobilisée, puis avisa au-dessus de lui Bob dont les cheveux brun roux étaient pleins d’épis et les yeux cernés de vert sous l’effet du manque de sommeil et de l’appréhension.

« Wood Hite est en bas », annonça-t-il.

Dick s’appuya sur son coude droit et Bob retira la main du Colt. Tous deux écoutèrent Wood accuser une fois de plus Dick d’avoir volé cent dollars sur le butin de Blue Cut – peut-être l’avait-il si souvent rabâché qu’il était désormais convaincu que c’était bel et bien la cause de sa vindicte. Martha moulina le café et Wood affirma qu’il était sur la route depuis octobre. Il ne fit aucune allusion à Sarah, à John Tabor ou sa récente arrestation pour meurtre. Dick et Bob entendirent Martha s’exclamer :

« Ida ! Bonté divine, ne trempe pas ton pouce dans le lait quand tu l’écèrèmes !

— Dick m’a rapporté une version complètement différente de votre altercation », intervint Wilbur.

Un bruit de chaise grinçant sur le parquet s’éleva jusqu’à Bob et Dick.

« Tu veux dire qu'il est là ? s'écria Wood.

— Il est arrivé tard hier soir. »

Dick arma son revolver et le cacha sous les cinq couvertures en laine du lit de camp.

« Je vais faire le mort », fit-il à Bob, qui s'écarta et se blottit près de la table de chevet qui séparait les lits jumeaux.

Elias exhorta Wood à se calmer et Martha l'avertit : « Ne faites pas d'esclandre là-haut, tous les deux. Le petit-déjeuner est presque prêt. »

Bob sortit un revolver chargé de l'étui de Charley et se ramassa sur lui-même, pantelant, tandis que Wood gravissait l'escalier avec fracas. Wood ouvrit du pied la porte de la chambre qui claqua contre le mur ; du plâtre dégringola sous l'impact de la poignée et Charley se redressa en sursaut. Wood fit irruption dans la chambre dans ses hautes bottes noires et son manteau à longs poils, un Peacemaker bleuté pointé sur la moustache blonde torsadée de Dick. Wood expédia un coup de botte dans le lit de camp, qui décolla du sol de trois centimètres.

« Espèce de sac de gerbe visqueux, viens régler ça dehors ! » rugit-il.

Les yeux de Dick papillotèrent, puis une déflagration boursofla les couvertures et la balle de Dick perfora la porte de la chambre. Wood esquaiva le tir en se jetant de côté, reprit son équilibre et fit feu sur Dick une première fois, disséminant des plumes d'oreiller alentour, puis une seconde, alors que Dick roulait du matelas, trop bas, stoppant net une pantoufle qui tournicotait sur elle-même.

Les détonations assourdirent Bob jusque dans l'après-midi et un sifflement aigu persista dans ses oreilles pendant plusieurs jours. Il ne comprit donc pas ce que hurlaient Dick, Wood ou Charley, les discernant à peine à cause de la fumée de revolver qui filtrait de l'amoncellement de couvertures et flottait à travers la pièce en nuages volages. Il se pelotonna contre son lit et arma le chien de son revolver, trop terrifié pour trembler, déglutir ou cligner des yeux, bien que la fumée les lui brûlât. Il établit des règles, les modifia – si Wood lui tirait dessus, Bob le tuerait ; si Wood descendait Dick, Bob le tuerait ; si Wood braquait seulement son pistolet sur lui, Bob n'aurait à l'évidence d'autre choix que de le tuer ; si Wood lui lançait un regard, Bob le tuerait – jusqu'à ce que ne s'offrît plus à lui d'autre possibilité que d'abattre Wood, et de l'abattre au plus vite.

Dick bondit vers la coiffeuse, rata à nouveau Wood et son tir déchira un calendrier. Charley fusa hors de son lit, se rua vers la fenêtre à guillotine et s'efforça de se faufiler sous le châssis en gigotant. Wood lui tira dessus, mais le manqua ; Bob faillit alors loger une balle dans le cou de Wood, mais il eut des scrupules. Charley

dévala les bardeaux de l'avant-toit en roulant et s'étala pesamment dans une congère trois mètres et demi plus bas.

Voyant Wood inconsidérément tourné vers Charley, Dick visa le cœur de son agresseur, dont le bras droit tressaillit comme si quelque épouse acariâtre s'y fût suspendue. Du sang s'épanouit sur la manche au milieu des poils de chèvre ; Wood massa un court instant son membre blessé de la main gauche, puis se baissa au-dessous de la fumée et distingua Dick, assis sur le fond de culotte de sa combinaison rouge, qui reculait en se trémoussant vers le recoin adjacent à la porte du placard. Wood dirigea son Peacemaker vers l'entrejambe du joli cœur, mais sa blessure et le poids du pistolet le handicapèrent et la balle s'égara dans la cuisse de Dick. Du sang gicla sur le plancher et les draps et Dick se contorsionna de douleur. Il leva cependant de nouveau son Colt Navy tandis que Wood se réfugiait en titubant dans le couloir et jetait un coup d'œil dans la pièce. Le chien du Colt de Dick rencontra une chambre vide, Wood empoigna son pistolet de la main gauche, aligna le cran de mire et le guidon en plissant les yeux et, délibérément, mais sans préméditation aucune, Bob Ford abattit Woodson Hite.

Un bouton de chairs rouges s'épanouit juste à droite du sourcil de Wood et lui coupa net tout élan. Un spasme parcourut les muscles du poignet et du bras de Bob quand le revolver se cabra, le crâne de Wood fut déporté de côté et Wood s'écroula à genoux tandis que ses yeux marron se voilaient et que la raison le quittait, un filet de sang dégouлина sur son cache-nez bleu ; enfin le cousin de Jesse s'effondra sur le flanc gauche et une secousse ébranla toute la pièce lorsque sa joue heurta les planches avec un bruit mouillé.

Bob voulut se mettre debout, mais il en fut incapable. Dick le fixa avec stupéfaction, comme s'il venait de pousser à Bob des bois sur la tête ou s'il s'était mis à parler en langues. Bob déposa le pistolet sur le matelas, puis se leva et s'approcha de Wood, l'estomac chaviré, une boule grosse comme un abricot en travers de la gorge.

« Il a son compte ? demanda Dick.

— Hein ? répliqua Bob en portant une main à son oreille.

— Il est mort ? »

Bob poussa du bout du pied le corps de Wood, dont le bras droit estropié glissa le long de son manteau en vrac. La poitrine de Wood se gonfla, puis s'affaissa lentement avant de se dilater à nouveau. Une flaque de sang large comme une vasque pour oiseaux se répandait sous sa tête.

« Il respire encore, mais à mon avis, il n'en a plus pour longtemps. »

Dick prit sa cuisse entre ses mains et la comprima, puis essuya sur ses épaules les larmes massées au coin de ses yeux.

« Hisse ma jambe sur le lit, histoire que je ne me vide pas de tout mon raisiné », enjoignit-il à Bob.

Bob attrapa la cheville de Dick, qui serra les mâchoires, puis s'affala en arrière avec un gémissement une fois son pied sur le lit. Bob souffla la chandelle posée sur le sol, sortit dans le couloir et échangea un regard avec Elias et Martha qui attendaient au pied de l'escalier.

« Vous feriez bien de monter si vous voulez lui faire vos adieux avant son dernier voyage. »

Bob observa le sang de Wood qui s'insinuait dans les rainures du plancher et s'épanchait avec langueur vers la porte, prêtant l'oreille au grincement des marches et au bruissement de la robe de sa sœur.

« Il perd tout son jus », lâcha-t-il à l'adresse de Martha.

Celle-ci écarta Bob, défit son tablier et tamponna avec précaution l'orifice de sortie du projectile.

« Désires-tu qu'on te déplace ? » s'informa-t-elle auprès de Wood.

Le moribond ne répondit rien. Il avait les yeux clos. Un fil de bave qui pendillait de sa bouche jusqu'au sol s'arquait au moindre courant d'air froid. Martha dégagea le cache-nez bleu et repoussa du front de Wood quelques mèches perlées de sang.

Elias s'accroupit à côté d'elle et inclina la tête pour examiner les blessures, les investiga du pouce, puis s'essuya le doigt sur sa chemise.

« Tu étais un bon gars, Wood, commenta-t-il. Tu étais bienveillant dans tes propos, tu prenais soin de ton cheval et tu ne demandais rien à personne. »

Il regarda autour de lui, quelque peu embarrassé, puis se mit debout avec effort.

« J'espère que la souffrance n'est pas trop affreuse, Wood, renchérit Martha. Je te ramènerais bien quelque chose à boire, mais j'ai peur que tu ne t'étrangles. » Elle marqua une pause, puis reprit : « La petite Ida te regrettera, ainsi que le reste de la famille. »

Elle alla jusqu'à Dick, suivie d'Elias, et noua le cache-nez autour de la cuisse du blessé, cependant que Bob s'avavançait si près de Wood que ses orteils effleuraient les doigts glacés de sa victime.

« Au cas où tu n'en aurais pas conscience, c'est moi qui t'ai tiré dessus, confessa-t-il. Je ne nourrissais aucun ressentiment contre toi, j'étais simplement effrayé et je craignais pour ma propre sécurité. » L'un des doigts de la main gauche de Wood remua et Bob battit en retraite de quelques centimètres avant de se ressaisir. « Tu seras mort avec bravoure et il n'y a rien dont tu aies à avoir honte. »

D'après les aveux que devait faire Martha en avril, Wood Hite mourut « une heure après le lever du soleil » ; les hommes le

dépouillèrent de ses vêtements, puis allongèrent son cadavre sur le lit de Bob et Dick Liddil sur celui de Charley. Dick sirota une bouteille d'alcool de maïs pendant que Martha lavait Wood et oignait ses engelures d'alun et d'huile de sassafras, puis Elias soigna la jambe amochée de Dick avec des remèdes vétérinaires ainsi qu'un nécessaire de couture, et Dick en fut tellement mortifié dans sa chair qu'il s'évanouit.

Bob suspendit le manteau en poil de chèvre sur un cintre dans le placard et fourra le reste des habits en boule dans une boîte. Il enfila le costume vert chiné qu'il avait acheté à Liberty et se pommada les cheveux devant le miroir du chiffonnier de Martha. Il prit place à la table du petit-déjeuner et considéra Charley qui était assis sur le fourneau, enveloppé dans une couverture rayée ; de la vapeur d'eau s'élevait de son dos et l'une de ses chevilles était grosse comme un melon. Wilbur se tenait devant la fenêtre et griffonnait des lettres dans la buée, l'esprit vagabond ; Ida pleurait sur le canapé ; Martha servit du porridge froid et fit bouillir du lait en s'essuyant à maintes reprises les yeux avec un torchon. Bob seul semblait épargné par la mélancolie, lui seul ne semblait pas enclin à broyer du noir. Il montra à Wilbur la douille de la balle qui avait causé la mort de Wood Hite et déambula dans la cuisine en humant l'odeur de poudre brûlée qui en émanait. Il rapporta une bassine remplie à ras bord de neige et obligea Charley à mettre le pied dedans afin de soulager sa cheville enflée.

Des voisins leur rendirent visite en rentrant de l'église et l'on envoya Wilbur à l'étage pour fermer la porte de la chambre. L'épouse du couple évoqua le sermon exaltant du pasteur et la sérénité qui l'envahissait tous les dimanches, tandis que son mari, John C. Brown, passait d'une pièce à l'autre en humant l'air et en tapotant son livre de prières contre sa cuisse.

« Ça ne sentirait pas la poudre ?

— Il faut que je ramone le tuyau du fourneau, expliqua Bob. Il se pourrait que des martinets aient fait leur nid dedans. Peut-être bien que je ferai ça aujourd'hui.

— Et le repos dominical, Bob ?

— Vous avez votre religion, j'ai la mienne, riposta Bob. Ce n'est pas la peine de nous enquiquiner avec tous les dimanches.

— C'est juste que ma dame et moi, on est d'ardents croyants et que quand vous êtes persuadé de détenir la réponse, vous avez envie de la partager avec tout le monde.

— J'aimerais autant que vous vous en dispensiez », rétorqua Bob.

Puis vint l'après-midi et même une fois les voisins repartis, nul ne fit allusion à Wood ou à un croque-mort, nul n'écrivit de lettre de condoléances adressée aux Hite, à Adairville. Ida rêvassa dans la chambre de sa mère, le pain leva sous des torchons dans des moules

en fer-blanc, Elias circoncrivit son regard maussade aux parois de sa tasse à café et Wilbur bricola une horloge cassée. Martha demeura assise, mutique, immobile, en face de Bob, qui s'absorba dans la lecture de *L'Almanach du fermier*. Charley entra dans la cuisine à cloche-pied et harponna avec art un cookie dans un pot en terre.

« Une chose est sûre, déclara-t-il. On ne peut pas l'emmener à Richmond.

— Pourquoi ? » s'enquit Wilbur.

Charley mordit dans son cookie en se répandant des miettes sur la poitrine. Puis il passa la langue sur sa moustache clairesemée et s'expliqua :

« Primo, parce que le shérif enverrait Bob en prison. Et deuzio, parce que Jesse apprendrait que son cousin Wood s'est fait descendre sous notre toit et on serait fait. »

Bob serra les dents et les muscles de sa mâchoire se contractèrent, mais il se tut. La conversation s'éteignit et Charley rejoignit Ida avec le pot de cookies, toujours à cloche-pied. Martha fit réchauffer du thé et s'en servit une tasse. Les stalactites de l'avant-toit fondaient et grêlaient la neige au-dessous d'elles. Le soleil s'encadra dans les fenêtres à meneaux vers quatre heures, se cacha derrière les bois au sud-ouest, le froid s'accrut et Elias étoffa sa silhouette de pulls et de manteaux, puis patienta à côté de la porte tandis que Wilbur se torturait les pieds pour rentrer dans les bottes en cuir fin de Wood.

Bob désembua un carreau avec le coude de sa veste et suivit des yeux Elias qui s'acquittait des corvées de la ferme. La porte du four claqua, Martha en sortit quatre miches de pain et Ida revint de la cave avec des bocaux de légumes en conserve qu'elle tenait par le couvercle. Bob entrevit sa cousine dans le miroir de la vitre obscurcie par la tombée de la nuit. Elle lui lança un regard craintif, puis demanda :

« Maman, est-ce qu'Oncle Bob aime l'okra ?

— Tu ne vois pas qu'il est là ? Pourquoi tu ne lui poses pas toi-même la question ? »

Bob eut un sourire narquois.

« Elle a peur de moi, Martha. » Il remarqua Elias et Wilbur qui conféraient près du réservoir d'eau et reprit : « Vous avez tous peur de moi. »

Il prit une miche de pain, se coupa une tranche au-dessus d'une assiette en étain, puis trempa son couteau dans de la mélasse et laissa le sirop couler sur le pain. Il grimpa l'escalier avec son en-cas et jeta un coup d'œil dans la chambre depuis le couloir. La bougie était sur la table de chevet et Dick lisait en remuant les lèvres un livre jaune dont le protagoniste principal était une femme aux appétits débridés. Wood avait la bouche ouverte, mais quelqu'un lui avait placé une cuillère

sur chaque œil. Dick se lécha un doigt et tourna une page sans lever les yeux vers Bob.

« Il a pas disparu, si c'est ce que tu espérais.

— À quel chapitre tu en es ?

— Elle vient de rencontrer un jeune beau et elle est tout excitée.

— Comment va ta guibolle ?

— Elle me tourmente, Bob. Merci de t'en inquiéter. »

La peau de Wood était cireuse et légèrement verdâtre à la jonction des veines du cou. Ses doigts étaient entrelacés sur son estomac. Bob mangea au-dessus de Wood, mais le sirop avait un arrière-goût et mâcher puis avaler le pain relevait de la pénitence. Il déposa l'assiette en étain par terre et s'assit sur le lit de Dick pour inspecter la cavité qui s'ouvrait dans le crâne sévère et arrogant de Wood.

« Je devrais avoir des regrets, mais je n'en ai pas. Je suis juste content que ce soit Wood qui soit mort plutôt que moi. »

Dick referma le livre sur son index et dévisagea Bob.

« Toi et moi, il va falloir qu'on s'asseye autour d'une table et qu'on cause de certains trucs. La situation a changé. »

Elias fit son entrée avec une couverture mitée marron qui empestait la sueur animale. Ses joues étaient rouges comme celles d'un clown à cause du froid et une goutte d'humidité pareille à une larme lui pendait au bout du nez.

« Prêt ? » fit-il simplement.

Ils soulevèrent Wood et l'étendirent sur la couverture marron pour chevaux, qu'ils tirèrent ensuite sur le plancher. Ils descendirent l'escalier en la faisant glisser, de sorte que la tête de Wood rebondit sur les marches et qu'il fut ballotté de droite à gauche. Comme Bob et Elias sortaient avec le corps, Charley et Wilbur se levèrent avec solennité des chaises sur lesquelles ils étaient assis dans la cuisine ; Ida enfouit son visage entre ses mains et Martha se retourna vers son fourneau.

Le froid de décembre transperçait les manches du manteau de Bob et lui lacérait les oreilles. Les articulations de ses mains le faisaient souffrir en raison du poids de leur fardeau et de temps à autres les deux frères déposaient le cadavre à terre afin de se détendre le dos et les doigts.

« Fait frisquet », grelotta Bob à l'occasion d'une de ces pauses, mais Elias ne dut pas l'entendre.

Une fois qu'ils eurent dépassé la deuxième rangée d'arbres de la forêt, Elias estima la distance suffisante pour que la puanteur ne parvînt pas jusqu'aux parcs à bétail et ils firent rouler le cadavre nu dans une ravine enneigée qui avait autrefois été le lit d'une rivière d'eau claire. Elias s'accroupit afin d'étaler sur Wood la couverture

pour chevaux. Les deux frères déblayèrent la neige, donnèrent des coups de pied dans les parois de terre de la ravine pour les faire s'ébouler, puis ils amoncelèrent des rochers et des blocs de pierre ramassés non loin sur le cadavre. Elias rassembla des feuilles de pommier et les éparpilla au-dessus de la sépulture, tandis que Bob arrachait des branches mortes sur les arbres et les balançait sur le tumulus.

Puis Elias se campa à côté, lugubre, bras croisés, pressant son chapeau contre sa poitrine, et Bob enfonça ses mains dans les poches de son manteau.

« “Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux leur appartient, récita Elias. Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.” »

Il s'interrompit et interrogea Bob du regard. « Les doux, lui souffla son frère. – “Heureux ceux qui sont doux...” » Il consulta de nouveau son frère. « “Car ils hériteront la terre” », acheva Bob.

Décembre 1881-février 1882

Personne n'en sait autant que moi sur Jesse James, car nos hommes l'ont traqué d'un bout du pays à l'autre. Lui et sa bande ont abattu deux de nos détectives qui avaient retrouvé leur piste et, à mon sens, Jesse James est l'homme le plus vil de toute l'Amérique, sans exception aucune. Il ne connaît pas la peur et tuer de sang-froid ne lui pose pas davantage de cas de conscience que de prendre son petit-déjeuner.

ROBERT A. PINKERTON

Dans le Richmond Democrat, 20 novembre 1879

Depuis l'attaque de Blue Cut, un homme monté sur un cheval châtain parcourait une fois par semaine au moins la route qui longeait la ferme des frères Ford dans le comté de Ray. Il portait un bonnet de marin bleu sous un chapeau gris et élisait domicile des heures durant au milieu des futaies, depuis lesquelles, immobile comme un clocher, il scrutait par-delà les champs de maïs dévastés par les vaches, l'écurie et la cuisine animée.

Il s'agissait du shérif James R. Timberlake, du comté de Clay ; dès qu'un visiteur se présentait, le shérif consignait dans un cahier la couleur de la monture et son sexe, ainsi que les caractères physiques du cavalier et son comportement. Sa surveillance était cependant intermittente et peu systématique de sorte que ses découvertes étaient aléatoires ; en outre, ses observations étaient si imprécises que le lundi 5 décembre, il assista à l'arrivée de Jesse James, mais le prit pour un pasteur méthodiste itinérant avec qui Jesse partageait une certaine ressemblance.

L'homme parut à la nuit tombante et, après avoir attaché son cheval bai à un perchoir à hirondelles, jeta un coup d'œil par deux fenêtres, puis entra dans la maison sans s'annoncer ; il salua les Ford à la campagnarde et laissa la porte battre au vent derrière lui, jusqu'à ce que, pour finir, une femme la refermât. Le shérif entrevit l'inconnu qui chahutait amicalement, décochait des claques bourrues dans des épaules et des biceps, serrait des mains, puis la nuit se fit trop froide et trop noire et Timberlake, las d'ennui et de solitude, repartit en direction de l'ouest et du comté de Clay.

Bob était dans le salon quand Jesse survint. Ida brodait à la lueur d'une chandelle et, assis face à elle dans un fauteuil, il nettoyait les dents d'un peigne avec une aiguille à coudre en écoutant les

contrepoids de l'horloge aller et venir. Il aperçut du coin de l'œil des branches qui s'agitaient devant un carreau, puis retrouvaient leur immobilité et en conçut une telle frayeur qu'il se retourna et croisa le regard d'une apparition qui se détachait de la vitre. Puis Jesse fit son entrée dans la cuisine, aussi bruyant et massif qu'un tombereau de bière, et Bob détala au premier étage.

Dick Liddil sautillait déjà à cloche-pied vers le placard, grimaçant à chacun de ses mouvements.

« Qu'est-ce qu'il vient fiche ici, Dick ? À ton avis, il est au courant, pour Wood ? »

— Je n'en ai pas la moindre idée, Bob. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'y a pas grand-chose qui lui échappe.

— Qu'est-ce que je lui raconte s'il demande des nouvelles de toi ? »

Dick se laissa glisser dans un coin de la penderie et réfléchit.

« Dis-lui juste que je suis à Kansas City avec Mattie. »

Dick se couvrit de jupons et de crinolines arrachés aux cintres et Bob referma la porte du placard.

Lorsqu'il pénétra timidement dans la cuisine, Jesse se tenait devant le fourneau, enseveli dans une montagne de vêtements au nombre desquels figurait une pelisse en castor aux reflets rouges volée, affirmait-il, à un prince héritier des Habsbourg venu chasser le bison dans le Nebraska. Il se tourna et, à la vue de Bob, abaissa la tasse de café qu'il avait aux lèvres.

« Tiens, voilà le Kid ! »

— Quoi de neuf ? » s'enquit Bob.

Jesse ignore la question et ôta avec précaution son couvre-chef, dont il coiffa une huche à pain sommairement décorée de glaïeuls. Le pourtour de son crâne s'ornait d'une marque de chapeau qui départageait son visage rougi d'une bande de peau blanche et striait sa chevelure brune huilée. Il se débattit pour enlever son imposant manteau et le suspendit sur le dossier d'une chaise, puis déboutonna son cardigan qui exhibait une brûlure circulaire au niveau du ventre. Tout le monde se taisait, comme si chaque geste de Jesse était un miracle d'invention, un merveilleux spectacle. Martha ne quittait pas Jesse des yeux en cuisinant, Ida se pâmait presque en apportant les plats sur la table, Charley et Wilbur souriaient servilement dès que le regard du hors-la-loi errait vers eux.

« Je ne retire jamais mon ceinturon, fit Jesse.

— Bien vu », acquiesça Wilbur.

Jesse s'en revint vers sa tasse de café et Charley s'écarta du passage en clochant.

« Tu t'es esquiné la jambe ? »

Charley eut un sourire.

« J'ai glissé du toit et je me suis écrasé dans une congère comme une tonne de balourdise. À peine le temps de dire : "Pute borgne !" que pouf ! j'étais dans la neige jusqu'au cou.

— Le toit ?! Qu'est-ce qui t'a pris de grimper sur le toit en décembre ? »

Le sourire de Charley s'effaça et il lut le blâme dans les yeux de Bob.

« Il y avait un cerf-volant – qu'est-ce que je raconte ? Un chat. Il y avait un chat sur le toit et j'ai voulu le rattraper. Un chat de gouttière. Il miaulait tant qu'il pouvait. Et j'ai glissé. »

Charley frotta sa paupière droite tombante et toussota dans son poing.

« J'ai cru que ton pied bot gagnait du terrain », plaisanta Jesse en lui adressant un clin d'œil.

Wilbur hoqueta de rire comme si c'eût été tordant, Charley emplît la pièce de ses braiments et Jesse sourit de sa propre loufoquerie, tandis que Martha déposait sur la table un saladier de jarrets de porc.

« Dick est passé il y a quelque temps, mais là, il est à Kansas City chez sa femme », l'informa Bob.

Jesse fit mine de n'avoir rien entendu et s'assit à table sans gêne, puis entreprit de chatouiller l'estomac et le ventre d'Ida en lui faisant « guili-guili » comme si elle eût eu deux ans, jusqu'à ce que l'adolescente n'en pût plus, que ce ne fût plus amusant et que Martha finît par leur dire d'arrêter un peu tous les deux.

Jesse était de bonne humeur ; il ne s'offusqua pas de la réprimande de Martha et reporta aussitôt son attention de la fille à la mère, puis glissa le coin d'une serviette dans son col et se mit à disserter sur Charles Guiteau. Le procès de l'assassin du président Garfield, qui avait débuté à peine trois semaines auparavant, avait très vite viré au grand-guignol ; tous les journaux s'ouvraient par une ou deux colonnes sur le sujet et Guiteau se délectait de cette publicité. Il tenait des propos outranciers, coupait la parole à l'accusation et, plus généralement, jouait les illuminés au grand bonheur des journalistes ravis qui notaient ses moindres paroles. À l'issue de son interrogatoire par le procureur Corkhill, Guiteau s'était levé d'un bond et lui avait asséné : « De l'avis unanime de tous les Américains, vous êtes un parfait crétin ! » Et durant le témoignage d'un chirurgien, il s'était écrié : « Cette diarrhée est-elle donc sans fin ?! »

Jesse multiplia les variations sur ce thème, tel un comédien seul en scène, un sorcier dont la présence physique et l'exaltation réduisaient son auditoire à l'état de simples fétus. Pendant plus d'une heure – le temps que dura le repas, suivi d'un gâteau au chocolat, puis de café –, la voix perçante de Jesse prit possession des Ford, prit possession de la cuisine ; il occupait la maison comme un pied occupe

une chaussure et seuls Martha et Bob semblaient se souvenir du meurtre de dimanche, du cadavre recouvert de feuilles de pommier dans la neige, de Dick Liddil tapi dans un placard à l'étage et du cousin Albert qui avait été brutalisé par ce même homme. Ida était en extase devant Jesse, telle une jeune fille, Wilbur gloussait de rire en secouant la tête à chacun de ses mots, Charley jouait avec sa moustache ténue, les jambes croisées comme un homme du monde et tentait de temps à autre de rivaliser avec leur hôte au moyen d'anecdotes sans intérêt et de plaisanteries vaseuses de son cru sur Charles Guiteau. Jesse lui donnait audience avec grâce et ponctuait chaque intervention d'un magnanime « Fascinant... » avant d'embrayer sur une nouvelle description.

Sur le coup de sept heures, Martha ramassa la vaisselle et Ida vida les rogatons dans un seau en fer-blanc pour les porcs.

« Tiens, Jess, j'ai une histoire toute mignonne, lança Charley. Tu sais que Bob et moi, on a été élèves à l'institut Moore vers Crescent Lake quand on était gosses... Vu que c'était tout près de Kearney, les conversations portaient naturellement sur les exploits des frères James et Younger. Bob devait avoir quoi ? Onze-douze ans et il raffolait de ces histoires. Il dévorait littéralement les articles de journaux. Et tu étais le personnage qu'il admirait le plus. C'était Jesse-ci, Jesse-là du matin au soir.

— Fascinant, commenta Jesse.

— Attends, tu vas voir, c'est trop mignon. On est en train de dîner et Bob nous demande : “Vous savez c'est quoi, la peinture de Jesse ?”

— Jesse n'a rien à faire de tout ça, Charley, l'interrompt Bob.

— Oh, chut, Bob, laisse-moi raconter. Bob fait – il fait : “Vous savez c'est quoi, la peinture de Jesse ? Du trente-neuf fillette. C'est petit, hein, pour un type qui mesure un mètre soixante-douze ?” Comme c'est mon petit frère, tu sais, je décide de le charrier un peu et je fais : “Il a pas d'orteils, c'est pour ça.”

— Franchement, c'est stupide, protesta à nouveau Bob.

— Chut. Notre mère s'en mêle, elle est là : “Quoi ?” Mais je ne laisse rien paraître. Je fais : “Il balançait ses jambes au-dessus d'une rivière et des poissons-chats lui ont bouloté les orteils.” Bref, Bob a essayé de se représenter ça jusqu'à ce que ma mère lui laisse entendre que je le faisais marcher. Et là, Bob a dit – je ne voudrais pas me planter. Qu'est-ce que tu as dit au juste, Bob ?

— J'ai dit : “Des poissons-chats, Jesse, il les aurait plombés avec son .44.” »

Charley frappa dans ses mains et éclata de rire.

« Voilà, c'est ça, mot pour mot ! »

Jesse dévisagea Bob en silence.

« Ce serait une bonne histoire drôle si elle était drôle, maugréa

Bob.

— Faut imaginer la scène, insista Charley. Bob qui sort que tu aurais flingué ces poissons, puis qui regarde tout le monde avec un grand sourire, tout fier de lui. Oh ! Et tu sais ce qu'il lâche ensuite ? "On a forcément besoin des orteils."

— Comment ça se fait que j'aie raté ça ? se lamenta Wilbur. Où j'étais ? »

Charley délogea un lambeau de porc d'entre ses dents de lapin, puis le lécha au bout de son ongle.

« "On a forcément besoin des orteils", répéta-t-il.

— C'est bien vrai, approuva Jesse.

— C'était pas mignon, hein ? »

Jesse s'abstint de formuler son opinion. Il n'était plus aussi électrisé ; il avait baissé le voltage. Il paraissait préoccupé, quelque peu chagriné ; il considérait Bob avec une expression qui suggérait la déception. Il fouilla dans son cardigan et en retira un cigare qu'il embrocha sur une dent de sa fourchette.

« Raconte-moi d'autres conversations du même genre, Bob. »

Bob rechigna.

« Tu sais comment on est, quand on est mioche.

— Ça me remonterait le moral, que tu me parles de ce qui t'attirait chez moi, le pressa Jesse. Ça me ferait rire, ça m'aiderait peut-être à oublier mes tourments et mes soucis.

— Je ne me rappelle rien de bien passionnant.

— Moi, si », déclara Charley. Il sourit à Jesse qui louchait sur la flamme d'une allumette au-dessous de son cigare. « C'est à peu près aussi fendard que le coup des orteils.

— De quoi ? » s'inquiéta Bob.

Charley le regarda dans les yeux.

« Tous les points communs que vous avez, Jesse et toi.

— Et si tu me racontais ça toi-même, Bob, proposa Jesse. Si tu t'en souviens. »

Bob se pencha en avant sur sa chaise.

« Si je puis me permettre, c'est en effet assez intéressant tous les recoupements qu'on peut faire entre toi et moi. À commencer par mon père, J. T. Ford. Le J, c'est pour James ! Et le T, c'est pour Thomas, qui signifie "jumeau". Ton père était un pasteur de l'Eglise évangélique du Nouvel Espoir ; mon père était pasteur à temps partiel de l'église d'Excelsior Springs. Tu es le plus jeune des trois frères James ; je suis le plus jeune des cinq frères Ford. Tu as eu des fils jumeaux ; j'ai des sœurs qui sont jumelles. Frank a quatre ans et demi de plus que toi, soit, au passage, la même différence d'âge qu'entre Charley et moi, les deux hors-la-loi du clan Ford. Charley et moi, nous sommes séparés par un autre frère, Wilbur ici présent (dont le prénom

compte six lettres) ; Frank et toi, vous étiez aussi séparés par un autre frère, Robert – six lettres aussi. Robert est mort en bas âge, comme presque tout le monde le sait, et il avait été baptisé ainsi en l'honneur de ton père, Robert, en l'honneur de qui ton frère a baptisé son premier-né, encore un Robert. Et bien sûr, mon prénom est aussi Robert. Mon oncle, Robert Austin Ford, a un fils qu'il a baptisé Jesse James Ford. Tu as les yeux bleus, moi aussi. Tu mesures un mètre soixante-douze, moi aussi. On est tous les deux impulsifs, colériques et désinvoltes. Les Smith & Wesson sont nos revolvers préférés. Nos noms comportent le même nombre de syllabes et de lettres – je veux dire, Jesse James et Robert Ford. Oh, je devais avoir une liste de curiosités du même acabit longue comme une chemise de nuit quand j'avais douze ans, mais j'en ai oublié au fil des années. »

Jesse était aussi immobile qu'une photographie, tel un homme cultivé à un concert. Il avait les mains jointes sur l'estomac, son col était dissimulé par sa barbe de cinq centimètres ; la fumée de son cigare s'élevait en une spirale qui se résolvait en gribouillis paresseux, mais ses yeux roués étaient en éveil ; ils calculèrent, ils jaugèrent, puis se posèrent sur son cigare vert, dont Jesse fit tomber les cendres dans sa tasse à café.

« Je vous ai déjà parlé de ce renégat de George Sheperd ? » demanda-t-il. Il sourit à Bob et lui posa une main sur l'avant-bras, comme pour s'excuser par avance. « George était un lieutenant de Quantrill et lui aussi, il m'avait servi une histoire comme celle de Bob, c'est pour ça que j'ai pensé à lui. Lui aussi, il m'avait fait part de tout ce qu'on avait en commun et ainsi de suite pour entrer dans la bande. Comment j'aurais pu savoir qu'il avait une dent contre moi et qu'il mentait pour se faire bien voir ? Je lui fais : "Bienvenue à bord, George. Heureux de te compter parmi nous." Etc., etc. Mais j'ai quand même demandé à ce bon vieux Ed Miller de le tenir à l'œil. » Jesse pressa l'avant-bras de Bob, puis porta la main à son cigare et rabota l'extrémité cendrée sur le bord de la tasse. « C'était en dix-huit cent soixante-dix-neuf, en novembre. J'avais des vues sur une banque à Galena, dans le Kansas et j'ai envoyé George en reconnaissance. Je vous ai dit qu'il n'avait qu'un œil ? Il avait un bandeau de pirate, qu'il relevait ou qu'il baissait selon qu'il voulait plus ou moins vous impressionner. Donc George part pour Galena, mais mon espion, Ed Miller, revient et m'apprend que Sheperd a télégraphié au marshal Liggett et qu'il l'a informé de la date de l'attaque et de tout le toutim. À dix heures, le lendemain matin, Sheperd rentre au camp sur son canasson, cataclop, cataclop, et à sa grande surprise, une vingtaine de flingues lui défourailent dessus. Il riposte en se maudissant d'avoir été aussi idiot et soudain j'entends une balle siffler à côté de ma tête. Il me vient alors l'idée de faire le mort et je me laisse tomber par terre.

George décampe avec Jim Cummins aux trousses qui lui fait sa fête pendant deux ou trois kilomètres et qu'est-ce que je vois sur ces entrefaites dans les journaux ? George Sheperd qui se vante d'avoir tué Jesse James. Merci mon Dieu, que je me dis, voici la fin de mes tourments et soucis. Jim Cummins se rend dans le comté de Clay pour confirmer que George dit bien la vérité et je demande à quelques gars d'abattre une vache, puis une fois qu'elle pue bien, de la foutre dans un cercueil qu'ils ramènent en chariot jusqu'à Kearney. Je réussis même à convaincre Zee de prendre le deuil et d'aller chez ma maman en pleurant. Malheureusement, j'avais oublié de prévenir ma mère et c'est elle qui a remis les shérifs sur ma piste. Elle a dit : "Vous n'avez donc aucun bon sens, tous autant que vous êtes ? On a forcément besoin des deux yeux pour abattre Jesse !" »

Charley et Wilbur rigolèrent comme il se doit et Jesse se joignit à eux jusqu'à ce qu'une quinte de toux le plîât en deux, le cigare dressé près de l'oreille. Il se tamponna la bouche avec sa serviette de table à carreaux et essuya les larmes qu'il avait au coin des yeux.

« Bonté divine, cette Zerelda, quel numéro !

— Tu ne devrais pas penser à moi comme à George Sheperd, se plaignit Bob.

— C'est juste que tu me l'as rappelé.

— Ce n'est pas très flatteur. »

Martha continua à desservir et emporta leurs tasses et leurs soucoupes. Jesse cala à nouveau son cigare entre ses lèvres et se fit élogieux :

« Martha, c'était fameux.

— Contente que ça t'ait plu.

— Comment ça se fait que George avait une dent contre toi ? se renseigna Bob.

— Hein ? fit Jesse en haussa un sourcil.

— Tu as dit que George avait une dent contre toi et je me demandais pourquoi.

— Oh. George m'avait prié de protéger un neveu à lui pendant la guerre et il se trouve que le gamin avait cinq mille dollars sur lui. Il s'est fait tuer, on lui a piqué son fric et alors que George était en prison, quelqu'un lui a soufflé que c'était Jesse James qui avait coupé la gorge du gosse.

— Mais ce ne sont que des ragots, pas vrai ? » avança Charley.

Jesse constata que son cigare s'était éteint. Pour plaisanter, il fit mine de le tendre à Bob, qui lui renvoya un regard glacé. Jesse remisa le cigare dans l'une de ses poches et répondit :

« C'est Bob l'expert, pose-lui la question. »

Bob prit appui des deux poings sur la table et se leva en s'appliquant à ne pas repousser trop brusquement sa chaise afin de ne

pas avoir l'air d'un garçonnet colérique qui sort en faisant une scène.

« J'ai à faire, allégua-t-il.

— Je l'ai vexé », feignit de s'émouvoir Jesse.

Wilbur ricassa.

« J'ai déjà connu ça, c'est tout, répliqua Bob avec une auguste gravité. Une fois que les gens commencent à se moquer de moi, ça n'en finit plus.

— On est bien effronté ! » le gronda Martha.

Pour rejoindre le salon, Bob était obligé de passer à côté de Jesse et celui-ci lança sa jambe gauche en travers du chemin de Bob en faisant résonner sa botte sur les planches. Bob vit sur le visage de Jesse un sourire factice de terreur des cours de récré et discerna un soupçon de menace derrière ces pitreries.

« Je ne voudrais pas que tu partes bouder dans ta chambre avant de connaître la raison de cette petite visite impromptue, fit Jesse.

— Je présume que tu vas t'excuser d'avoir rossé mon cousin Albert. »

Les yeux de Jesse flamboyèrent avec une telle ardeur que Bob faillit détourner le regard comme face au soleil, mais le brasier s'éteignit en un instant.

« J'étais venu pour demander à l'un des deux hors-la-loi du clan Ford de m'accompagner en virée, exposa-t-il. Je crois que nous sommes tous d'accord, il vaut mieux que ce soit Charley. Tu as été plutôt irascible, ce soir. »

Bob pâlit, mais ne dit rien. Il contourna la botte de Jesse qui lui barrait le passage, gravit d'un pas calme l'escalier qui menait à sa chambre et referma soigneusement la porte. Dick entrebâilla le placard du bout du pied et fixa Bob de dessous son amoncellement de froufrous féminins.

« Si tu veux mon avis, c'était vraiment stupide », dit-il.

Bob se plaqua une main sur la bouche et se laissa glisser jusqu'au sol le long du mur tapissé de journaux.

Jesse et Charley partirent aux environs de neuf heures, en direction de l'ouest, et, au bout d'une trentaine de kilomètres dans le froid, choisirent de passer la nuit sous le toit de la maison trapue et délabrée des Samuels, au risque se faire repérer par des enquêteurs de Pinkerton.

Un chien sommeillait devant la cheminée de la cuisine, un abécédaire illustrant divers points de broderie était suspendu à un mur et la hauteur sous plafond n'était que de deux mètres dix.

Des ronflements provenaient des chambres. Mrs Zerelda Samuels trônait sans bouger dans un rocking-chair tandis que Jesse buvait à petites gorgées le chocolat chaud qu'elle lui avait préparé. C'était une

bonne femme énorme, hommasse, marquée, aux brusques sautes d'humeur et aux allures de sorcière. La manche de sa robe de chambre pendillait au niveau de son poignet droit, à l'endroit où sa main avait été sectionnée, ses cheveux détachés se déployaient en une large crinière blanche et elle avait pour habitude de retrousser ses lèvres sur ses gencives violettes qui ne comptaient plus qu'une vingtaine de dents.

« Tu t'appelles Charley Ford, articula-t-elle.

— Oui, m'dame. Vous m'avez vu une ou deux fois avec Johnny.

— Mais tu n'as pas le même âge que mon fils.

— Non, ça, c'est mon frère Bob.

— Tu souffres de consommation ou tu ne te nourris pas assez ? »

Charley haussa les épaules et adressa un regard embarrassé à Jesse.

« En fait, je crois que je suis juste maigrichon. »

Elle se massa l'avant-bras droit et déclara à Jesse :

« J'ai reçu une lettre de George Hite. Wood a complètement disparu de la circulation. »

Jesse lorgna Charley.

« Et tu dis que tu ne l'as pas vu ?

— Aucune idée d'où il pourrait être. »

Zerelda se leva de son fauteuil à bascule.

« Je ferais mieux d'aller pioncer. Je dois être debout à pied d'œuvre à six heures. »

Après le départ de sa mère, Jesse s'allongea sur un lit de camp situé sous une fenêtre grande comme un homme. Charley borda un canapé rose avec sa couverture et, à peine eut-il achevé ses prières qu'il s'endormit. Il se réveilla toutefois vers quatre heures du matin et découvrit Jesse assis sur une chaise Reine Anne éreintée, en train de se gratter la plante du pied à travers sa chaussette d'un air absent.

« Fini de dormir ? »

Charley se retourna sur l'autre joue.

« Je ne cracherais pas sur une heure ou deux de plus, si ça ne te dérange pas. Je ne suis bon à rien si je n'ai pas mes cinq heures. Je me prends les murs et les clôtures.

— J'ai débattu en mon for intérieur pour déterminer si je devais te parler de ça ou non. Mon bon côté l'a emporté et maintenant, j'aimerais soulager ma conscience.

— Le seul inconvénient, c'est que là, je suis dans le cirage. »

Jesse s'avança vers le canapé et s'installa si près de son occupant que son genou empiéta sur la jambe de Charley, qui l'écarta aussitôt. Jesse sentait les oignons et le camphre.

« Tu m'entends, quand je murmure aussi bas ? s'assura-t-il.

— À peine, répondit Charley.

— Tu savais que j'étais allé dans le Kentucky ?

— Oui.

— Là, c'est en octobre, que je te parle. Je reviens par le comté de Saline et je me dis : "Tiens, pourquoi je ne m'arrêtera pas chez Ed Miller ?" Donc c'est ce que je fais et, là, je n'aime pas du tout ce que je vois. Ed est tout nerveux et je sens qu'il ment comme un arracheur de dents. "Assez, assez !" que je me dis, et je lui fais : "Amène-toi, Ed, on va faire une virée à cheval." Tu vois où je veux en venir ?

— Faire une virée à cheval, ça veut dire lui faire sa fête.

— Exactement. Bref, Ed et Jesse se sont disputés en route, les choses se sont envenimées et Jesse a abattu Ed.

— Jesse a abattu Ed.

— Tout juste.

— Toi. »

Jesse tapota le genou de Charley avec condescendance et se remit debout.

« Donc tu vois, ton cousin s'en est bien sorti. Je faisais simplement mumuse avec Albert.

— Moi aussi, je l'ai fait chialer une ou deux fois. Je n'y suis simplement pas allé aussi à fond que toi.

— Et toi, tu as une confiance à me faire, maintenant ? »

Charley masqua sa frayeur derrière l'incompréhension.

« Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Si tu as quelque chose à avouer en retour, il me semble que ce serait le moment approprié pour cracher le morceau.

— Il n'y a rien qui me vient à l'esprit.

— Au sujet de Wood Hite, par exemple.

— Je n'arrête pas de te le répéter : je n'ai aucune idée d'où il a bien pu passer. Je ne vais pas changer de refrain rien que pour avoir quelque chose à déballer.

— Pourquoi est-ce que ton frangin était aussi agité ?

— Lequel ?

— Bob.

— C'est comme ça qu'il est. Il ne tient pas en place. »

Le chien gémit dans la cuisine ; Jesse se rassit sur la chaise Reine Anne.

« Tu peux te rendormir, va.

— C'est moi qui suis tout agité, maintenant !

— Pas moyen d'avoir la paix quand Jesse est dans les parages ! Tu devrais plaindre ma pauvre femme.

— Ed Miller était un bon ami à moi. C'est lui qui m'a présenté à toi lors de cette partie de poker. Je suis un chouïa en colère contre toi, si tu veux la vérité vraie. »

Jesse croisa les chevilles, ferma les yeux et enfonça les mains

dans ses poches.

« Moi aussi, tu devrais me plaindre. »

Ils se levèrent à la même heure que le cuisinier noir, mais ne restèrent pas pour le petit-déjeuner. Jesse écuma le poulailler jusqu'à ce qu'il y eût déniché trois œufs bruns, qu'il brandit entre ses doigts. Il les décapita avec son canif, but les jaunes en se répandant de l'albumen sur le menton et en offrit un à Charley. Celui-ci refusa de la tête.

« Je peux me dispenser de petit-déjeuner. Je mangerai quelque chose en route.

— C'est une sacrée trotte.

— On ne va pas à Kansas City ?

— J'ai encore déménagé – pour... San Jose !

— 'Connais pas.

— Saint Joseph.

— Ah ! »

Il était tard dans l'après-midi quand ils parvinrent à destination, mais bien que leurs chevaux eussent la bouche irritée par le mors, Jesse et Charley les forcèrent à adopter un pas paisible afin que Charley pût admirer les merveilles de cette métropole de trente-quatre mille âmes. Jesse réserva pour la fin les splendeurs du grandiose World Hotel, un immeuble de brique rouge dans lequel des grooms poussaient d'une chambre à l'autre des malles en bois montées sur roulettes qui contenaient des baignoires ; dans lequel des lampes à gaz éclairaient les couloirs toute la nuit durant ; et dans lequel un sanatorium pour épileptiques dirigé par le Dr George Richmond, l'inventeur d'un élixir connu sous le nom de « Tonique samaritain », occupait un étage entier.

Charley faillit bien ne pas s'en remettre.

« Il doit y avoir des trucs à voir partout où que tu regardes ! s'extasia-t-il.

— Il faut s'y habituer, il n'y a pas à le nier. »

Les commerces fermaient et, de droite et de gauche, des jeunes filles vêtues de longs manteaux en laine filaient se mettre à l'abri de la froidure nocturne tandis que Jesse et Charley longeaient la Vingt-et-unième Rue en direction du sud et de Lafayette Street, où Jesse avait loué un pavillon en novembre. C'était une maison blanche banale, sise à un coin de rue, ombragée par une large véranda enveloppante qui s'en détachait comme la visière d'une casquette. Comme le terrain était petit, ils laissèrent leurs chevaux dans une écurie de louage et sur le trajet du retour, Jesse mit Charley au fait de l'identité qu'il s'était créée. Il figurait dans l'annuaire de la ville sous le nom de Thomas Howard. Comme il était censé être négociant en bétail, il mettait un

point d'honneur à faire au moins une apparition par semaine aux parcs à bestiaux de Saint Joseph, où il passait le plus clair de son temps à évoquer deux pouliches qu'il faisait concourir dans le Kentucky afin que son manque d'assiduité ne parût pas suspect.

« Je ne me souviendrai jamais de tout ça, se lamenta Charley.

— Il le faut.

— Et moi, c'est quoi mon pseudonyme ? Je peux difficilement me contenter d'être juste Charley Ford. »

Jesse envisagea diverses possibilités tandis qu'ils traversaient une plaque de neige et tapaient leurs bottes sur la véranda de la maison.

« Johnson, suggéra-t-il enfin. Pourquoi est-ce que tu ne t'appellerais pas Johnson ? »

(Bien plus tard, Charley apprit que c'était le nom d'un homme que Jesse avait poursuivi en justice pour « allégations frauduleuses » dans le Tennessee.)

La porte d'entrée s'ouvrit avec un appel d'air et la contre-porte trembla contre le chambranle. Zee se découpa dans l'embrasure, attifée d'un tablier orange en vichy ; à cheval sur l'une des larges hanches de sa mère, Mary pleurait, les yeux baissés. Zee lança un regard triste à Jesse, puis ouvrit la contre-porte qui s'embuait.

« Tiens, Charley, cette fois », lâcha-t-elle.

Dick Liddil récupéra lentement de sa blessure, en raison d'une infection de couleur bordeaux pareille à une pomme fendue qui bourgeonna sur le muscle de sa cuisse, mais moins d'une semaine après la visite de Jesse, il était suffisamment rétabli pour monter à cheval et il devint de plus en plus fréquent que Dick et Bob déjeunent ensemble à Richmond, où ils travaillaient comme commis ou jouaient aux dames à l'épicerie d'Elias Ford. Ils prétendaient bien haut être en quête d'autres sources de revenus, mais prétextaient par ailleurs des engagements antérieurs dès qu'on leur proposait un emploi. Ils se renseignèrent vaguement au sujet de la bande de Jesse James, du bureau du shérif, des détectives d'Allan Pinkerton et de la traque des auteurs des attaques de Winston et de Blue Cut. Bob s'avisa alors de la présence de plus en plus insistante d'un homme qui prenait des notes dans un cahier, seul à une table dans les saloons, qui fixait Dick par-dessus la mousse de sa bière, appuyé à une queue de billard, ou qui se retournait dans son immense capote grise de soldat, lorsqu'il passait dans la rue sur un cheval châtain, pour observer les deux hors-la-loi qui se débarrassaient de la neige sous leurs semelles avant d'entrer chez l'apothicaire.

Pour finir, un jour à déjeuner au cours de la semaine de Noël, Bob apporta son assiette de tourte au pigeon à la table ronde du fond de la salle où était assis leur ange gardien renfrogné et se coupa une

bouchée avec sa cuillère en jaugeant son vis-à-vis.

Comparé à Bob, l'homme était énorme – aussi grand que Frank James, mais plus musclé, un mètre quatre-vingt-huit au bas mot, le poitrail et les épaules aussi larges qu'un portail. Il était d'une beauté exceptionnelle, exotique, non exempte de malveillance. Il avait des airs de dresseur de lion ou d'exilé interlope de mélodrame ; il avait la peau aussi brune que la robe de son cheval, sa moustache lui recouvrait la bouche, telles les ailes d'un corbeau et ses yeux qui étudiaient Bob avec une arrogance confinante à l'animosité luisaient du même noir que le café au fond d'une tasse.

« Navré de vous déranger, s'excusa Bob. Je ne voudrais pas interrompre votre repas, mais je n'arrête pas de voir votre tête un peu partout dans Richmond et je ne vous remets pas.

— Je suis propriétaire d'une écurie de louage à Liberty. Peut-être que c'est là-bas que vous m'avez vu.

— Bien sûr. Ça doit être ça. »

L'homme loucha derrière Bob, vers Dick.

« Pourquoi ne pas inviter votre ami à nous rejoindre pour que nous fassions connaissance ? »

Bob y réfléchit un instant, puis fit signe à Dick, qui descendit de son tabouret et boitilla jusqu'à eux avec sa tasse en semant des gouttelettes de café rondes comme des piécettes sur le plancher. D'une botte invisible, l'homme écarta deux chaises de la table et Dick et Bob prirent place avec méfiance.

« J'ai aussi été constable du district de Liberty pendant deux ans. Il se pourrait que ce soit de là que vous me connaissiez.

— Non, ce doit plutôt être à cause de l'écurie. »

Dick se vouïta au-dessus de sa tasse à café afin de dissimuler autant que possible son visage.

« Et je suis shérif du comté de Clay depuis dix-huit cent soixante-dix-huit, poursuivit l'homme. J'ai une situation plutôt en vue. »

Dick ne releva pas la tête, mais expédia un coup de pied rageur dans le tibia de Bob, qui réprima une exclamation de douleur.

L'homme se leva de quelques centimètres sur sa chaise et serra la main inerte de Bob.

« James R. Timberlake, se présenta-t-il.

— Enchanté, répliqua Bob en glissant sa main broyée sous sa cuisse lorsqu'il se rassit.

— Et à qui ai-je l'honneur ?

— Bob. »

Le shérif interrogea du regard Dick, qui répondit sans lever les yeux de son café :

« Charles Siderwood. Je suis ici en visite et... À vrai dire, il n'y a pas de "et", je suis simplement ici en visite. »

Il but une grande rasade de café comme s'il était soudain assoiffé. Timberlake humecta son pouce sur sa lèvre inférieure et feuilleta son cahier, tel un bibliothécaire jusqu'à ce qu'il retrouvât la description désirée.

« Robert Newton Ford. Né le trente et un janvier dix-huit cent soixante-deux. Résidence actuelle : l'ancienne ferme des Harbison. Célibataire, taille et poids moyen, cheveux bruns, glabre. Profession inconnue. Aucune arrestation antérieure. » Il eut un bref sourire, puis passa en revue plusieurs pages de son cahier avant d'en lisser une vierge avec le tranchant de sa main. « Charles Siderwood, c'est ça ? »

Dick le regarda par en dessous. Timberlake nota le nom.

« J'ai toujours voulu qu'on écrive un livre sur moi », fanfaronna Bob.

Timberlake se pencha vers lui de toute sa masse par-dessus la table.

« Vous croyez que je m'intéresse à vous deux, à qui vous êtes et qui vous n'êtes pas ? Ce sont les frères James que je veux. Ça fait depuis dix-huit cent soixante-seize que je suis après eux et je jure que je les coincerai. »

Il recula légèrement et tâcha de mettre de l'ordre dans ses pensées ; un homme d'affaires rondet pénétra dans le café et épousseta la neige qu'il avait sur le pantalon en faisant tout un plat du froid.

« Mollie, coupe-moi donc une part de ta délicieuse tarte aux pommes », lança-t-il.

Mollie répondit qu'elle avait vendu jusqu'à la dernière miette.

« Alors, donne-moi un morceau de ton succulent gâteau au chocolat, histoire que je ne dépérisses pas », rétorqua-t-il en adressant un clin d'œil complice à Bob.

Timberlake se roula une cigarette et frotta une allumette sur la tasse de Dick. Il reçut de la fumée dans les yeux et cilla, puis reprit :

« Vous avez eu vent de la proclamation du gouverneur ? »

Dick accorda sa pleine et entière attention à Timberlake, mais Bob repoussa sa chaise de la table et déclara :

« Tout ça est très intéressant, mais si vous voulez bien m'excuser, je vais aller me commander une tranche de ce fameux gâteau au chocolat dont j'ai entendu dire tant de bien.

— Rassois-toi. »

Timberlake ôta un brin de tabac de sa langue, le jeta par terre entre ses bottes d'une pichenette et s'essuya les doigts sur la nappe. Puis il déboutonna sa chemise de drap fin et en sortit une feuille de papier-parchemin pliée en quatre dont les coins étaient déchirés. Il la fit glisser à Dick et Bob déposa sa tourte au pigeon froide sur une table voisine.

Dick parcourut le document comme, s'imaginait-il, un avocat eût pu le faire, avec concentration, une bonne dose de dédain et des hochements de tête sporadiques.

« Il est question de Glendale et des malfaiteurs qui se seraient associés et auraient comploté en vue de dérober le chargement du train. Ensuite il est fait mention de l'affaire de Winston, l'été dernier, ainsi que du "meurtre du dénommé William Westfall, tué par les malfaiteurs à l'occasion de l'attaque à main armée susdite", etc. Tada-tadada... "Je, soussigné Thomas T. Crittenden, gouverneur de l'État du Missouri, offre par la présente une récompense de cinq mille dollars..." » Il regarda tour à tour Bob, puis le shérif Timberlake, qui se balançait en arrière sur sa chaise contre le rebord de la fenêtre et continua à fumer placidement sans faire de commentaire. « "Pour l'arrestation et la remise au shérif du comté de Daviess de l'un ou l'autre desdits Frank James et Jesse W. James, j'offre par la présente une récompense de cinq mille dollars, ainsi que cinq mille dollars supplémentaires pour la condamnation de ces derniers pour les meurtres et les vols susmentionnés." Tada-tada. »

Timberlake utilisa la tasse à café de Dick comme cendrier. « Vous comprenez pourquoi je vous ai donné ce papier, n'est-ce pas, Mr Siderwood ? »

Dick gratta une tache incrustée dans les fibres de son pantalon à l'endroit où sa blessure avait suppuré. La douleur fouillait les muscles et la moelle de sa cuisse, telles les racines d'une mauvaise herbe vivace.

« Mettons que je croise un ami à moi, un ami qui a commis quelques erreurs et qui a pu tremper dans un ou deux sales coups, envisagea Dick. Vous pensez que je pourrais lui dire que le gouverneur passera l'éponge sur ce qu'il a fait s'il vous vient en aide ?

— Allez trouver Henry Craig à Kansas City si vous souhaitez passer un marché. »

Le shérif Timberlake tira sur sa cigarette qui avait tellement raccourci qu'elle devait lui roussir la moustache. Il laissa tomber dans le fond de café le mégot qui s'éteignit avec un petit pschitt avant de remonter à la surface.

« Dis à ton ami que la bande des frères James file des migraines au gouverneur. À mon avis, il serait prêt à accepter n'importe quoi pour les faire passer. »

Dans le courant de la semaine de Noël, Thomas Howard et son cousin Charley Johnson gravirent Lafayette Street, à pied, dans la neige fondue, en compagnie d'un conseiller municipal du nom d'Aylesbury qui cherchait à leur louer une maison de sept pièces pour le compte de Mrs August Saltzman, la propriétaire. La côte était raide

comme un toboggan et Aylesbury dut s'arrêter à plusieurs reprises afin de reprendre son souffle.

« Au moins, quand on est fatigué de grimper, on peut toujours s'accoter à la colline », plaisanta Jesse avec un sourire.

Aylesbury secoua la tête, haletant, les mains sur les hanches :

« Je ne sais pas ce que je préférerais : des escaliers ou un treuil à poulie. »

Charley atteignit le sommet et fit en pataugeant dans la neige le tour du 1318 Lafayette Street, un pavillon blanc aux volets verts qu'on appelait « la Maison sur la colline ». Il compta deux chambres chichement meublées, un séjour et une salle à manger, ainsi qu'une cuisine d'adjonction récente pourvue d'une véranda ombragée donnant à l'est, sur un ravin et, par-delà, sur la nature sauvage. On avait vue à quatre-vingts kilomètres à la ronde au nord, à l'est ou à l'ouest et, depuis le terrain voisin qui faisait le coin, Charley apercevait le Kansas, le Missouri brunâtre, un pont métallique couleur rouille, des wagons de marchandises qui se tamponnaient et faisaient la navette au milieu des panaches de vapeur sur les voies du dépôt ferroviaire, les magasins en brique et les commerces du centre, les rues boueuses enneigées sous un plafond de fumée de charbon.

Aylesbury racla la neige du pied afin de révéler le sol de loess, puis suivit en retrait les deux hommes qui escaladaient les congères, du fumoir à l'écurie creusée dans la terre, d'une resserre pour « les outils de jardinage, et ce qui vous chante » à des cabinets en extérieur où il faisait bon et qui pouvaient accueillir deux personnes.

« On voit jusqu'à la semaine prochaine, d'ici, s'émerveilla Charley. Tu n'auras plus à craindre les visites imprévues. »

Jesse fit mine de ne pas avoir entendu.

Le conseiller municipal les guida d'une pièce à l'autre à travers le pavillon, les bras grands ouverts, d'une voix qui s'assourdissait quand il mettait la tête dans un placard. Il fermait les portes, ouvrait, puis abaissait les fenêtres à guillotine, démontrait le moelleux des matelas et des coussins du canapé. Il informa Mr Howard que le voisin d'en face se nommait Thomas Turner et qu'il vivait avec son épouse et une nièce âgée de trois ans, Metta.

Tesse sembla se perdre en rêveries.

« Comme ça, ma fille aura une camarade de jeux... »

— Et l'emplacement n'est-il pas romantique, au faîte de cette altière éminence ?

— Moi, c'est l'adresse qui me plaît le plus, intervint Charley. Lafayette Street. Quand j'étais gamin, je jouais avec une boîte à musique que le marquis de Lafayette avait offerte au père de notre pays. »

Émanant d'une source aussi improbable, l'information était si

déconcertante qu'Aylesbury se borna à toiser Charley pendant quelques instants, avant de reporter son attention sur l'homme qui était pour lui un marchand de bétail du nom de Thomas Howard.

« Le loyer est de quatorze dollars par mois. »

Jesse dévisagea le conseiller municipal en plissant les yeux, puis se dirigea lentement vers la cuisine.

« J'ai fixé le prix d'à peu près vingt autres maisons en ville et c'est le cours du marché pour un pavillon, de nos jours. Voire un peu en dessous. »

Jesse s'appuya des deux mains au châssis d'une fenêtre de la cuisine et regarda au-dehors, d'humeur noire. Les pans de son manteau plongeaient la pièce dans l'obscurité comme une paire de rideaux.

« Comment chiffrer le bien-être et le confort ? » argua Aylesbury.

Thomas Howard et sa petite famille emménagèrent dans la Maison sur la colline le 24 décembre et en fin d'après-midi, Jesse et Charley se rendirent dans le centre de Saint Joseph avec une liste que leur avait rédigée Zee et qui incluait des bonbons, des chocolats et des cannes en sucre à la menthe, une marionnette à main avec une tête en porcelaine, des barrettes en ivoire sculpté en forme d'anges, ainsi que *Les Cinq petits Pepper et comment ils grandirent*, un livre pour enfants de Margaret Sydney. Jesse acheta ce qu'il put avec le peu d'argent qu'il avait, puis Charley remarqua une pancarte annonçant que la fête de Noël annuelle de la Seconde Église presbytérienne se tiendrait ce soir-là et ils marchèrent tous deux jusqu'à la Douzième Rue, s'introduisirent au sous-sol, qui n'était pas fermé à clef, et volèrent un jeu de fléchettes empennées de plumes, un cerceau vert en métal avec son bâton, une balle en caoutchouc et six osselets, un sachet de popcorn nappé de mélasse, un sifflet, un déguisement de Père Noël et une barbe postiche fabriquée à partir de fil de fer et de ficelle peinte en blanc.

À la nuit tombante, Charley se débarrassa de la neige agglutinée à ses bottes et frappa doucement à la porte du pavillon. Zee lui ouvrit, en tablier, une traînée de farine sur la joue. Elle demanda où était Jesse et Charley répondit que les Turner avaient invité leur nouveau voisin à boire un verre de lait de poule. Puis il s'assit avec Tim et Mary sur l'un des lits jumeaux du séjour.

« Vous n'aimeriez pas que le Père Noël passe maintenant plutôt qu'à minuit quand vous dormirez ? » les titilla-t-il.

Tim le considéra avec défiance.

« Si.

— Alors fermons les yeux et faisons un vœu pour que le Père Noël arrive tout de suite. »

Charley et Tim fermèrent les yeux, Mary se contenta de sucer son pouce, puis la porte de la cuisine s'ouvrit et, dans un tintement de grelots, le Père Noël fit jovialement irruption dans le séjour dans un costume rouge rembourré de paille.

« Ho ! Ho ! Ho ! » s'exclama-t-il d'une voix grave comme une timbale.

Il prit place dans un fauteuil en rotin et distribua des jouets et des friandises aux enfants, tandis que Zee leur rappelait leurs bonnes manières avec un grand sourire.

Tim rassembla ses cadeaux à l'intérieur de son cerceau et harcela le Père Noël pour en obtenir d'autres, fourragea dans les poches de leur hôte, enfonça ses mains dans la paille et souleva les basques du manteau rouge jusqu'à ce que, pour finir, ses doigts rencontrent un Smith & Wesson. L'enfant retira sa main comme s'il venait de se brûler et adressa un regard accusateur à l'imposteur.

« T'es pas le Père Noël, t'es Papa.

— Il fait partie des adjoints du Père Noël ! » affirma Charley depuis l'autre bout de la pièce.

Jesse se laissa aller en arrière dans le fauteuil, étendit les jambes, enleva son bonnet rouge en le tirant par le pompon et attira Tim à lui, contre sa poitrine.

« Je vais te confier un secret, fiston : il y a toujours un grand méchant loup dans le lit de mère-grand et un ver dans le fruit. Il y a toujours un papa dans le costume du Père Noël. Le monde n'est que tromperie. »

La famille assista à la messe de Noël à la Seconde Église presbytérienne et le costume de Père Noël fut restitué avant que sa disparition ne se fit sentir. Jesse montra ensuite à Tim comment faire rouler son cerceau dans le pavillon, Charley joua aux osselets avec Mary, et Zee, moulée dans une robe en satin noir reçue en cadeau (qui était un peu trop petite et n'était pas boutonnée sous son tablier), prépara pour tout le monde un petit-déjeuner extravagant. Puis, aux environs de midi, Jesse et Charley embarquèrent à bord d'un train à destination de Kearney et déjeunèrent à la ferme du Dr Samuels – une éventualité si inconcevable pour le shérif Timberlake et ses hommes que nul ne montait la garde sur la route.

Mrs Samuels servit une oie accompagnée d'oignons rissolés, de patates douces confites, de biscuits, de navets et de concombres marinés. Un tapis vert recouvrait le sol, un poêle à bois d'appoint était relié au foyer clos de la cheminée et des fleurs cirées jaunes dans une vitrine décoraient le manteau en cerisier de l'âtre ; une gravure biblique, un tableau de « La Mort de Stonewall Jackson » et un échantillon de broderie confectionné par Zerelda Cole lorsqu'elle était

élève à l'Académie Sainte Catherine étaient accrochés aux murs. Le Dr Reuben Samuels, somnolent, présidait à l'une des extrémités de la longue table et admirait le vaste troupeau de ses ouailles : sa fille aînée, Sallie, son époux, William Nicholson, et leur fils, Jesse James Nicholson ; sa fille de dix-huit ans, Fannie, et son mari, Joseph Hall ; son fils âgé de vingt ans, Johnny, le seul de ses enfants qui vécût encore à la ferme ; la plus jeune sœur de Jesse, Susie, et son mari, Allan Parmer ; Charley Ford, qui par le passé avait ramassé le maïs pour lui ; et Jesse Woodson James en personne. Comme à l'accoutumée, une chaise demeura vide à la mémoire d'Archie, le fils tué par accident en 1875 par les détectives de Pinkerton ; enfin, à l'autre bout de la table, telle la reine Zénobie, siégeait en majesté son épouse despotique et indomptable.

Une domestique apporta la saucière qu'elle avait laissée refroidir, si bien que la sauce s'était figée et Zerelda entra dans une colère noire, battant la jeune fille de son bras droit mutilé et la traitant d'ignare. Jesse intercédait auprès du Dr Samuels :

« Papy ? » Le docteur sourit avec bienveillance à son beau-fils. « Elle fait encore des siennes », soupira Jesse. Reuben se tourna vers son épouse. « Maman ? Il faut encore qu'elle amène l'oie. – Tais-toi, papa, riposta Zerelda. Elle est cassante et soupe au lait avec moi depuis ce matin. »

Reuben commença alors à prier le bon Dieu de bénir toute la délicieuse nourriture qui était déjà sur la table, puis son épouse répondit amen et laissa la servante regagner la cuisine. Zerelda parla ensuite d'une lettre que Frank lui avait envoyée pour Noël et qui, elle en avait la certitude, avait été ouverte à la vapeur à Kansas City avant de lui être transmise à Kearney. D'après ce qu'écrivait Frank, Annie et Rob se portaient bien ; Baltimore était sinistre et surpeuplée ; Buck avait vu une pièce de Shakespeare dans un théâtre et il en avait quasiment pleuré de joie. Zerelda se plaignit des guetteurs nocturnes, des crieurs publics, des cancaniers et des innombrables hommes en costumes noirs minces comme des clous de cercueil qui s'embusquaient dans les petites rues ou sur les toits des magasins pour l'espionner, bien qu'elle jurât systématiquement qu'elle n'avait pas vu Frank depuis sept ans et qu'elle craignait qu'il fût mort de consommation. Quant à Jesse, elle faisait courir la rumeur trompeuse que son troisième enfant avait lui aussi quitté cette vallée de larmes et mangeait les pissenlits par la racine. Soudain, Zerelda s'interrompit en plein milieu de sa phrase ; Charley leva les yeux des victuailles et s'aperçut qu'elle avait la bouche qui tremblait et la tête baissée avec gravité.

« Ne recommence pas, maman », l'adjura Reuben. Mais Zerelda se couvrit théâtralement les yeux de sa main gauche rêche et se lamenta :

« Condamnés à être pourchassés et tirés comme des lapins ! Bientôt, mes fils seront tous morts et moi... moi, comment ferai-je pour le supporter ? Ça me fendra le cœur ! »

Charley mâcha avec application et avala ; Jesse fixa son assiette. « Maman ! s'exclama sa demi-sœur Fannie, excédée. Tu as réussi à embarrasser tout le monde autour de cette table ! Arrête un peu de dérailler et de radoter. C'est Noël. »

Mrs Samuels effleura le poignet de Jesse avec le moignon de son avant-bras droit et considéra son fils avec des yeux rougis.

« Comment pourrais-je vivre sans toi ? insista-t-elle, mélodramatique. Comment pourrais-je me remettre de ta perte ? »

Jesse se sentit si décontenancé et si désesparé face à la sentimentalité de sa mère que pendant tout le reste du déjeuner, il se permit à peine une ou deux observations facétieuses au-dessus du beurrier et qu'après l'ouverture des cadeaux, vers quatre heures – il reçut un flacon d'huile pour les cheveux au parfum raffiné et une cravate en soie rouge –, il convainquit les Samuels que les Ford avaient prévu un réveillon ce soir-là et qu'il avait promis à Charley d'y être présent.

« Tu crois que tu pourras venir à bout d'une autre oie ? » s'enquit Charley, entrant dans le jeu de Jesse.

Jesse inclina la tête de côté.

« Je ne sais pas. Mon pantalon proteste déjà. »

S'échangèrent ensuite, dehors, pendant plusieurs minutes, des adieux à la criée, puis Jesse et Charley montèrent à bord d'un phaéton tiré par deux chevaux et prirent la direction de l'est au petit trot.

« Miséricorde ! » soupira Jesse. Il demeura silencieux pendant plus d'un kilomètre puis ajouta : « Elle se demande pourquoi Frank est à Baltimore et moi, je me demande pourquoi je suis là. »

Charley complimenta Jesse à propos de toutes les jolies choses dont regorgeait la maison et Jesse répliqua :

« Un palais rempli d'or, de tapis et de tableaux hors de prix ne vaut pas davantage que la boue sous tes semelles si la paix n'y règne pas.

— J'imagine », acquiesça Charley, avant de découvrir les mérites du silence, qu'il explora pendant la majeure partie du trajet jusqu'à Richmond.

Mais à l'approche de la ferme de Martha, il se souvint de Wood Hite qui se décomposait dans le lit de la rivière et imagina son cadavre jauni – la peau fripée qui découvrait les dents déchaussées, la bouche ouverte en un cri, les orbites béantes à la place des yeux – assis, pour quelque obscure raison, sur le canapé, tel un pasteur itinérant de passage pour le thé. Ils s'engagèrent en chassant sur le chemin cahoteux de la ferme et Jesse guida les deux chevaux vers l'écurie en

faisant claquer sa langue.

Charley se leva de la banquette et la couverture qu'il avait sur les genoux glissa sur le sol. Jesse ralentit l'attelage.

« Quelle mouche te pique ?

— Je ferais mieux de partir devant, des fois que ma sœur soit à poil. »

Jesse sourit.

« Ce serait fendard !

— Ou Ida. Tu sais comment sont les jeunes filles avec les hommes – pudiques et tout et tout. »

Avant que Jesse eût le temps de lui opposer quoi que ce fût, Charley sauta de la voiture et tomba à genoux dans la neige. Il s'épousseta énergiquement, puis s'élança d'un pas lourd vers la porte de la cuisine.

Bob était assis sur une chaise, blême et gêné, les mains sous la table en chêne, tel un écolier pris en train de coller un chewing-gum sous le plateau.

« Dick est encore là ? lâcha Charley.

— Kansas City.

— Tu as des trucs à cacher ?

— Jesse ? »

Charley hocha la tête et ôta son manteau.

« Il ne doit pas surprendre le moindre clin d'œil entre nous. Il est aussi soupçonneux qu'un coyote et il n'a pas le moins du monde confiance en toi. »

Bob sortit un revolver armé de dessous la table et ramena avec précaution le chien en avant.

« Comme ça, c'est réciproque. »

Jesse entra alors dans sa pelisse brun-rouge en castor, du givre dans sa moustache et sa barbe brun sombre et des larmes au coin des yeux à cause du froid. Il conversa amicalement avec Bob et plaisanta en se dandinant devant le fourneau afin de créer une ambiance chaleureuse. Puis alors que Charley se mettait à divaguer à propos de la météo, Jesse leur faussa compagnie pour aller arpenter le premier étage et fourrer son nez dans les penderies et les placards en quête d'indices compromettants. Ses pas au-dessus de leur tête étaient légers : Bob se représenta Jesse qui poussait avec douceur les portes fermées et celles-ci s'ouvrant gracieusement dans les pièces enténébrées.

Bob porta un doigt à ses lèvres pour faire comprendre à Charley de se taire et les deux frères tendirent l'oreille. Jesse bouscula une chaise, puis la replaça avec soin.

« Il se pourrait que Dick prenne langue avec Henry H. Craig, fit tout bas Bob à Charley.

— Ah oui ? Et c'est qui, ça ? »

Leur sœur entra dans la cuisine en refermant une robe de chambre jaune. Sa chevelure auburn était décoiffée, car elle émergeait du lit et son teint était pâle.

« Tu lui as dit ? murmura-t-elle.

— Peut-être vaudrait-il mieux que tu t'en charges, répondit Bob. Je monte la garde près de la porte.

— Voilà qui est bien mystérieux », s'inquiéta Charley d'une voix mal à l'aise.

Martha se servit un grand verre d'eau et se retourna.

« Ce n'est qu'une supposition de ma part, reprit-elle avant de boire une gorgée puis de reposer son verre. Mr Craig est avocat, mais c'est aussi le commissaire de la police de Kansas City ; il a un bureau dans l'immeuble du *Times*. Dick a prétendu qu'il allait offrir à Mattie son cadeau de Noël, mais à mon avis, il va en fait aller trouver Mr Craig et vous livrer tous les deux pour la récompense. »

Bob se pencha par l'embrasure de la porte et se tordit le cou pour apercevoir les escaliers. Jesse était apparemment immobile quelque part au-dessus d'eux et donnait libre cours à ses lubies, les laissait tourner en rond comme des furets aux yeux fous, les sens à l'affût des enseignements subtils que distillait l'air sagace. Bob discernait à peine les paroles de sa sœur qui informait Charley de la récompense offerte par le gouverneur, d'éventuelles négociations de peine, voire d'immunité, de leurs possibilités de se disculper. Martha but encore une goulée d'eau, puis expliqua à Charley que la juridiction de Craig se limitait au comté de Jackson et que Bob et elle envisageaient de rencontrer le gouverneur Crittenden afin d'obtenir la garantie que les frères Ford ne seraient pas poursuivis – en échange de quoi ils aideraient à capturer Jesse James.

Bob s'adossa contre le chambranle de la porte de la cuisine et avisa Charley qui contemplait la pointe de ses bottes avec un visage vieilli de quarante ans.

« Charley ? » chuchota Bob.

Son frère leva ses yeux bruns.

« Tu n'auras plus à te soucier de Wood Hite ou que Jesse se venge de nous. Tu n'iras pas en prison pour les attaques de train. Et d'ici le printemps, tu seras un homme riche.

— Vous causez trop vite pour moi, tous les deux. Je n'arrive pas à penser clairement.

— Dans ce cas, laisse-nous nous occuper de tout », souffla Martha.

Ils écoutèrent le grincement des pas de Jesse qui descendait l'escalier avec lenteur et Bob se porta à sa rencontre.

« Il nous tuera si jamais il a vent de tout ça, s'affola Charley. Il nous égorgera dans notre sommeil. Il a déjà zigouillé Ed Miller. Il m'a

raconté ça comme si c'était une broutille. »

Bob pénétra nonchalamment dans le salon. Jesse était accroupi dans l'escalier et grattait une marche avec l'ongle de son pouce. Il examina son ongle et le renifla.

« C'est du sang ? »

Bob s'assit avec désinvolture dans un fauteuil à bascule.

« Ça se pourrait. Clarence Hite a séjourné une semaine ici et il n'a pas réussi à se débarrasser de sa vilaine toux. Peut-être qu'il toussait du sang et qu'il a craché par terre par accident. »

Jesse s'essuya le pouce sur le fond de son pantalon.

« Tu ne crois quand même pas que c'est la phtisie ? »

— Seigneur, j'espère que non. Je n'y avais jamais songé.

— En Angleterre, ils se soignent à coups de citrons. Douze par jour ne sont pas de trop. » Il retira son chapeau à larges bords et s'intéressa au conciliabule quasi inaudible qui se tenait près du fourneau de la cuisine. « Et ils boivent de l'eau bouillie avant de se coucher. » Il fit face à Bob. « C'est de moi qu'ils discutent ? »

Bob se balança dans son fauteuil avec un sourire.

« Il y a des chances. Tu es le sujet de bien des conversations dans tout le pays. »

Jesse s'extirpa de sa lourde pelisse, qu'il disposa sur le canapé, de même que son chapeau.

« Je t'ai déjà dit que j'avais croisé Mark Twain ? »

— Non.

— Dans une épicerie de campagne. Bien sûr, je l'ai tout de suite reconnu et je suis allé lui serrer la main et le féliciter pour sa prose. Je lui ai fait : “Vous êtes Mark Twain, non ?” Il a hoché la tête et j'ai fait : “Alors vous et moi, on est tous les deux les meilleurs dans notre partie.” Comme il ne pouvait pas vraiment se prononcer, vu qu'il ne savait pas qui j'étais, il m'a demandé mon nom et je lui ai répondu : “Jesse James”, puis j'ai filé. Il paraît qu'il en parle encore. À ce qui se dit, il n'y a que deux Américains que tout le monde connaît en Europe : Mark Twain et ton serviteur.

— Ça ne m'étonne pas. »

Jesse dévisagea Bob comme à travers une loupe de diamantaire.

« Il y a un trou laissé par une balle dans la porte de ta chambre. »

— Ah oui ?

— Ça remonte peut-être à quand le vieux Harbison vivait ici.

— On ne peut jamais savoir. En cherchant bien, tu trouverais aussi des trous dans la cuisine. Des accidents en nettoyant des armes à feu, peut-être. »

Jesse décocha une chiquenaude dans les décorations de Noël qui ornaient un épicéa rabougri emprisonné dans un seau en fer-blanc. Wilbur revint des cabinets en se frictionnant rigoureusement les

manches.

« Dick Liddil n'est toujours pas repassé ? reprit Jesse.

— Toujours pas.

— Tu as une idée de la raison ?

— Peut-être que Mattie lui tient la bride haute ces temps-ci.

— J'ai une autre théorie. À mon avis, Wood et lui ont eu une autre échauffourée, comme dans le Kentucky. Et d'après moi, il a descendu mon cousin et il a peur de tomber sur moi ici. »

Bob se cramponna aux bras du rocking-chair et tâcha de ne pas laisser transparaître davantage que de la simple curiosité.

« J'aimerais que tu fasses circuler l'information que j'offre une récompense de mille dollars pour Dick. Mort ou vif. Mais de préférence mort.

— Tu dis ça sous le coup de l'émotion... »

Wilbur reparut avec un pot de miel à la main et un doigt dans la bouche.

« Joyeux Noël, Jess !

— Mille dollars », répéta Jesse.

Bob désigna le drap qui entourait la base de l'arbre de Noël.

« Tu as remarqué qu'il y avait un cadeau pour toi, là-dessous ? »

Le visage de Jesse s'illumina.

« Tu me fais marcher. »

Il se pencha au-dessous d'une guirlande de grains de pop-corn enfilés sur un fil et attrapa une boîte en carton de la taille d'une brique, emballée dans du papier de soie bleu. Il la secoua et le contenu ballotta à l'intérieur.

« C'est lourd !

— Je vois déjà tes yeux pétiller. »

Wilbur fit un grand sourire à son frère.

« C'est un flingue, pas vrai, Bob ?

— Tu ne vas pas tarder à le savoir. »

Jesse déchira le papier et le couvercle de la boîte et, avec un ravissement enfantin, en sortit une statuette salace noire, en ferronnerie, qui représentait une femme nue, les bras croisés derrière la tête, les jambes levées et écartées de manière obscène.

« C'est un tire-botte cochon.

— Combien de fois n'ai-je pas rêvé d'en avoir un !

— Eh ben, maintenant, tu l'as. »

Jesse effleura du pouce les seins de la figurine et sourit en rougissant.

« J'adore Noël.

— C'est ce que je vois. »

Il feignit d'être confus.

« Mais je n'ai rien pour toi ! Je ne me doutais pas...

— Ton amitié me suffit amplement. »

Charley apparut sur le seuil de la cuisine et s'approcha de Jesse avec méfiance pour étudier les articulations de la statuette.

« Qu'est-ce que c'est ? se renseigna-t-il.

— Un tire-botte cochon.

— Il aura toujours une place à part dans mon cœur, jura Jesse.

— Comme toi dans le mien », renchérit Bob.

Jesse dormit à la ferme ce soir-là, mais Bob eut, lui, du mal à s'endormir. La lune brillait derrière la fenêtre dont le double lunaire se dessinait sur le plancher et éclairait Jesse sous un jour différent, l'arrachait à l'obscurité de la chambre, le révélait allongé sur le lit de camp, tel un homme dans un cercueil, un homme serein et soigné. Bob était assis sur son lit dans ses sous-vêtements gris, les bras autour de ses chevilles, incapable de bouger. Il distinguait un pistolet sur la table de chevet à sa gauche, il pouvait imaginer le nickel froid entre ses doigts, le poids de un kilo au bout de son bras tandis qu'il visait, mais il n'était pas en mesure d'esquisser le moindre geste dans sa direction – l'arme était pareille à un nom qu'il ne parvenait pas à se rappeler. Il n'était de nouveau plus qu'un enfant, un plouc, des choses lui échappaient ; et à l'autre bout de la pièce était étendu Jesse, placide et souverain, certain de l'enfer comme du paradis. Dans la nuit, son teint était du même bleu pâle que des veines dans du marbre et sa tête agréable reposant sur l'oreiller dénotait l'appétit de vivre, la fierté, la satisfaction.

Et même ainsi, alors que Jesse était endormi, ses sens aiguisés en sommeil, ses réflexes affûtés engourdis et ralentis, l'emplacement exact de ses revolvers peut-être oublié, Bob ne put rassembler le courage d'agir. C'était comme si quelque charme, quelque envoûtement le réduisait à la passivité, à l'état d'infirme, le confondait. Il pouvait certes concevoir d'innombrables chausse-trappes à l'attention de Jesse, ourdir mille façons de le tuer, mais il craignait que le résultat fût à chaque fois le même : il repérerait une occasion, puis il l'interpréterait, spéculerait sur ses conséquences, pèserait chacune de ses options, chaque aspect et pour finir, le moment passerait où il serait submergé de scrupules et sa conscience le réduirait à l'impuissance.

Bob se consolait à la pensée qu'il ne tergiverserait pas tant la prochaine fois – une fois où Jesse serait malade ou profondément distrait, où les circonstances seraient idéales, où Bob aurait suffisamment affermi sa résolution pour ne plus être autant en proie à l'incertitude. Après tout, Bob n'avait pas encore vingt ans, alors que Jesse en avait trente-quatre et déclinait physiquement ; chaque semaine retranchait à Jesse les forces qu'elle conférait à Bob. Bob pouvait donc se permettre d'attendre son heure, du moins si Jesse le lui permettait – et, évidemment, Jesse le lui permettra.

Sur ces considérations, Bob se glissa sous les couvertures et ferma

les yeux à l'imitation de Jesse. Il fut réveillé au lever du soleil par du bruit dans la cuisine ; Charley ronflait encore à sa gauche, mais le lit de camp en face de Bob était vide et au rez-de-chaussée, une bouilloire siffla brièvement avant qu'on la retire du feu. Bob descendit l'escalier à pas de loup et traversa le salon sur la pointe des pieds avec une démarche ridicule jusqu'à la porte de la cuisine, puis avança la tête à l'intérieur.

Jesse avait entassé ses vêtements à côté de la baratte et tiré un baquet à lessive jusque dans le garde-manger ; debout dans les quelques centimètres d'eau fumante, il se tordit un gant de toilette plein de savon au-dessus de la tête, puis crachota l'eau qui lui dégoulinait dans la bouche. Il ne s'aperçut pas de la présence de Bob dans la pièce. Il se nettoya les coudes et les doigts avec une brosse à récurer, se rinça les bras, toussa par deux fois, puis à nouveau et une toux violente de gros fumeur le secoua pendant plus d'une minute. Bob sourit. « Tu es vieux, Jess, songea-t-il. En ce moment même, tu es déjà en train de mourir. »

Sa peau était aussi blanche que la toison d'un mouton et les cicatrices sur son torse aussi rouges que des plaies. Son dos, ses épaules étaient musclés, ses pectoraux striés de tendons et ses biceps se gonflaient lorsqu'il examinait ses poignets avec délicatesse, mais la cheville qu'il s'était brisée présentait des nodosités, des varices traçaient une carte de géographie sur ses mollets, ses fesses étaient plates comme des livres, sa peau plissée au niveau de ses reins et de sa gorge, ses côtes aisément dénombrables, ses épaules craquaient quand il les faisait jouer et il avait apparemment mal quand il se penchait. Les nombreuses blessures que lui avait valuées son existence téméraire avaient précipité sa décrépitude et il paraissait l'âge de Noé quand Cham l'avait surpris nu dans sa tente.

Jesse toussa une fois encore, le poing devant la bouche, se rinça la main dans l'eau, puis leva un coquillage qui tenait d'ordinaire lieu de cendrier et se mouilla hiératiquement le chef. Ce fut alors seulement qu'il se rendit compte que Bob l'épiait.

« Dégage, fit-il.

— Tu n'as même pas senti que j'étais là alors que ça fait bien trois minutes au moins.

— Tu en es sûr ? »

Jesse enjamba le bord du baquet et prit pied sur une chemise en flanelle rouge étalée sur le sol. Il se couvrit la tête avec un torchon et se laboura le cuir chevelu en adressant un sourire équivoque à Bob.

« Peut-être que je cherchais à te berner. Peut-être que toi et moi, on joue au chat et à la souris.

— Je ne t'avais jamais vu sans tes pistolets non plus. »

Jesse saisit une serviette de bain sur une chaise, révélant presque

par inadvertance un revolver Remington d'une trentaine de centimètres de long.

« Ça n'arrive pas guère plus d'une fois par an. »

Mais Bob exultait.

« Avant, personne ne pouvait prendre Jesse James au dépourvu. »

Jesse se coiffa de la serviette de bain blanche comme d'un châte et s'assit sur la chaise pour se détendre les pieds dans le baquet.

« Et maintenant, tu es persuadé qu'il en va autrement. Peut-être que c'est justement ce que je voulais.

— Je blague, c'est tout – tu le comprends bien. Je n'oserais jamais me moquer ni te contrarier. »

Jesse se pencha en avant sous la serviette et remua les pieds dans le baquet comme s'il eût été à nouveau seul, absorbé dans ses méditations.

« Je ne pige pas, marmonna-t-il. Est-ce que tu veux être comme moi ou bien carrément être moi ? »

Pour le jour de l'an, Bob et Wilbur se rendirent à une soirée de réveillon à Greenville. Comme il faisait trop froid pour utiliser la grange, George Rhodus, leur hôte, avait déplacé et empilé son mobilier colonial contre le mur nord, roulé le tapis bleu et engagé un quatuor à cordes afin que ses invités pussent danser dans la salle à manger au son de valse de Vienne, à moins qu'ils ne préférassent converser autour d'un bac galvanisé rempli de cidre chaud et de quartiers de pommes aux épices. Bob et Wilbur, nichés dans un coin, échangèrent des civilités avec tous ceux qui s'approchaient d'eux, mais hormis quelques saluts ou signes de tête intermittents, ils se bornèrent pour l'essentiel à siroter leur cidre avec des airs fuyants.

Puis Johnny Samuels, le demi-frère de Jesse, débarqua sans être invité, en compagnie de deux grossiers compères qui plombèrent l'ambiance. John était le plus avenant des fils de Zerelda ; d'après les documents, c'était un jeune homme gracieux à la luxuriante chevelure brun doré, aux yeux bleu clair et au teint de jeune fille, qui arborait une barbe et une moustache soyeuses et bien peignées – un auteur allant même jusqu'à comparer sa beauté à celle du « visage calme et bienveillant de Celui qui est mort sur le calvaire il y a près de deux mille ans », tel qu'il était représenté dans les tableaux flamands.

Il se dirigea discrètement vers Bob et Wilbur et leur demanda : « Vous avez vu Dave, tous les deux ?

— Il a fait un saut à Noël, mais il est reparti avec Charley dès le lendemain », répondit Bob.

C'était manifestement tout ce que désirait savoir Johnny. Il trempa une boîte métallique qui avait autrefois contenu des abricots dans le cidre et rejoignit l'un de ses compagnons qui avait une

ciatrice en travers d'un œil et qui corsa le cidre de Johnny avec de l'alcool de grain. Mr Rhodus décocha aux voyous un regard signifant « Pas de ça chez moi », qui n'enraya cependant en rien leur « beuverie », ainsi que l'appela plus tard l'un des invités, et vers minuit, George Rhodus, aidé par deux de ses colosses de fils, escortèrent dehors dans le froid un Johnny Samuels gigotant qui tentait de se dégager.

« J'en ai soupé de toi, mon bonhomme, l'admonesta Rhodus. J'en ai ras-le-bol ! Je me fiche de qui sont tes frères ! »

Bob entendit Johnny vociférer : « Reviens ici, Rhodus ! Rhodus, espèce de lâche ! Reviens ici qu'on règle ça ! »

Wilbur écarta un rideau et Bob entrevit Johnny qui crachait sur l'allée en briques déneigée tandis que ses deux amis enfonçaient leurs mains dans des moufles en laine et s'éloignaient en titubant à travers la cour en direction d'une longue rangée de chevaux marron. Toutefois, Johnny Samuels n'était pas homme à abandonner si facilement. Il confectionna une boule de neige et la lança, mais elle se désagrégea en l'air comme du sucre. Il beugla des insultes à l'adresse de Rhodus et balança des coups de pied dans des touffes de pivoinés. Des glaçons pendaient d'une mangeoire à oiseaux, telles les pampilles alors à la mode sur les coussins et Johnny les arracha d'un seul geste avant de les lancer avec une telle violence contre la porte d'entrée que les impacts rapprochés effrayèrent les dames à l'intérieur de la maison.

« Johnny a perdu le sens de l'humour », fit observer Wilbur.

Bob continua à contempler sans aucune émotion Johnny qui soulevait des gerbes de neige avec ses hautes bottes noires et écumait telle une caricature de son demi-frère impulsif et impétueux. La porte d'entrée s'ouvrit, le froid s'engouffra dans la maison et Bob entendit Rhodus tonitruer :

« Ça suffit, ce genre de comportement, John ! Tu es éméché et tu fais une colère pour rien ! Rentrez tous les trois cuver chez vous et passons l'éponge ! »

Johnny se campa sur la route et ferma les pans de son manteau en laine.

« Je ne suis pas sur ta foutue propriété, George ! cria-t-il. Je suis sur la voie publique ! »

Et il se mit à sauter et à danser la sabotière dans la neige rien que par provocation.

Rhodus vit rouge et alla récupérer un pistolet dans un placard. Il se fraya un chemin entre les hommes qui essayaient de le retenir et s'avança sur le trottoir avec un revolver confédéré pointé sur le chapeau noir à bord plat de Johnny. Il tira un coup, une femme hurla et les trois indésirables s'accroupirent.

« Foutez le camp ! » beugla Rhodus.

Mais John Samuels se releva avec une brique qu'il avait dû desceller du trottoir et s'élança en direction de la maison, puis propulsa avec effort le projectile à travers une haute fenêtre qui se brisa comme l'écume d'une vague. La brique fit voler un rideau, défonça le parquet en cerisier ; l'instant d'après, le revolver faisait feu une seconde fois avec une détonation si assourdissante qu'il sembla y en avoir deux ou trois et des volutes de fumée bleutée grisaillèrent dans le froid. La balle frappa Samuels au flanc droit et le fit tourner sur lui-même. Il vacilla comme si l'on venait de lui jeter quelque charge encombrante, puis porta une main vers le haut de ses côtes et regarda avec une sobriété soudaine teintée de détresse et de désappointement la maison illuminée de Rhodus, avant de tomber à la renverse et de heurter la route avec son crâne, tel un bloc de bois.

S'ensuivit, bien entendu, une profonde consternation. Six hommes transportèrent John Samuels à l'intérieur de la maison de Rhodus et l'allongèrent devant les braises de la cheminée, où on lui ôta ses habits avec une délicatesse exagérée et où on laissa cuire sa peau nue jusqu'à ce qu'elle fût aussi chaude qu'un rôti. Un ostéopathe qui se trouvait dans les parages s'agenouilla auprès de John, tritura la blessure, appliqua son oreille contre le poumon droit. Et tandis que se propageaient les hypothèses, les rumeurs et les spéculations les plus folles et les plus contradictoires quant aux raisons pour lesquelles John s'était fait tirer dessus, George Rhodus invita quelques-uns de ses invités masculins à conférer avec lui dans sa chambre à l'étage, où il leur fit à l'évidence jurer le secret quant aux circonstances de « l'incident », comme ils le qualifièrent ensuite.

Ce fut à ce moment-là que les frères Ford s'éclipsèrent, afin qu'on ne pût les accuser de collusion, et pendant toute la semaine suivante, Bob se rendit chaque jour à Richmond pour éplucher les journaux en quête d'informations concernant les suites de l'algarade. Le *Kansas City Journal* écrivit que « le jeune Samuels est, d'après les témoignages, calme et mesuré en temps normal, mais turbulent sous l'emprise de l'alcool ; c'est précisément en état d'ébriété qu'il s'est présenté à la soirée, où après s'être retrouvé impliqué dans une dispute, il a été mis à la porte, en représailles à quoi il a lancé une brique à travers l'une des fenêtres. » Suivait un compte-rendu de l'accident et le bilan de santé de Samuels, qui se concluait par le pronostic : « On redoute sa mort d'un jour à l'autre. » Il n'était cependant presque pas question de George Rhodus, hormis une phrase ou deux en rapport avec l'enquête du shérif ou l'examen à venir des faits par la chambre des mises en accusation, si bien que Bob rentrait chaque après-midi à la ferme déconcerté. Il s'attendait quotidiennement à découvrir la notice nécrologique de George Rhodus

ou un fait divers macabre relatant l'exécution d'un producteur laitier – empalé avec son sabre de l'armée confédérée, par exemple, alors qu'il faisait acte de contrition dans une chapelle, à genoux sur un prie-Dieu, ou encore assassiné durant sa sieste sur le canapé du salon par quelqu'un qui lui aurait versé de l'acide carbolique dans l'oreille à l'aide d'un entonnoir.

Mais il ne se produisit rien du tout. Johnny Samuels agonisait et Jesse ne le vengeait pas. Peu après, même les chroniqueurs juridiques se désintéressèrent de « l'incident » de Greenville et ce fut tout juste s'ils mentionnèrent dans un entrefilet que la chambre de mise en accusation « n'avait retenu aucun chef d'inculpation » contre l'homme qui avait tiré sur le demi-frère de Jesse, de sorte que Bob se mit à entrapercevoir des possibilités jusqu'alors insoupçonnées.

Le 4 janvier, dans l'après-midi, Dick Liddil prit place à bord d'un train à destination de Richmond, puis, de là, marcha jusqu'à la ferme de Mrs Bolton dans le froid piquant. Il sentait la neige dans l'air, mais celle-ci ne commença à s'acharner sur lui que vers neuf heures, alors qu'il parvenait sur les terres de la propriété. Comme Martha dormait déjà, il se joignit à Elias, Wilbur et Bob qui jouaient aux cartes pour quelques cents le point dans la chambre en désordre attenante à l'écurie. Dick s'assit près du poêle à foin pour leur faire un résumé des plus sélectifs de son séjour à Kansas City et Bob eut beau lui demander de toutes les manières imaginables s'il avait passé un accord avec le commissaire Craig, le shérif Timberlake ou le gouverneur Crittenden, Dick s'en défendit sans faillir.

Elias et Wilbur devant être debout avant le lever du soleil pour s'occuper des bêtes, ils se couchèrent à onze heures, tandis que Bob et Dick allaient s'installer autour de la table en chêne, à la cuisine, pour discuter à voix si basse qu'ils n'eussent pas fait vaciller la flamme d'une bougie posée à quelques centimètres de leur bouche.

Bob donna à Dick l'impression d'être plus mûr, plus intuitif, plus perspicace – presque comme s'il eût pris femme. Sa maladresse et son obséquiosité avaient disparu, même si ses bonnes manières semblaient encore artificielles et si son air de duplicité et de simulation était encore marqué. Dick lui exposa son plan pour faire son trou dans le milieu des courses de chevaux dans le but de posséder un jour sa propre écurie, mais il renonça vite à divulguer ses intentions plus avant, tant il eut le sentiment que derrière les commentaires épisodiques de Bob se cachaient des questions acérées qui ne seraient jamais posées, des inférences que Dick avait par mégarde encouragées ou des déductions formulées sur la base de ses omissions. Pour finir, Bob orienta le dialogue dans une direction plus proche de ses propres préoccupations et demanda à Dick s'il se rappelait des articles de

journaux publiés en juillet à propos de Pat Garrett et de la mort de Billy le Kid.

Dick ne répondit rien.

« Tu sais quelle a été la réaction du *Kansas City Journal* ? le relança Bob. Que c'était d'un shérif comme Pat Garrett que le Missouri avait besoin, d'un homme qui "traquerait les frères James et leurs complices jusque dans leur repaire et les abattrait sans pitié".

— Tu dis que c'était dans le journal ?

— Oui ! Et je vais même te citer un autre passage. Il était dit que l'homme qui descendrait les frères James serait "couvert d'honneurs par les honnêtes gens de cet État et, qui plus est, richement récompensé." »

Dick frotta du pouce une tache sombre en forme de cercle sur la table en chêne.

« Peut-être bien qu'en fin de compte j'ai lu ça.

— Tu te rappelles ? »

Dick détourna le regard vers le salon. Un chat l'observait de ses yeux jaunes. L'animal tendit le cou et se lécha la poitrine.

« On n'est plus aussi ambitieux à mon âge, Bob. Tu arrives à vingt-neuf ans, tu fais le point et tu te rends compte que tu n'as jamais rien fait de bien dont tu puisses te vanter – tu oublies tes châteaux en Espagne. J'ai fait une croix sur toutes mes illusions de grandeur. »

Bob recula sa chaise et emporta la lampe à pétrole au salon.

« Souvent, certaines choses semblent impossibles tant qu'on ne les a pas tentées », lâcha-t-il.

Puis il plaqua une main sur l'orifice de la cheminée en verre et étouffa la lumière.

Prétextant un rendez-vous chez le dentiste à Richmond dans la matinée et quelques courses à faire ensuite, Bob quitta la ferme à l'aube le 5 janvier et prit subrepticement le train pour Kansas City. Il but un café dans lequel il trempa des *doughnuts* à la cannelle et parcourut – en vain – trois quotidiens du Missouri, à l'affût de nouvelles sur John Samuels, mais il n'y en avait que pour Charles Guiteau : un geôlier avait laissé plus de trois cents visiteurs « exacerber et satisfaire la vanité de l'assassin, mais aussi assouvir leur curiosité morbide en pénétrant dans la cellule de Guiteau ». Ce qui poussait le journaliste à affirmer : « C'est là un avertissement sévère pour tous ceux qui s'apprêtent à commettre un meurtre ; "Choisissez comme victime un personnage important. Tirez sur un président ; estourbissez un ministre ; faufilez-vous dans le dos d'un sénateur et assassinez-le à coups de lance-pierres ; mais ne vous en prenez pas à un simple citoyen, sans quoi la justice vous traiterait sans ménagement." »

Bob essuya la cannelle qu'il avait autour de la bouche et sur la cravate, laissa au barman une pièce de vingt-cinq cents en guise de pourboire, puis feuilleta l'annuaire de la ville dans un magasin de vêtements afin d'obtenir l'adresse du commissaire Henry H. Craig. Il la nota sur l'une de ses manchettes de chemise et sortit.

Les rues n'étaient qu'ornières de boue, de neige fondue et de crottin, de la fumée de charbon flottait dans l'air, le colorait de bleu et répandait des cendres sur les trottoirs, des fils de télégraphe, de téléphone et des lignes électriques s'entrecroisaient en hauteur et chantaient quand le vent se levait. Bien que légèrement déboussolé, Bob devina sans mal qu'il s'agissait du quartier des affaires : des comptables, des secrétaires, des commis et des courtiers de marchandise s'entretenaient de l'univers sous les bannes déployées, tous vêtus de costumes froissés et ondulés noirs ou bleu marine afin qu'il ne fût jamais nécessaire de les laver. Bob se faufila entre deux attelages pour traverser la rue et avisa un gamin avec des exemplaires invendus du *Kansas City Times* roulés sous le bras gauche. Il descendit West Fifth Street, puis Main Street derrière le crieur de journaux et entra à sa suite dans l'immeuble du *Times*, où Henry H. Craig louait le bureau numéro 6, dont il avait fait son cabinet.

Bob se moucha et massa ses paupières ensommeillées. Il enleva son chapeau melon et lissa ses fins cheveux bruns en arrière. Il frappa deux coups à la vitre dépolie, à travers laquelle il discerna une ombre floue qui se résolut en une silhouette noire, puis il se retrouva face à un apprenti avocat de dix-sept ans à peine qui le jaugeait.

« Je cherche Henry H. Craig, le commissaire, déclara Bob. Je suis en possession de renseignements sur la bande des frères James. »

L'apprenti baissa les yeux pour vérifier si Bob avait une arme, puis l'invita à entrer et referma la porte. Il s'enquit de l'identité de Bob, qui refusa de la décliner. L'apprenti expliqua que Mr Craig était pour lors avec un client, ce à quoi Bob répliqua que ses renseignements n'allaient pas se périmer tout de suite. L'apprenti s'absenta un instant, puis entraîna Bob jusqu'à une pièce dont le mobilier se composait de sièges tendus de chintz vert, de hautes bibliothèques recensant les lois et les décisions de justice du Kansas et du Missouri et d'un boîtier en cerisier pourvu d'une manivelle et d'un cornet acoustique. Bob supposa que ce devait être un téléphone.

Il entendit la porte se fermer en grinçant derrière lui et se retourna. Il avait devant lui un homme grave, en gilet, qui avoisinait la cinquantaine et portait des lunettes rondes. Il haussait le sourcil gauche avec une expression de curiosité ; sa large moustache brune grisonnait et jetait une ombre sur sa bouche et son menton, accentuant encore son air de sévérité.

« Mon assistant m'a dit que c'était à propos de la bande des frères

James.

— Oui. Je souhaiterais les livrer à la justice.

— Toute la bande des frères James ?

— Enfin, pas tous les membres en même temps. Je pourrais commencer par les coupables de moindre importance, ce qui devrait finir par me fournir l'occasion de capturer Jesse et Frank. »

Craig plissa les yeux.

« Qui vous a envoyé ici ?

— Le shérif Timberlake du comté de Clay. De façon indirecte, pour ainsi dire. Par là, j'entends qu'il m'a parlé de vous, mais qu'il n'était pas au courant que j'allais venir. »

Craig introduisit un doigt dans sa joue et en extirpa un brin de tabac à chiquer qu'il expédia d'une pichenette dans un crachoir en cuivre. Il se passa la langue sur les dents et cracha.

« Quels sont vos liens avec les frères James ? »

Bob flaira la question piège.

« Ai-je fait allusion au moindre lien ? riposta-t-il.

— Est-ce que vous les espionnez ?

— Veuillez m'excuser, mais est-ce que la seule chose qui compte, ce n'est pas que je sois en mesure de vous aider à coincer ces malfaiteurs ?

— J'entends ça chaque semaine et ils courent toujours. Vous comprenez mon scepticisme. »

Bob s'assit dans l'un des fauteuils du magistrat et posa son chapeau melon sur ses genoux. Il caressa avec appréciation les accoudoirs sculptés en acajou.

« Dernièrement ?

— Dernièrement quoi ?

— On est venu vous voir dernièrement pour vous livrer un ou deux membres de la bande ? »

Craig nettoya ses lunettes avec un mouchoir blanc.

« En quoi ça vous intéresse ?

— Je me disais juste que ça se pourrait.

— Une femme s'est présentée.

— Ce serait pas Mattie, son nom ? »

Craig empoigna un fauteuil et s'assit en face de Bob, penché en avant, les coudes sur les genoux, tel un entraîneur d'aviron.

« À vous de me le dire. Donc, son nom, c'était Mattie. Mattie quoi ? De qui était-elle l'intermédiaire ? Qui avaient-ils l'intention de dénoncer ? Vous êtes en froid avec Jesse ? Ou c'est simplement après la récompense que vous en avez ? Il faut me donner un os à ronger. Je ne connais même pas votre nom.

— Bob.

— Bob, c'est tout ?

— Pour l’instant, dans l’immédiat, oui. »

Craig esquissa un sourire et lissa du pouce les larges ailes de sa moustache.

« Quel est le premier nom sur votre liste, Bob ? »

Bob se leva de son fauteuil en chintz et se dirigea vers le téléphone. Des fils en cuivre étaient attachés à des vis en laiton, mais Bob n’avait aucune idée de leur fonction. Il expédia une chiquenaude dans l’un d’eux et une secousse électrique lui remonta dans le poignet.

« Vous vous êtes fait pincer ? »

Bob remua la main avec un sourire gêné.

« Je ne savais pas que ces engins avaient des pinces... » Il baissa les yeux vers l’appareil. « Comment ça marche ? »

Craig imita une vague de la main.

« La voix est transmise par un courant électrique ondulatoire. On braille dans ce micro pour parler et ensuite, on le colle à côté de son oreille pour écouter. Les trois quarts du temps, on a l’impression d’être une andouille.

— Qu’est-ce que c’était, cette blague que j’ai lue dans le journal ? Ah oui : “Le téléphone a favorisé le développement d’allocutions d’un genre nouveau.” Vous pigez ? Allo-cution, en deux mots. »

Le commissaire dévisagea Bob sans un mot. Dehors, un tramway passa dans un concert de cliquetis et de grincements. Des rires de jeunes filles éclatèrent dans le couloir.

« Il s’agit d’un ami, reprit Bob. Mais je n’ai pas le sentiment de le trahir pour autant. Jesse veut le tuer – il a même mis sa tête à prix pour mille dollars. J’ai plutôt le sentiment de lui sauver la peau. »

Craig ne cilla pas.

« Dick Liddil », lâcha Bob.

Craig ne s’émut guère.

« Où puis-je le trouver ? »

— La raison, c’est que Dick est un comploteur ; je ne sais pas ce qu’il mijote, mais je sais qu’il a plus d’un mauvais tour dans son sac et qu’il ne me fera pas de cadeaux. »

Craig s’approcha d’un pupitre qui lui arrivait à hauteur de poitrine et ouvrit une écritoire afin de griffonner toutes ces informations dans un registre.

« Il ne doit pas apprendre que c’est moi le mouchard », précisa Bob.

Craig se concentra sur ses notes.

« Indiquez-moi le lieu et l’heure exacts où nous pouvons nous emparer de lui et je vous jure que votre nom restera secret. Vous serez cité comme un espion anonyme – Timberlake lui-même ne saura rien. Si jamais il y a une récompense, vous la toucherez, mais au-delà de ça, je ne peux ni vous garantir l’immunité judiciaire, ni une quelconque

protection physique. » Craig jeta un regard par-dessus son épaule et vit que Bob fronçait les sourcils, l'intellect en berne. « Vous saisissez ce que je dis, en gros ?

— Tout à fait.

— Vous savez où habite Jesse ?

— Passé un temps, il était à Kansas City. »

Le visage de Craig accusa l'incrédulité.

« Vous rigolez !

— Woodland Avenue d'abord, puis Troost Avenue. Cela dit, il a déménagé, depuis. Mon frère sait où, mais il est reparti avant que j'aie le temps de lui poser la question. »

Craig inscrivit quelque chose dans le registre et Bob le rejoignit pour étudier l'entrée.

« Est-ce que le nom de Bob Ford vous évoque quelque chose ? »

Craig trempa sa plume dans l'encrier et calligraphia des gribouillis sur un buvard marron.

« C'est votre véritable nom ou un nom d'emprunt ?

— Véritable, répondit Bob avec un sourire ravi à la vue de son patronyme transcrit dans l'écriture élégante de Craig. Très bientôt, l'Amérique entière connaîtra Bob Ford. »

Bob révéla au commissaire que Dick Liddil séjournait à la ferme de Harbison en attendant que sa jambe estropiée guérît et dessina un plan grossier de la propriété sur lequel ne figurait pas le lit de la rivière où les restes de Wood Hite se décomposaient, mais qui incluait Richmond, ainsi que les routes et les voies de chemin de fer avoisinantes.

Cet après-midi-là, le commissaire Craig réunit une unité spéciale de la police de Kansas City, un groupe de douze hommes qui, outre lui et le shérif Timberlake, comptait le sergent Ditsch, deux inspecteurs, un constable, et six policiers municipaux. Ils furent tous convoqués à neuf heures le soir même au commissariat central, où ils reçurent leurs instructions, du café et où on leur distribua des revolvers, des fusils, ainsi que des vêtements chauds, puis à minuit passé, le 6 janvier, ils montèrent à bord d'un train spécialement affrété qui ne comportait qu'une locomotive et deux voitures fumeuses noires. La locomotive accéléra pour atteindre une vitesse de croisière de quatre-vingts kilomètres-heure, jusqu'à la jonction de Lexington où le convoi fut aiguillé sur une voie qui conduisit les policiers par-delà Richmond, jusqu'à un carrefour proche de la ferme de Harbison. Détail qui devait avoir son importance, ils n'avaient pas pris de chevaux – Craig ne voulait pas faire de bruit.

Le redoux de janvier n'avait duré que deux jours ; dès la fin d'après-midi, le 5 janvier, un lacis de nuages avait voilé le soleil ; au

soir, il s'était mis à pleuvoir et le temps que les douze hommes parviennent jusqu'aux bois, les gouttes de pluie s'étaient muées en flocons mouillés qui faisaient trembler les branches des arbres et glaçaient la neige, tel le sel sur des croustilles. Les policiers contournèrent une bâtisse blanche délabrée dont certains carreaux avaient été remplacés par du papier huilé, dont le toit s'affaissait et dont un orme chatouillait les bardeaux. Quelques-uns des hommes oscillèrent un moment au bord d'un ravin au fond duquel ils eussent pu tomber sur le cadavre orange et pétrifié de Robert Woodson Hite, mais la conjonction n'eut pas lieu ; au lieu de poursuivre dans cette direction, ils firent le tour des parcs à bétail et effectuèrent une reconnaissance de la grange brune penchée avant de regagner ventre à terre le couvert des arbres fruitiers où le shérif Timberlake et le commissaire Craig délibéraient avec gravité.

Il était trois heures du matin, tout alentour était bleu ou noir, les flocons leur tailladaient les joues comme les griffes d'un chat. Il était impossible de savoir si quiconque était éveillé à l'intérieur de la maison, si des fusils n'étaient pas derrière les fenêtres, si l'entrevue avec Ford n'était pas qu'un grotesque coup de bluff destiné à les attirer dans une embuscade préluant à une contre-attaque des hors-la-loi. Mais ce fut l'éventualité, la possibilité, la chance que Jesse fut là qui décida le commissaire Craig et le shérif Timberlake à user de prudence et de précaution et d'attendre dans le froid jusqu'au lever du soleil.

Ils patientèrent donc au milieu des arbres, sans parler, ni fumer, ni battre de la semelle par terre pour se réchauffer. Le froid les faisait larmoyer, soudait leurs mitaines au fût de leurs fusils, transformait leurs pieds en fers à repasser. Craig consultait sa montre de gousset, la refermait, la ressortait quelques minutes plus tard. Enfin, la nuit s'éclaircit, les nuages blémirent et le contraste entre le brun ou le noir des habits des policiers et le gris de la neige s'accrut. Craig aperçut du rose au-dessus des bois, un peu plus d'un kilomètre à l'est, et adressa un regard significatif au shérif Timberlake.

Le shérif émit un sifflement concis et, de la main, signifia aux adjoints de faire un mouvement vers la ferme. Les douze hommes s'avancèrent à pas de loup. Craig suça son index pour le dégeler, puis le nicha à l'intérieur du pontet de son fusil. Timberlake fit signe aux policiers d'encercler la maison et remarqua au premier étage un jeune homme qui désembuait du poing un carreau pour jeter un coup d'œil endormi dehors, puis s'écartait de la vitre.

Bob s'était réveillé sans trop savoir pourquoi et avait tendu l'oreille à l'affût d'un indice, qui avait pris la forme d'un tintement suivi d'un crissement de bottes sur la neige gelée par la pluie. Il avait bondi hors du lit en chemise de nuit avec un creux dans la poitrine et

un seul nom à l'esprit ; par la fenêtre, il avait discerné six hommes armés – peut-être plus –, ramassés comme des hérissons, qui émergeaient des bois comme s'ils venaient de s'y matérialiser.

« Dick ! » chuchota-t-il d'une voix pressante.

Il décocha une tape dans le pied de Dick, qui se redressa sur un coude en se frottant les yeux et se pencha juste assez vers la fenêtre pour entrevoir un homme vêtu d'un manteau de ville qui enfonçait tour à tour un pied puis l'autre dans une congère, un fusil en travers de la poitrine. Dick sauta du lit, s'affaissa quelque peu sur sa jambe blessée et se dirigea à cloche-pied jusqu'à ses vêtements en vrac sur une chaise.

« Qui c'est ? »

Bob enfila un pantalon en laine glacé et passa des bretelles pardessus sa chemise de nuit.

« J'ai vu une étoile briller sur la poche d'un de ces types, je n'ai pas cherché à en savoir davantage.

— Que Mattie aille au diable », maugréa Dick en bouclant son ceinturon.

Bob avisa un jeune adjoint accroupi dans la neige au coin de la maison qui épaulait son fusil, un coude en appui sur son genou. Eût-il fait feu que des éclats de verre se fussent abattus sur le lit à baldaquin de Martha.

« Jesse ! » tonna une grosse voix dans le jardin.

Dick avait enfilé son pantalon en velours côtelé et ses bottes qui lui remontaient jusqu'au genou ; une de ses bretelles était torsadée sur son épaule et il serrait son manteau et ses gants contre son estomac.

« Où est le grenier ? demanda-t-il.

— On sait que tu es là ! cria Timberlake. Sors les mains en l'air ! »

Le shérif se tenait à côté de la pompe en acier, près de la porte. Il avait les yeux qui pleuraient à cause du vent, sa moustache gelée ressemblait à un peigne en ivoire et, quoiqu'il fût peut-être mortellement effrayé, il avait un air d'austère autorité. Il encadra sa bouche de ses mains emmitainées pareilles à deux parenthèses et aboya :

« Vous êtes coincés, les gars ! Si vous avez deux sous de jugeote, sortez tranquillement et personne ne se fera descendre ! »

La porte de la cuisine s'ouvrit vers l'intérieur avec un bruit de succion et Timberlake se baissa. La contre-porte s'embua sous l'effet de la différence de température, puis quelqu'un la poussa et Bob Ford passa la tête par l'entrebâillement.

« Ne tirez pas ! » implora-t-il.

Timberlake se tourna vers Craig :

« Vous savez qui c'est, non ? »

Craig prétendit n'en avoir aucune idée.

« Bob Ford. Il vit ici avec sa sœur. » Timberlake reporta son attention sur Bob. « Allez, montre-toi ! »

Bob, en chaussettes, fit un pas sur le seuil à titre probatoire, puis demeura planté là, les mains pressées sous les bras. Il se frotta un pied contre le mollet.

« Si ce n'est pas une surprise ! s'exclama-t-il.

— C'était le but », répliqua le shérif en pataugeant dans la neige jusqu'à la porte, accompagné du commissaire Craig et de deux policiers de Kansas City.

Bob s'effaça courtoisement, tel un majordome. Martha était assise à la table en chêne dans une robe, serrant sur sa gorge le col d'un peignoir effrangé, les jambes gainées dans des bas miteux. Craig produisit ses lunettes rondes et les ajusta sur ses oreilles, mais s'abstint d'échanger le moindre regard avec Bob. Il inclina la tête et prêta l'oreille à des pas au-dessus de lui.

Le shérif demanda si Jesse James, Jim Cummins ou Ed Miller se trouvaient dans la maison et Bob répondit que non. Craig demanda si par hasard Dick Liddil était là et Bob fit la même réponse.

« Ton copain, Charles Siderwood, ce ne serait pas lui, Dick Liddil ? s'enquit le shérif.

— Non, lui, c'est Charles Siderwood.

— Il est là ?

— Vous pouvez jeter un coup d'œil si ça vous chante, mais vous ne trouverez pas celui que vous cherchez, assura Bob. Il n'y a que moi et ma famille, ici. »

Craig ordonna à Timberlake de rester avec Bob et monta au premier étage avec le sergent Ditsch et deux policiers. Timberlake envoya Bob dans un coin et fourgonna au milieu des bûches carbonisées du fourneau avec une fourchette en quête de braises ou de tisons.

Martha consentit à allumer un feu et Timberlake invita le reste des policiers à se mettre à l'abri du froid, geste certes plein de compassion, mais qui s'avéra malavisé. Le shérif fit le tour du salon et de la cuisine, inspectant un tiroir ici et là. Ida, mal réveillée, fit son entrée en chemise de nuit emmitouflée dans un manteau en laine et contempla tous les policiers avec des yeux ronds de stupéfaction. Martha plaça une cafetière sur le fourneau et une lampe à pétrole surmontée d'un plumet de fumée tremblotant d'une cinquantaine de centimètres sur le buffet. Martha s'efforçait de déchiffrer l'attitude de Bob, mais elle n'arrivait pas à déterminer s'il feignait l'innocence ou si c'était lui qui était à l'origine de cette descente. Elle se souvint qu'autrefois, Bob se versait du sucre au creux de la main et le léchait ; qu'il avait pour habitude de jeter des pommes sur le toit quand elle recevait des amies ; et qu'une fois elle l'avait même pourchassé jusque

dans la rivière parce qu'il avait mis de la moutarde en poudre dans le moule du gâteau qu'elle préparait.

Bob entendait les policiers passer d'une pièce à l'autre au premier étage, extraire des tiroirs, les vider, fourrager parmi les vêtements.

« Faut pas se gêner », grommela Bob et le shérif lui lança un regard renfrogné.

Martha tendit des tasses à café vides à tous les hommes. Il faisait encore si froid dans la cuisine que leur souffle faisait de la condensation quand ils discutaient. Martha s'arrêta ensuite devant chacun avec la cafetière et servit le café ; Timberlake voulut lui sourire, mais ne fut capable que d'un rictus et tourna à nouveau un regard incendiaire vers Bob. Il mesurait quinze bons centimètres et pesait presque trente kilos de plus que le cadet des Ford, et celui-ci n'osa pas boire une seule gorgée du café de sa sœur de peur que le shérif ne lui incrustât la tasse dans la figure.

Le sergent Ditsch redescendit afin de ramener Bob au premier étage et Timberlake leur emboîta le pas.

« Vous ne trouverez rien, leur annonça Bob. Nous autres, les enfants Ford, nos parents nous ont bien élevés. Je dors sur mes deux oreilles. »

Le sergent considéra Bob et Timberlake avec un froncement de sourcils et ouvrit la porte de la chambre. Timberlake bouscula Bob et entra en lâchant :

« N'écoute pas ce que raconte ce blanc-bec. Je lui filerais pas le bon Dieu sans confession. »

Le commissaire Craig était assis sur le lit de Bob avec la boîte à chaussures de souvenirs sur les genoux.

« Vous êtes un fétichiste, dites-moi... commenta-t-il.

— Montre-nous comment accéder au grenier, lui intima Ditsch.

— Vous voulez dire que vous n'y êtes pas encore allés ? »

Craig fixa Bob par-dessus ses lunettes rondes, les yeux plissés, avec une expression aigre.

« Je ne pense pas qu'on découvrira grand-chose dans le grenier. J'ai l'impression que notre espion nous a aiguillés sur une fausse piste.

— Il faut bouger les cartons posés sur ces étagères. Au lieu de construire un escalier, ils ont juste découpé une trappe au fond de la penderie. »

Timberlake balança les boîtes derrière lui ; des robes noires et des crinolines se déversèrent sur le plancher à l'endroit même où Wood Hite avait quitté ce bas monde. Bob prit place sur le lit de camp et appuya son crâne contre les réclames de corsets épinglées au mur. Il se moquait que Dick tirât sur les policiers quand ils entreraient dans le grenier ; il se moquait que Dick se rendît, avouât tout et que lui, Bob, fut condamné pour meurtre. Il avait des frissons, la nausée et une

seule envie – s'allonger. La coiffeuse blanche avait perdu ses trois tiroirs ; le sol était tapissé de manteaux et de pantalons ; des livres gisaient à plat par terre comme des bouses de vache.

Sous le regard vigilant de Craig et de Ditsch, Timberlake grimpa sur une chaise et asséna une série de coups de coude dans le couvercle de la trappe jusqu'à ce qu'il se disjoignît de son cadre et que le shérif pût dégager l'ouverture. Il dégaina son revolver, le leva et vociféra : « Toi, là ! Rends-toi ! »

Il attendit une réponse en observant ses genoux, puis le sergent Ditsch lui tendit une chandelle allumée, que Timberlake déposa sur le plancher du grenier. Craig lorgna en direction de Bob, qui lui répondit par un discret hochement de tête.

« Vas-y, Jim », intima-t-il.

Timberlake prit appui sur ses mains et passa la tête par la trappe. Ses jambes pivotèrent de droite et de gauche, tandis qu'il inspectait le grenier, mais il n'y eut ni coup de feu ni bruit d'aucune sorte.

« Des moineaux », fit Timberlake, avant d'ajouter, après quelques gesticulations supplémentaires : « Vous avez une fenêtre ouverte, vous êtes au courant ? »

— Redescends, Jim, déclara Craig en retirant ses lunettes pour les nettoyer. On dirait que notre espion s'est fichu de nous. »

Martha apparut dans le couloir vêtue d'une robe en vichy bleue et d'un tricot blanc.

« Et vous prétendez appartenir aux forces de l'ordre ! » ironisa-t-elle à la vue de la chambre sens dessus dessous.

Craig eut un sourire inauthentique et prit quelques notes dans un cahier, puis le referma.

« Pourquoi ne pas nous montrer la grange et l'écurie, Mr Ford ? » suggéra-t-il.

Bob boutonna son manteau et s'enroula une écharpe en laine autour du cou, puis Timberlake et lui sortirent dans la neige tels deux vieux copains partant faire du patin à glace.

« Tu vas avoir du succès, au pénitencier, l'asticota Timberlake. Un beau garçon comme toi. Tu n'as pas à redouter de te sentir seul. »

Il ne restait plus qu'une vingtaine de minutes avant le lever du soleil. Wilbur émergea de sa chambre, habillé pour les travaux de la ferme. Le shérif et deux autres policiers fouillèrent la mezzanine et les moindres recoins de la grange.

Bob patienta dehors dans le froid, les poings fourrés dans son manteau, et étudia la fenêtre nord du grenier. Elle avait manifestement été forcée. Un lambeau de tissu blanc ondoyait au bout de l'éclat de bois sur lequel il s'était déchiré ; un moineau était perché sur l'appui de la fenêtre ; des bardeaux affleuraient çà et là dans le sillon neigeux que Dick avait creusé lorsqu'il avait dévalé le toit en

silence. Ses bottes avaient laissé deux entonnoirs dans la neige ; celui de gauche s'évasait quelque peu d'un côté et évoquait la queue d'une comète, comme si Dick s'était tordu la cheville à la réception de son saut.

Entre-temps, les deux policiers avaient découvert dans la neige les vestiges du passage d'un cavalier qui s'était enfui vers le nord à travers le verger, mais étant donné qu'ils étaient à pied, ils ne purent poursuivre Dick et durent se contenter de maudire la malchance.

Bob les entendit et ferma les paupières. La porte de l'écurie grinça et Bob flaira l'odeur de la chique. Il rouvrit les yeux et vit le commissaire Craig debout à côté de lui, songeur.

« Comme on dit, "Dieu veille sur les simples d'esprit et les enfants", maugréa Craig avec humeur.

— Non, pas toujours, objecta Bob. En l'occurrence, je crois que c'est une exception. »

En octobre, un médecin avait diagnostiqué à Clarence Hite que sa toux était due à la phtisie et celui-ci était rentré se retaper au Kentucky, bien que la vie n'y fût pas particulièrement agréable. Mrs Sarah Hite avait pris la fuite peu après le meurtre de John Tabor ; Wood Hite avait été arrêté, s'était échappé, avait disparu ; puis la nouvelle que l'on avait retrouvé le corps d'Ed Miller en décomposition dans un bois était parvenue jusqu'aux Hite. Plus tard, dans ses aveux, Clarence rapporta que, « environ une semaine avant que Johnny Samuels ne se fasse tirer dessus », Jesse lui avait envoyé une lettre. « Elle était timbrée de Kearney, dans le Missouri, mais je crois qu'il l'avait écrite à Kansas City. Il y disait en substance que j'avais intérêt à mettre les bouts, parce que Dick était en cheville avec la police et qu'ils n'allaient pas tarder à se pointer pour me mettre à l'ombre. »

Comment Jesse avait-il pu le deviner ? cela demeure un mystère ; peut-être n'était-ce que supposition ; peut-être Jesse avait-il le don de clairvoyance, comme il l'avait toujours affirmé. Toujours est-il qu'il avait un mois d'avance, car James Andrew Liddil ne se livra au shérif Timberlake que le 24 janvier 1882, à Liberty, dans le Missouri. Henry Craig avait tenu parole et n'avait dévoilé à personne que c'était Bob qui avait mis Dick Liddil en danger et ce dernier avait une telle foi en l'amitié de Bob qu'il l'avait supplié de jouer le rôle d'intermédiaire auprès des autorités.

Dick fut transféré à Kansas City sous la garde du shérif et de deux de ses adjoints, puis réceptionné à la gare par le commissaire Craig et Thomas Speers, le chef de la police, qui se hâtèrent de le conduire à la prison de la Seconde Rue avant que des journalistes eussent vent de son identité. Dans sa cellule, assis respectivement sur le lit à lattes et sur une chaise, l'accueillirent William H. Wallace, le procureur du

comté de Jackson, et un greffier fluet qui portait des lunettes demi-lune ; bien qu'il fit nuit et que leur respiration formât de la buée en raison du froid, Wallace interrogea Liddil pendant plus de trois heures. Après quoi, un docteur rendit visite à Dick et, tout en le grondant, purgea le pus de sa blessure et la saupoudra de poudre de colophane avant de la panser.

Clarence se soignait pour sa part au moyen d'infusions de bouillon-blanc – une plante antitussive – et il s'en préparait justement une théière quand il entendit une voix ressemblant à celle de Bob Ford l'appeler dans la cour. Clarence s'approcha de la porte vitrée en sous-vêtements longs, attifé d'un peignoir de femme, la corolle rouge d'un mouchoir pressée contre ses lèvres. C'était la nuit et il lui était impossible de distinguer quoi que ce fut au-delà du cercle de lumière que projetait une lanterne suspendue dehors. Il glissa une épaule entre la porte et le chambranle et aperçut Bob Ford, qui battait en retraite pour éviter toute remontrance, et Dick Liddil, dans un rocking-chair, qui soufflait des nuages de condensation sur ses mains menottées. Puis un homme qui devait plus tard se présenter à Clarence sous le nom de Henry Craig s'avança et demanda à Liddil :

« Vous confirmez que cet homme est bien Clarence Browler Hite ? »

Liddil hocha la tête avec remords ; Clarence se borna à examiner une tache de sang dans sa paume, qu'il essuya sur son fond de pantalon. Craig interpella Bob : « Mr Ford ? »

Bob leva les yeux.

« Identifiez-vous cet homme comme l'un de ceux qui ont attaqué le Chicago, Rock Island and Pacific à Winston, dans le Missouri ?

— Tu n'as pas l'air trop vaillant, Clarence », constata Bob.

Clarence corrobora la remarque d'une quinte de toux. Il paraissait avoir rétréci de cinq centimètres dans toutes les directions.

« Ça fait près de quatre mois que je fonds de la tête et des épaules. »

Craig lui tapota les côtes avec un mandat d'arrêt et lui en résuma le contenu pendant que Clarence décryptait le sceau imposant, ainsi que les signatures du gouverneur et du secrétaire d'État. Le shérif Timberlake lui passa les menottes aux poignets et Clarence apostropha Bob :

« Tu sais quoi ? Mes verrues : elles sont toutes revenues, jusqu'à la dernière. »

Le 13 février, Clarence Browler Hite fut déféré dans le comté de Daviess, où il fut inculpé sous deux chefs d'accusation : pour le meurtre de William Westfall et, subsidiairement, pour participation à l'attaque de Winston en juillet. Lors des audiences préliminaires, quelques semaines plus tard, au grand désarroi de son avocat, il

reconnut sa culpabilité concernant l'attaque du train dans le seul but de ne pas subir de contre-interrogatoire et de ne pas courir le risque de révéler de renseignement important aux autorités. Il fut condamné à vingt-cinq ans de réclusion au pénitencier de Jefferson City où, en 1883, bien après que les informations en sa possession eussent perdu tout intérêt, il confessa ses crimes et mourut promptement de consommation, comme il l'avait prédit.

Le dimanche 19 février, des tempêtes de neige balayèrent le Missouri et paralysèrent tout commerce pendant plus de deux jours. La neige escamota les routes, donna aux fils du télégraphe des airs de hamacs et ensevelit le bétail jusqu'à hauteur de jarret. Elle coupa les lignes ferroviaires en direction de St Louis à l'est de Kansas City, stoppa l'acheminement du courrier quelque part au sud d'Omaha et sa fonte valut au Mississippi d'atteindre une largeur de près de cent kilomètres aux environs d'Helena, dans l'Arkansas ; pourtant, elle ne put empêcher Bob Ford de rencontrer le gouverneur Crittenden le mercredi, à l'occasion du bal des « Fusiliers de Craig ». Bob loua deux chevaux bruns hirsutes et un traîneau en bois (dont les patins en acier laissèrent dans un premier temps des traces de rouille dans la neige), puis, avec des rênes gelées qui pendillaient de ses moufles comme des rubans de fer-blanc, guida pendant quatre ou cinq kilomètres l'attelage piétinant à travers des congères dans lesquelles les chevaux s'enfonçaient si profondément qu'ils bondissaient et essayaient de nager, mais pour finir Bob atteignit la route principale, s'engagea dans les ornières jumelles creusées par un autre traîneau et les bêtes prirent le trot. Le soleil rayonnait sur la neige. La forêt était rose et brune sur fond blanc ; le ciel bleu, à peine parsemé de quelques volutes grises pareilles à des lettres effacées sur une ardoise. Bob se pelotonna afin de se soustraire au froid, les bras serrés contre son corps, un foulard sur les oreilles, telle une fille, et se concentra sur le murmure des patins.

Il arriva à Kansas City tard dans l'après-midi. La ville était noire de fumée de charbon, les rues bordées de talus de neige boueuse et les catholiques arpentaient les trottoirs avec une croix de cendres sur le front. Le 22 février correspondait à la fois à la date anniversaire de la naissance de George Washington et au mercredi des cendres, qui marquait le début du carême, et ce fut au son des cloches de l'église et des salves d'artillerie que Bob gagna l'hôtel St James. Il mena les deux chevaux de trait à l'écurie et pénétra dans le hall moqueté de violet de l'hôtel, où il se réchauffa les doigts devant sa bouche le temps de comprendre auprès de qui s'enquérir du numéro de la chambre d'Henry Craig.

Bob frappa et le commissaire lui cria d'entrer ; Bob se coula à

l'intérieur comme un chat. Craig était nu dans une baignoire en bois et en laiton aussi étroite qu'un cercueil et il se récurait un pied avec une pierre ponce.

« Je ne m'attendais pas à vous voir. »

Bob s'assit sur une chaise Reine Anne et remisa son chapeau melon sous le siège.

« Je ne pouvais pas rater cette occasion de faire la connaissance du gouverneur. Lui et moi, il y a des questions importantes qu'on doit aborder. »

Craig adressa à Bob un regard mal disposé, puis désigna du menton un verre bas et une bouteille de whisky verte.

« Un coup de tord-boyaux ? »

Bob fit non de la tête et sourit.

« Une lampée suffit à me donner envie de faire des guirlandes avec les miens. »

Craig s'extirpa de son bain avec force éclaboussures et avala le fond de son verre. De la mousse dégouлина lentement le long de son dos.

« Bah, cette journée est la mienne ! » s'exclama-t-il. Il chancela légèrement en remplissant à nouveau son verre, puis le leva. « À la santé des "Fusiliers de Craig" et de leur brillant fondateur qui les conduit de main de maître.

— Est-ce que je pourrais faire trempette dans votre bain ? sollicita Bob. J'ai chopé froid en traîneau et l'eau chaude pourrait me faire du bien.

— Ne vous gênez pas », acquiesça Craig en se frictionnant vigoureusement avec une serviette.

Bob se déshabilla et s'immergea dans le bain avec un grognement d'aise.

« Vous êtes vraiment pas commun dans votre genre, Bob », commenta Craig.

Sur ces entrefaites, Thomas Speers, le chef de la police de Kansas City, survint dans la chambre du commissaire en compagnie de Dick Liddil. Craig invita Speers à se servir un whisky afin de se mettre en train et Bob s'éclipsa dans une penderie noire comme du charbon où il revêtit avec difficulté des sous-vêtements siglés H. C. qui n'étaient pas les siens. Il émergea du réduit comme deux serveurs débarquaient en poussant un chariot-repas chargé d'assiettes couvertes de dessus-de-plat en argent. Il coiffa ses cheveux mouillés à l'aide du peigne en ivoire de sa sœur et prit place devant un steak saignant accompagné de carottes. Il s'en coupa une bouchée, puis considéra les assiettes des autres dîneurs.

« Il bouge encore, le vôtre ? »

Dick se leva à moitié de sa chaise pour étudier la couleur du

morceau.

« Tout juste grillé, convint-il.

— J'ai vu guérir des bestiaux en plus mauvais état que ça, ironisa Bob.

— Vous comptez vous plaindre toute la soirée ? le réprimanda Craig.

— Moi ? Mais je suis ravi, Henry ! C'est le bal des "Fusiliers de Craig" ! Cette soirée est la vôtre !

— Ne faites pas votre malin avec le gouverneur », lui recommanda Craig en sentant le bouchon du vin, avant de verser du bourgogne dans le verre de Speers et dans le sien.

On vida les assiettes, on échangea des opinions et deux policiers parurent afin de surveiller Dick et Bob pendant que Craig et Speers faisaient leur entrée en grande pompe dans la salle de bal du premier étage. Les deux policiers produisirent un jeu de cartes, Dick plaqua son oreille au sol pour écouter des airs d'opéra et Bob feuilleta les journaux sur le lit.

Le 30 janvier, les jurés avaient décidé que ce n'était ni Dieu ni la folie qui avaient inspiré les actions de Charles J. Guiteau, mais la malveillance et ils l'avaient reconnu coupable du meurtre du président Garfield. Le juge Cox l'avait condamné à être exécuté en public et Guiteau s'était écrié : « Je suis le représentant de Dieu ! Dieu Tout-Puissant tirera vengeance de tous ceux qui ont été mêlés de près ou de loin à cette affaire ! » Après quoi, les correspondants avaient cessé de rédiger des articles à propos du condamné – jusqu'à ce 22 février, où Bob tomba sur une dépêche qu'il lut à voix haute : « "Il semblerait que Guiteau soit persuadé qu'il remporterait un succès considérable en tant que conférencier et, en effet, il n'y a pas l'ombre d'un doute que sa prochaine apparition sur une estrade, le treize juin dix-huit cent quatre-vingt-deux, sera accueillie avec la plus grande satisfaction par le peuple américain." »

Dick eut un petit rire.

« D'autres nouvelles d'intéressantes ? » Bob chercha. Le quotidien rappelait à ses lecteurs que ce jour-là était le mercredi des cendres et que les quarante jours à suivre étaient « un temps de pénitence et de retraite, d'abstinence des plaisirs ordinaires de la vie, destiné à permettre à chacun de réfléchir, sans être distrait par des activités séculières, aux péchés commis et de se préparer à combattre, à l'avenir, les tentations et les appétits de la chair. »

Bob sauta à la colonne suivante, puis replia sèchement le journal et se leva d'un bond du lit.

« Est-ce que je suis obligé de rester cloîtré ici ? râla-t-il auprès des policiers. C'est seulement Dick qui est en état d'arrestation. » Le policier responsable d'eux exigea que Bob quittât son ceinturon et son

pardessus, puis l'autorisa à sortir et Bob vadrouilla d'étage en étage avant d'aller traîner au voisinage de la grande salle de bal de l'hôtel. L'orchestre s'accordait un entracte et un garçon de douze ans juché sur un escabeau au-dessus de l'assistance respectueuse récitait un poème sur George Washington :

« Salut à toi, fils de la Liberté qui de ce pays a fait la fierté – salut à toi, Washington bien-aimé, qui jadis la Tyrannie a défié. »

Des messieurs en queue-de-pie tapaient du pied dans le couloir pour se débarrasser de la neige sous leurs semelles et des dames qui fleuraient le mimosa, vêtues de robes en satin sous des capes qui leur tombaient jusqu'aux chevilles, se saluaient les unes les autres, se tapotaient le poignet, entraient gracieusement en riant. Bob les suivit et se tapit dans un coin pendant que le garçon terminait son ode :

« Sur nous tous cette gloire rejaillit et, le cas échéant, nous garantit qu'un autre Washington se dresserait pour nous aviser et nous protéger. La descendance du héros survit ; utiles, pacifiques sont leurs vies. »

La foule applaudit – plus par charité que par enthousiasme – et le jeune garçon descendit de l'escabeau, évincé par le commissaire Henry Craig. Celui-ci s'accrocha par un bras à l'un des barreaux afin de dissimuler un léger vacillement d'ébriété et s'adonna à toutes les plaisanteries, les badineries et autres bouffonneries de rigueur de la part d'un maître de cérémonie. Son public réagit par des rires quelque peu forcés, un rien trop cordiaux.

« T'es pas si sensass que ça », maugréa Bob et une femme lui jeta un coup d'œil réprobateur.

Le regard de Bob était trop sombre, ses yeux bleus trop fuyants, il avait conscience de son air gauche, grossier et cependant, il se rapprocha malgré tout quand Craig se mit à chanter les louanges du vigilant gouverneur du Missouri qu'il avait l'incomparable honneur de servir. Puis coupant court aux simagrées, il tendit le bras gauche en direction d'une table ronde autour de laquelle était assise la fine fleur des industriels et des grands propriétaires, ainsi que leurs épouses somptueusement apprêtées. L'orchestre reformé entama un morceau que Bob ne connaissait pas et les convives firent tinter leurs verres à vin avec leurs petites cuillères jusqu'à ce que le gouverneur se mît debout et ramenât le silence en exhibant ses mains levées.

Thomas Theodore Crittenden était un homme corpulent d'une cinquantaine d'années aux yeux marron pénétrants, dont les cheveux blancs étaient coiffés à la perfection et dont la lèvre supérieure s'ourlait d'une moustache rase qui n'était guère plus que des piquants blanchâtres. Il adorait le faste et les grandeurs afférentes à sa fonction et marqua une pause emphatique visant à tenir son auditoire en haleine, puis salua l'assemblée et gratifia Craig d'une gracieuse

révérence.

« C'est pour moi un grand privilège de reconnaître publiquement, en cette glorieuse occasion, l'appui intelligent et efficace que le capitaine Henry Craig a su apporter à l'État du Missouri – ainsi qu'à moi-même – dans le cadre de notre quête commune visant à purger le comté de Jackson des frères James. Les services que m'a rendus Henry Craig sont inestimables et, sans lui, la tâche qui me revient serait sans doute bien plus ardue, voire tout simplement impossible. La mission qu'il a endossée requiert un courage intrépide, une vigilance extraordinaire et un jugement sans faille concernant les moyens à mettre à œuvre. Henry n'a jamais hésité à s'exposer en personne à toutes les épreuves, tous les dangers afin de poursuivre ces hors-la-loi et a, par chacune de ses actions, toujours fait honneur aux "Fusiliers de Craig" ou à la police de Kansas City – c'est sans réserve que je m'en fais officiellement témoin. » Il jeta un coup d'œil à sa droite, puis sourit avec bonhomie à toute l'assistance. « Mon épouse me rappelle de ne pas trop en faire, je m'arrête donc là en vous souhaitant une agréable soirée et avec l'espoir que j'aurais le loisir de rencontrer chacun de vous avant la fin de cette réception. »

Avide de reconnaissance, Bob n'était plus qu'à cinq rangs de la table ronde. Il se fraya un chemin entre des jupes bouffantes en mousseline froufroulante, bouscula un homme avec une barbe et adressa joyeusement un grand salut puéril au gouverneur, qui sourcilla. Bob avait presque réussi à s'insinuer assez près pour se présenter lorsqu'il fut saisi au collet par deux hommes de Craig qui lui broyèrent douloureusement les biceps. Il voulut crier, mais on lui plaqua une main sur la bouche ; il voulut lancer des coups de pied pour se libérer, mais il reçut un coup dans l'entrejambe et s'écroula, plié en deux de douleur. Quelques personnes lui jetèrent un regard de reproche, puis l'orchestre attaqua une valse et elles se détournèrent tandis que les policiers redressaient Bob.

Craig attendait près de la table des tickets de tombola, à côté d'un service de vaisselle japonais et d'une machine à coudre Singer. Les policiers poussèrent Bob dans le couloir et il s'affaissa contre un pilier en acajou ouvragé.

« Vous causez plus d'ennuis que vous n'en valez la peine, lâcha Craig.

— J'allais simplement dire bonjour.

— Ce n'est pas pour cette raison que vous êtes là. Remontez dans ma chambre et tâchez de garder votre identité secrète. »

Dick Liddil parcourait les journaux, installé dans un fauteuil moelleux à côté d'une lampe à pétrole ; les deux policiers avaient déboutonné leurs manteaux et fumaient des cigarettes en contemplant la rue enneigée.

« Le député Thomas Allen se meurt d'un cancer, à ce qu'il paraît, commenta Dick. Et pourtant c'est l' élu le plus riche du congrès, avec une fortune de quinze millions de dollars.

— La Faucheuse se moque bien de ce genre de détails », répliqua l'un des agents.

Bob se laissa tomber dans un fauteuil, ôta ses bottes et cala ses jambes sur un repose-pieds.

« Pour tout savoir sur les capitaines d'industrie, faut lire le *Popular Monthly* de Frank Leslie », professa-t-il.

Dick le dévisagea par-dessus son journal.

« Comment c'était, cette fête ?

— Prends Alexander Stewart : quand il a monté son magasin de nouveautés, à New York, il avait dix-neuf ans et il ne possédait que cinq mille dollars. Quand il a cassé sa pipe, sa fortune se montait à près de cinquante millions. Tu as aussi le cas du commodore Vanderbilt. Il a commencé avec un simple bac qui faisait la liaison entre Staten Island et New York et à sa mort, il était à la tête de plus de cent millions de dollars. Regarde Jay Gould. Il ne vaut pas la corde pour le pendre et il se fout de l'opinion publique comme d'une guigne, mais tu sais quoi ? Il a quarante-cinq balais et c'est le proprio de la Missouri Pacific. Il doit peser dans les cinquante millions. Et tu sais quoi d'autre ? Il était seulement arpenteur quand il avait vingt ans.

— Tu l'auras rattrapé en un rien de temps, Bob, ironisa Dick.

— Ne rigole pas. Je vais bientôt prendre un sacré départ. »

Le commissaire Craig ne regagna la chambre que vers minuit. Dick dormait et Bob se rasait avec le nécessaire de toilette de son hôte ; il s'était coupé en deux endroits et saignait. Craig secoua le pied de Dick jusqu'à ce qu'il se réveillât, puis fronça les sourcils à l'attention de Bob dans le miroir de la coiffeuse.

« Qu'est-ce que vous regardez ? fit Bob.

— Mon Dieu, n'avez-vous donc aucun respect pour la propriété d'autrui ? »

Bob se tamponna le visage avec une serviette et rétorqua sans conviction :

« C'est moi qui me suis coupé, pas vous. »

Craig se dirigea vers le couloir.

« Le gouverneur est dans sa suite », déclara-t-il sur un ton péremptoire.

La moquette du couloir était mauve et le plafond orné de fleurs de lis blanches. Des lampes à gaz murmuraient sur leur passage. Dick bâilla bruyamment comme un chien et Bob rechercha quelque sujet de conversation salulaire. Craig l'ignora. Il était dégrisé et les effets secondaires de l'alcool le rendaient grognon.

Le gouverneur les accueillit habillé d'une robe de chambre de soie rouge fermée telle une enveloppe sur sa chemise blanche amidonnée et son pantalon de smoking. Il avait des pantoufles en vachette aux pieds et les joues parfumées d'eau de Cologne.

Craig effectua de rapides présentations, à l'issue desquelles Crittenden dédaigna de leur serrer la main – bien que rien ne s'y opposât – et se carra dans un canapé chippendale, avant d'indiquer à ses interlocuteurs des fauteuils verts à dossier en confessionnal.

« Ma femme dort dans la pièce voisine, parlons le plus bas possible », leur enjoignit-il.

Un service à thé en or était disposé devant lui sur la table basse encaustiquée ; des candélabres en or montaient la garde de part et d'autre du canapé et la fumée des chandelles s'élevait verticalement. Le gouverneur détailla les deux étrangers avec des yeux marron qui luisaient et le nez qui brillait.

« Vous êtes Dick Little.

— Liddil.

— Pardon ?

— Ça se prononce pareil, mais je l'écris avec deux “d” et un “i”. »

Le gouverneur prit bonne note de cette rectification et Craig précisa :

« Il nous a fait des aveux, mais pour l'instant, les journaux ne sont pas encore au courant. Vous lui avez promis votre pardon conditionnel et l'avez amnistié de ses crimes. »

Crittenden empila deux coussins sous son coude gauche et se pencha vers Bob comme pour échanger des confidences.

« Et vous, vous êtes Robert Ford. »

Bob sourit, mais ne trouva rien à répondre.

« Quel âge avez-vous, Bob ?

— Vingt ans.

— Est-ce que vous aussi, vous vous êtes rendu au shérif Timberlake ?

— C'est son frère, Charley, qui fait partie de la bande des frères James, intervint Craig. On n'a aucun élément à charge contre Bob. Il opère en qualité de détective privé. Il nous a aidés à négocier avec Liddil et il faisait partie du détachement qui a capturé Clarence Hite dans le Kentucky.

— Je vois, fit le gouverneur en empoignant l'élégante théière en or et en se servant une tasse de thé vert. Jesse James m'a envoyé un télégramme le mois dernier. Il m'y annonçait son intention de me tuer, même si pour cela il devait faire dérailler un train, et qu'une fois qu'il me tiendrait, il découperait mon cœur en lanières et le mangerait comme du bacon. » Crittenden but une gorgée de thé et s'essuya délicatement les lèvres avec une serviette. « Eh bien, c'est moi qui vais

l'envoyer dans le décor en premier. »

Bob pouffa de rire et le gouverneur darda sur lui un regard incandescent.

« Navré, Votre Excellence, s'excusa Bob. C'était autre chose qui me faisait rire. »

Crittenden se laissa aller en arrière, sa soucoupe en porcelaine en équilibre instable sur l'estomac. Il était aussi livide que sa chemise.

« Jesse James n'est rien d'autre qu'un hors-la-loi qui s'est taillé une réputation en volant tout ce qu'il pouvait et en tuant quiconque lui barrait la route, asséna-t-il. Vous trouverez toujours des gogos pour soutenir que c'est sa manière à lui de faire payer aux Républicains et aux Unionistes les injustices subies par sa famille durant la guerre, mais rares sont ceux, parmi ses victimes, qui ont été choisis en fonction de leur bord politique. » Le gouverneur reposa sa tasse sur sa soucoupe avec un bruit sec et les fit glisser toutes deux sur le plateau à thé en or. « Les vulgaires bandits sont en général honnis et il est aisé d'obtenir leur condamnation ; mais que l'un d'eux dérobe des millions et il devient aussitôt un héros aux yeux de beaucoup. Un homme qui commet un meurtre lâche passe pour un criminel de la pire espèce qui mérite seulement la corde ; mais il existe aussi toute une catégorie d'individus irrationnels qui ne peuvent réfréner une certaine admiration à l'endroit de quelqu'un qui a assassiné de nombreux innocents sans pitié, qui ne recule devant aucun méfait, pas même les plus noirs ni les plus inhumains. Est-ce que vous voyez où je veux venir ? »

Bob demeura sans réaction. Dans la pièce voisine, l'épouse du gouverneur geignit. Crittenden baissa la voix.

« Je veux dire qu'il ne tardera pas à être rattrapé par ses péchés. La coupe est pleine. Jesse James est un cas désespéré qui pourrait bien nécessiter un remède désespéré. »

Dick s'attendait à ce que Bob dît quelque chose, mais il se rendit compte que son compagnon se débattait avec toute sorte de supputations et de suppositions. Bob paraissait somnolent, mélancolique, déprimé, incapable de parler, aussi Dick prit-il la parole à sa place.

« Gouverneur, vous avez devant vous l'homme qu'il vous faut. »

Mars-avril 1882

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Les lignes droites les plus longues s'achèvent souvent par un virage brutal et inattendu. La folle carrière des frères James s'était si longtemps poursuivie sans entrave que, tout naturellement, beaucoup les jugeaient invincibles, invulnérables. Leur vie semblait protégée par quelque charme. Bien qu'ils eussent été blessés, couturés, criblés de balles, ils s'en étaient toujours tirés la tête haute, bravant le sort. Mais la Fortune est frivole et c'est d'une main capricieuse qu'elle fait tourner sa roue mystique. La coquine vous sourit aujourd'hui sans guère de raison et vous désavoue demain sans raison aucune. La Némésis des mythes et légendes sait attendre longtemps et patiemment en embuscade, mais pour finir, elle donne libre cours à sa vengeance et le malheur s'abat, vif comme l'éclair et terrible comme la mort.

ANONYME

La Vie, les aventures et les exploits de Frank et Jesse James

D'après ses déclarations ultérieures devant un tribunal, Charley Ford resta aux côtés de Jesse James du 6 décembre au 3 avril, à St Joseph, mais aussi dans le Missouri, le Kansas ou le Nebraska, où ils passèrent en revue diverses fermes et banques dans de petites bourgades. Jesse envisagea de dévaliser la Boder Brothers' Bank, à Troy, au Kansas, mais lorsqu'il demanda de la monnaie en petites coupures sur un billet de cent dollars, comme il en avait l'habitude lors de ses reconnaissances, Louis Boder soupçonna anguille sous roche et prétendit que tout l'argent liquide était déjà dans la chambre forte pour la nuit. Charley se souvint aussi que Jesse « aimait bien l'emplacement de la banque de Forrest City. Il m'a dit qu'il voulait se la faire, mais j'ai objecté que je ne m'en sentais pas capable, vu que j'étais malade. » Jesse échafauda plusieurs attaques – à Humboldt, dans le Nebraska, à Maryville et Oregon, dans le Missouri, à Sebitha et Hiawatha, dans le Kansas – mais aucune ne fut mise à exécution. Par la suite, il imagina aussi de s'en prendre à la Wells Banking Company, à Platte City, le 4 avril, mais ce projet-là non plus ne fut pas mené à bien.

Courant février, Jesse s'aventura au milieu d'une couche de neige aussi haute que des cuissardes afin d'examiner un silo à maïs aux environs de Pawnee City. Assis sur sa jument, Charley fumait une cigarette. Le froid du Nebraska lui sciait les pieds au niveau des

chevilles et le vent lui piquait les joues comme des chardons, mais Jesse était aux anges. Il s'assit dans une congère comme dans un fauteuil et lança :

« Je pourrais acheter, mettons, une douzaine de têtes de bétail de dix-huit mois et les élever jusqu'à ce que les génisses en aient vingt ou alors tous les engraisser jusqu'à ce qu'ils aient deux ou trois ans. Je ferai paître les veaux dès qu'ils auraient appris à mâcher. Il y a moyen de les sevrer avec du lait écrémé. Je nourrirais les plus petioti au maïs et à l'avoine et les vaches taries avec du foin – pas de céréales. Et j'aimerais bien voir ce que donnent la betterave et le panais en période de froid. Les scientifiques allemands ne jurent que par ça. »

Charley laissa sa jument jardiner les tiges d'herbe marron qui pointaient hors de la neige.

« Bizarrement, je ne t'ai jamais vu en propriétaire de ranch épanoui. Il va me falloir un peu de temps pour m'y faire. »

Jesse attrapa une poignée de neige qu'il se fourra dans la bouche, puis se leva en époussetant ses moufles, réjouï à cette perspective. Mais lorsqu'ils visitèrent une autre ferme, l'après-midi suivant, Jesse était tellement sur ses gardes qu'il portait trois revolvers sous son long manteau en laine d'officier confédéré et se noua un foulard bleu sur le nez et la bouche afin de ne pas révéler son visage. Ce fut Charley qui discuta avec le propriétaire et fit le tour du corps de logis, de la grange, de l'étable et de l'écurie en sa compagnie, mais l'homme semblait tantôt trop curieux, tantôt trop perspicace et Jesse regagna son cheval à travers la neige sans prévenir, en laissant à Charley le soin de prendre congé et de faire des excuses.

Néanmoins, l'agriculture occupait encore les pensées de Jesse le 2 mars, lorsqu'il rédigea, de son écriture noueuse, brouillonne et négligée, la lettre suivante, adressée à un dénommé J. D. Calhoun de Lincoln, dans le Nebraska :

Cher monsieur Calhoun,

J'ai appris que vous aviez mis en vente 65 hectares dans le comté de Franklin, Nebraska. Veuillez me répondre au plus tôt en m'indiquant votre prix plancher (en liquide) et me faire une description complète du terrain, etc.

Je souhaite acquérir une ferme de cette taille, sous réserve que j'en trouve une à ma convenance. Je n'achèterai que si le sol est de 1^{re} qualité.

J'entreprendrai d'ici 8 jours un voyage dans le nord du Kansas et le sud du Nebraska et si la description de votre terrain me convient, je vous l'achète. D'après l'annonce parue dans le *Lincoln Journal*, je me dis que votre terrain pourrait faire une bonne ferme agricole et d'élevage.

Veuillez répondre au plus vite.

Respectueusement

Tho Howard.

Puis son engouement dut s'estomper, car la réponse de Calhoun ne rencontra aucun écho.

À la même période, Charley et Jesse effectuèrent une visite à Kansas City, où Jesse alla voir Mattie Collins pendant que Charley patientait, appuyé à une queue de billard dans un saloon enfumé de la Douzième Rue.

Bien plus tard, Mattie confessa une « grande tendresse » pour Jesse et affirma qu'ils « étaient en communication constante », ce qui engendra des rumeurs quant à une éventuelle liaison entre eux, mais il est tout aussi probable que Jesse l'ait uniquement fréquentée dans l'espoir de glaner des informations et l'ait récompensée des renseignements qu'elle lui avait fournis par des cadeaux. Des années plus tard encore, Mattie assura qu'elle n'avait jamais aimé un autre homme que Dick Liddil, qu'elle était sienne corps et âme et qu'elle n'avait jamais trahi ne fut-ce qu'un seul de ses secrets, aussi se peut-il que Jesse n'ait pas obtenu ce qu'il désirait vraiment, ce qui eût expliqué sa maussaderie et son acerbité à l'égard de Charley lorsqu'il alla le récupérer au saloon ce soir-là.

Il était de plus en plus irritable et suspicieux, acariâtre, en proie à des sautes d'humeur qui fondaient sur lui comme des rapaces. Mais Jesse n'était jamais taciturne ni boudeur bien longtemps et, au cours de toutes ces semaines de pérégrinations, il dévida à Charley tout un écheveau d'histoires et d'anecdotes, qui n'excitaient cependant guère l'intérêt de son compagnon, sauf quand il pouvait faire le lien avec un souvenir équivalent.

Jesse lui dévoila qu'un été, sous le pseudonyme de John Franklin, il avait donné des cours de chant pour l'église baptiste de l'Unité, dans le comté de Calloway. Il raconta qu'il avait un jour voulu faire main basse sur la petite monnaie qu'un ministre du culte luthérien conservait dans une boîte à cigares, mais lorsqu'il avait découvert que le salaire de l'Allemand ne se montait qu'à deux cents dollars par an, il avait restitué son butin en déclarant : « Je ne suis pas aussi affreux qu'on le croit. »

Il relata un séjour chez un copain du nom de Scott Moore aux sources chaudes de Las Vegas, au Nouveau-Mexique. Moore et son épouse Minnie y tenaient le Old Adobe Hotel, où le dimanche ils servaient de gargantuesques déjeuners comportant pas moins de huit plats, pour lesquels il y avait de quoi sacrifier ses dents en or. C'était là-bas que, en juillet 1879, Jesse avait été présenté à Billy le Kid en personne. Billy avait la mâchoire pendante, la croupe large, et la

salive avait tendance à s'accumuler au coin de ses lèvres quand il parlait, mais hormis cela, c'était un garçon aimable et généreux qui tirait grand plaisir de la coïncidence selon laquelle les deux hommes les plus redoutés d'Amérique portaient tous deux leur pistolet à gauche. On l'avait enterré les fers aux pieds, certifia Jesse. Son anglais était approximatif, son espagnol impeccable et ses derniers mots avaient été : « Quién es ? » – Qui c'est ?

« On lui a fait plus de tort qu'il n'en a causé, conclut Jesse.

— Comme à toi », fit Charley.

Jesse parla à Charley de Jesse Cole, l'oncle à qui il devait son prénom, qui, affligé d'innombrables affections, avait résolu de les résoudre de manière définitive. Par une journée d'été, il était sorti sur la pelouse, avait ôté son manteau et son gilet, sur lesquels il avait déposé sa montre en argent, puis s'était majestueusement allongé, avait déboutonné sa chemise et s'était tiré une balle dans le cœur.

Jesse se tourna un peu sur sa selle et considéra Charley à sa droite, qui avançait au pas sur sa jument.

« Tu as déjà songé au suicide ?

— Pas vraiment. Il y a toujours eu d'autres choses que je voulais faire avant, quand ce n'était pas ma situation qui s'améliorait ou mes ennuis qui m'apparaissaient sous un angle différent – tu sais, tout ce qui peut se produire. Ça ne m'a jamais paru une solution respectable.

— Je vais te dire un truc certain : tu ne lutteras pas contre la mort une fois que tu auras entrevu l'autre monde. Tu n'auras pas plus envie de réintégrer ton corps que de ravalier ton propre vomi. »

On était en mars, le temps était odieux et la route n'était qu'un mélange de boue, de glace et d'ornières entrecroisées. Les selles de Jesse et Charley grinçaient à chaque mouvement et leurs chevaux étaient moroses – ils avaient les naseaux givrés, leurs crinières étaient hérissées de glaçons et, quand leurs cavaliers les laissaient se reposer, de la vapeur s'élevait d'eux à cause du froid. Mais le cerveau de Charley turbinait à plein régime dans le profond silence qui régnait entre les deux hommes.

« Vu qu'on cherche à voler une banque, je me demandais si je pourrais aller jusqu'à suggérer qu'on enrôle un autre bonhomme en renfort, histoire qu'on se sorte du prochain coup vivants ? » lâcha Charley.

Jesse parut brusquement fasciné par le quartier et l'étrier gauches de sa selle et se refusa à lever les yeux.

« À Noël, Bob voulait savoir s'il pouvait nous accompagner la prochaine fois qu'on se ferait une banque ou un train », poursuivit Charley.

Jesse éternua une fois, puis deux et se frotta le nez avec son gant, puis examina la traînée sombre sur le cuir jaune.

« Bob n'en a pas l'air, mais sous ses dehors de gosse, il est solide comme un roc et il saura tenir son poste le flingue à la main quand il le faudra. Et il est malin, en plus – y a pas plus finaud que lui.

— Tu oublies que je l'ai déjà rencontré.

— Il a une haute opinion de toi.

— Toute l'Amérique a une haute opinion de moi.

— Même. Ce n'est pas comme si tu pouvais tirer deux millions de noms d'un chapeau, quand tu as besoin d'un troisième type. C'est pas pour dire, mais tous les autres sont en prison. »

Jesse soupira.

« Tu as l'intention de m'avoir à l'usure, pas vrai ? »

Charley sourit.

« C'est bien ce que j'avais en tête », admit-il.

Et d'enchaîner sur la constance de son frère, sa camaraderie avec les frères James, ses nombreuses prouesses, ses capacités, sa fidélité absolue, son courage – et finalement Jesse accepta que Bob se joignît à eux dès qu'ils auraient arrêté leur choix sur une ville et une institution satisfaisantes.

Sur ce, Charley perdit son auditoire. Il jeta un coup d'œil sur sa gauche et se rendit compte que Jesse avait obliqué et manœuvrait à travers des bouquets de hickory et de micocouliers, de sorte que des bandes de sa silhouette se détachaient vivement sur fond de neige, puis disparaissaient dans l'air gris au milieu des troncs marron sombre et des branches qui craquaient et gémissaient contre son manteau. Charley avait du mal à déterminer si c'était lui qui suivait Jesse ou si c'était Jesse qui le suivait. Tout à coup, il entra perçut Jesse en entier et talonna son cheval pour le rattraper ; il y parvint au bout de quelque temps, au bord d'une rivière figée, tel de l'ambre glacé en partie recouverte par la neige.

Jesse se pencha sur sa selle, croisa les bras sur le pommeau et contempla les quadruples petites traces allongées qui jalonnaient la neige. Il adressa un clin d'œil à Charley.

« J'ai trouvé notre dîner.

— Des lapins », s'égaya Charley.

Charley et Jesse envoyèrent à Bob un mot annonçant qu'ils seraient dans le comté de Ray dans les prochaines semaines. Martha alla retirer la lettre au bureau de poste et notifia aussitôt la nouvelle au commissaire Craig à Kansas City, qui, à titre de précaution contre toute gaffe ou toute vendetta, avait fait déménager Bob dans une chambre au-dessus de la Cinquième et de Delaware et expédié Dick Liddil en pension chez le shérif Timberlake à Liberty, dans le Missouri.

Bob Ford fut par la suite interrogé à de nombreuses reprises quant aux instructions que Craig lui avait données et sa version ne varia pas

d'un pouce : le commissaire Craig lui avait enjoint de se rendre chez son frère Elias, qui habitait un petit pavillon à Richmond pour y attendre l'arrivée de Jesse et Charley, de tenir le shérif Timberlake au fait de leurs déplacements par l'intermédiaire de William Ford (l'oncle de Bob) ou d'Elias – qui avait en secret été nommé adjoint, avec pour mission de localiser Jim Cummins et Frank James ; si Craig n'avait toujours aucune nouvelle de Bob dix jours après que Martha eut fait état du départ de son frère, les autorités en déduiraient que les frères Ford avaient été tués et tenteraient d'appréhender Jesse sans se soucier de leur sécurité.

Craig avait débité tout cela sur un ton impassible à mi-chemin de celui d'un professeur et d'un avocat, comme s'il se fut livré à un calcul simple ou acquitté de quelque démarche banale devenue routinière. Bob avait acquiescé, tel un freluquet ignorant, exprimant son assentiment général d'un hochement de tête à la fin de chaque phrase, détournant les yeux vers la rue au moindre bruit, anticipant la fin de chaque énoncé sans complètement en apprécier le contenu. Puis il avait quitté Kansas City et passé deux ou trois semaines avec Elias à Richmond, où il avait travaillé avec un zèle inaccoutumé en tant que commis à l'épicerie.

Le shérif Timberlake était un jour venu rôder au magasin, s'était enquis du prix d'une boîte de poudre dentifrice, puis s'était glissé dans la réserve et roulé une cigarette qu'il avait fumée pour patienter.

« Aucun signe de lui, l'avait informé Bob dès qu'il en avait eu terminé avec ses clients.

— Tu sais où il habite ?

— Non. »

Le shérif soupira et étudia une boîte de cacao en poudre Baker's.

« Je ne sais pas comment il fait, mais il est toujours au courant de tout. Il saura que tu m'as vu – tu peux le tenir pour acquis. Et il te règlera ton compte à la première occasion. »

Bob se gratta le cou et regarda ailleurs.

« Tu es prêt à prendre ce risque ? »

Bob opina du chef.

« Oui. »

Il fixa Timberlake dans les yeux et ce fut comme si une ombre était descendue sur son visage ; évanouies, toute complaisance, toute ingénuité ; ne subsistaient plus que le mal-être et la frustration.

« Toute ma vie, je n'ai été qu'un moins que rien. C'était moi le bébé, celui qu'on tarabustait, celui à qui on faisait des promesses jamais tenues. Et aussi loin que je me rappelle, toujours – Jesse James, gros comme un arbre. Je suis préparé, Jim. Et je réussirai. Je sais que c'est ma seule chance et tu peux compter sur moi, je ne vais pas la gâcher. »

Le shérif Timberlake plissa les yeux en raison de la fumée de sa cigarette et se détourna.

« Si possible, capture-le dès qu'il se pointera. Sinon, guette le bon moment. Évite de te retrouver seul avec lui si tu peux. Et ne lui tourne pas le dos. »

Timberlake écrasa sa cigarette et sortit par la porte de livraisons. Bob demeura planté là, puis roua un carton de coups de pied avant de tomber à genoux.

Pendant ce temps-là, Jesse et Charley vadrouillaient, couvrant, de semaine en semaine, près de cent trente kilomètres par jour. Le 8 mars, un journal rapporta que Jesse James avait été « criblé de balles » lors d'une escarmouche aux abords d'une cabane dans le Kansas. D'après l'article, il était en compagnie d'Ed Miller. Sept adjoints avaient trouvé la mort, affirmait le journaliste, « en essayant de capturer le desperado ». La nouvelle fut rétractée dans la même journée, ce qui n'empêcha pas George Sheperd le borgne de s'en formaliser. Il écrivit sur-le-champ au quotidien une lettre dans laquelle il raillait toutes les déclarations officielles au sujet de la bande et tous les détachements d'incapables qui s'étaient lancés aux troussees des hors-la-loi, avant de conclure : « À mon avis, il y a en ce moment même des centaines de policiers et de détectives à la poursuite des frères James qui prient pour ne jamais tomber sur eux. »

Un retraité de la compagnie ferroviaire Hannibal and St Joseph soutint qu'il avait vu Jesse James avec un autre homme à Lincoln, dans le Nebraska à cette période, tandis qu'un meunier de Memphis était pour sa part convaincu qu'ils lui avaient acheté de la farine ; des témoignages sporadiques signalaient aussi la présence de Jesse au Texas, dans le Colorado et dans le Sud ; mais en réalité, Jesse passa la majeure partie de son temps à St Joseph : Zee était de nouveau enceinte et il souhaitait la décharger des corvées ménagères.

Le 17 mai, Jesse étrilla un étalon du nom de Stonewall, lui tressa des rubans verts dans sa crinière et sa queue et prit solennellement part à la parade de la Saint-Patrick aux côtés de nombreux vachers de St Joseph. Il leva son chapeau blanc à larges bords à l'attention des dames, jeta des bonbons aux enfants et se conduisit en tout point comme un général ou un candidat à une élection, sans que le moindre shérif ou agent de Pinkerton le reconnût pour autant, ce qui fut peut-être pour lui une déception.

Ce fut aussi en mars que Jesse et Charley se rendirent à Maryville, où ils commandèrent deux bières pression dans le saloon de Mike Hilgert. Un gaillard brutal et irascible surnommé Omaha Charlie – qui fut plus tard pendu avec grand enthousiasme à un pont de chemin de fer pour meurtre – déambulait dans le saloon en invitant bruyamment divers clients à jouer au billard. Quand pour finir il s'approcha des

deux nouveaux venus, Jesse accepta son offre et Omaha Charlie commença aussitôt à l'insulter à propos de ses vêtements chics, de ses allures de gentleman, de sa voix haut perchée, de la méticulosité avec laquelle Jesse appliquait du bleu sur le procédé de sa queue tordue.

Jesse l'ignora et se pencha au-dessus de la table avec bonne humeur et blousa cinq billes rayées en deux coups, ce qui amena Omaha Charlie à froncer les sourcils et à le traiter (comme prévu) de tricheur, puis à s'avancer vers l'étranger en brandissant sa queue de billard.

Les témoins de la scène relatèrent par la suite que l'inconnu était resté calme, presque pacifique, et s'était borné à concentrer son regard bleu glacé sur Omaha Charlie, avant de l'avertir avec gravité : « Pas un pas de plus. Tu t'en prends à la mauvaise personne. »

Omaha Charlie avait atermoyé un instant, puis s'était ravisé avec appréhension et, après avoir aplati la queue sur la table, avait battu en retraite jusqu'à une chaise pour y inspecter ses chaussettes. Jesse et Charley n'avaient pas languì devant leurs bières ; ils avaient résolu de ne pas aller reconnaître la banque de Maryville, puis étaient sortis. Mike Hilgert avait adressé un clin d'œil vers le coin de la salle et apostrophé Omaha Charlie : « Qu'est-ce qui t'a rendu si sociable, d'un coup ? »

Omaha Charlie était parti furieux du saloon, mais avait plus tard expliqué : « J'ai vu l'enfer au fond des yeux de cet homme. » À Graham, dans le Missouri, Jesse demanda à un forgeron de referrer l'un des sabots de son cheval et, alors qu'il allait se réchauffer les doigts près du feu, remarqua que l'homme au tablier en cuir n'était autre qu'Uriah Bond, dont le fils John avait été à l'école primaire avec les frères James vers la fin des années 1850 et s'était engagé dans l'armée nordiste avant d'être assassiné par Jesse durant la guerre de Sécession.

Uriah Bond regarda les deux hommes par en dessous pendant qu'il travaillait sur le sabot avec sa pince et son marteau. Jesse s'avança vers lui avec une râpe afin que le forgeron pût égaliser la corne une fois qu'il aurait incrusté les rivets des clous. « Tu sais qui je suis, hein ? » lui glissa Jesse. Bond demeura penché en avant, muet. Il sectionna d'un coup sec la pointe d'un clou en faisant pivoter la panne de son marteau, puis arrondit le dos tandis qu'une large main lui couvrait les yeux et qu'il tremblait de terreur, de désespoir, de rage et de chagrin.

« Tu n'en diras pas un mot à qui que ce soit, n'est-ce pas ? » souffla Jesse.

Et Uriah Bond ne parla de cette visite à personne jusqu'à ce qu'il eût vu la photographie de Jesse, les yeux fermés, les poignets croisés, ligoté à une planche appuyée contre un mur pour donner l'impression

qu'il était debout.

Une nuit, dans le Kansas, sous une pluie glacée dont les gouttes les cinglaient comme des pièces de monnaie, les deux hors-la-loi se réfugièrent dans un petit hôtel blanc d'une treizaine de chambres et en louèrent une au premier étage. Deux lampes à gaz chuintaient au mur, le large lit était impeccablement fait, la penderie et l'armoire vides. Mais l'un des tiroirs d'une commode du dix-huitième siècle qui trônait dans un coin était verrouillé et Jesse le crocheta avec un clou pendant que Charley s'extrayait de ses vêtements. La serrure cliqueta et Jesse s'exclama : « Presto changò ! »

Il ouvrit le tiroir. À l'intérieur se trouvaient une cravate noire comme la nuit rayée de rouge, une chemise blanche amidonnée encore enveloppée dans le papier d'emballage bleu de la blanchisserie et un col en celluloid tout propre qui était exactement à la taille de Jesse. D'après un entretien que Charley accorda au *Richmond Conservator*, c'était la tenue que Jesse portait au matin du 3 avril.

Puis vint la troisième semaine de mars. Les coups de froid et le vent se faisaient plus rares, les pâturages reverdissaient, la neige ne persistait plus que sous forme d'îlots ou d'amas à l'ombre, les rues des villes étaient envahies par une boue visqueuse qui s'agglutinait aux roues des voitures à chevaux et cuisait lentement au soleil de l'après-midi avant de se détacher comme l'écorce d'un arbre. Jesse évoqua des attaques de banques, mais comme on fait mention de la présence un nid d'hirondelle sous l'avant-toit ou de la gêne qu'occasionne une paire de chaussures achetée par correspondance. Son épouse étant souvent incommodée jusque vers midi, il se chargeait avec plaisir d'une partie de la cuisine et du ménage et commanda même chez l'apothicaire du Complexe végétal de Lydia Pinkham (que la réclame décrivait comme « un remède positif pour toutes les indispositions douloureuses et les défaillances si communes même chez les meilleures représentantes de la population féminine »).

Il prépara des macarons avec un tablier autour de la taille, invita des amies de Zee à rendre visite à celle-ci et baisa la main gantée de chacune pour les saluer ; la bonté et l'inertie semblaient avoir supplanté tout ce qu'il y avait de cruel et de criminel dans son caractère. Il était d'accord avec tout le monde, gâtait ses enfants, versait à Charley une allocation non négligeable comme si ce dernier eût été son fils préféré quoique prodigue. Il paraissait résigné, placide – père ; on l'eût cru rangé.

Aussi fut-ce une surprise pour Charley lorsqu'un jour, alors qu'il roupillait, Jesse lui lança un manteau en chinchilla au visage et lâcha : « Rassemble ton barda. On part dans le Sud. »

Le Sud, c'est-à-dire Richmond, qu'ils atteignirent le 23 mars. Ils

cherchèrent d'abord Bob chez Elias, dont la maison n'était pas fermée, et le dénichèrent finalement à l'épicerie, accoutré d'un tablier de commis, un plumeau dans la poche arrière, grimpé sur un tabouret en bois pour empiler des bocaux de ketchup Heinz sur une étagère en hauteur. Il n'y avait que deux clients dans le magasin : une dame qui examinait la longueur de divers lacets pendus à un portemanteau et un vieil homme qui traînait un sac de farine dans l'allée couverte de sciure. Bob se pencha pour épousseter les couvercles d'une rangée de pots de compote de pommes et sursauta quand Jesse lui annonça :

« Tu es l'heureux élu. »

Bob fit volte-face, manqua de se casser la figure du tabouret et leva presque son bras devant ses yeux. Son visage se décolora, mais il parvint à tordre sa bouche en un sourire.

« Comment ça ? »

— Ton frère m'a dit que tu désirais te joindre à nous. Mais peut-être que tu aimes plus cette épicerie que tu le prétends. »

Bob chercha conseil du regard auprès de Charley, mais son frère était immobile à l'entrée du magasin, où il fumait une cigarette en toussant. Bob contrefit la bravoure et l'arrogance :

« Tu parles ! C'est sans un regard en arrière que je me tirerai de cette taule. Ce boulot de lardin n'est pas digne de moi ! »

Et en guise d'illustration, il arracha son tablier et laissa tomber son plumeau le manche le premier dans un verre à eau, puis tandis qu'il rédigeait à l'attention d'Elias un mot qui disait : « Je pars pêcher », il exposa à Jesse combien il était content de les voir.

Jesse sourit.

« Je t'ai manqué ? »

— Je pleure tous les soirs en pensant à toi. »

Jesse ouvrit le tiroir-caisse et s'extasia des recettes de la matinée. Il fourra des cigares dans la poche de son gilet, apporta des carottes à son cheval. Il était aux environs de midi et leurs trois chevaux se mordillaient les oreilles et polémiqueaient pour des histoires de prééminence ; Charley, déjà en selle, expliquait à voix basse à Bob quel équipement il avait prévu pour lui, ainsi que comment Jesse et lui avaient volé cette troisième monture. Jesse ressortit en rectifiant la forme de son chapeau de feutre et ils se turent. Jesse plaça la botte gauche dans son étrier et demanda à Bob :

« Tu l'as repéré ? »

— Qui ?

— Le type au milieu des peupliers avec une longue-vue. Il nous suit depuis chez ta sœur. »

Bob se retourna. Sa vue portait à peine plus loin que la cour de l'école ; les peupliers n'étaient guère plus discernables qu'une chenille verte sur le bleu pâle du ciel.

« Tu crois que c'est le shérif ou un détective des chemins de fer ? »

Jesse monta en selle et dirigea son cheval vers la gauche.

« Ça... 'Faut y soulever la queue pour faire la différence. »

C'était, se trouvait-il, leur frère Elias. Il les suivit pendant trois kilomètres sur la route de Kearney et en inféra qu'ils feraient halte chez la mère de Jesse ce soir-là, mais pour des raisons connues de lui seul, dont, sans doute, en premier lieu, la réserve, il omit de faire part de cette information au shérif Timberlake et lui communiqua seulement que les trois hommes s'étaient éloignés en direction de l'ouest.

Johnny Samuels, enfoncé au milieu d'oreillers sales, salua faiblement son légendaire demi-frère venu, pensa-t-il, présider à sa lente agonie. Il passa la plus grande partie de l'après-midi à somnoler fiévreusement, ne se levant que pour uriner dans un seau en fer que lui tenait Charley. Il ne reconnut pas les Ford et ne leur parla pas ; il ne paraissait pas en possession de tous ses esprits. La santé mentale de Reuben déclinait elle aussi et, pendant toute la fin de l'après-midi, il demeura accoudé au rebord de la fenêtre, un pèle-légumes sur les genoux, avec des mitaines, enseveli sous un châle mangé par les mites et quatre ou cinq manteaux. Zerelda prépara à manger de sa main gauche valide et caressa la joue de Jesse avec le moignon de son poignet droit, materna son fils, pleura pour lui, et interrogea le plafond – Comment pourrait-elle continuer à vivre sans Jesse ? N'aurait-il pas mieux valu qu'elle ne se fut pas du tout mariée ? –, puis Jesse – Avait-il seulement pris en considération sa pauvre maman quand il avait choisi la condition de criminel ? Les divagations de Zerelda fourmillaient à tel point de récriminations, d'insultes et de suppliques, de pleurs, de geignements et de protestations d'amour passionnées que Bob et Charley s'émerveillaient que Jesse pût rester chez elle plus de quelques minutes et, *a fortiori*, plus de quelques heures ; et pourtant, tel était le cas. C'était une géante, elle mesurait dix centimètres de plus que lui, mais elle le faisait paraître plus petit encore, et voûté, et démoralisé. Elle l'obligeait à l'embrasser sur la bouche comme un amant, puis à lui oindre le cou et les tempes d'huile de myrte pendant qu'il lui professait son affection et lui confessait ses faiblesses et ses défauts.

Puis à six heures, au moment du repas, elle s'était focalisée sur les Ford et avait requis leur opinion ainsi que des explications : pourquoi voulaient-ils accompagner Jesse ? Qu'espéraient-ils y gagner ? À cette dernière question, Bob répondit que chez eux, ils craignaient pour leur sécurité, car avec la récompense offerte, toute la crapule du comté en avait après la bande des frères James.

Zerelda dévisagea Bob en ruminant ses légumes entre ses gencives, les lèvres saillantes comme le fermoir d'un porte-monnaie. Elle se tourna vers Jesse.

« Je ne sais pas à quoi ça tient, mais même assis sans bouger, ce gamin a le don de m'exaspérer autant que des marmots qui balancent des cailloux partout. »

Une petite cuillère dans la bouche, Jesse observa Bob de l'autre côté de la table. Sa mère recouvrit la dextre de Bob de sa main gauche aux doigts épais et dit :

« Je veux que tu jures devant Dieu que tu es toujours l'ami de Jesse.

— Aussi vrai que j'espère être pardonné dans l'au-delà, je préférerais encore mourir plutôt qu'il arrive malheur à votre fils.

— Relis l'épître de Saint Paul aux Galates, répliqua-t-elle. Chapitre six. "Ne vous y trompez pas : on ne se moque pas de Dieu et l'on récolte toujours ce que l'on a semé." »

Après le repas, Charley et Jesse firent une partie de dames sous le regard de Johnny qui les contemplait avec l'apathie et la langueur des mourants. À neuf heures, le Dr Samuels prit appui sur les bras de son fauteuil et se mit debout en récitant d'un air pénétré, comme s'il venait d'inventer ces mots :

« Je vais me coucher, l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt. »

Zerelda déclara qu'elle allait suivre le bon conseil de Reuben et rangea son tricot dans sa corbeille à couture. Elle éteignit deux lampes à pétrole, couvrit le feu avec une planche calcinée et baisa Johnny sur les deux paupières.

Son troisième fils empila les pions du jeu de dames dans un verre, puis tandis que Charley regroupait ses affaires en vue de la chevauchée nocturne, Bob vit Jesse se glisser dans la chambre de sa mère pour lui souhaiter bonne nuit.

Bob entraperçut Mrs Samuels lorsque Jesse poussa la porte. Elle avait un filet à cheveux noir sur la tête ; le docteur pressait une bouillotte rouge contre son cou afin de soulager ses douleurs, les paupières si serrées que son visage entier était plissé. Zerelda voulut savoir si Jesse souffrait de maux de foie et si c'était pour ça qu'il était aussi lugubre et Bob l'entendit répondre :

« Je crois que je ne suis tout simplement pas dans mon assiette ce soir. Je n'ai pas trop le moral. » Il y eut un silence lors duquel l'expression ou l'attitude de Jesse dut changer, puis il reprit, mélodramatique : « Peut-être ne te reverrai-je plus jamais... »

Cela ressemblait plus à une réflexion calculée qu'à une prémonition spontanée – une réflexion destinée à stimuler les outrances de sa mère, ou encore à être surprise.

« Non ! Non ! Non ! » s'écria Zerelda.

Elle se mit à pleurer sans retenue, à implorer l'intercession des anges ou des saints et Bob fonça jusqu'à Charley qui, dans un coin de la pièce, effeuillait des colchiques dans un vase en porcelaine.

« Il sait », chuchota Bob.

Charley ne se retourna pas.

« Il sait quoi ?

— Que j'ai discuté de lui avec le gouverneur. »

Charley jeta par-dessus son épaule un regard renfrogné à son frère, empreint non pas de mauvaise conscience, mais de préoccupation lancinante et de scepticisme.

« Il faut que quelqu'un l'arrête », argua Bob.

Charley reporta son attention sur le vase sans faire de commentaire et Bob alla s'asseoir dans un fauteuil tel un élève modèle qui attend le retour du professeur. Jesse leur revint avec une bouteille de sherry planquée sous sa capote et demanda aux frères Ford s'ils étaient prêts. Puis ils s'en furent tous les trois sous une pluie froide et chevauchèrent jusqu'à une église luthérienne à quarante-cinq kilomètres de St Joseph.

C'était un bâtiment en bois peint en blanc, dont la croix au sommet du clocher était pourvue d'un paratonnerre. Le ministre du culte était cuisinier dans un restaurant réputé pour sa soupe de palourdes. Comme c'était alors la coutume, la double porte n'était pas verrouillée et l'intérieur de l'église, à la fois propre et sombre, sentait l'encaustique et la cire à bougie. Jesse posa sa capote sur un banc et alluma un cierge de l'autel qu'il emporta dans le sanctuaire. Bob déroula du bout du pied sa couverture sur le sol pendant que Charley grimpait sur un banc pour allumer un lustre dépouillé.

« Si jamais on réussit à être seuls plus d'un instant, j'aimerais causer un peu plus avec toi », souffla Bob.

Charley se contenta de faire circuler la flamme d'une bougie à l'autre et feignit de ne rien avoir entendu.

Jesse revint du chœur avec une cruche en faïence au creux d'un bras et une bible à signets dans l'autre. Il sourit.

« Jus de raisin et sherry », proclama-t-il.

Mais il ne resta avec eux qu'un court moment avant de draper son manteau sur ses épaules de se mettre à feuilleter la bible en lisant apparemment la première page sur laquelle son doigt s'arrêtait.

Bob dormit pendant vingt éprouvantes minutes sur le plancher et s'éveilla avec le sentiment d'avoir été inconscient beaucoup plus longtemps et d'avoir peut-être loupé quelque chose de vital. Il se redressa et vit son frère abandonné à un sommeil animal, puis Jesse, courbé sur la bible tel un moine. Bob s'approcha et s'assit sur le banc à côté de lui. Jesse se lécha un doigt et tourna une page.

« Quand tu es en plein désarroi, réfère-t'en à la Bible et ton âme trouvera le réconfort.

— Ta mère a l'air de rudement bien connaître les Écritures.

— Toute ma vie, elle a été un exemple. »

Bob fit rouler sa tête sur ses épaules afin d'apaiser son torticolis, puis se pencha pour voir quel livre lisait Jesse.

« Les Psaumes, l'informa celui-ci. Tu les as déjà lus ?

— Jamais tous à la suite, mais je me souviens de celui sur l'Éternel qui est mon berger.

— “Tu dresses devant moi une table en face de mes adversaires” », cita Jesse.

Bob acquiesça.

« On l'entend pour les enterrements. »

Jesse laissa filer quelques pages, à la recherche du Psaume 41, qu'il parcourut en grattant vigoureusement sa barbe épaisse avant de la lisser avec soin. Il aplatit la page entre son poing et son genou et adressa un sourire entendu à Bob, puis commença à étudier le texte pour lui-même, comme s'il était seul.

Bob tâcha d'imaginer comment les enfants de Jesse percevaient leur père – pour eux, il devait être ce géant capable de les propulser jusqu'au plafond. Ils connaissaient de lui ses jambes, le picotement de sa moustache contre leurs joues, sa façon de leur caresser doucement les cheveux. Ils ignoraient comment il gagnait sa vie ou pourquoi ils déménageaient aussi souvent ; ils ne savaient même pas le nom de leur père ; et tout cela sembla si injuste à Bob qu'il demanda :

« Tu réfléchis parfois au passé ? »

Jesse loucha vers lui.

« Je ne vois pas ce que tu veux dire. »

Bob s'efforça de sourire.

« Tu repenses parfois aux hommes que tu as tués ? »

Jesse avança la bougie vers sa main gauche et pivota légèrement sur le banc.

« Donne-moi un exemple.

— Je me disais que tu avais peut-être songé à ce que ça avait dû être pour ce caissier de Northfield ou ce chef de train à Winston. Tu fais ton boulot, tu viens de manger par exemple, tu fais tes calculs ou tu compostes des billets et – pan ! – d'un seul coup, tout est différent et un type que tu ne connais pas te gueule dessus, un flingue à la main, tu fais une connerie et – pan ! – tu es mort. »

Jesse referma le livre et effleura du pouce les deux mots en lettres d'or sur la couverture en cuir noir.

« J'ai déjà été pardonné pour ça, lâcha-t-il.

— Tu avais sans doute une bonne raison de les descendre, insista Bob. Je ne sais pas. Je me dis seulement que ça a dû être un

cauchemar pour eux et peut-être c'en est un pour toi aussi, là, maintenant.

— J'ai déjà été pardonné », répéta Jesse.

Puis il s'inclina vers la gauche et souffla la bougie.

Ce fut la lumière du soleil teintée de bleu et de rouge par les vitraux qui réveilla Bob. Charley enfonçait déjà ses pieds dans ses bottes humides. Bob remonta l'allée centrale en regardant entre les bancs jusqu'à ce qu'il découvrit Jesse pelotonné dans son manteau, la bouche ouverte, la cheville agitée de soubresauts, un revolver dans la main gauche. Bob se précipita hors de l'église en chaussettes et aperçut Charley qui déambulait au milieu du cimetière en déchiffrant les épitaphes. Bob se dirigea d'un pas tranquille vers son frère, les coudes dans les mains.

« Craig m'a accordé dix jours », annonça-t-il.

Charley considérait une pierre tombale penchée sur laquelle était gravée l'inscription ENTRÉ DANS L'IMMORTALITÉ.

« Pour quoi faire ? »

Bob remonta sa chaussette droite et médita un instant le choix du terme le plus approprié.

« Pour l'arrêter.

— Toi et moi ?

— D'une manière ou d'une autre, ça finira par arriver. Si ce n'est pas par nous, ce sera par un adjoint du shérif à Saint Joe ou par un agent de Pinkerton à Kearney ou encore par une andouille avec un flingue d'emprunt, comme pour les Younger. Ça finira par arriver, Charley ; autant que ce soit nous qui devenions riches. »

Charley se gratta le cou et contempla un pré verdoyant dans lequel cohabitaient des vaches et des moutons, de l'autre côté de la route. Ses joues émaciées et son prognathisme malheureux lui donnaient l'air de suçoter une pastille de menthe.

« Personne ne réussira à avoir Jesse James tant qu'il sera assez vaillant pour tenir un six-coups. Il te tuera d'une seule main.

— Je me débrouillerais seul alors. »

Charley décocha un regard méprisant à son cadet.

« Et en plus, c'est notre ami.

— Il a fait la peau à Ed Miller. Pour peu qu'il en ait l'occasion, il fera aussi la peau à Dick Liddil et à Jim Cummins. J'ai tout simplement l'impression que Jesse fait la tournée des membres de la bande et leur fait ses adieux un à un. Ton amitié pourrait te mener six pieds sous terre.

— Je vais remâcher tout ça dans ma tête, Bob. C'est tout ce que je peux te dire pour le moment.

— Tu changeras d'avis », fit Bob.

Il regagna l'église en faisant rouler sa tête sur ses épaules. Jesse se tenait près de l'autel, dans la chaire marquetée, au-dessus des bancs. Il paraissait à la fois recueilli et possédé. Il tournait les pages de la bible posée sur le lutrin avec une expression sévère, l'autre main crispée sur l'appui de la chaire. Ses yeux bleus brûlant d'un feu argenté se posèrent sur les Ford.

« Dorénavant, ni l'un ni l'autre vous n'allez où que ce soit sans moi ! tonna-t-il. Dorénavant, vous me demanderez la permission de vous éloigner ! Vous solliciterez mon consentement ! »

Ils atteignirent St Joseph dans l'après-midi, alors que le soleil était encore assez haut pour leur laisser le temps de traîner à la gare, d'observer les cheminots qui triaient les wagons, de compter les vaches et les truies dans les parcs à bestiaux et d'acheter de la réglisse ainsi que *l'Illustrated Weekly*, une autre publication de Frank Leslie, chez un apothicaire. Jesse s'enquit ensuite de l'heure qu'il était auprès de Bob, qui passa la tête par la porte du magasin pour consulter le clocher de l'église et la lui donna en l'arrondissant, puis ils repartirent à cheval en direction de l'est à travers la boue et la fumée citadine. Jesse se conduisait tel un chambellan en compagnie de deux roturiers ; de temps à autre, quelqu'un le saluait en l'appelant « Tom » et il répondait d'un clin d'œil ou en portant une main à son feutre.

Alors qu'ils longeaient le bâtiment de brique rouge du World Hotel, Jesse désigna à Bob le sommet du toboggan de Confusion Hill, à près de cinq cents mètres de là. Bob survola du regard les toits des maisons en bois lancées à l'assaut de la pente abrupte jusqu'à la haute calotte sur laquelle s'élevait un pavillon blanc aux volets verts. Bob distingua du linge gonflé par le vent sur une corde à linge, les piquets blancs réguliers de la clôture du jardin, une balançoire dans un sycomore.

« Jesse s'est finalement dégoté une demeure à la hauteur de son renom, déclara Charley en plagiant Zee.

— De là-haut, je pourrais dégommer un millier de canailles sans utiliser plus d'une balle par tête de pipe, fanfaronna Jesse. Je ne serai plus jamais pris au dépourvu. »

Leurs montures gravirent Lafayette Street en peinant et s'arrêtèrent dès qu'elles entendirent les enfants. Jesse se laissa glisser de sa selle et prit sa fille dans ses bras tandis qu'il se baissait pour embrasser Tim, puis, avec l'arrogance d'un chef d'état-major, il confia à Charley la tâche de s'occuper des chevaux, à Bob celle de trimballer leur fourbi, et gagna l'arrière du pavillon avec Mary accrochée à sa jambe droite.

Bob traîna leur paquetage et tout le saint-frusquin jusqu'au perron et prêta l'oreille à une conversation trop distante pour qu'il pût la comprendre. Il ôta son chapeau melon et pressa son front pâle

contre le treillis de la contre-porte close.

« Hello ! » lança-t-il en secouant la porte retenue par un crochet.

Zerelda James s'écarta de son fourneau, l'aperçut et esquissa une grimace.

« Tu n'avais pas mentionné que Bob serait avec vous », reprocha-t-elle avec humeur à Jesse.

Mais elle s'essuya tout de même les mains sur son tablier et alla ouvrir avec un sourire indulgent.

« Il ne m'avait pas prévenue, précisa-t-elle.

— Il devait vouloir vous faire une agréable surprise. »

Nichée dans les jupes de sa mère, la petite Mary foudroyait Bob du regard. Zee lissa les cheveux de la fillette et lui dit :

« Maintenant tu vas avoir deux cousins pour te tenir compagnie. »

Puis elle entraîna l'enfant vers la cuisine.

Bob se débarrassa des vêtements et du reste de leur bazar, puis retira son ceinturon et sa capote en examinant la pièce. Les clous du plancher, qui n'avaient pas été noyés dans le bois, saillaient et rutilaient, polis par les semelles des chaussures. Une balle rouge et deux osselets gisaient sur le tapis vert à franges. *Les Cinq petits Pepper et comment ils grandirent* était ouvert sur le rebord d'un porte-revues en paille cloué au mur et décoré d'un paquet de graine de glaïeuls. Les coussins du canapé étaient habillés de dentelle et les têtes blanches qui coiffaient le dossier des fauteuils, brunies par les huiles et les pommades capillaires. À droite de la porte, une haute fenêtre agrémentée de stores vénitiens et dont les vitres présentaient des défauts jetait sa clarté sur un lit en chêne recouvert d'une couverture grossière. À gauche, une seconde fenêtre faisait pendant à la première ; le mur adjacent était tapissé de papier peint à roses, enluminé d'un motif complexe gribouillé au crayon de couleur. Contrairement aux inventions des magazines et autres productions théâtrales, ce n'était pas un ouvrage de broderie portant l'oraison : « Puisse Dieu veiller sur ce foyer », mais une aquarelle représentant un cheval de course du nom de Skyrocket dans un cadre en noyer ouvragé qui ornait la paroi. Un plumeau bleu et brun d'une variété exotique dépassait d'un panier de couture en osier. Une table à vin et une chaise pourvue d'une assise en jonc étaient poussées contre un autre mur, un fauteuil à bascule occupait le coin opposé et, contre la cloison qui séparait la salle à manger du séjour, un large canapé tenait compagnie à une femme noire en ferronnerie dont les jambes grandes écartées tenaient lieu de tire-bottes. Soudain, Bob avisa Jesse qui le fixait. Son hôte repartit vers la cuisine et marmonna à Zee sur un ton amusé :

« Avec ce garçon, notre séjour prend tout de suite des allures spectaculaires. »

Bob et Charley séjournèrent au 1318 Lafayette Street jusqu'au 3 avril et ce fut donc un peu plus d'une semaine qui s'écoula en besognes sans importance, en siestes digestives sur le canapé et en repas bruyants et interminables. Ils se levaient à sept heures, pansaient les bêtes, puis descendaient au bureau de poste où Thomas Howard recevait les journaux auxquels il était abonné, impeccablement roulés dans un manchon de papier kraft. Les trois hommes s'installaient ensuite à califourchon sur des chaises en osier et lissaient les pages sur la table de la salle à manger jusqu'à ce que Zee leur apportât un petit-déjeuner rustique et que Tim partît à l'école. Vers neuf heures, après avoir vidé deux cafetières, ils se retiraient dans le séjour pendant que Mrs James lavait la cuisine. Ils évoquaient les nouvelles des deux ou trois jours précédents et commentaient chaque crime, chaque drame, à l'aune de leurs positions et de leurs convictions personnelles. Jesse remontait sa montre, puis l'horloge. Il nettoyait un revolver, le chargeait, en nettoyait un second. La météo fournissait à l'occasion un sujet de conversation qui pouvait être rigoureusement disséqué pendant plusieurs minutes, quand ce n'était pas les semis de printemps et les récoltes qui faisaient l'objet d'interrogations absentes. Bob fit une fois mention de sauterelles et constata alors, d'après le regain d'intérêt de son auditoire, qu'il avait inopinément abordé un thème passionnant qui n'avait encore jamais été discuté.

Le déjeuner était servi à midi, après quoi les trois hommes faisaient la méridienne ou tuaient le temps sur la véranda de la cuisine en surveillant Mary qui jouait avec la petite Metta Disbrow ou en étudiant scrupuleusement une série de dix-neuf photographies ambrotypées. Bob relut *Partisans distingués, ou l'art de la guerre à la frontière* de John Newman Edwards, le seul livre contemporain que possédât son hôte. Jesse faisait des exercices en plein soleil avec ses massues lestées. Il touchait ses orteils cent fois de suite. Il tordait des fers à cheval à mains nues. Il étudiait son physique sous différents angles dans le miroir ombragé de la fenêtre de la cuisine. Il faisait tâter ses muscles à sa fille et s'amusait de sa stupéfaction. Il laissait Charley et Bob palper ses biceps gonflés qui étaient aussi ronds et durs que des balles de base-ball. Il les défiait au bras de fer, d'abord tour à tour, puis simultanément, s'exaspérant peu à peu de leur maladresse et de leur faiblesse.

Vers quatre heures, ils allaient chercher les journaux du soir et la *Police Gazette*, dans la lecture desquels ils s'absorbaient jusqu'au dîner, à six heures. Jesse ne grondait jamais ses enfants et ne les reprenait que rarement ; il ne relevait presque jamais la moindre impropriété ou inconvenance concernant leur langage, leur hygiène, leurs manières

ou leur caractère et, le cas échéant, sa réaction se limitait à un regard consterné suivi d'un recours pressant aux bons offices de son épouse. Il passait les soirées dans le séjour surpeuplé, l'un de ses enfants jouant à dada sur son genou et le second à côté de lui, pendant que Zee cousait et que les frères Ford souriaient niaisement. Une fois les enfants endormis, les trois hommes se rendaient en ville pour disputer une partie de billard dans un saloon de South Jefferson Street avant de se coucher et, en général, entre onze heures et minuit, ils s'endormaient à leur tour – ou, du moins, faisaient semblant.

Au bout de trois longues journées de ce train-train, Bob exhibait de nets signes de nervosité ; le quatrième, il était si agité que ses jambes trépidaient quand il s'asseyait, qu'il ne pouvait pas rester plus de deux minutes sur un siège, qu'il se rongait les ongles, s'arrachait les cheveux et, de manière générale, faisait tant de simagrées que Jesse diagnostiqua la chaude-pisse et lui prescrivit avec magnanimité le Tonique samaritain du Docteur Richmond.

Un jour, Bob entra dans la cuisine afin de boire une louche d'eau alors que Zee séparait des jaunes et des blancs d'œufs. D'ordinaire, elle se détournait de Bob dès qu'il approchait ou écourtait leurs échanges en prétextant quelque besogne domestique. Cette fois-là, elle se contenta de se hausser sur la pointe des pieds pour attraper un saladier dans le placard en ignorant le regard boudeur et scrutateur que Bob portait sur ses formes. Celui-ci remarqua cependant les fins cheveux blonds de Zee qui se dressaient sur sa nuque et il dirigea ses yeux vers le sol. Zee commença à mélanger ses ingrédients et Bob bredouilla :

« Pour bien nettoyer un plancher, ce qu'il faut, c'est le récurer avec du sable, puis avec de la lessive de soude et un balai bien dur. Vous le rincez à l'eau tiède et quand c'est presque sec – vous savez, encore un peu humide sous les pieds –, vous le lessivez avec du chlorure de chaux et vous laissez agir une nuit. J'ai appris ça à l'épicerie. »

Zee tamisa de la farine blanche dans le saladier.

« Ce n'est pas ma cuisine, lui opposa-t-elle. Nous louons juste. »

Bob replongea la louche dans le seau d'eau, se gratta le mollet. Zee mesura une cuillerée de bicarbonate de soude et reposa la boîte. Bob fit mine de tendre la main vers la boîte, mais Zee lui décocha un coup d'œil qui l'en dissuada. Il renifla un morceau de savon marron granuleux ; Zee mélangea de la crème de tartre avec le bicarbonate de soude au moyen d'une cuillère à soupe.

« Pourquoi êtes-vous sur les nerfs comme ça ? » s'enquit-elle.

Bob improvisa :

« C'est ce désœuvrement. À rester assis toute la sainte journée, à être dans vos pattes, à se ramollir, à s'endormir, à tourner en rond

comme des bêtes en cage... »

Zee dévisagea Bob avec des yeux qui avaient perdu un peu de leur animation et de leur attention, comme abîmée dans ses souvenirs :

« Il est parfois absent pendant des mois. Il arrive qu'on change de maison cinq fois dans l'année. C'est horrible d'être traqué, Bob. Il pourrait bien rester en chemise de nuit à longueur de journée si ça lui chante – je suis juste contente qu'il soit là.

— On sent que son esprit en a souffert », répliqua Bob.

Zee ne rétorqua rien et essuya sur son tablier la farine qu'elle avait sur les mains avant de se concentrer sur sa recette. Bob l'observa travailler quelques minutes encore avant d'ajouter :

« Ah, vous faites un gâteau. »

Le samedi soir, vers neuf heures, dans une salle de billard, pendant que les Ford faisaient une partie, Jesse déambula entre les tables, troquant des claques dans le dos avec les joueurs, plaisantant, se rappelant des noms, resituant des gens, répondant par une visite à chacune des invitations fréquentes et enthousiastes qui émanaient des quatre coins de la salle. En bavardant, un armurier confia à Thomas Howard qu'il portait toujours un revolver de calibre .22 à l'intérieur de sa botte. « C'est tout juste si vous pouvez chatouiller quelqu'un, avec ça », l'asticota Howard. Très vite, ils se retrouvèrent lancés dans une controverse amicale à propos d'adresse au tir, qu'ils décidèrent de trancher par un concours, et ils sortirent dans la ruelle, suivis par une foule de curieux en mal de distraction.

Sous les yeux de Bob, Jesse extirpa la balle en plomb d'une cartouche et l'incisa avec son couteau de trappeur, qu'il coinça ensuite au creux d'un arbre, de sorte que, de face, le tranchant ne fût plus qu'un court et mince rai argenté vertical dans la nuit. Il glissa un fil au fond de la rainure, puis écrasa la balle sous le talon de sa botte afin de refermer l'encoche et il attacha le fil à une branche en hauteur de manière que la balle effleurât la lame du couteau en se balançant. Il commanda à un adolescent de se poster près de la cible avec une lampe à pétrole et, après avoir reculé de cinq pas, il annonça à son public que l'adolescent allait mettre la balle en mouvement, puis que l'armurier et lui tireraient cinq coups. Le but était de toucher la balle oscillante de manière à ce que le tir rase la lame du couteau.

Les spectateurs marmonnèrent gravement leurs doutes à mi-voix, murmurèrent impressionnés, firent des paris et l'armurier leva son calibre .22 avec une sombre résignation. Après avoir donné une impulsion à la balle, qui commença son balancement métronomique, l'adolescent s'écarta avec la lampe à pétrole ; l'armurier visa et manqua la cible mouvante par cinq fois, éparpillant des copeaux

d'écorce de chêne et pestant contre l'inanité de l'exercice.

Jesse ôta sa veste, posa sa main droite sur sa hanche et leva de la gauche son revolver, qu'il appelait Baby. L'adolescent fit décrire une large courbe à la balle et s'éloigna ; Jesse prit sa mire et fit feu. Des morceaux de bois volèrent, mais la balle poursuivait ses oscillations, tictaquant contre le couteau telle une pendule. Jesse secoua le bras gauche le long de son corps pour se détendre, puis le leva à nouveau et rata une seconde fois.

« Il n'y a pas de honte à avoir, fit l'armurier. C'est quasi impossible. »

Jesse sourit.

« Si je n'étais pas certain d'en être capable, je n'aurais jamais concocté ce numéro. »

La balle allait et venait toujours, mais avec une amplitude moindre. Jesse prit une troisième fois sa visée, il y eut une détonation pareille à deux planches que l'on tape l'une contre l'autre, un tintement lorsque les deux balles frôlèrent le couteau et la lame d'acier qui vibrait en résonnant modula un long trémolo.

Un silence accueillit cet exploit, puis d'aucuns se mirent à applaudir et à pousser des hourras, d'autres s'accroupirent près du chêne et bon nombre se ruèrent vers un Thomas Howard rayonnant pour le congratuler, lui serrer vigoureusement la main et se présenter avec empressement.

L'adolescent excisa les deux balles du tronc et fit le tour de l'assistance pour les faire voir à chacun, telles deux alliances sur un plateau en argent. Bob en attrapa une et frotta son pouce sur le plat du projectile.

« Elle est encore chaude ? » demanda le garçon.

Bob rejoignit son frère.

« Il a organisé toute cette mise en scène à notre intention », déclara-t-il.

Charley eut un sourire.

« Tu pensais que c'était des bobards, hein ? Tu croyais que c'était des boniments et des craques inventées par les journaux. »

Bob fixa le tireur d'élite, qui montrait Baby à l'armurier.

« Ce n'est qu'un homme », riposta-t-il.

Les Ford regagnèrent les tables de billard et Bob remporta la partie suivante. Lorsqu'il se tenait debout, c'était le menton appuyé sur le procédé de sa queue ; il cala les basques de son manteau derrière la crosse de son pistolet afin que celui-ci fut bien en évidence quand il se penchait au-dessus du feutre vert et faisait claquer les billes. À minuit, Jesse passa les bras autour des épaules de Charley et Bob et les prit sous ses ailes. Il les aiguilla vers la rue et, tandis qu'ils gravissaient Confusion Hill, leur narra l'attaque de la Ocobock

Brothers' Bank par les James et les Younger à Corydon, dans l'Iowa, en 1871 : tout le monde ou presque était alors à l'église méthodiste où Henry Dean Clay plaidait en faveur d'un projet de ligne de chemin de fer ; le hold-up était passé inaperçu et les sept hors-la-loi s'étaient partagé six mille dollars. Or Jesse s'attendait à ce qu'une bonne partie des habitants de Platte City, Missouri, fussent au tribunal le 4 avril afin d'écouter pérorer le colonel John Doniphan, qui défendait George Burgess, accusé d'homicide involontaire sur la personne de Caples Burgess, son cousin. La Wells Banking Company – le nom officiel de la banque de Platte City – demeurerait ouverte pour sa clientèle commerciale, mais seuls un ou deux guichetiers seraient à leur poste.

Lorsqu'ils parvinrent à la maison, Jesse s'allongea sur le canapé du salon et envoya Charley chercher du bois pour le fourneau. Charley sortit à grandes enjambées et Jesse noua ses doigts sur son ventre en fermant les yeux.

« Ce qu'on fera, c'est qu'on partira pour Platte City le lundi après-midi », exposa-t-il.

Bob s'assit par terre, les chevilles croisées.

« C'est loin de Kansas City ? » s'informa-t-il.

Quelque chose dans la question de Bob éveilla la réticence de Jesse, qui biaisait :

« Platte City est à une cinquantaine de kilomètres au sud d'ici. Toi, moi et Charley, on campera le soir dans les bois et on attaquera la banque un peu avant la suspension d'audience. »

Bob voulut savoir quand exactement, mais son ton était trop insistant, son attitude trop attentive.

« Ça, tu n'as pas besoin de le savoir », lui opposa Jesse.

Bob esquissa du doigt des gribouillis sur le plancher et Jesse se redressa sur le canapé.

« Tu sais quoi ? reprit-il. Je me sens à l'aise avec ton frangin. Bon, il est laid comme les sept péchés capitaux, il schlingue comme un putois et il est si ignare qu'il serait infoutu de planter des clous dans de la neige, mais il est plutôt de bonne compagnie. Je ne peux pas en dire autant de toi, Bob.

— Je suis navré de l'entendre. »

Jesse se tut un moment.

« Tu vois comment c'est, quand la lune est de sortie et que tu es avec ta bonne amie et que tu sais qu'elle a envie que tu l'embrasses, même si elle ne le dira jamais ? » dit-il enfin.

Bob ne voyait guère, mais affirma le contraire.

« Je reçois de ta part des signes qui me mettent la mort dans l'âme et qui m'amènent à me demander si tu n'as pas changé d'avis sur moi.

— Tu veux que je te jure ma bonne foi comme je l'ai fait avec ta

mère ? »

Charley laissa tomber des bûches dans le foyer du fourneau et revint de la cuisine en tapant ses mains l'une dans l'autre. Il vit que Jesse toisait Bob avec un air mauvais, des éclairs dans les yeux.

« Vous vous prenez le bec, tous les deux ? s'inquiéta-t-il.

— J'étais prêt à me foutre en rogne », admit Jesse en souriant à Bob.

Il tendit la main et flatta le cou de Bob.

« Viens t'asseoir par ici, gamin », enjoignit-il à Bob d'une voix onctueuse.

Bob hésita quelque peu, puis prit place à côté de Jesse avec un sourire timide et perplexé.

Jesse lui massa les muscles de la nuque et des épaules avec ferveur, afin de lui signifier qu'il lui pardonnait, et il continua à leur ébaucher son plan :

« Charley, tu resteras auprès des bêtes. Le Kid et moi, on rentrera dans la banque juste avant midi. Bob éloignera le caissier du fusil sous le comptoir et il lui dira de composer la combinaison de la chambre forte. Il nous baratinera avec des histoires d'ouverture programmée, mais moi je me glisserai derrière lui et je le cravaterai comme ça... »

Jesse coula brutalement son poignet droit sous le menton de Bob, lui releva la tête en arrière d'un coup sec et le plaqua contre son genou avant de lui presser son couteau de trappeur contre la gorge. Le métal froid produisit l'effet d'une brûlure glacée sur la peau claire de Bob qui, l'espace d'un instant, eut la certitude que Jesse venait de l'égorger et s'affaissa contre le canapé, pantelant, terrorisé.

« Ensuite, souffla Jesse d'une voix caressante, la bouche si proche de l'oreille de Bob qu'il lui picotait l'oreille avec sa moustache, ensuite, je lui ferai : “Comment ça se fait qu'un rebut de l'humanité comme toi respire encore, alors que tant des miens sont au cimetière” ? »

Les yeux de Bob roulèrent vers la gauche, en direction du couteau, vertical contre sa joue. Son torticolis le lancinait et le poignet de Jesse était aussi dur qu'un manche à balai sous son menton. Bob fabriqua un sourire.

« Tu ne vas pas te débarrasser de moi, pas vrai ? hasarda-t-il.

— Je lui ferai : “Comment t'as fait pour atteindre ton vingtième anniversaire sans te répandre dans tes fringues ?” Et si je n'aime pas la réaction de ce faux jeton, je lui couperai la gorge si profond qu'il frétillera par terre comme un goujon. »

Jesse écarta le bras et poussa Bob en avant d'une bourrade avant de reposer le couteau sur le coussin du canapé. Puis tout à coup, son attitude changea, il se claqua joyeusement les deux genoux et sourit à Bob.

« J’entendais les rouages tourner dans ta cervelle, “crrr crrr crrr”, t’étais là : “Bon Dieu, qu’est-ce qui se passe, qu’est-ce qui va m’arriver ?” Ta tête, c’était quelque chose, Bob. Tu étais blanc comme une bourre de coton. »

Bob se palpa le cou du bout des doigts.

« Si tu veux savoir quel effet ça fait, ce n’est pas agréable. Honnêtement, je ne le souhaite à personne.

— Et Charley avait l’air déboussolé !

— Mais j’étais déboussolé !

— Ce vieux Charley, il était comme ça : “Saperlipopette ! Ça va me gâcher ma journée !” »

Il regarda tour à tour Bob, puis Charley et blagua encore quelques instants avec eux, avec un rire apaisant, exagéré, sarcastique, peu convaincant, puis quand enfin les deux autres se joignirent à lui, il darda sur eux un regard furibond et les planta là en claquant la porte de sa chambre.

Ainsi fut-il. Bob se fit de plus en plus cynique, méfiant, anxieux et Jesse de plus en plus cavalier, enjoué, lunatique, farfelu, imprévisible. Si son anatomie était celle d’un solide forgeron d’une vingtaine d’années, son organisme était celui d’un homme qui mourait petit à petit. Il souffrait de chassies, de douleurs, de congestions pulmonaires, il s’appuyait aux chaises, aux plans de travail, aux murs et, par temps froid, il marchait avec une canne. Il toussait constamment quand il était allongé, son esprit agile s’enfermait dans des contradictions, l’insomnie noircissait ses orbites comme de la suie, il paraissait en deuil. Il suçait de la réglisse et des bonbons afin de couvrir les relents de dents gâtées de son haleine, il teignait ses cheveux grisonnants en brun, il dissimulait ses accès de dépression et ses dérèglements sous des dehors d’extrême cordialité, de courtoisie et de bienveillance.

Il jouait les farceurs, les boute-en-train. Lors des repas, il donnait la chair de poule à ses enfants en raclant sa fourchette contre ses dents. Alors que Zee apportait la soupière, il adressait un clin d’œil à Bob et ironisait : « Est-ce que ça t’a l’air mangeable ou est-ce que tu devras te forcer ? » Après un pet, il se moquait : « Encore une perle que tu pourras ressortir, Bob. » Il poussait subrepticement le beurre ou la saucière sous le coude de Charley de sorte que le pauvre bougre se tachait la manche ; il lui attachait les éperons ensemble alors que Charley ronflait sur le canapé dans le séjour, puis le réveillait à grands cris et le malheureux s’étalait comiquement. Au dîner, il ressassait les mêmes anecdotes, les remaniait avec toujours plus de verbosité et d’extravagance de manière à illustrer la bassesse des employés des chemins de fer et des avocats, qui, d’après lui, étaient si véreux qu’ils ne marchaient pas – ils rampaient. Mais, même lorsqu’il badinait ou

qu'il chatouillait les côtes de ses enfants, Jesse considérait souvent Bob avec des yeux mélancoliques, comme si tous deux étaient engagés dans un dialogue intime qui ne concernait guère ceux qui les entouraient.

Bob était certain que Jesse l'avait démasqué, avait percé à jour ses motivations, était capable de prédire ses moindres actions, ses moindres velléités et qu'il faisait l'innocent afin de plonger Bob dans une sorte de tranquillité torpide et de l'induire en erreur.

Un jour, dans l'écurie, alors qu'il décroissait les fanons et les paturons pleins de boue des chevaux avec une étrille, il fut soudain submergé par un sentiment d'appréhension et se redressa juste à temps pour entrapercevoir Jesse qui l'observait avec une expression de colère par la fenêtre et disparut aussitôt. Et pourtant lorsque Bob le croisa sur la véranda de la cuisine, moins de cinq minutes plus tard, Jesse baissa son journal et fit une remarque guillerette à propos du temps qu'il faisait. Certains soirs, Jesse séparait les deux frères et dormait en compagnie de Bob dans le séjour, un revolver fermement serré dans la main gauche. Ses cheveux sentaient l'essence de rose et ses sous-vêtements longs le borax ; le sommeil rajeunissait son visage de plusieurs années. Bob prêtait l'oreille à la respiration de Jesse afin de deviner quand il s'assoupissait et une fois ses inspirations si lentes et si ténues que chacune semblait la dernière, Bob se redressait ; à peine avait-il posé un pied sur le plancher froid que retentissaient les trois clics d'un pistolet que l'on arme.

« J'ai besoin d'aller au cabinet, prétendait Bob.

— C'est ce que tu crois, mais en fait, non », rétorquait Jesse.

Et Bob, obéissant, se recouchait.

Le lundi d'avant leur départ, Zee, vêtue d'une ample robe marron aux manches retroussées jusqu'aux coudes, s'installa dans le jardin pour touiller un chaudron de lessive en fonte écumant de mousse blanche, dont la vapeur s'élevait dans le ciel bleu. Charley trempa un mouchoir rouge dedans et essuya la rouille sur l'étendage métallique. Bob sollicita avec obséquiosité Zee de lui laver ses vêtements et elle y consentit de mauvaise grâce. Elle remua ses chaussettes et ses chemises dans un baquet d'eau savonneuse sur le fourneau et les frotta contre une planche à laver en terre cuite, mais une fois qu'elle les eut rincées et passées à l'essoreuse, Bob refusa de les suspendre dehors et préféra plutôt les étendre bien à plat sur le lit en chêne du séjour pour les laisser sécher petit à petit.

Jesse entra en se tapotant la cuisse avec un journal, en quête de compagnie. Il nota la méticulosité avec laquelle Bob disposait les manches, puis avisa les lettres H. C. sur des sous-vêtements blancs.

« C'est quoi, ces initiales ? s'enquit-il.

— Pardon ? »

Le regard de Bob se posa sur l'étiquette et il se rappela qu'il avait confondu les sous-vêtements d'Henry Craig et les siens l'autre soir à l'hôtel St James. Il fut incapable de répondre.

« Haillons Chinois, Haute Cuisine ? » suggéra Jesse.

Bob se dandina un peu.

« J'ai passé une nuit dans un foyer de travailleurs et je les ai trouvés en boule dans un placard, dit-il finalement avec un sourire flagorneur. Comme ils n'avaient pas l'air d'avoir de morbachs, je les ai gardés en guise de souvenir. »

Soit qu'il le crût, soit qu'il ne jugeât pas nécessaire d'explorer plus avant la question, Jesse ressortit. Bob s'affala sur le matelas et se rafraîchit les yeux avec une chaussette mouillée ; Jesse alla faire peur aux écureuils du jardin en jetant des bâtons dans les arbres.

Cette semaine-là, les conversations dans le séjour portaient sur l'attaque de Blue Cut : les journaux de Kansas City publièrent en première page des articles sur le transfert de John Bugler, John Land et Creed Chapman de la prison de la Seconde Rue à Independence, Missouri, où allait s'ouvrir leur procès pour complicité dans l'attaque du Chicago and Alton. La presse les traitait de mouchards. Creed Chapman avait perdu dix-neuf kilos en prison et d'après des rumeurs, John Land redoutait tellement des représailles de la part de Jesse qu'il avait refusé de faire la moindre mention du nom du hors-la-loi. « À l'évidence, écrivait un reporter, il craint pour sa santé physique et appréhende d'avoir un jour à sortir de prison. »

Dans l'après-midi du 30 mars, un policier s'aventura aux abords de la maison et s'attarda sur le trottoir afin de détailler la topographie de St Joseph. Il était coiffé d'une casquette à visière courte, pareille à celle d'un matelot et arborait une veste d'uniforme bleu marine agrémentée de boutons en cuivre et d'une étoile en laiton. Il était armé d'un Colt Dragoon dans un étui en cuir noir retenu par une bretelle qui lui barrait la poitrine en diagonale. Il se roula une cigarette en regardant partout autour de lui sauf en direction de la maison, tel un chat avec sa proie, puis s'accouda nonchalamment à la clôture blanche comme pour musarder et reluqua tout son souf, les paupières mi-closes.

Charley était dans le bureau marron, avachi dans un rocking-chair qu'il faisait grincer d'avant en arrière, et fixait le papier peint avec morosité en fumant une cigarette quand Jesse arriva de sa chambre, un revolver caché dans un journal à la main, avec une expression inquiète et troublée.

« Il n'y aurait pas quelqu'un dehors ? » murmura-t-il.

Charley se tordit le cou pour jeter un coup d'œil par la porte treillisée et aperçut le policier qui rejetait de la fumée par le nez.

« Si ! s'exclama-t-il en se laissant glisser de la chaise tandis que Jesse se baissait à l'autre bout de la pièce. Bonté divine, comment tu l'as su ? »

Jesse leva le revolver près de son oreille gauche et écarta deux des lames inférieures du store.

« Une prémonition », lâcha-t-il.

Charley s'accroupit près du mur de façade et écrasa sa cigarette sur le sol, persuadé que le gouverneur avait dû s'impatienter et que la maison était cernée par une cinquantaine de policiers et deux cents hommes de la milice de l'État. S'ils ouvraient le feu, le plâtre exploserait, il pleuvrait des éclats de verre, les tableaux pencheraient, même le canapé serait ébranlé.

La fenêtre à guillotine était ouverte d'une dizaine de centimètres

pour aérer la pièce. Jesse cala le canon de son calibre .44 sur l'appui et le braqua sur la tête du policier.

Charley lança un regard par le treillis de la porte et vit le policier éteindre son mégot sous sa semelle, puis se diriger jusqu'au portillon du jardin. L'homme actionna la targette du pouce, le chien du revolver cliqueta doucement et Charley pria pour que l'agent s'en aille. Le policier était à deux doigts de mettre le pied dans l'enceinte de la maison quand soudain il en perdit soit le courage, soit l'envie, referma la porte et s'éloigna.

Jesse ramena en avant le chien du revolver et camoufla à nouveau l'arme dans son journal.

« Un ange a dû le retenir par le fond de culotte », commenta-t-il avant de regagner sa chambre avec un gracieux nonchaloir.

Au même moment, Bob était en ville. Il avait raconté à Jesse que l'argent qu'il avait gagné à l'épicerie à Richmond lui brûlait les doigts et qu'il voulait aller examiner les costumes pour Pâques chez Boston, le célèbre magasin de nouveautés à prix unique. Et en effet, ce fut bien au 510 Main Street qu'il se rendit et qu'il acheta, pour quinze dollars, un ensemble en tweed poivre et sel. Il confia au vendeur qu'il s'appelait Johnson et qu'il était le cousin de Thomas Howard.

Le négociant en bétail ?

Bob acquiesça.

De bons voisins, l'assura le vendeur. Polis, respectables, toujours un mot gentil pour chacun.

Bob reprit Lafayette Street, puis eut soudain une autre idée. Il s'engouffra dans une série de ruelles, coupa à travers plusieurs magasins et atteignit le bureau du télégraphe, où, pendant de longues minutes, voûté au-dessus d'un pupitre incliné, il composa et recomposa une vingtaine de télégrammes à l'adresse du gouverneur Crittenden ou du commissaire Craig.

Bob pouvait être un orateur volubile, voire grandiloquent, mais écrire était pour lui un supplice : le mot juste semblait se dérober à lui dès qu'il saisissait un crayon, difficulté à laquelle venait s'ajouter la conscience aiguë qu'il n'avait pas grand-chose à rapporter. Il inventoria les chances qu'il avait eues de capturer Jesse et n'en comptabilisa que deux : une fois où, alors qu'il longea la fenêtre de la cuisine, il avait remarqué Jesse endormi sur une chaise ; et une autre où Jesse avait retiré ses ceinturons pour récurer un lavabo et où Tim se les étaient bouclés autour de la taille. Mais Zee repassait un chemisier près de Jesse alors qu'il dormait et un coup de feu l'eût touchée au sein gauche ; et à la seconde occasion, Bob non plus n'avait pas de pistolet et s'attaquer à Jesse par tout autre moyen était pour lui inconcevable.

Car Jesse était futé, il avait de l'intuition, il anticipait tout. Il regardait sans cesse derrière lui, il avait l'œil sur les miroirs, il fermait la porte de sa chambre à clé la nuit, il percevait le moindre chuchotisme porté par le vent, il était capable de déceler le plus infime double sens aux paroles de quelqu'un, il lisait probablement l'irrésolution et la perfidie sur le visage de Bob. Un jour, il avait annoncé la valeur et la couleur d'une carte à jouer qui voletait au milieu de la rue à un pâté de maisons de distance ; une fois, après que sa fille se fut coupée au doigt, il avait léché la plaie et, le lendemain, l'enfant ne présentait plus aucune marque ; un après-midi, il avait défié à la lutte son fils et les deux Ford en même temps et c'était tout juste s'ils étaient parvenus à le déséquilibrer quelques fois – c'était comme se colleter avec un arbre. Quand Jesse prédisait la pluie, il pleuvait ; quand il encourageait les plantes, elles poussaient ; quand il narguait les bêtes, elles battaient en retraite ; quand il cherchait à impressionner, il stupéfiait.

Aussi certains des brouillons de Bob étaient-ils des justifications, d'autres des clarifications, beaucoup d'autres encore des pronostics quant à la date où le criminel serait « retiré de la circulation » ; pour finir, il opta pour un message chiffré à l'intention du shérif Timberlake, à qui il donnait des détails sur leur lieu de résidence à St Joseph et sur l'attaque de la banque de Platte City le 4 avril. Tout en le rédigeant, il ne put s'empêcher de penser à George Sheperd qui, après avoir envoyé un télégramme en ville, avait été accueilli par un barrage de coups de feu à son retour au camp.

Il ne fallut que cinq minutes au télégraphiste pour coder le message, puis le transmettre, mais Timberlake ne le reçut que deux heures plus tard, car il assistait à une audience du tribunal d'Indépendance en tant qu'expert. Néanmoins sitôt averti, le shérif agit avec une grande célérité et prit des dispositions afin qu'un détachement de cinquante adjoints à cheval fût prêt à embarquer dans deux wagons de marchandises le 4 au lever du soleil en vue d'encercler la banque de Platte City une fois Jesse James et sa bande à l'intérieur. Timberlake poussa la prévoyance jusqu'à ordonner qu'on tînt allumée et sous pression la chaudière d'une locomotive de la Hannibal and St Joseph à la rotonde du dépôt de Kansas City, de manière à pouvoir foncer à Platte City ou à St Joseph sans délai. Puis, avec la satisfaction d'avoir pris toutes les mesures appropriées, le 30 mars au soir, le shérif dîna en compagnie du commissaire Craig et ils trinquèrent à leur victoire, qui ne semblait plus qu'à quelques jours de distance.

Le gouverneur Crittenden accorda cette semaine-là à un journal un entretien dans lequel il s'enorgueillit du nombre de membres de la

bande des frères James qui étaient déjà derrière les barreaux ou devant les tribunaux et alla jusqu'à affirmer que certains arrangements susceptibles de déboucher sur l'arrestation prochaine des frères James en personne avaient été pris. Il assura avec fatuité ne pas pouvoir en divulguer davantage – comme si ce n'était pas déjà assez pour mettre les Ford en danger.

Le 30 mars, l'*Evening Star* de Kansas City publia un éditorial dans lequel on pouvait lire : « Le commissaire Craig, le shérif Timberlake et Dick Little sont restés enfermés tout l'après-midi dans le bureau de Craig, tandis que le hors-la-loi dressait par écrit et sous serment la liste des forfaits passés de la bande. L'*Evening Star* est à même d'indiquer que Little collabore avec les forces de l'ordre depuis plusieurs mois. »

L'*Evening Star* se focalisa à nouveau sur les aveux de Dick Liddil le vendredi 31 mars, dans un article intitulé, non sans quelque inexactitude, « La bande des frères James ». Les bandits s'y voyaient attribuer les attaques de Glendale, de Winston et de Blue Cut, mais seul Dick Liddil était incriminé pour le meurtre de Wood Hite et c'était prétendument aux environs de Springfield, Missouri, qu'avait eu lieu le règlement de compte. « Le meurtre de Wood a déclenché l'ire de Jesse, écrivait le journaliste, et Little s'est enfui de la bande pour échapper à sa fureur. Jesse a alors offert une récompense de 1000 \$ pour Dick Little – mort ou vif, mais, a-t-il précisé, de préférence mort. Dès que Little l'a appris, il s'est rendu au commissaire Craig et au shérif Timberlake et a trahi – ou fait mine de trahir – toute la bande. »

Des articles similaires parurent dans le *Kansas City Times*, mais comme Jesse y était abonné et le recevait par la poste, il n'apprit pas la collusion de Dick avec la police avant le matin du 3 avril et ne put donc pas en tirer les conclusions adéquates quant aux Ford. Toutefois, il se comportait avec le scepticisme et la suspicion d'un homme déjà au courant. Au cours de la journée du 31, il ignore quasiment toutes les remarques de Bob et parla à peine lors du dîner, sauf pour se plaindre que sa palette de bœuf fût trop cuite ; Zee se hâta de remporter la tranche fautive à la cuisine afin de l'attendrir à la vapeur et Jesse souffla à Charley : « Elle a toujours scandaleusement mal cuisiné. Tu coupes sa viande, la table bouge. »

Il passa le début de soirée en toute simplicité, assis sur le canapé avec Tim et Mary, à leur lire *Les Cinq petits Pepper et comment ils grandirent* : « “Passé l'agitation et la confusion de la mi-journée, la petite cuisine avait retrouvé son calme, ainsi que ses manières post-méridiennes, et présentait, comme il se devait pour la pièce principale de la maisonnette, un aspect festif.” »

Charley démonta son pistolet avec un tournevis, les yeux plissés à

cause de la fumée de sa cigarette, en toussotant comme un vieux moteur ; Bob fit un somme sur le lit du séjour, mais se réveilla lorsqu'il entendit Jesse frapper le pied de Charley avec son chapeau et lancer :

« Amène-toi, cousin, on va faire un tour à cheval. »

Charley adressa un regard effrayé à Bob.

« Désolé, mais je ne me sens pas très fringant, alléqua-t-il.

— Maux d'estomac ?

— Quelque chose de ce genre.

— L'air de la nuit te remettra d'aplomb », décréta Jesse en broyant le poignet de Charley et en le tirant brutalement pour l'obliger à se lever.

Charley enfila à reculons son manteau et ses bottes, puis jeta un nouveau coup d'œil à son frère.

« Tu ne veux pas venir ? proposa-t-il.

— Bob reste ici », lui opposa Jesse et ils sortirent tous les deux seller leurs chevaux.

Ils partirent en direction de l'est et de Pigeon Hill, abrités de la lune par les ramages entrelacés de noyers blancs. Jesse divaguait tantôt à droite, tantôt à gauche de Charley, suivait les rivières et les sentes à vaches, gravissait des talus entre les arbres, rejoignait la route plusieurs mètres derrière Charley, le rattrapait avec lenteur.

« Ça t'arrive de compter les étoiles ? » s'enquit Jesse.

Charley leva les yeux vers les mouchetures de lumières au-dessus de lui. Elles lui rappelèrent les bardeaux mal jointifs de la grange de son père, un jour où un chat sur lequel il tirait s'était réfugié dans la charpente – il était midi dehors, mais minuit chaque fois qu'il visait avec son pistolet.

« Je ne tombe jamais sur le même nombre, continua Jesse. Il change tout le temps.

— Je ne sais même pas ce que c'est, une étoile, fit valoir Charley.

— Ton corps le sait. C'est ton esprit qui l'a oublié. »

Charley lorgna Jesse du coin de l'œil.

« C'était une bonne idée, ce petit tour. On pourrait rentrer ?

— Déjà ?

— Je ne sais pas pourquoi, je ne suis pas trop dans mon assiette, ces temps-ci, rien que le pas de mon cheval me colle des haut-le-cœur.

— Il faut que tu assainisses ton mode de vie.

— Bref, comme je te dis, je ne suis pas dans mon assiette... »

Jesse n'ajouta rien. Son cheval hennit doucement, fit cliqueter son mors, Jesse laissa pendre ses jambes hors des étriers et se trémoussa sur sa selle pour se désendolorir. Il releva le col de son manteau et rentra le menton comme pour se garder d'un vent coulis, puis, tirant légèrement sur ses rênes, se positionna un mètre derrière Charley, qui,

en proie à un sinistre pressentiment, se demanda avec angoisse si Jesse avait déjà dégainé son arme. Ils étaient environnés de verdure et, alors qu'ils abordaient une montée et que Charley, qui avait commencé à psalmodier mentalement la seule prière qu'il connût, celle que les enfants récitent avant de se coucher, parvenait aux mots « Puisse le seigneur veiller sur mon âme », une comète d'or dévala la route comme un boulet de canon. Elle fut sur eux en un instant, tournoyante, roussit les pattes de leurs montures, qui s'écartèrent en protestant. La seconde d'après, elle avait disparu. De la fumée s'éleva jusqu'aux naseaux des chevaux, qui secouèrent la tête à cause de l'odeur.

Charley relata ce prodige à Bob et quand, le 21 avril, il en fit le récit à la *Tribune* de Liberty, il n'était toujours pas revenu de son ébahissement ; il ignorait s'il avait eu affaire à un éclair, un météore ou à un buisson d'amarante enflammé qu'un plaisantin avait jeté dans la pente. Mais d'après lui, Jesse avait accepté le phénomène avec calme – tout juste un soupçon de contrariété dans le regard – et avait prétendu que c'était là un présage, que le feu s'était déjà manifesté à lui sous diverses formes par le passé et qu'à chaque fois s'était ensuivi quelque malheur.

Charley, habitué aux mensonges grandioses de Jesse, n'émit pas le moindre doute et se contenta de jeter derrière lui un coup d'œil qui lui dévoila qu'il s'était mépris sur les intentions de Jesse, car les revolvers de celui-ci étaient toujours sous les pans de sa capote.

Jesse tourna son cheval vers l'ouest.

« J'ai eu des visions qui auraient fait défaillir Daniel, déclara-t-il à Charley sur le chemin du retour. J'ai reçu autant d'avertissements célestes qu'Israël. » Il sourit à Charley comme s'ils eussent évoqué les mérites d'une clé anglaise ou d'une poulie. « C'est rudement pratique. »

Le samedi marqua l'arrivée d'un temps estival dans tout l'État : les cieux étaient bleus, le soleil impérieux, les températures dépassaient les vingt-cinq vers midi. Le fleuve tumultueux et ses affluents scintillaient de mille feux et, par la fenêtre de l'arrière-cuisine, le Kansas ondoyait, tel un reflet brillant dans l'eau sous les yeux de Zee. Les Ford démontèrent les contre-châssis et Jesse ouvrit grandes toutes les fenêtres afin de laisser l'air frais circuler dans toutes les pièces, mais ils furent trop paresseux ou trop mollassons pour installer les moustiquaires, si bien que des mouches se posèrent sur les miches de pain qui levaient et que des oiseaux s'engouffrèrent dans la maison.

Jesse se rendit au marché avec Tim et Mary et revint avec une cagette de victuailles et une boîte noire sous le bras droit. Il embrassa

Zee, lui caressa les fesses, lui demanda comment elle se sentait. Elle remarqua qu'il était passé entre les mains d'un coiffeur : il avait une traînée blanche de talc dans le cou et sa chevelure châtain fleurait le lilas ; il était plus beau encore qu'au jour où elle l'avait épousé – un attribut de l'âge qu'elle enviait souvent aux hommes. Jesse s'inquiéta de son cousin Bob et elle l'informa qu'il se reposait dans la chambre des enfants.

Les rayons du soleil se déversaient en biais dans la pièce et les rideaux se balançaient. Bob ne sut ce qui l'avait réveillé. Il se retourna sur le lit d'enfant et découvrit Jesse sur une chaise à balustres, qui le contemplait avec intérêt.

« Je ne t'ai jamais interrogé quant à tes origines, fit Jesse.

— Ça fait longtemps que tu m'étudies ?

— Tu as des airs français. »

Bob s'assit au bord du lit.

« La femme de mon grand-père était une Française de La Nouvelle-Orléans. Lui a fait partie des Volontaires de Virginie pendant la guerre de 1812. Je dois tenir de ma grand-mère.

— Tu vas être un vrai bourreau des cœurs. »

Bob haussa un sourcil.

« Comment ça ? »

Jesse exhiba la boîte noire qu'il dissimulait derrière son dos et la tendit à Bob.

« Tiens, cadeau. »

Bob la soupesa, tâchant d'en deviner le contenu.

« C'est lourd !

— Tu ne l'ouvres pas ?

— Que me vaut toute cette gentillesse ?

— Tu m'as offert ce tire-botte cochon ; c'est ton cadeau de Noël. »

Le couvercle de la boîte était cloué et Bob fit levier avec une pièce de monnaie pour le soulever.

« C'est qu'on est le premier avril, vois-tu...

— Ce n'est pas un poisson d'avril », lui certifia Jesse.

Dans la boîte, enveloppé de velours rouge, se nichait un Smith & Wesson New Model Number 3 de calibre .44, pourvu d'une crosse en nacre et d'un canon en nickel de seize centimètres et demi. Bob décerna un sourire radieux à Jesse.

« C'est une folie ! » se récria-t-il.

Il retourna le revolver pour l'admirer.

« Il rutille pas, ce nickel ? fit Jesse.

— Je n'aurais jamais espéré rien de tel ! » s'extasia Bob.

Il fit pivoter le barillet, arma le chien, le ramena en avant, l'arma à nouveau, visa une balle rouge sur le plancher, jaugea le jeu de la détente, la pressa jusqu'à ce que le chien s'abattît, arma le revolver

près de son oreille pour écouter le mécanisme, allongea le bras et ferma l'œil gauche, caressa du pouce le numéro de série (3766), mesura la longueur totale du pistolet (trente centimètres et demi)...

« Je tiens à ce qu'un armurier grave sur ce pistolet nos deux noms, la ville et l'année où tu m'en as fait cadeau. Ce sera un trésor de famille qui se transmettra de génération en génération.

— Je me suis dit que ton Colt de grand-papa risquait de t'exploser entre les pattes la prochaine fois que tu t'en servirais. »

Bob sourit.

« Il se pourrait que tu aies raison », admit-il.

Il substitua le Smith & Wesson New Model à son revolver terni dans son étui en cuir noir, autour duquel il avait lové son ceinturon, et boucla celui-ci autour de sa taille, le laissant pendre en travers de sa poche arrière droite. Il dégaina comme un duelliste, rengaina, dégaina de nouveau. L'arme chuinta au contact du cuir roide, mais au bout de quelques va-et-vient, elle ne faisait plus davantage de bruit qu'un homme qui déglutit.

« Dave ? appela Zee depuis la salle à manger. Tu es prêt à dîner ?

— Presque, mon cœur.

— J'ai peur d'être trop excité pour manger. »

Le visage de Jesse se fendit d'un large sourire et il se leva de la chaise à balustres.

« Tu sais ce que John Newman Edwards a un jour écrit à mon propos ? Il a écrit que je faisais à peine confiance à deux hommes sur dix mille et que même avec eux, j'étais sur mes gardes. Et dernièrement, le gouverneur m'en a fait salement baver. Tous ces tours et détours autour du pot pour dire que ces temps-ci, je me sentais coincé, que j'ai été carrément irascible et que ça me ferait plaisir que tu considères ce pistolet comme une manière de m'excuser.

— Dieu sait que je serais bien plus irascible à ta place.

— Non. Je n'ai pas agi de manière correcte. Il y a des fois où c'est tout juste si je me reconnais, tellement je suis abject. C'est comme si j'étais hors de mon corps, je vois mes mains rouges, ma mine méchante et je me pose des questions – qui est cet homme qui a si mal tourné ? Pourquoi tous ces meurtres, cette malveillance ? Je suis une énigme à mes propres yeux. Et je me dis que si je peux me rabibocher avec toi, je serai sur la bonne voie pour me réconcilier avec moi-même. »

Bob dévisagea Jesse avec perplexité, ne sachant que répondre.

« Il faut que je me lave les mains si on passe à table, lâcha-t-il. J'ai l'impression qu'elles ont été partout après avoir tripoté ce pistolet.

— Je t'en prie », fit Jesse en lui ouvrant obligeamment la porte.

Bob sortit de la chambre des enfants et adressa un sourire révérencieux à Zee en entrant dans la cuisine, où il s'appuya un

instant au plan de travail. Il versa un broc d'eau dans une cuvette, puis plongeait les mains dans le liquide en écoutant Jesse bavarder avec ses enfants et les chaises que l'on tirait, puis que l'on repoussait sous la table. Jesse commença à prononcer le bénédicité sans attendre Bob, tandis que ce dernier portait à son nez le bloc de savon jaune et en reniflait les ingrédients – eau de pluie, cristaux de soude, chaux vive, suif, colophane, sel.

Le 2 avril était le dimanche des Rameaux. Mr et Mrs Thomas Howard, leurs deux enfants et leur cousin Charles Johnson se rendirent sous le soleil printanier à la Seconde Église presbytérienne afin d'assister à l'office de dix heures. Bob resta à la maison sous prétexte qu'il avait eu son content de religion à l'époque où son père était le pasteur de l'église en planches de Jasper. Ils partirent donc sans Bob, qui vagabonda en douce d'une pièce à l'autre en chaussettes blanches, un revolver étincelant le long de la cuisse, une tasse de café à la bouche. Il pénétra dans la chambre principale en mâchant une tranche de pain grillé froide, posa la tasse et la soucoupe sur le chiffonnier, puis explora chacun des six larges tiroirs. Une montre de gousset en or dix-huit carats fabriquée par Charles J. E. Jaeat et volée à John A. Burbank lors de l'attaque de la diligence de Hot Springs en 1874 était accrochée à une patère surmontée d'un miroir. Bob la fit sonner, prêta l'oreille à son tic-tac, la jeta timidement en l'air, la rattrapa fébrilement. Il inventoria les vêtements suspendus aux cintres et aux portemanteaux dans la penderie ; il enfila une veste en laine peignée et en examina la coupe dans une glace. Il lissa de la main les draps froissés du lit, but une gorgée d'eau dans le verre posé sur la coiffeuse, huma l'odeur de talc et de lilas dont était imprégnée une taie d'oreiller parsemée de petits cheveux coupés. Il s'allongea sur le matelas et localisa chaque lampe à pétrole de la pièce d'après les traces de fumée au plafond. Il roula vers la gauche comme Jesse devait le faire le soir afin de s'unir à son épouse. Il résista à la tentation. Ses doigts coururent sur ses côtes jusqu'aux deux endroits où Jesse avait été blessé afin d'y figurer les cicatrices. Il se façonna un majeur auquel il manquait les deux dernières phalanges. Il s'imagina à trente-quatre ans ; il s'imagina dans un cercueil. La lumière matinale filtrait par la fenêtre et les rideaux pâles agités par la brise de printemps se mouvaient tels des fantômes. Bob leva son pistolet et le pointa sur la porte, le miroir, la fenêtre, sur une image tirée d'une étiquette de fruits en conserve, sur une chemise de nuit pendue à un clou. Il regagna le séjour. Il passa en revue ses options et toutes les choses merveilleuses qui pouvaient lui arriver. Il se souvint de sa tasse et de sa soucoupe à café, les récupéra sur le chiffonnier, essuya avec sa manche la marque circulaire qu'ils y avaient laissée et, lorsque les

fidèles revinrent de l'église, munis chacun d'un rameau vert, il était assis à la table de la salle à manger et huilait son revolver.

Ce midi-là, ils pique-niquèrent. Jesse, Charley et Tim firent des ricochets sur le fleuve et firent cercle autour des os blanchis d'un mouton qui dansaient dans une mare peu profonde. Ils avaient sommairement retroussé au-dessus du coude les manches de leurs chemises blanches, exposant leurs mains, leurs poignets tannés pareils à ceux de paysans et le dégradé de brun de plus en plus pâle de leurs avant-bras. Un chien sauta dans le fleuve, puis s'en extirpa en claquant des mâchoires dans l'eau comme si c'eût été de la viande. Bob, affalé sur un coude, échangeait des propos badins avec Zee, qui nappait de la purée de pommes de terre froide de marinade de maïs. Il mâchouillait un brin d'herbe et observait d'un air détaché Jesse qui balançait sa fille tantôt hurlante tantôt hilare au-dessus de l'eau.

« Comment se fait-il que vous l'ayez épousé ? » demanda-t-il enfin.

Zee changea de position afin d'extraire du panier des saladiers couverts de torchons. Sa robe en vichy bouffa, puis retomba. Sa grossesse n'était pas encore apparente.

« Oh, il était si fringant, si romantique, si réprouvé de tous qu'il m'était impossible de ne pas tomber amoureuse de lui. »

Elle sourit en contemplant le fleuve, perdue dans ses réminiscences. Elle saisit une mèche de cheveux blonds qui flottait devant ses yeux et la rattacha avec un petit peigne.

« Il sortait tout droit d'un conte de fées : il était gentil, passionné, dangereux, fort... » Elle se tourna vers Bob, qui esquissait des motifs sur la nappe à carreaux avec une cuillère. « Vous aussi, vous avez sans doute dû ressentir ça. Ce charme qui vous va droit au cœur... »

Bob chercha un moyen de se dérober.

« Votre deuxième prénom, c'est bien Amanda, n'est-ce pas ? »

Zee parut déconcertée, mais confirma que oui.

« J'ai une sœur qui s'appelle Amanda. »

Tim pataugeait dans une quinzaine de centimètres d'eau. À une cinquantaine de mètres de Bob et Zee, un couple chantait des hymnes religieux. Quelque part aux alentours, on chatouillait une fillette. Zee ôta le bouchon de liège d'un pot de moutarde.

« Vous avez une bonne amie, Bob ? »

— J'ai bécoté une fille ou deux, si c'est ce que vous voulez savoir.

— Mais vous n'avez pas de petite amie.

— Non. » Il tapota la paume de sa main avec la cuillère, puis la reposa dans une assiette. « C'est la seule chose que la vie m'ait refusée. En dehors de ça, elle ne m'a pas ménagé ses bienfaits.

— Vous êtes encore jeune. »

Bob eut un sourire hésitant.

« Quand j'entends les gens parler d'amour, ça me fait l'effet d'une maladie que je n'ai jamais eue. »

Zee considéra Bob avec une expression compréhensive et répondit juste :

« Je sais. »

Jesse mangea en se prélassant, avec un grand sourire à l'adresse du soleil, puis à l'issue du pique-nique, il descendit flâner au bord du fleuve avec Zee, bras dessus, bras dessous, afin de lui montrer les oiseaux et de lui susurrer leurs noms. Charley se colla sur le nez des lunettes à verres bleutés destinées à préserver son anonymat et galopa jusqu'à des balançoires avec Tim sur le dos. Bob somnola à l'ombre en compagnie de Mary ; quand, vingt minutes plus tard, il rouvrit les yeux, il trouva Jesse accroupi auprès de lui.

« C'est en train de devenir une habitude, de me surprendre », grogna-t-il.

Jesse fit rouler un cure-dent entre ses lèvres.

« Je peux te parler un moment, Bob ?

— Je suis là, je n'ai rien de mieux à faire. »

Jesse leva les yeux droit devant lui.

« Je crois que tu es au courant que j'ai un réseau d'espions. »

Bob ne sut comment réagir.

« Il se pourrait que non.

— L'un de mes informateurs m'a appris que tu avais passé une bonne partie de ton temps à Kansas City, dernièrement. Tu me dirais pas pourquoi, en gros ?

— Pour faire des courses.

— Tu n'aurais pas croisé Dick Liddil, par hasard ?

— Non.

— En gros, ça remonte à quand, la dernière fois que tu l'as vu ? »

Bob fit mine de calculer.

« Décembre.

— Si longtemps ?

— Si on t'a affirmé le contraire, c'est faux.

— Tu n'as aucune idée d'où il pourrait être ?

— Franchement, non. Il y a plein de rumeurs qui courent, mais elles se contredisent toutes.

— Il ne se serait pas rendu histoire de toucher la récompense ?

— Navré de ne pas pouvoir t'aider davantage, mais depuis Noël, je ne suis pas en position idéale – les potins intéressants ne parviennent pas jusqu'à Richmond ; il est surtout question de pochtrons et de voleurs de cochons. »

Jesse parut en convenir. Il reporta son attention sur Charley, qui

marchait au soleil dans l'herbe haute avec Tim, ses lunettes bleues sur le bout du nez, et lisait à voix haute, par-dessus la monture, un livre abîmé par la pluie qu'il avait dû dénicher près des balançoires.

« Ils se tenaient prêts, les rênes entre les dents, un Colt chargé dans chaque main. » »

Jesse se leva et se dégourdit les jambes. Il fronça les sourcils.

« Qu'est-ce que c'est que ces cochonneries qu'il raconte à mon fils ? »

Charley poursuivit :

« "Jesse poussa un hurlement sauvage et les huit hommes fondirent sur les pistoleros par surprise ; avant même la fin de la première salve, la moitié des Mexicains étaient morts." »

Jesse se dirigea à grandes enjambées vers Charley, qui lui fit un immense sourire.

« J'arrive au meilleur passage, annonça-t-il. "Bustenado rata sa cible, mais Jesse, vif comme l'éclair, logea une balle entre les deux épaules du misérable, qui s'affaissa comme un sac de sable, mort, sur la crinière de son cheval." » Charley sourit à nouveau et exhiba à Jesse la couverture du livre, intitulé *Les Frères James au Mexique*. « Quelqu'un a oublié ça là-bas. »

De la main gauche, Jesse lui asséna une gifle qui fit voler les lunettes bleues. Charley chancela et blêmit, une marque d'un rose cuisant sur la joue.

« Ne t'avise plus jamais de lire ces mensonges à mon fils ! C'est bien compris ? Mes enfants seront bien élevés !

— Désolé ! »

Bob vit que Jesse avait les yeux humides.

« Je suis furax », dit-il, admonestant les Ford, avant de prendre doucement sa fille endormie dans ses bras en lui murmurant des mots de tendresse et de s'éloigner avec Tim.

Tard le dimanche soir, sur le lit du séjour, Charley se pelotonna contre le mur et, malgré l'oreiller qu'il pressait contre sa bouche, Bob devina qu'il pleurerait. Bob s'enquit de ce qu'il avait.

« Peur », bafouilla Charley.

Bob se blottit près de son grand frère et l'étreignit de son bras gauche.

« Il ne nous tuera pas. »

Charley soupira et trembla encore une minute, puis se moucha dans l'oreiller.

« Si, opposa-t-il à Bob une fois qu'il eut récupéré son sang-froid. On va partir pour Platte City demain et il nous abattra comme il a abattu ce chef de train à Winston. Ou peut-être qu'il attendra qu'on soit endormis, dans les bois, et qu'il nous égorgera comme il a dit pour

ce caissier. »

Bob jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction de la chambre, puis chuchota à l'oreille de Charley : « Il ne pourra pas, parce que je ne dormirai pas. » Charley se retourna sur le dos et fixa le plafond, puis lança un regard à son frère cadet.

« Aujourd'hui, on était le neuvième jour, non ? Craig t'en avait bien donné dix ? Si ça se trouve, ils vont cerner la banque et quand on ressortira, on sera pris entre deux feux, on aura peut-être en face de nous une cinquantaine de flingues pointés sur Jesse qui canarderont dans tous les sens et tout le monde s'en fichera bien si ces moins que rien de Ford se font descendre dans la bataille.

— Tu te fais des idées. »

Charley se couvrit les yeux de son bras et respira à grandes bouffées pour se calmer, avant d'être saisi par une toux violente. Puis le silence revint dans la pièce et Charley lâcha : « 'Y aura pas de Platte City. Jesse nous mène en bateau. » Bob réfléchit un instant à cette hypothèse. Il se glissa hors du lit et enfila ses habits. Charley le dévisagea et voulut savoir ce qu'il avait en tête, mais Bob l'exhorta seulement à dormir. Il traversa le séjour, la salle à manger, la cuisine et sortit dans la nuit. Le sol était froid comme du marbre sous ses pieds et l'herbe le picotait comme les crins d'un balai. Il portait un pantalon de laine grise par-dessus ses sous-vêtements longs, mais la fraîcheur de l'air le poussa à s'emmitoufler dans une couverture matelassée à gros carreaux étendue sur la corde à linge. Il distinguait une jument assoupie sur trois pattes dans l'écurie, tandis que la quatrième, levée avec une certaine affectation, semblait préluder à une révérence. Le vent dans les branches du sycomore soufflait le mot « souhait ». Il apercevait au loin le district d'Independence, au Kansas. Les exhalaisons des arbres fruitiers lui taquinaient les narines comme l'odeur d'une tarte qui refroidit sur l'appui de la fenêtre d'un voisin. Il s'installa sur un simple banc sous les lignes d'étendage distendues qui portaient de l'avant-toit. Une cuillère tordue traînait par terre. Une poupée de paille trônait dans un seau en fer-blanc.

Il entendit la porte treillissée grincer et se refermer derrière lui, entendit son frère qui s'approchait en boitant et se campait derrière lui ; il sembla méditer sur leur sort, sur le passé, sur la galaxie. Il se laissa tomber sur le long banc comme s'il pesait trois cents kilos et Bob se rendit compte qu'il s'agissait de Jesse.

« Je vois que nous sommes tous les deux des oiseaux de nuit. »

Bob ne dit rien.

« Mrs Saltzman s'était fait un potager par là. D'après les Turner, c'était une merveille : grillages à lapin, ombre en plein midi, clématite le long des tuteurs de haricots... J'ai négligé mes cultures.

— Je n'aime pas jardiner ; je préfère manger la production. »

Jesse souleva ses jambes par les plis de son pantalon et les aligna côte à côte.

« Je construirai peut-être une mangeoire à oiseaux... » Il observa son genou droit, puis le gauche et les martela de ses poings. « Chaque centimètre de mon corps me fait souffrir. Mes oreilles sifflent, mes yeux me démangent. Je vais perdre mon don de clairvoyance.

— Est-ce que tu perçois l'avenir comme s'il était déjà révolu ou est-ce que tu as juste des pressentiments ? »

Jesse ne fit montre d'aucune inclination à répondre. Il demeura un instant silencieux, puis reprit :

« Tu savais que Frank et moi, on était partis à la recherche de la tombe de mon père à Marysville, en Californie ?

— Tu en avais fait mention, mais tu ne t'étais pas étendu sur le sujet.

— J'avais l'image de sa sépulture en tête, la croix en bois, mais pas moyen de me représenter le lieu. On dit que c'est le choléra qui l'a tué. On pourrait aussi bien dire la peste bubonique. Ça se sent toujours quand c'est l'œuvre de Satan.

— À quoi ?

— Tromperies. Serments creux. »

Il se gratta le crâne de tous les doigts, puis la barbe, se frotta les yeux avec les poignets.

« Tu n'es pas allé à l'office aujourd'hui.

— Avant, j'y allais chaque semaine, mais c'était le pistolet sur la tempe. »

Jesse ferma les yeux et déclama :

« “Ce n'est pas un ennemi qui m'insulte, car je le supporterai ; ce n'est pas un adversaire qui triomphe de moi, je me déroberais à lui ; c'est toi, un homme de mon sang, mon familier, mon intime. Nous échangeons de douces confidences et marchions de concert vers la maison de Dieu.” Un bon pasteur enchaînerait avec le verset vingt-six de l'évangile selon Matthieu. »

Il eut une mauvaise toux et cracha sur sa droite. Il s'essuya la bouche de la main.

« Des fois, je me sens si seul et mélancolique... Ça ne t'arrive jamais ? »

Bob haussa les épaules.

« Est-ce que tu sais ce qui te fait le plus peur dans la vie ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que c'est ?

— J'ai peur d'être oublié, avoua Bob, avant d'aussitôt se demander si c'était vrai. J'ai peur de mener une vie pareille à celle de n'importe qui, sans que le fait d'être moi, Bob Ford, fasse la moindre différence.

— C'est pas toujours en ton pouvoir de choisir, Bob. Il se peut que ce soit pas ton destin. » Jesse scruta un moment le Kansas, appuyé sur ses genoux. « Ça t'arrive d'être surpris quand tu te vois dans une glace ? De te demander : "Pourquoi est-ce qu'on appelle ce type par mon nom ?" »

Bob eut le sentiment que Jesse n'attendait pas vraiment de réponse.

« Tu passes ta vie enseveli sous des haillons, sans pouvoir révéler à quiconque ce qu'il y a au-dessous.

— Il commence à faire frisquet », marmonna Bob.

Les pensées de Jesse parurent prendre une hauteur vertigineuse et il se focalisa sur quelque chose d'invisible aux yeux de Bob.

« Sa voix est semblable à une chute d'eau.

— La voix de qui ?

— Si je pouvais m'immerger dedans une seconde ou deux, je serais lavé de tous mes péchés.

— Honnêtement, j'ai du mal à suivre cette conversation. »

Jesse esquissa un sourire.

« Tu sais de qui je suis jaloux ? De toi. Si, là, maintenant, je pouvais troquer ma vie contre la tienne, je le ferais.

— J'imagine que l'herbe est toujours plus verte à côté...

— Tu es libre de partir à l'instant, si tu le souhaites. Tu peux me dire : "Jesse, navré de te décevoir, mais le Bon Dieu ne m'a pas mis sur cette terre pour dévaliser la banque de Platte City." Tu peux rentrer dans la maison, rassembler ton fourbi et passer le restant de tes jours à travailler à l'épicerie. Moi, je suis pieds et poings liés, je n'ai pas le choix ; mais toi, tu peux aller dans un sens comme dans l'autre. Tu as encore ton mot à dire. C'est un privilège pour lequel je donnerais beaucoup. »

Bob réfléchit à tout cela distraitement, comme un godelureau – de son seul point de vue, d'après son seul vécu, sans autre pierre de touche ni autre source d'influence que sa fringale, sa verdure. Il serra la couverture matelassée autour de son cou et sentit une odeur de borax.

« Je ne sais pas, commenta-t-il. Je n'ai pas de plan précis. J'essaie juste de me tirer d'affaire et d'exploiter chaque situation à mon avantage.

— On ne peut pas toujours forcer les choses, Bob.

— Comme je te dis, je prends ce qui vient. »

Jesse se leva, referma les mains sur le fil métallique de l'étendoir et s'y agrippa, les yeux baissés vers le sol.

« Vous autres, les Ford, vous montrez les dents comme des singes. »

Bob n'avait aucune idée de la direction qu'était susceptible de

prendre la conversation, mais la maussaderie de Jesse lui parut vaguement dangereuse, aussi résolut-il de rentrer. Il jeta la couverture matelassée sur un framboisier et enfonça les poings dans ses poches.

« Je vais en rester là pour ce soir. »

Jesse était penché en avant, lugubre, et oscillait sur ses jambes, suspendu à l'étendoir dont les crochets de fixation métalliques récriminaient.

« Tu ne veux pas me tenir encore un peu compagnie ?

— Je suis plutôt crevé, Jess.

— Vas-y alors. »

L'abattement de Jesse engendra la perplexité chez Bob. Il alla jusqu'à la porte treillissée, puis se retourna :

« Ta franchise envers moi me touche. C'était édifiant. Je vais songer à tout ce que tu m'as dit. »

Jesse s'éloigna dans les ténèbres.

« Ne prends pas tout ça trop au sérieux, fit-il. Je t'ais simplement le temps. »

Lorsque Bob avait ouvert les yeux au lever du jour, le 3 avril, la première chose qu'il avait vue était le tableau de Skyrocket. Charley passait la chemise de grosse laine qu'il mettait toujours quand il travaillait au contact des animaux ; Bob tendit la main jusqu'au plancher et fit courir ses doigts jusqu'à son revolver. Zee était déjà aux fourneaux et Bob apercevait de la vapeur qui s'échappait en périodes timides d'une casserole couverte. Dans la chambre des enfants, Tim embêtait sa petite sœur.

Bob devait plus tard se souvenir que Jesse était sorti de la chambre principale et avait houspillé les enfants parce qu'ils se chamaillaient alors qu'il n'était même pas sept heures. Il portait le col de celluloïd immaculé et la chemise de lin d'un blanc éblouissant qu'il avait dérobés par une nuit pluvieuse dans la commode d'un hôtel du Kansas. Il ajusta sa cravate en soie face à une glace dans laquelle on entrevoyait une fraction d'une porte close, une chaise en jonc tressé et un mur sale sur lequel avaient été reportées au crayon les tailles successives de Tim et Mary. Bob s'extirpa des couvertures en se tortillant afin de dissimuler une érection et se débattit avec les jambes d'un pantalon noisette, puis avec ses bottes, dont le talon était si usé que ses chevilles saillaient sur les côtés. Charley se dirigea à pas lourds vers l'écurie et la porte treillissée claqua derrière lui au nez d'un nuage de poussière du dehors. Jesse boutonna une longue redingote noire en cachemire par-dessus son gilet et ses deux ceinturons croisés autour de sa taille. Il informa Bob sans la moindre ironie que, s'il le désirait, il pouvait rester à la maison et dormir encore un peu, puis sortit dans le soleil matinal au moment même où

Zee refermait avec colère la porte du four en maugréant : « Et flûte ! »

Bob enfila sa chemise dans son pantalon.

« C'est vous qui faites toute cette fumée ? » lança-t-il.

Il vit Zee retourner des biscuits maison brûlés sur une plaque de cuisson noircie.

« Cette saleté de four ! » rouspéta-t-elle toute seule.

Bob peigna ses cheveux brun roux avec ses doigts face à la glace, puis traversa la fumée grisâtre qui se dégageait du four pour se rendre aux cabinets.

Il enjamba les flaques dont une ondée nocturne avait émaillé le jardin et verrouilla la porte des latrines derrière lui. Le bulletin météorologique prévoyait des températures de plus de vingt-six degrés et l'atmosphère était déjà aussi chaude et moite que des vapeurs de cuisine. Mary était accroupie dehors avec un moulin à café qu'elle avait cassé en moulinant du sable ; Tim allait et venait sur la balançoire, dont les cordes grinçaient contre la branche du sycomore. Bob s'avança en reboutonnant sa braguette jusqu'à la citerne du jardin, dont la pompe poussa des braiments récalcitrants lorsqu'il en actionna la poignée. Charley émergea de l'écurie et décrotta ses semelles sur un râteau rouillé oublié dans l'herbe. Bob lui dit bonjour, mais la seule réaction de Charley fut de s'accroupir un peu plus bas dans la pente du jardin et de se retrancher derrière la fumée d'une cigarette.

Jesse intercepta la balançoire et l'arrêta en douceur, puis père et fils descendirent Confusion Hill afin d'aller chercher les journaux à la poste. Une eau froide légèrement orangée rejaillit dans la cuvette blanche en émail que tenait Bob et quelques gouttelettes atterrirent sur l'ourlet de son pantalon et sur ses bottes. Il approcha l'eau de son visage avec reconnaissance, comme on presse contre sa peau les doigts d'une amante, et pensa sans le vouloir à l'horrible poisson qu'il avait péché en septembre. Lorsqu'il leva les yeux, Zee l'observait par la porte treillissée.

« Vous voulez manger beaucoup, ce matin ? s'enquit-elle.

— Rien qu'une lichette, répliqua Bob en se levant. Je me sens un peu patraque. »

Il poussa Mary sur la balançoire pendant un moment en répondant aux questions de la fillette de deux ans, puis se lassa, la gratifia d'une poussée plus forte que les autres et vagua jusqu'à l'avant de la maison, où il s'accouda à la clôture blanche pour scruter Lafayette Street. Le soleil se réfléchissait sur toutes les fenêtres de la ville. À l'ouest, une chape de fumée planait au-dessus du dépôt ferroviaire. Le fleuve coulait avec la lenteur d'un flot de sang. Bob resta là cinq minutes, les pouces dans les poches, tel un parieur aux courses – un parieur qui eût misé sur Skyrocket. Au même moment,

Craig et Timberlake, attablés devant leur petit-déjeuner, parachevaient peut-être leurs préparatifs en vue de mardi en mangeant des croissants ou, pour Craig, en buvant du café additionné de crème ; une équipe de cheminots devait répandre de la paille dans les wagons de marchandises pour les montures des adjoints du shérif.

Bob avisa l'illustre hors-la-loi et son fils qui gravissaient la pente raide du trottoir, unis par de grandes aspirations et un langage commun – ce qui, aux yeux de Bob, n'en faisait guère que des animaux un peu plus complexes que les autres, qui fonctionnaient seulement selon des mécanismes plus subtils qu'un pistolet. Jesse transféra son cigare d'un coin de sa bouche à l'autre et plissa les yeux à cause de la fumée.

« D'où te vient cet air si sérieux ? fit-il.

— Tu trouves ça intelligent de sortir comme ça, en te pavanant avec tes flingues au vu et au su de toute la création ? » rétorqua Bob.

Jesse l'ignora et jeta son cigare, qui rebondit dans une gerbe d'étincelles en produisant des volutes de fumée. Puis il se précipita vers Mary en affectant d'être un monstre, la rattrapa alors qu'elle s'élançait en piaulant vers la porte treillissée et la fit tournoyer si vite qu'elle en perdit sa chaussure droite.

Zee avertit tout le monde que le petit-déjeuner était en train de refroidir et Mary noua ses bras autour du cou de son père, qui la porta avec grâce jusqu'à la salle à manger. Tim abandonna négligemment les journaux roulés en tubes dans le séjour et escalada le siège voisin de la chaise haute de sa sœur. Bob déchira le manchon de papier kraft du *Kansas City Times*, déplia le quotidien et remarqua aussitôt un article portant sur l'arrestation et les aveux de Dick Liddil. Charley survint dans la salle à manger d'un pas traînant, la mine chagrine et résignée, prétextant quelque problème avec les chevaux, auquel Jesse ne prêta guère attention. Bob glissa le journal sous un châte, puis boucla son ceinturon et attacha à sa cuisse l'étui en cuir du revolver que Jesse lui avait offert. Avec une pointe d'irritation, Zee rappela à Bob que tout allait être froid et il prit place face à Jesse, rayant par inadvertance la chaise avec son pistolet.

Zee réduisit en bouillie un biscuit pour Mary et annonça qu'elle avait invité cet après-midi-là une voisine qui habitait de l'autre côté de la rue à l'accompagner en ville afin d'acheter des vêtements pour Pâques. Elle demanda à Jesse un peu d'argent et il préleva deux billets de cinq dollars d'un petit rouleau retenu par un élastique. Elle demanda à Jesse s'il voulait des sandwiches pour la route. Elle lui demanda s'il serait de retour pour le Jeudi saint.

Jesse fronça les sourcils à la vue de son fils de six ans qui rêvassait, les yeux dans le vague, une cuillère de porridge dans la bouche.

« À votre avis, qu'est-ce qui se passe dans cette caboché ?

— Rien », affirma Charley.

Jesse s'esclaffa.

« Je parlais de sa tête à lui, pas de la tienne. »

Bob ricassa servilement et Jesse lui décocha un regard de travers. Il se leva pour aller récupérer les journaux que Tim avait laissés sur le canapé et faillit ne pas voir le *Kansas City Times*, partiellement dissimulé sous un châle. Il se rassit avec solennité et tourna sa cuillère dans son café, invoquant des fantômes tourbillonnants au-dessus de sa tasse.

Bob était à l'affût de chaque mouvement de Jesse, guettait chaque détail physique : le plissement de son front, le ballet de ses yeux qui lisaient, la position de son doigt taché par les cigares. Bob orienta vers lui le second journal et parcourut la première page : actualités législatives et politiques, réclames pour des remèdes et des habits, outrages sur la personne d'une jeune femme de Memphis, effusions de sang diverses et variées... Un homme de Grandview avait été déclaré fou ; des incendiaires avaient brûlé une ferme ; le Pony Express fêtait son vingt-deuxième anniversaire.

Jesse défit sa redingote et en coinça les pans derrière ses pistolets. Tim quitta la table avec une tranche de bacon entre les dents et Mary descendit de sa chaise haute à sa suite. Jesse lissa le *Kansas City Times* par-dessus le journal qu'il venait de finir et s'appuya sur la table les bras croisés afin de survoler les titres.

« Tiens donc ! grinça-t-il. Dick Liddil s'est rendu.

— Pas possible ! » s'exclama Charley, avec un rien trop d'emphase.

Jesse haussa la tasse vers ses lèvres et dévisagea Bob à travers les vapeurs.

« Jeune homme, je vous ai questionné hier à propos de Dick et vous m'avez dit que vous ne saviez rien.

— Et c'est vrai », jura Bob.

Jesse fit glisser son doigt sur la page comme pour guider sa lecture.

« C'est très étrange », fit-il, sans plus de commentaires jusqu'à ce qu'il eût atteint la fin de l'article.

Dans la cuisine, Zee débarrassa les assiettes des enfants des reliefs du petit-déjeuner, puis les immergea dans de l'eau savonneuse. Elles s'entrechoquèrent avec un son mat évoquant un battement de cœur. Jesse but une gorgée de café sans lever les yeux du quotidien.

« Il est écrit ici que la reddition de Dick remonte à trois semaines, ajouta-t-il en regardant Bob avec suspicion. Tu devais être pile dans le coin.

— Apparemment, ils ont tenu ça secret. »

Jesse s'affala contre le dossier de sa chaise, les doigts entrelacés sur l'estomac, et foudroya du regard Bob, puis Charley.

« Ça me semble louche.

— Si je passe à Kansas City un de ces quatre, je me renseignerai », promit Bob.

Il sortit de la pièce la main droite sur son pistolet. Il leva les stores, ouvrit les fenêtres du séjour et tâcha de s'installer confortablement dans le fauteuil à bascule, incapable de tenir en place. Tim, accroupi sur le perron, tournait de force la manivelle du moulin à café. Sa petite sœur, accroupie elle aussi à côté de lui, pressait des deux bras sa robe pâle entre ses cuisses et frappait le sol avec une cuillère estropiée en répétant, pour Dieu sait quelle raison, « Fais pas ça, fais pas ça. »

Jesse alla chercher quelque remède dans l'armoire à pharmacie du garde-manger et conféra en privé à mi-voix avec son épouse. Charley reparut dans le séjour, se plaignit du temps lourd, prédit un après-midi brûlant comme le canon d'un revolver. Il s'assit sur le lit, attrapa son ceinturon suspendu à un montant et le sangla avec un regard lourd de sens à l'adresse de Bob.

Jesse se figea sur le seuil de la pièce, comme pour reconsidérer ses intentions, puis se planta au milieu du tapis vert à franges, un cache-poussière en lin sur un bras, des sacs de selle remplis à craquer sur l'autre et un pistolet dans un journal à la main. Bob bondit du rocking-chair, qui se cabra, rua et cogna par terre jusqu'à ce que Bob l'immobilisât de la main.

« Prêts, tous les deux ? s'enquit Jesse.

— Donne-moi jusqu'à midi », requit Charley.

Bob alla jusqu'au porte-revues en paille accroché au mur et sentit le regard pesant de Jesse sur son revolver. Il s'empara d'un livre pour enfants, puis s'accota contre le papier peint à fleurs et lut sans comprendre la première phrase du chapitre un : « Passé l'agitation et la confusion de la mi-journée, la petite cuisine avait retrouvé son calme. » Jesse releva sèchement le châssis d'une fenêtre déjà ouverte, qui gémit, en mal de jeu.

Les nuages affluaient, s'accumulaient et, à l'est, la majeure partie du ciel était gris sale.

« Ça va être une journée affreusement chaude », commenta Jesse, et Charley ne put s'empêcher de pronostiquer à nouveau un après-midi brûlant comme le canon d'un revolver.

Jesse retira sa redingote en cachemire et Bob remisa *Les Cinq petits Pepper et comment ils grandirent* parmi les magazines afin de se concentrer sur sa cible. Jesse plia avec soin le textile délicat sur le lit en chêne, puis ôta son gilet noir à six boutons brochés d'extravagants motifs rouges. Charley se traîna jusqu'à la porte treillissée pour scruter

Lafayette Street.

Le soleil jouait sur les deux revolvers de Jesse. Il prit appui sur le rebord de la fenêtre et contempla les météores capricieux. L'une de ses bretelles était tordue dans le dos de sa chemise repassée ponctuée de taches de sueur couleur fumée.

« Je crois que je vais enlever mes pistolets histoire que les voisins ne les voient pas si jamais je vais dans le jardin », proclama-t-il comme à l'attention expresse de Bob.

Charley se retourna sur-le-champ, une expression troublée sur le visage, et il vit le pouce droit de son frère tressaillir lorsque Bob abaissa la main vers son arme.

Jesse déboucla ses deux ceinturons croisés et disposa avec soin les deux revolvers dépareillés sur le lit, comme en vue d'une exposition, et Bob eut le sentiment qu'il jouait la comédie : chacun de ses gestes semblait outré, enjolivé, théâtral, tels ceux d'un piètre acteur feignant le calme et la nonchalance. Le regard de Jesse se posa sur l'aquarelle de Skyrocket.

« Ce tableau est effroyablement poussiéreux », lâcha-t-il.

Il prit dans le panier de couture en osier un plumeau en plumes de paon ornées d'yeux bleus. Il eût sans mal pu dépoussiérer le cadre debout, mais il approcha la chaise à l'assise en jonc et monta dessus comme si le plancher était incliné et irrégulier.

Bob s'écarta à la dérobée du mur afin de prendre position entre Jesse et ses deux revolvers. Il se dégourdit les doigts tel un duelliste et fit signe à son frère avec des yeux apeurés tandis qu'au-dessus d'eux Jesse nettoyait le cadre en noyer. Charley répondit par un clin d'œil et les deux frères Ford dégainèrent leurs pistolets. Bob fut le plus rapide et pointait déjà à bout de bras son calibre .44 à la hauteur de son œil droit alors que Charley levait encore le sien. Jesse dut entendre les trois clics du Smith & Wesson lorsque le chien s'arma, car il tourna légèrement la tête avec une surprise sincère et sa main gauche s'aventura en direction d'un pistolet dont il avait oublié l'absence.

Puis le .44 de Robert Ford fit feu, un sceau rouge apparut dans les cheveux châtons du hors-la-loi trois centimètres derrière son oreille droite et Jesse heurta de l'arcade sourcilière gauche l'aquarelle sous verre. La poudre et la détonation emplirent la pièce et Jesse geignit comme on geint dans son sommeil ; puis ses genoux flanchèrent, il tomba à la renverse, il s'abattit sur le sol, tel un animal gigantesque et sa chute ébranla toute la maison.

Il fixa le plafond, ses doigts se plièrent et se déplièrent, sa bouche tenta d'articuler quelques mots et les deux frères Ford surent qu'il était sur le point de mourir. Charley sauta dans le jardin par la fenêtre et, tandis que Zee faisait irruption dans la pièce bleue de fumée, Bob battit lentement en retraite et passa un pied par l'ouverture.

« Qu'est-ce que vous avez fait ? » hurla-t-elle et Bob eut l'air d'un petit garçon qui veut s'excuser mais n'y parvient pas.

Zee s'agenouilla en sanglotant : « Jesse, Jesse, Jesse. » Elle prit dans son giron la tête de son mari et lui plaqua sur l'oreille droite son jupon qui s'imprégna aussitôt de sang. Derrière la porte treillissée, Tim assistait à tout ; Bob était toujours baissé sous le châssis de la fenêtre, bouche bée.

« Bob, c'est vous qui avez fait ça ? l'apostropha Zee avec désarroi.

— Je jure devant Dieu que ce n'est pas moi », mentit Bob.

Jesse soupira. Sa tête parut peser plus lourd sur les genoux de Zee. Ses yeux semblaient jaunes, ses muscles flasques ; la flaque de sang était large comme une table. Il prononça une syllabe qui ressemblait à « Dieu », puis tout en lui cessa.

Charley revint rôder dans la maison pour récupérer son chapeau et sa veste, ainsi que ceux de son frère et jeter un dernier coup d'œil à l'homme qu'ils avaient assassiné.

« Le coup est parti par accident », prétendit-il à Zee.

Puis il ressortit et les deux frères Ford dévalèrent Confusion Hill, leurs vestes flottant derrière eux, coupèrent à travers les jardins et par les petites rues jusqu'à ce qu'ils atteignissent le bureau de l'American Telegraph, d'où ils expédièrent au shérif Timberlake, à Henry H. Craig et au gouverneur Thomas Crittenden le bref message suivant : « J'AI TUÉ JESSE JAMES. BOB FORD. »

TROISIÈME PARTIE

Folklore

Avril 1882-avril 1884

Par ma fenêtre, moins d'un demi-kilomètre à l'ouest, je distingue une petite maison jaune qu'une foule est en train de démantibuler. Cette maison, c'est celle de Jesse James, le célèbre bandit et meurtrier, abattu la semaine dernière par un de ses petits camarades, et tous ces gens sont des chasseurs de reliques. Sa poubelle et son décrotoir ont été mis aux enchères hier, son marteau de porte sera vendu cet après-midi avec un prix de réserve avoisinant les revenus d'un évêque anglican. [...] Les Américains vouent assurément un grand culte aux héros, et ils choisissent toujours les leurs parmi la caste criminelle.

Oscar Wilde

dans une lettre postée de St Joseph datée du 19 avril 1882

Ensuite, les frères Ford coururent jusqu'au bureau du marshal Enos Craig pour se constituer prisonniers, mais un homme leur apprit que Craig était allé boire un café et qu'un adjoint venait d'être dépêché à Confusion Hill, car une femme avait signalé par téléphone un coup de feu dans Lafayette Street. L'homme s'apprêtait à s'enquérir de ce qu'ils voulaient au marshal, mais les deux autres étaient repartis vers l'est au pas de course et avaient rejoint le marshal adjoint James Finley alors qu'il allait se lancer à la poursuite des deux cousins de la victime.

Charley toussait sous l'effet de tous ces efforts, aussi fut-ce Bob qui fit les présentations une fois qu'il eut retrouvé son souffle, avant d'indiquer :

« C'est moi qui ai tué l'occupant de cette maison. Si je ne m'abuse, il s'agit de Jesse James, le fameux hors-la-loi. »

Ces aveux étaient si froids et si prétentieux, si exempts de remords ou de justification que Finley soupçonna quelque canular idiot ou quelque manœuvre visant à interrompre ses recherches. Et pourtant, Bob persista dans ses dires et s'entêta à énumérer divers objets qui portaient le nom ou les initiales de leur propriétaire, à dépeindre des cicatrices et des traits physiques de Jesse qu'il tenait erronément pour connus de tous.

Sur ces entrefaites parut le marshal Enos Craig, qui gravissait Lafayette Street en compagnie du Dr James W. Heddens, le coroner du comté de Buchanan, et de John H. Leonard, un chroniqueur judiciaire de la *Gazette* de St Joseph, et Bob délaissa le marshal adjoint pour se

ruer à leur rencontre. Bob demanda à s'entretenir en privé avec Craig, qui s'attarda sur le trottoir tandis que l'expert légiste et le reporter gagnaient le pavillon.

Des curieux, des voisins et des enfants étaient rassemblés dans le jardin par groupes de deux ou trois ; certains regardaient dans le séjour par les fenêtres. Heddens et Leonard entrèrent et découvrirent le corps sur le tapis vert, la paupière gauche close, l'œil droit ensommeillé, la bouche entrouverte. Une redingote, un gilet et deux revolvers reposaient sur un lit en chêne ; la pièce sentait la poudre. Le Dr Heddens s'agenouilla afin de plaquer son oreille contre la poitrine de l'homme, lui souleva le poignet afin de confirmer l'absence de pouls. Il examina quelques vilaines lacérations au niveau de l'arcade sourcilière, retira une compresse imbibée de sang pour inspecter une plaie à la tête de la taille d'une pièce de monnaie.

« Tu sais qui c'est, John ? » se renseigna-t-il auprès du journaliste.

Leonard inventoriait le séjour en prenant des notes.

« Pas la moindre idée », répliqua-t-il.

Une jolie fille de seize ans sortit d'une pièce adjacente.

« Son épouse est là », leur dit-elle.

Zee était assise sur le large lit et pleurait, le visage dans les mains. Sa robe en calicot était maculée de traces rouges et saturée de sang en son milieu et au voisinage de l'ourlet. Une grosse femme en tricot avait un bras autour des épaules de la veuve et une jeune fille de douze ans était accroupie auprès des enfants. Zee avisa John Leonard et remarqua qu'il enregistrait tout ce qu'il voyait.

« Je vous en prie, ne parlez pas de ça dans le journal, l'implora-t-elle.

— Je crains que ce ne soit mon travail », rétorqua-t-il.

Le coroner apparut sur le pas de la porte et interrogea Zee :

« Pourrais-je avoir votre nom, s'il vous plaît ?

— Mrs Howard.

— Est-ce là le corps de votre mari ? »

Zee hocha la tête.

Le journaliste de la *Gazette* retourna dans le séjour comme Enos Craig et les deux frères Ford faisaient leur entrée. « Vous savez qui l'a tué ? » s'informa le coroner dans la chambre. Leonard entendit Zee répondre : « Nos deux cousins, les Johnson. »

Le marshal Craig considéra la dépouille de l'homme robuste, vêtu avec allure, qui gisait sur le sol et se campa à côté de Leonard.

« Vous savez qui c'est, d'après eux ?

— Un type du nom de Howard. »

Craig secoua négativement la tête.

« Ces gosses prétendent que c'est Jesse James.

— C'est pas vrai ! »

Le marshal aperçut la veuve dans la chambre et ôta son large chapeau blanc avant de s'approcher d'elle. Enos Craig était un homme hâve et sévère de cinquante-trois ans qui louchait de l'œil gauche et lissait sans cesse son impressionnante moustache grise avec un mouchoir rouge. S'il n'avait aucun lien de parenté avec Henry Craig, il était en revanche le frère cadet du général de brigade James Craig, membre du Congrès, et savait, dans les circonstances exceptionnelles, faire preuve de la même onction que celle dont était coutumier son frère. Il foudroya du regard la grosse femme et la jeune fille jusqu'à ce qu'elles quittent la pièce, puis s'assit sur le matelas à côté de Zee.

« Mrs Howard ? fit-il d'une voix affable et rassurante. Il se raconte que votre nom n'est pas Howard, mais James et que vous êtes l'épouse de l'illustre Jesse James. »

Zee fronça les sourcils.

« Je n'y peux rien, à ce qu'on raconte.

— Les deux garçons qui ont tué votre mari sont là. Ils m'assurent qu'il s'agit de Jesse James. »

Elle le dévisagea avec stupeur.

« Vous ne voulez tout de même pas dire qu'ils sont revenus ? »

Zee s'affaissa contre l'épaule de Craig, secouée de sanglots et le marshal caressa ses fins cheveux blonds. Il lui souffla quelques paroles de réconfort, puis reprit :

« Vous savez, vous auriez l'esprit bien plus tranquille si vous confessiez la vérité. Les gens auraient la plus haute opinion de vous ; vos enfants ne manqueraient plus jamais de rien. »

Elle s'essuya les yeux sur sa manche, telle une enfant.

« Je veux le voir.

— Comment ça ?

— Je veux voir mon mari.

— Appuyez-vous sur moi. »

Craig et Zee passèrent ensemble dans le séjour. Bob se fit tout petit à la vue de Zee et Charley battit en retraite vers la porte treillisée.

« Lâches ! Espèces de serpents ! » s'écria-t-elle. Elle bondit vers eux, mais le marshal la retint. « Comment avez-vous pu tuer votre ami ? » hurla-t-elle en se débattant.

Charley vida les lieux la tête basse et Bob lui emboîta le pas, claquant la contre-porte derrière eux. John Leonard s'élança à leur suite et se dirigea vers le plus maladif des deux frères, celui à la moustache embryonnaire, qui se roulait une cigarette, accroupi contre la clôture blanche.

« Vous voulez dire que c'est vraiment Jesse James ?

— C'est pas ce qu'on répète depuis qu'on est arrivé ? »

Toute l'assistance les relouqua du coin de l'œil et un gamin

descendit la rue en annonçant à tue-tête la nouvelle qu'il venait d'entendre à tous ceux qu'il croisait. Bob rejoignit Leonard et Charley en se tapotant la paume avec un bâton.

« Qu'on lui enlève l'anneau en or qu'il porte au doigt, suggéra-t-il. Vous trouverez le nom de Jesse James gravé à l'intérieur. »

Leonard nota cela, puis se retourna vers Charley.

« Pourquoi l'avez-vous tué ? »

Bob intervint :

« Réponds : nous voulions débarrasser ce pays d'un hors-la-loi sanguinaire et malfaisant. »

Charley sourit avec approbation et se tordit le cou pour jeter un coup d'œil aux notes sténographiées que le reporter prenait à la volée.

« Faudrait aussi mentionner la récompense, fit-il observer.

— Vous l'avez descendu pour l'argent ?

— Dix mille dollars, rien que ça ! »

Leonard leva les yeux et surprit Bob qui faisait la grimace.

« J'écrirai que vous êtes jeunes, mais que vous avez du cran. »

Charley sourit.

« On en a à revendre. »

Il lécha sa feuille de cigarette.

« Je parie que vous ne vous attendiez pas à ce que la dépouille de Jesse fasse surface à St Joe, pas vrai ? fanfaronna-t-il. On était sûr qu'on allait faire sensation en le mettant hors d'état de nuire. »

Zee céda aux instances pleines d'égard de Craig et admit la vérité. Elle eût préféré connaître la froide étreinte de la Mort ; elle s'inquiétait de ce qui allait advenir de ses enfants ; elle évoqua la tendresse et la gentillesse de Jesse et promit de coopérer si le marshal lui garantissait d'empêcher qu'un entrepreneur opportuniste s'emparât du corps de Jesse pour l'exhiber aux quatre coins du pays.

Un peu après dix heures, la dépouille fut conduite à la morgue des pompes funèbres Seidenfaden dans un corbillard vitré noir que suivait une procession endeuillée emmenée par Mrs James. Indiscrets et badauds s'attroupèrent autour du pavillon, lorgnant par les fenêtres, jaugeant les chevaux dans l'écurie, échangeant des histoires au sujet de la bande des frères James et fauchant tout ce qu'il était facile d'escamoter, si bien qu'il fallut verrouiller le pavillon, clouer les fenêtres et poster un agent de police sur le trottoir afin de dissuader les pillards.

Les pièces à conviction saisies par Enos Craig consistaient en une bague ciselée au nom du bandit, un dollar en or reconverti en épingle de cravate et marqué des initiales J. W. J., une paire de boutons de manchette en corail, une carabine Winchester que Jesse avait baptisée Old Faithful (« Toujours Fidèle »), un fusil de chasse surnommé Big Thunder (« Tonnerre rugissant »), quatre revolvers (Pet, Baby, Daisy et

Beauty – Bichon, Bébé, Marguerite et Beauté), une montre à remontoir en or de dix-huit carats extorquée à John A. Burbank lors de l'attaque de la diligence de Hot Springs dans l'Arkansas et une montre de gousset Waltham soutirée au juge R. H. Rountree à Mammoth Cave en 1880. Mrs James ne se vit pas confisquer la bague sertie d'un diamant qui avait autrefois appartenu à Lizzie, la fille de Rountree. Un petit malin aborda Tim avec un sourire de connivence. « Alors, c'est toi Jesse Edwards James ? » L'enfant lui adressa un regard boudeur. « Tu sais qui est Jesse James ? » Le garçonnet fit non de la tête. « Et comment il s'appelait, ton père ? » Le jeune Jesse demeura perplexe. « Papa. »

L'homme partit d'un rire énorme, comme si Jesse James en personne venait de lui en conter une bien bonne et tenta de persuader les journalistes rassemblés là de consigner l'anecdote en citant son nom.

Jesse Edwards James et Mary furent confiés à une dame du nom de Mrs Lurnal et le directeur du World Hotel offrit de loger Mrs James dans son établissement. Zee trompa sa peine en se tourmentant à propos de sa situation financière et on lui soumit l'idée de vendre aux enchères les biens du ménage dont elle n'avait pas besoin. L'oncle de Zee, Thomas Mimms, prévint par télégramme Mrs Samuels et le reste de la famille ; la jeune femme avec qui Zee devait faire des courses alla lui chercher des affaires au pavillon. Alex Green, un avocat, notifia à Zee qu'aux yeux de la loi, elle était complice des multiples crimes commis par son mari, mais qu'il consentirait à la représenter en échange d'une avance de cinq cents dollars ; toutefois, R. J. Haire, un de ses confrères, réduisit à néant le plan de Green en proposant gratuitement ses services à la mémoire d'un homme formidable par trop dénigré.

Le commissaire Craig reçut le télégramme de Bob Ford à son cabinet, dans l'immeuble du *Kansas City Times*, mais ne leva pas le petit doigt pour avertir la rédaction du journal de l'assassinat ; il se contenta de répondre à Bob : « Je viens par le premier train. Hourra pour vous. » Il apprit ensuite l'extraordinaire nouvelle à William H. Wallace, le procureur du comté de Jackson et, comme il eût dû patienter plusieurs heures avant le train suivant de la ligne régulière, ce fut à bord du convoi mis à disposition par la Hannibal and St Joseph que Craig fonça en direction du nord, après une halte à Liberty, afin de récupérer le shérif Timberlake et un Dick Liddil abasourdi et consterné.

Le secrétaire de Thomas Crittenden ne découvrit le communiqué de Bob Ford qu'après avoir passé en revue le courrier du matin, mais il contacta aussitôt par télégraphe les autorités de St Joseph pour

obtenir davantage de renseignements et prit des mesures afin que le gouverneur pût se rendre sur place dès qu'il reviendrait de sa réunion à St Louis. Crittenden étouffa une plainte à l'annonce du meurtre et, d'après Finis C. Farr, le secrétaire, durant tout le trajet jusqu'à sa résidence officielle, le gouverneur ne cessa de répéter qu'il regrettait que les Ford n'eussent pas capturé Jesse James en vie.

Vers midi, à St Joseph, le procureur du comté de Buchanan, O. M. Spencer, ordonna que l'enquête du coroner débutât l'après-midi même, dès trois heures, après quoi il effectua une visite au bureau d'Enos Craig pour signifier aux Ford qu'il ne croyait pas qu'ils eussent agi en concertation avec l'administration de l'État comme ils l'affirmaient et qu'il avait l'intention de les inculper pour meurtre. « Quand bien même Mr James serait l'homme le plus coupable du monde, cela ne justifie pas que vous l'abattiez, sauf en légitime défense ou après avoir procédé aux sommations d'usage, leur déclara-t-il. La loi est très explicite sur ce point. »

Bob baissa les yeux vers le sol, mais Charley afficha un sourire narquois et demanda à Enos Craig quand serait servi le déjeuner.

Au salon funéraire Seidenfaden, au coin de la Quatrième et de Messanie Street, le cadavre fut vidé de ses entrailles, puis ses diverses cavités emplies de préservateur, ce qui tenait alors lieu d'embaumement. On remplaça sa chemise tachée par une autre, blanche et amidonnée, mais on laissa à Jesse sa cravate et le reste des habits dont il était vêtu ce matin-là quand il avait acheté des cigares.

Alors qu'il ne travaillait que depuis une journée pour le studio d'Alex Lozo, James W. Graham eut la chance d'accéder à la notoriété à l'âge de vingt-six ans en étant le seul photographe autorisé par le marshal à immortaliser Jesse Woodson James. Après avoir posé son appareil photographique à plaque de huit pouces sur dix sur une caisse, il aida William Seidenfaden et deux autres hommes à transporter le corps du laboratoire à la chambre froide où les défunts étaient exposés sur un lit de glace.

Attroupés derrière les cordons pourpres tendus dans la chambre froide, les correspondants des journaux de Kansas City, Independence, Richmond et Kearney déjà en ville rédigeaient leurs impressions et comparaient les traits du cadavre aux deux autres photographies connues de Jesse, à dix-sept et à vingt-sept ans.

Graham et les assistants de l'entrepreneur de pompes funèbres attachèrent le corps à une large planche au moyen d'une corde qui lui passait au-dessous de l'épaule droite et au niveau de l'aîne, puis ils la redressèrent jusqu'à ce qu'elle fut presque verticale et laissèrent l'objectif assimiler la scène pendant une minute. Les yeux de Jesse étaient clos, leur pourtour légèrement vert et les orbites elles-mêmes si cavernueuses que plus tard, sur certains tirages, on lui peignit deux

yeux bleus contemplant avec sérénité quelque panorama distant. N'apparaissait pas non plus sur les clichés commémoratifs la fâcheuse contusion au-dessus du sourcil gauche, que certains journalistes prirent pour l'orifice de sortie de la balle et en laquelle d'autres virent la preuve que Bob Ford avait frappé sa victime blessée avec un gourdin. Les joues, le thorax et l'abdomen du cadavre étaient quelque peu distendus par le fluide conservateur, si bien qu'il fallut lui retirer sa ceinture en cuir marron et qu'il avait l'air de peser plus de quatre-vingts kilos au lieu de ses soixante-douze. Sa taille fut surestimée de dix centimètres et évaluée à plus d'un mètre quatre-vingts par tous ceux qui en firent mention.

Graham retourna au studio Lozo afin d'y développer la plaque sèche, accompagné par les reporters, ainsi que par de nombreux acheteurs impatients de se procurer les tirages vendus deux dollars pièce qui servirent de modèle à quantité de couvertures de magazines lithographiées.

La dépouille de Jesse James fut placée sur une dalle entourée de glace pilée et Mrs James fut escortée jusqu'à la chambre froide par Enos Craig. Zee était si accablée de douleur et de chagrin qu'elle s'évanouit dans les bras du marshal, puis resta assise sur une chaise jusqu'à deux heures de l'après-midi, catatonique, sans pleurer ni parler, indifférente aux autres visiteurs, à fixer son mari assassiné à trente-quatre ans.

Au même moment, Bob et Charley enchaînaient mécaniquement les entretiens avec la presse. Nombre de journalistes relevèrent que les Ford paraissaient fiers de leur haut fait et méprisants envers tous ceux qui s'étaient dernièrement lancés sur les traces des frères James. Leurs propos étaient sarcastiques, caustiques, provocants, vaniteux, trompeurs. Charley préempta l'essentiel de la conversation et exagéra son rôle et ses responsabilités afin de s'assurer l'indulgence du gouverneur. Bob mentit et prétendit qu'il était employé par une agence de détectives de Kansas City, qu'il avait vingt et un ans, que Jesse portait quatre revolvers et non deux calibres .45, qu'il n'avait lui-même jamais fait partie de la bande des frères James, qu'il avait atteint Jesse à la tempe gauche alors que celui-ci se retournait et non derrière l'oreille droite. Quand on leur demanda s'ils craignaient des représailles de la part de Frank James, Bob répliqua, comme s'il eût préparé cette réponse à l'avance : « Si Frank James veut se venger, il faudra qu'il ait la gâchette plus rapide que les deux jeunes gens que vous avez devant vous ; et si on se croise tous les trois et que le sang-froid et la vivacité doivent faire la différence, alors ce sera Bob Ford qui attrapera Frank James. »

Un policier rapporta du pavillon des vêtements propres pour Charley et un costume en tweed gris pour Bob, puis une fois qu'ils se

furent lavés et changés, on remit aux Ford des fusils et ils gagnèrent à pied le tribunal du comté de Buchanan, tout proche, sous des parapluies que cinglait une averse.

La salle d'audience du tribunal se situait au premier étage et, déjà, elle était plus bondée qu'un bateau d'immigrants ; des femmes pâles occupaient les bancs, des enfants se pressaient entre les jours des balustrades ; des correspondants de toutes les villes avoisinantes, des commerçants en tablier sous leur chandail, des hommes d'affaires à la moustache intimidante, habillés de complets et d'imperméables quasi synonymes, des fermiers coiffés de chapeaux tombants et arborant des barbes farouches étaient assis dans les allées, se coudoyaient, se bouscullaient dans tous les recoins. Tout le monde suivit des yeux les six agents de police et les frères Ford qui rejoignaient les places qui leur étaient réservées du côté de la défense, en martelant le plancher en chêne de leurs bottes, les pans de leurs vestes coincés derrière la crosse de leurs pistolets.

Dissimulée sous une robe en soie noire et une voilette marron foncé, Mrs Zee James était installée avec Enos Craig du côté de l'accusation ; Henry Craig se tenait au second rang, un bloc-notes sur les genoux, ses besicles rondes sur le bout du nez. Tout juste adressa-t-il à Bob un sourire fugace avant de trouver prétexte à noter quelque chose. Bob se pencha en avant et avisa Zee qui pleurait, le procureur qui donnait des instructions au coroner Heddens à la table du greffier, puis parcourut la salle des yeux. L'assistance, surprise par son jeune âge, se mit alors à faire des commentaires sur son physique, à cancaner sur sa dépravation et à lui jeter des regards méprisants ; mais Bob sut contrôler ses émotions et examina ses doigts tandis que le coroner Heddens et les six membres du jury ressortaient de l'antichambre du juge et qu'un huissier annonçait que l'enquête du coroner était ouverte.

Le premier témoin appelé à la barre fut Charles Wilson Ford. Il attesta qu'il avait vingt-quatre ans et qu'il résidait à la ferme de Mrs Martha Bolton dans le comté de Ray quand il avait fait la connaissance de Jesse James en 1879.

« C'était un bon vivant et moi aussi, exposa-t-il. Il jouait un peu, il buvait un peu, et moi aussi. »

Même si Charley affirma qu'il n'avait jamais pris part à aucune attaque avec la bande des frères James, la plupart de ses déclarations ultérieures étaient vraies. Peu de gens remarquèrent son zéaiement. Il pleuvait des cordes au-dehors et peu à peu la salle d'audience se rafraîchit. Heddens demanda à Charley si c'était pour participer à un coup que Bob était venu à St Joseph et Charley informa le coroner de leurs projets concernant la banque de Platte City.

« Jesse nous a raconté qu'il allait y avoir un procès pour meurtre

cette semaine et que pendant que tout le monde serait au tribunal, il se glisserait dans la banque pour la dévaliser ou alors qu'il retournerait à Forrest City pour se faire celle-là. »

Le coroner se posta devant la table de l'accusation, les mains dans les poches. Il n'avait pas l'habitude des contre-interrogatoires et n'avait que trop conscience de la présence d'innombrables avocats qui l'observaient.

« Et vous, qu'aviez-vous comme idée en tête ? » fit-il sans conviction.

Charley continua comme si la question de Heddens était logique et incisive :

« Tout ce que je voulais, c'était que Bob soit avec moi histoire que l'un de nous puisse descendre Jesse si jamais il ôtait ses pistolets. Tenter quoi que ce soit tant qu'il les aurait ne servait à rien, vu que Jesse m'avait souvent répété qu'il ne se rendrait jamais, même face à une centaine d'hommes et que même si trois surgissaient devant lui et lui tiraient dessus, il était capable de les abattre avant de toucher le sol. »

Au désespoir d'O. M. Spencer, le Dr Heddens laissa Charley disposer sans pousser plus avant son interrogatoire, mais le procureur choisit d'en rester là en attendant de pouvoir questionner les frères Ford lors de leur procès. Charley revint à sa place en se pavanant et s'affala dans sa chaise afin d'échapper aux regards. « Tu t'en es bien sorti », lui souffla Bob. Le coroner Heddens appela Robert Newton Ford à la barre.

Les spectateurs se tordirent le cou, se levèrent de leur siège, sautillèrent sur place afin d'entrevoir l'as de la gâchette. Il marcha avec assurance jusqu'à l'huissier, jura calmement de ne pas se parjurer, puis se prêta avec complaisance à la curiosité de l'assemblée, un sourire arrogant et comblé aux lèvres. Il avait vingt ans, mais en paraissait seize. Son costume gris était neuf, ses cheveux bruns coupés court aussi soyeux que ceux d'un enfant et il paraissait incroyablement soigné de sa personne. Il était mince, mais musclé et ses os solides semblaient aussi fins et robustes que les balustres d'une chaise. Ses traits étaient racés, son teint sans défaut ni couleur (tout hâle était alors considéré comme aussi disgracieux que de la crasse) et, hormis l'expression cruelle de sa bouche, Bob Ford eût pu être jugé plutôt séduisant.

Le coroner reprit son catéchisme élémentaire par demandes et réponses et Bob lui donna la réplique d'une voix autoritaire et confiante, sur un ton parfois sermonneur. Il fit un récit relativement précis des quatre mois précédents, écorchant juste quelques dates et présentant la récompense de dix mille dollars comme le seul mobile de son geste.

« À quoi avez-vous employé votre temps depuis que vous êtes ici ? s'enquit Heddens.

— Mon frère et moi allons parfois en ville le soir pour acheter les journaux.

— Sous quel motif avez-vous approché Jesse ?

— Je lui ai dit que je ferais le coup avec lui.

— Projetiez-vous de dévaliser une banque ?

— Il en avait évoqué plusieurs, mais il n'avait arrêté son choix sur aucune. »

Le coroner fut quelque peu décontenancé par cette assertion qui contredisait celle de Charley, mais poursuivit.

« Bien, à présent auriez-vous l'obligeance de nous indiquer les circonstances et l'heure du meurtre ?

— Après le petit-déjeuner, entre huit et neuf heures ce matin, lui, mon frère et moi étions dans le séjour. Il a enlevé ses pistolets, il est monté sur une chaise pour épousseter le cadre de quelques tableaux, j'ai dégainé et je l'ai tué.

— À quelle distance de lui étiez-vous ?

— Un peu moins de deux mètres.

— Et votre main armée ? »

Bob adressa un regard réprobateur au coroner, estimant la question futile.

« Environ un mètre vingt, je pense.

— A-t-il dit quoi que ce soit ?

— Il a fait mine de tourner la tête, mais il n'a pas dit un mot.

— Jesse James était-il désarmé quand vous lui avez tiré dessus ?

— Oui. »

Le coroner autorisa Bob à quitter la barre et l'audience fut ajournée au lendemain matin, à dix heures. O. M. Spencer émit un soupir.

« Ton tour viendra, Spencer », l'apostropha Henry Craig, et tous deux s'en furent ensemble au restaurant afin de confronter leurs stratégies.

Pendant ce temps, les Ford rentrèrent d'un pas nonchalant à la prison sous une pluie glaciale. Des policiers les abritèrent sous une grappe de parapluies noirs et toute une foule leur emboîta le pas, dans un concert d'acclamations, de félicitations, de sifflets et de quolibets agrémentés de regards hargneux. Le shérif James Timberlake se leva de son fauteuil lorsque les deux frères se réfugièrent à l'intérieur et les raccompagna jusqu'à leur cellule tandis que l'on verrouillait les portes et que l'on baissait les stores. Timberlake leur recommanda de ne conclure aucun accord sans consulter au préalable Henry Craig ou William H. Wallace, de ne pas se fatiguer à chercher un avocat, dans la mesure où il y en avait déjà un bon qui avait exprimé son intérêt

pour leur cas, et d'accorder leurs violons quant aux événements – d'après les reporters avec qui il avait discuté, il existait trop d'incohérences. Dans certaines versions, Charley n'était même pas dans la pièce au moment où le coup de feu avait été tiré. « Je m'amusais juste un peu, fit valoir Bob. – Tu t'amusais... » répéta le shérif.

Dick Liddil se reposait sur un lit de camp voisin des leurs. Il se leva à l'entrée des Ford et salua Charley, mais il était manifestement sous le choc et ne put que regarder Bob avec affliction. Timberlake suggéra qu'il serait plus sûr pour Dick de passer la nuit en prison et Dick en convint :

« Ça ira, Jim. Je suis habitué, maintenant. » À l'extérieur, le shérif Timberlake fut intercepté par un correspondant du *St Louis Democrat* et profita de l'occasion pour rectifier diverses idées fausses ; il soutint que Jesse était au courant que Bob Ford était en mission et qu'il guettait le bon moment pour liquider le jeune homme :

« J'ai passé dix jours à me ronger les sangs, je m'attendais à tout moment à apprendre que Bob avait été tué et quand enfin j'ai appris la mort de Jesse et les conditions dans lesquelles elle était survenue, j'ai su que Jesse n'avait retiré ses revolvers en présence de Bob que pour lui faire croire qu'il était en eau sûre. Il n'imaginait pas que Bob lui tomberait dessus à ce moment-là. Ce soir, au cours du trajet jusqu'à Platte City qui avait apparemment été décidé, Jesse aurait sans le moindre doute collé une balle entre les deux yeux de Bob. » Les sociétés de chemin de fer avaient pour leur part déjà mis en place avec jubilation des wagons spéciaux destinés à acheminer les curieux jusqu'à St Joseph à des tarifs des plus avantageux, si bien que des milliers d'étrangers fascinés firent le pèlerinage jusqu'au pavillon de Lafayette Street et allèrent vénérer les restes frigorifiés dans la chambre froide de Seidenfaden. Les reporters écumaient la ville, recueillaient anecdotes et épisodes apocryphes, multipliaient les entretiens avec les principaux intéressés, rabâchaient sans vergogne, déformaient les faits et, pour certains, inventaient afin de s'attirer les bonnes grâces des propriétaires de journaux.

L'homme qui avait proposé trente mille dollars pour le cadavre de Charles Guiteau envoya au marshal Enos Craig un télégramme dans lequel il en offrait cinquante mille pour le corps de Jesse Woodson James afin de le montrer dans tout le pays ou du moins de le revendre à P. T. Barnum pour son « Plus Grand Spectacle du Monde ». Nonobstant sa promesse envers Mrs James, Craig semble avoir mûrement pesé cette requête ; il semble aussi avoir eu des vues sur les armes du criminel, car le mercredi, avec humeur, le gouverneur Crittenden intercêda par câble auprès d'O. M. Spencer : « Viens d'apprendre que vos hommes refusent de remettre la dépouille de

Jesse James à son épouse ou de m'expédier ses armes. J'espère que vous vous en serez chargé. L'humanité commande l'un et la préservation de telles reliques par l'État, l'autre. Pour l'heure, ses bijoux se doivent d'être gardés sous scellés. » Le gouverneur dépêcha également la milice de l'État à St Joseph le 3 afin de garantir l'ordre public et de protéger ses exécutants de plus en plus menacés.

Toutefois, la milice n'était pas encore arrivée le jour où six cavaliers en imperméables, coiffés de chapeaux à larges bords, pénétrèrent à cheval dans le jardin du 1318 Lafayette Street. Des carabines courtes et des fusils dépassaient de leurs fontes de selle, des revolvers évasaient leurs manteaux à la taille et ils riaient à quelque saillie ou à quelque plaisanterie quand un agent de police en uniforme bleu marine sortit du pavillon et s'avança à leur rencontre. Certains d'entre eux se troublèrent, d'autres s'effrayèrent, mais l'un des hommes se borna à fixer le policier d'un air renfrogné et à lui demander ce qu'il était advenu du propriétaire. Lorsqu'ils entendirent que l'homme qu'ils recherchaient avait été abattu, l'un des six cavaliers grommela : « Oh, Seigneur, non ! » Et comme ils tournèrent bride sur-le-champ et quittèrent la ville, on conjectura par la suite qu'il s'agissait de nouvelles recrues dont même les Ford ignoraient tout, ce qui bien entendu accrédita la thèse de Bob selon laquelle Jesse avait l'intention de se débarrasser de Charley et lui. On ne fit cependant que peu de cas de l'apparition inattendue et du départ précipité des six hommes – la frénésie et l'effervescence étaient alors telles en ville que l'incident ne fit guère impression sur les autorités locales.

À l'issue de cette journée, Mr Seidenfaden nota dans son registre de comptabilité noir : « 3 avril. Décès de Mr Jesse James. Cercueil n° 11 S + linceul, 250 \$. Linceul 10 \$. Réglé. » Il s'agissait là d'une extravagance : le cercueil était en acier galvanisé imitation bois de rose, les poignées et les vis en argent, le capiton en satin couleur crème. La somme de deux cent soixante dollars était plus de dix fois supérieure au prix de funérailles normales, mais elle fut entièrement prise en charge par « des messieurs souhaitant conserver l'anonymat », qui se révélèrent bien plus tard n'être autres que James R. Timberlake et Henry H. Craig.

Tard cet après-midi-là, Jacob Spencer, le propriétaire du *St Joseph News* s'enferma dans sa bibliothèque afin de s'atteler à la rédaction de *La Vie et les tribulations de Frank et Jesse James*, un ouvrage de deux cents pages qu'il termina sept nuits plus tard et dont le premier tirage fut épuisé sitôt mis en vente, le 12 avril. (Spencer affirma par la suite que cinq cent mille exemplaires eussent été nécessaires afin de répondre à la demande.)

Un homme s'introduisit cette nuit-là dans le pavillon des Howard

et découpa un échantillon du tapis taché de sang, que dès le lendemain après-midi, il revendit à Chicago sous forme de fragments d'un pouce carré pour cinq dollars pièce.

Désirant avoir le cœur net que le cadavre exposé sur la glace était bien celui de Jesse James, le gouverneur fit venir jusqu'à St Joseph un groupe de proches et de voisins du comté de Clay à bord d'un train de la Missouri Pacific et tous se retrouvèrent face à la dépouille sur le coup de minuit. Mattie Collins fut la plus affectée par ce spectacle : elle traita Bob Ford de chien, de scélérat, insulta avec impudence William Wallace et Henry Craig en leur présence, tempêta contre cette garce de Martha Bolton qui avait tout orchestré et se comporta en tout comme une tragédienne exaltée, jusqu'à ce que finalement Wallace lui intimât :

« Ma chère, veuillez cesser ! »

Un par un les identificateurs se virent demander par Craig s'ils reconnaissaient le défunt et tous corroborèrent que c'était bien l'homme avec qui ils étaient allés à l'école, à la guerre ou encore en patrouille.

« C'est bien Jesse, confirma Dick Liddil. Je reconnaîtrais sa poire dans un verger. »

Quatre d'entre eux signèrent une déclaration dans laquelle ils certifiaient « que nous connaissions bien Jesse James de son vivant, que nous venons de voir son corps, à présent sous la garde du coroner céans, et témoignons sans la moindre hésitation qu'il s'agit indubitablement de sa dépouille ».

Peu après leur départ, aux environs d'une heure du matin, le coroner Heddens et trois autres médecins, parmi lesquels George C. Catlett, le directeur de l'asile psychiatrique se glissèrent dans la chambre froide afin de pratiquer une autopsie. Ils observèrent que le cadavre était celui d'un « homme au physique solide, qui possédait à l'évidence une capacité d'endurance illimitée ». Ils lui ouvrirent le crâne à la scie et suivirent la trajectoire de la balle de calibre .44 depuis son point d'entrée, vers « le bas de l'os occipital, à droite de l'axe médian, jusqu'à la jonction des sutures séparant l'os occipital, l'os pariétal et l'os temporal du côté gauche de la tête ». D'après Catlett, « le cerveau était des plus remarquables et dénotait la volonté, l'ardeur et la détermination considérables du sujet. Il démontrait par ailleurs un entendement et un courage grâce auxquels la plupart des hommes eussent accompli des merveilles ».

Ils découvrirent deux cicatrices rondes dans un rayon de moins de huit centimètres du sein droit du défunt, mais aussi – non sans étonnement –, une fois la dissection effectuée, que celui-ci avait mené une existence énergique sans le secours de son poumon droit. Ils relevèrent également une blessure par balle à la jambe, une cicatrice à

l'aine droite laissée par un abcès vidé à la lancette, une fracture de l'astragale à l'intérieur du pied gauche, un majeur gauche auquel il manquait deux centimètres et demi, une tache de naissance marron au-dessus du coude droit. Après quoi ils recousirent leurs incisions, nettochèrent le cadavre et le rhabillèrent avec un soin si grand que leur examen *post mortem* demeura secret pendant plus d'une semaine.

Le reste de la nuit fut calme.

Le mardi matin, le commissaire Henry Craig, le shérif James R. Timberlake, James Andrew « Dick » Liddil et le marshal adjoint James Finley furent interrogés avec tact par un coroner Heddens fatigué. Peu d'éléments inattendus transparurent. Timberlake indiqua qu'il connaissait Jesse James depuis 1864 et qu'il avait identifié le corps comme étant celui du criminel. (Chez Seidenfaden, ses mots avaient été : « Jesse, ça fait longtemps que je te cours après. ») Il alléguait que si Bob n'avait pas tué Jesse le premier, celui-ci eût liquidé les Ford, que Jesse n'avait posé ses revolvers en leur présence que pour endormir leur vigilance. Il rappela à la Cour que Jesse James avait clairement annoncé son intention d'assassiner le gouverneur Crittenden, Dick Liddil, ainsi qu'un ou deux autres membres de la bande, « parce qu'ils se rendaient trop vite et risquaient de le mettre en danger s'ils demeuraient en vie ».

Bob « n'était pas assermenté, admit Henry Craig, mais il a agi avec droiture, conformément à nos instructions, et a fait tout ce qui était en son pouvoir pour nous aider » – hommage qui provoqua des remous de désapprobation dans l'assistance, mais qui faisait une telle différence pour l'avenir des Ford que Bob eut un sourire de gratitude et de soulagement quand il entendit cela.

Ce fut durant cette audience que Mrs Zerelda Samuels débarqua à la gare de St Joseph, où elle fut accueillie par une foule considérable qui l'attendait sur le quai. Elle se fraya un chemin à travers la cohue, telle une reine amazone – avec son mètre quatre-vingts et ses cent kilos, elle avait le gabarit le plus impressionnant de l'assemblée, mais sa superbe la grandissait encore. Elle accepta le réconfort et les condoléances de bon nombre des présents, ainsi que des brassées de gerbes et de bouquets de fleurs des champs, puis grimpa à bord d'une voiture qui l'emmena jusqu'au salon funéraire Seidenfaden.

Chancelante, elle s'approcha de la dalle en pierre sur laquelle reposait le troisième de ses fils. Son horizon mental et spirituel était trop restreint pour qu'elle songeât au chagrin que celui qu'elle pleurait avait pu causer aux épouses et aux mères de ses nombreuses victimes ; elle ne songeait qu'à sa propre douleur et sanglota en massant la manche blanche du cadavre. Un homme lui demanda si le défunt était bien Jesse James et elle répondit :

« Oui, c'est mon fils – plutôt à Dieu que ce ne fût pas lui ! » Elle caressa la joue froide du cadavre et se lamenta : « Ô Jesse, Jesse ! Pourquoi t'ont-ils enlevé à moi ? Ô les misérables traîtres ! »

Puis Mr Bowling Browder, un hôtelier du Kentucky qui avait épousé la sœur de Zerelda Mimms, entraîna Mrs Samuels jusqu'à une voiture, qui les transporta jusqu'au tribunal. Plusieurs reporters les accompagnèrent.

« Il devait avoir le pressentiment de ce qui allait se produire, leur confia-t-elle. Les dernières paroles qu'il m'ait dites étaient : "Maman, si jamais nous ne revoyons pas sur cette terre, nous nous retrouverons au ciel." »

Ayant l'habitude des journalistes, elle marqua une pause afin de les laisser coucher ses propos sur le papier, puis reprit ses vitupérations contre le gouvernement et ses illustrations rageuses de la charité et de la bonté de son fils.

Ils atteignirent le tribunal du comté alors que le marshal adjoint James Finley achevait sa brève déposition et que le coroner Heddens s'apprêtait à proclamer une suspension d'audience. Les frères Ford furent escortés hors du tribunal par l'antichambre du juge afin d'éviter la presse, si bien qu'ils manquèrent l'entrée magistrale et fracassante de Mrs Samuels en robe noire et en chapeau de soleil à voilette. Comme elle s'installait à côté de Mrs James et de ses deux enfants, elle aperçut Dick Liddil, effondré, sur un banc latéral, et se leva aussitôt sous le regard du vaste public de la salle d'audience, agita son bras droit mutilé de manière accusatrice en direction de Dick et se répandit en imprécations contre lui :

« Espèce de lâche ! Tout ça, c'est ton œuvre, c'est toi le responsable ! Regarde-moi, sale traître ! Regarde cette mère brisée, regarde cette malheureuse épouse et ses enfants ! Tu mériterais bien plus que mon fils d'être dans cette glacière plutôt que là, sous mes yeux ! Lâche que tu es, Dieu se vengera de toi ! »

Toute la salle s'efforça de voir la réaction de Dick, certains allant même jusqu'à monter sur leur siège ; Dick regarda autour de lui avec un air confus et contrarié, puis protesta faiblement :

« Ce n'est pas moi qui l'ai tué. Je croyais que vous saviez déjà qui c'était... »

Henry Craig lui adressa un regard depuis l'autre bout de la salle et porta l'index à ses lèvres avec paternalisme. Le coroner Heddens coupa judicieusement court à l'algarade en appelant la mère, puis l'épouse enceinte du défunt à la barre afin qu'elles déclinent leur nom ainsi que leur lieu de résidence actuel et confirment l'identité de la victime. Enfin, ayant épuisé toutes les raisons de poursuivre son enquête, il pria les six membres du jury composé de « chefs de famille respectables et respectueux des lois du district de Washington » de se

retirer afin de délibérer des circonstances et des modalités de la mort dudit Jesse Woodson James ainsi que des responsabilités en cause. Le verdict fut rendu avant midi et les Ford sommairement inculpés de meurtre avec préméditation.

L'édition du jour de la *Gazette* de St Joseph était alors déjà épuisée et un peu partout dans le pays de nombreux quotidiens reproduisaient *in extenso* son compte-rendu de l'assassinat sur sept colonnes. Les manchettes racoleuses n'avaient pas encore cours à l'époque, de sorte que le titre JESSE JAMES, PAR JÉHOVAH ! était tassé dans une seule colonne, suivi des cinq sous-titres de trois lignes suivants : « Mort de Jesse James, le Célèbre Hors-la-loi, Tué d'un Coup d'un Seul par Robert Ford – Dénouement Abrupt d'une Carrière Aventureuse à la Veille d'un Nouveau Crime – Ford Gagne sa Confiance et l'Abat d'une Balle Dans le Dos – Jesse Habitait St Joseph Depuis le Huit Novembre Dernier – Entretien avec Mrs James et Récapitulatif des Dépôts Devant Jurés. »

L'article s'ouvrait ainsi : « Entre huit et neuf heures hier matin, Jesse James, le hors-la-loi du Missouri dont les forfaits éclipsent ceux de Fra Diavolo, le brigand calabrais, de Dick Turpin, le voleur de grand chemin anglais, ou de Schinderhannes, le bandit allemand, a été abattu d'une seule balle à son domicile du moment, au coin de la Treizième et de Lafayette Street, par un jeune homme âgé de vingt ans du nom de Robert Ford.

« Si d'un point de vue moral cet assassinat est injustifiable, force reste à la loi et les 10 000 \$ de récompense offerts par l'État pour le corps du criminel iront sans nul doute à celui qui a eu le courage de faire usage de son arme contre le célèbre bandit, même si en l'occurrence celui-ci avait le dos tourné. »

Suivait le récit des événements, tels qu'ils avaient été rapportés par les Ford. John Leonard écrivait que la nouvelle s'était « répandue comme une traînée de poudre », mais que peu de gens y avaient ajouté foi. L'émoi qui régnait à St Joseph et à Kansas City était inévitablement comparé à celui suscité neuf mois plus tôt quand Charles J. Guiteau avait tiré sur le président James A. Garfield.

Dans l'après-midi du 4, Zee consentit à accorder à un journaliste une entrevue dans laquelle elle prétendit avoir trente-cinq ans au lieu de trente-sept et biaisa à propos de son regretté mari. Elle divulgua que Jesse n'avait guère d'instruction et que son orthographe laissait à désirer, mais qu'il lisait sans cesse, que les mots coulaient de lui comme de l'eau quand il composait une lettre et qu'il ne faisait jamais de rature. Elle raconta qu'il était d'un naturel doux, calme et aimant, qu'il ne fumait pas, ne buvait pas et jouait toujours avec les enfants. Elle évoqua son esprit pratique et son discernement concernant les questions financières, avant de reprendre à son compte l'argument

familier selon lequel c'étaient les hasards de l'histoire et de la géographie qui avaient poussé Jesse à commettre les rares crimes dont il était véritablement coupable. Elle assura, sans rencontrer d'objection ou de contredit, que son époux et elle avaient, à diverses périodes, eut la satisfaction d'exploiter trois fermes différentes, mais que les pouvoirs publics avaient systématiquement comploté afin de les en chasser et de confisquer leurs terres. Le reporter souligna qu'on estimait à un quart de million de dollars le butin total récolté par la bande des frères James en quinze ans, ce à quoi Zee répliqua qu'elle ignorait où était passé cet argent, car ils avaient toujours été pauvres.

Dans un entretien qu'il donna depuis le pénitencier de Stillwater, Cole Younger tempéra avec magnanimité son antipathie pour Jesse et se borna à relater des épisodes de la guerre de Sécession et à décrire physiquement le hors-la-loi. Une jeune fille qui s'était une fois livrée à une bataille de boule de neige avec celui qu'elle connaissait sous le nom de Thomas Howard jura qu'elle n'avait « jamais rencontré de si parfait gentleman. Chaque fois que j'allais chez lui, il me saluait d'une révérence, me proposait une chaise de manière très digne et me faisait la conversation avec un savoir-vivre impeccable. On l'a accusé de beaucoup de choses, mais je n'en crois pas la moitié ».

Si, ce mardi-là, de nombreux éditoriaux applaudirent à cette exécution parce qu'elle était sordide, expéditive et qu'elle avait réussi, les correspondants des journaux semblaient diverger, car les témoignages dont ils se faisaient l'écho n'émanaient que de personnes compatissantes envers la victime ou doutant que Jesse eût bel et bien perpétré tous les méfaits que lui imputaient les autorités. Par suite, l'hostilité à l'égard des Ford grandissait. Le bruit courait que des loyalistes de Cracker Neck avaient le projet de voler la dépouille de Jesse afin de la préserver comme une relique, que Bob serait lynché le jour où l'on enterrerait Jesse, que Frank James était en ville avec la ferme intention de venger son frère (il ressortit cependant que le « mystérieux étranger » ayant inspiré cette rumeur était un barman allemand surnommé Dutch Charlie – Charlie le Hollandais). Dès cet après-midi-là, les Ford avaient reçu au moins deux lettres de menaces, dont l'une, écrite d'une main grossière, portait le sceau officiel de la chambre des représentants du Tennessee ; les termes exacts en étaient : « À l'intention des Frères Ford vous avez Tué Jessie James mais pas son Pote Jessie James sera Venger je vous tuerai tous les deux même si je dois vous poursuivre jusqu'au bout du monde vous n'échapperez pas à ma Vengeance. »

Un journaliste demanda aux Ford s'ils étaient intimidés par cette menace et une fois de plus, ce fut Charley qui répondit :

« Non, nous n'avons peur de personne. Que ce bonhomme du Tennessee nous révèle son nom et nous l'affronterons à armes égales.

— Qu'on me file mes flingues, qu'on me dise qui c'est et je suis prêt à me mesurer à lui où il veut aux États-Unis », renchérit Bob.

Manifestement impressionné par le courage des deux jeunes gens, le reporter concluait son article : « Si jamais le pire survient, ils vendront leur vie aussi chèrement que possible. »

Le 4 toujours, le gouverneur Crittenden fit le déplacement de Jefferson City pour serrer des mains aux abords des bureaux électoraux et exhorter les électeurs à voter pour la liste Démocrate ; les Républicains triomphèrent lors des élections municipales et le seul candidat Démocrate élu le fut face au marshal Enos Craig.

Crittenden accorda à la presse un grand nombre d'entrevues dans lesquelles il nia de façon répétée avoir prémédité l'élimination de Jesse James, tout en réitérant sa conviction que les honnêtes gens du Missouri et des États-Unis sanctionneraient ses actions. « S'il n'avait pas été abattu à ce moment-là, argua le gouverneur, il aurait attaqué la banque de Platte City et, selon toute vraisemblance, tué à cette occasion un ou plusieurs employés de cet infortuné établissement ; après quoi, il serait passé au Kansas avant de revenir dévaliser la banque de Forrest City et de faire encore d'autres victimes. N'importe-t-il pas de prendre ce genre de fait en considération ? Faut-il non seulement fermer les yeux sur son passé, mais aussi sur ses délits, ses meurtres à venir et déplorer sa perte ? Je dis non, mille fois non. Je n'ai ni à faire amende honorable, ni à présenter d'excuses à quiconque pour mon rôle dans cette sanglante affaire – Craig et Timberlake non plus. La vie d'un seul citoyen respectable, si humble soit-il, est plus précieuse à la société qu'une légion de Jesse James. L'un est un bienfait, l'autre une malédiction vivante, un souffle putride. »

Le secrétaire de Crittenden, Finis Farr, étaya les dires du gouverneur en rappelant que la proclamation de juillet ne promettait de récompense que pour l'arrestation et l'inculpation du hors-la-loi. Officieusement, toutefois, Farr avoua que d'après des études, la valeur des biens fonciers était susceptible de croître de trente-trois pour cent une fois le desperado hors circuit et il cita le cas d'un homme qui vendait sa ferme et avait déjà revu le prix à la hausse de cinq cents dollars.

Pendant ce temps, les visiteurs se pressaient en foule toujours plus nombreuse chez Seidenfaden et devaient désormais s'acquitter de cinquante cents pour accéder à la chambre froide. On prit un second cliché de l'illustre bandit américain engoncé dans un étroit cercueil en noyer, la tête inclinée sur la gauche, entouré de trois hommes maussades et hirsutes, et ce fut ce cliché qui fut le plus diffusé dans les bazars et chez les apothicaires, où l'on pouvait le voir dans les stéréoscopes aux côtés du Sphinx, du Taj Mahal et des Catacombes de Rome.

James William Buel arriva le mercredi 5 afin de recueillir des informations sur l'assassinat en vue d'une réédition de ses deux livres consacrés aux frères James, *Les Hors-la-loi de la Frontière* et *Les Bandits de la Frontière* ; Frank Triplett, lui, était déjà en ville afin de signer un contrat avec un éditeur de St Louis ainsi qu'avec Mrs James et Mrs Samuels, à qui il versa cinquante dollars d'avance sur recettes. (La Vie, les aventures et le perfide assassinat de Jesse James fut écrit au rythme de soixante pages par jour et, bien qu'il n'eût pas réellement été dicté par les deux femmes, comme on l'insinua, il était aussi bienveillant à l'égard des James et critique – voire méprisant – envers le gouverneur Crittenden et les Ford que faire se peut ; néanmoins, comme Frank et Jesse y étaient qualifiés de criminels, en mai, Zee répudia l'ouvrage et le gouverneur Crittenden lui vint en aide sans le savoir en interdisant le livre à la vente.)

Après s'être rendu tour à tour chez Seidenfaden et à la prison, l'ancien gouverneur Brockmeyer confia à un reporter ses impressions au premier abord sur le défunt bandit et sur son exécuteur. Il affirma que Mr James se fût distingué quelle que fût la voie qu'il eût choisie, que c'était à l'évidence un homme né pour commander à des subordonnés et que son allure générale reflétait une sagacité et une force dont peu d'hommes pouvaient se prévaloir. Quant à Bob Ford, c'était un jeune homme qui pouvait paraître grossier et naïf tant qu'il n'avait pas le dos au mur. Qu'il fût courageux, débrouillard et paré à toute éventualité, on n'en pouvait douter un instant dès lors qu'on avait plongé les yeux dans son regard bleu glacé. Il était de taille à faire face à n'importe quelle situation, quoique d'un tempérament discret, introverti et réservé ; et il n'était pas inconcevable que ce fussent des particularités de caractères correspondantes qui eussent incité le hors-la-loi à faire confiance au jeune Ford.

Mrs Moses Miller, la mère de Clell et Ed Miller, qui souffrait de parésie, fit elle aussi une apparition chez Seidenfaden où, s'appuyant sur deux cannes, elle s'approcha centimètre par centimètre du lit de glace avant de se camper devant le corps, tremblotante. De nombreux journalistes insistèrent pour qu'elle leur fît part de son sentiment concernant l'homme qui était plus ou moins responsable de la mort de ses deux fils, mais elle refusa de prononcer la moindre syllabe et se contenta de se tamponner les yeux avec un mouchoir en dentelle de lin.

Pendant ce temps-là, à l'est de Richmond, un gamin de huit ans nommé Tom Jacobs batifolait sous la pluie dans un bois qui reverdisait, à la recherche de son chien. Se laissant guider par les aboiements du corniaud, il se faufila entre des chênes noirs, des érables, des pommiers sauvages et découvrit l'animal en train de jouer à la roulette russe avec un putois, claquant des mâchoires à vide de

droite et de gauche, tandis que son opposant dénudait ses dents blanches affilées et battait en retraite au milieu de la végétation d'une ravine boueuse érodée par les averses. L'enfant remarqua que le putois était en train de manger quelque chose. Il entrevit une couverture en laine boueuse, des dents effrayantes, une main gauche desséchée à laquelle il manquait trois doigts et fonça prévenir son père, terrifié.

Perry Jacobs fut tellement saisi par l'effroi de son fils qu'il sauta en selle et alla tout droit à Richmond trouver le constable John C. Morris et le coroner Richard Bohanon, puis tous trois suivirent Tom Jacobs jusqu'aux terres que la veuve Bolton louait au vieux Harbison, où ils exhumèrent le cadavre de Robert Woodson Hite, en décomposition dans une gangue de glaise et de feuilles de pommier qui se désagrégeait sur sa poitrine sous l'effet des gouttes. Il avait les yeux arrachés, sa bouche semblait crier et sa blessure à la tempe avait été agrandie par des oiseaux. Les trois hommes apportèrent en grimaçant le corps jusqu'à un chariot et l'enveloppèrent dans une bâche en caoutchouc, puis arrêtaient Martha Bolton et Elias Capline Ford pour les interroger sur le meurtre de Hite.

Elias admit que la dépouille était celle de Wood Hite, mais Martha soutint qu'elle connaissait seulement cet homme sous le nom de Papy Ronchon ; hormis cela, leurs dépositions à propos de la fusillade de décembre concordaient et attribuaient toutes les deux le meurtre à Dick Liddil. Dans la mesure où deux des frères Ford étaient déjà en prison – ce qui semblait constituer une garantie suffisante qu'Elias et Martha « ne prendraient pas la poudre d'escampette » (pour reprendre l'expression du constable) –, ceux-ci furent libérés sous caution. Le cadavre de Wood Hite fut placé sur la table de l'accusation dans la salle d'audience du tribunal de Richmond dans l'attente de l'enquête du coroner, puis, avec une hâte malséante, le constable Morris fit parvenir au gouverneur Crittenden le message suivant : « J'ai ici le cadavre de Wood Hite et suis en possession des éléments nécessaires à son identification. Que dois-je en faire ? Je revendique la récompense. »

La cupidité de Morris indigna tellement le gouverneur qu'il envisagea de porter plainte contre le constable, mais, s'estimant en partie responsable de la réaction du policier, il répondit seulement : « Compte tenu du temps, enterrez-le. Pas de récompense pour ce cadavre-là. »

Étonnamment, Bob et Charley ne s'émurent guère de cette découverte. Peut-être leurs sources de distraction et de préoccupation étaient-elles déjà trop abondantes pour qu'ils appréhendent les implications de ce nouveau rebondissement, à moins qu'ils n'eussent nonchalamment supposé que le gouverneur les amnistierait de tous leurs crimes passés. Toujours est-il qu'ils continuèrent à se comporter

comme s'ils n'avaient rien fait de bien méchant et que Charley fit même mine d'être blessé quand il apprit que son frère et lui ne seraient pas autorisés à assister aux obsèques de Jesse ce jeudi-là.

La pluie se poursuivit jusque dans l'après-midi du 5 avril et, bien que les cabriolets et les remorques s'enlissent dans le borborygme des rues, plus de quatre cents personnes pataugèrent derrière un chariot de l'U. S. Express qui transportait le cercueil en acier dans une caisse en bois jusqu'à la gare de la Hannibal and St Joseph. Vers six heures, un fiacre couvert passa récupérer Mrs James et ses deux enfants, puis Mrs Samuels, un cousin du nom de Luther James et enfin le shérif Timberlake. Thomas Mimms, Henry Craig, ainsi que ses adjoints, les journalistes et le marshal suivaient dans des voitures lugubrement festonnées de rubans et de nœuds en crêpe noire. Des masses de gens s'alignaient sur les trottoirs pour observer la procession à l'abri de parapluies ruisselants – certains hommes se tenaient même debout sous la pluie, chapeau à la main, les cheveux trempés, plaqués sur le crâne. Un illuminé que personne ne connaissait brandit un pistolet pour dame et fit feu sur Mrs Samuels ; Luther James et Henry Craig bondirent dehors et plaquèrent au sol dans une ruelle le tireur manifestement pris de boisson. Craig lui asséna un coup de poing dans l'estomac, un second dans la joue et l'homme s'éloigna en titubant avant de s'étaler piteusement dans un caniveau. Craig regagna la voiture, se dégourdit les doigts et sourit quand on le gratifia d'une tape dans le dos. « J'avais besoin d'exercice », fit-il valoir. Le forcené ne fut pas inculqué.

Le shérif Timberlake et ses adjoints chargèrent la caisse contenant le cercueil dans la voiture express, puis refermèrent et verrouillèrent la porte derrière eux, conscients de l'ironie de la situation. Le reste du cortège monta à bord d'une voiture de passagers qui fixèrent les femmes voilées en pleurs avec une telle insistance et une telle grossièreté que le marshal Craig se livra à quelques avertissements comminatoires avant de s'asseoir à côté de Mrs Samuels et de lui prendre la main. Ils se connaissaient depuis la guerre de Sécession, époque à laquelle Enos Craig était le shérif du comté de Buchanan et où Zerelda Samuels et ses filles s'étaient retrouvées sous sa garde en prison. Ils discutèrent de leurs jardins respectifs.

Un train spécial de la Hannibal and St Joseph était censé les attendre à Cameron Junction, mais en raison du retard occasionné par les foules à St Joseph, ils ratèrent leur correspondance et durent patienter en ville jusqu'à ce qu'on pût leur envoyer un train de la Rock Island. Le shérif Timberlake et le marshal Craig se disputèrent la surveillance du corps durant la nuit, car chacun mésestimait l'autre et le jugeait capable de vendre la dépouille. Pour finir, Craig tira son

revolver de son étui, avant de se rendre compte de la puérilité de leur querelle lorsqu'un employé de la gare les interpella depuis l'autre bout de la salle en criant : « Messieurs, messieurs ! Pas de pétards ici ! » Craig rengaina son arme et s'en fut boucher le long des voies de chemin de fer en prisant du tabac de la Martinique.

Comme Dick Liddil, le marshal Bill Wymer, Mrs Katie Timberlake et deux autres dames étaient arrivés à Kearney le mercredi vers midi, la rumeur s'était répandue que les funérailles n'allaient plus tarder, si bien que le tronçon ferroviaire reliant Cameron à la ferme des Samuels était jalonné de curieux et de fervents en deuil quand le train de marchandises de la Rock Island auquel était attelée une unique voiture de passagers se présenta à minuit passé. Mary et Jesse Edwards James dormaient sur leurs sièges et Mrs Samuels continuait sa diatribe contre les canailles qui avaient mis à mort son fils. Le shérif Timberlake, qui avait arrimé la caisse sur la plate-forme arrière, passa tout le trajet assis sur le couvercle à suçoter une pipe en calebasse froide, les cheveux décoiffés par le vent.

Une fois à Kearney, le cercueil fut sorti de la caisse et installé dans le hall éclairé par des chandelles de l'hôtel McCarthy House afin que la population pût contempler, à travers la vitre du cercueil, la légende que beaucoup avaient uniquement fréquentée dans les livres. La peau de Jesse avait quelque peu jauni et le bleu au-dessus de son œil gauche était orangé, mais en dehors de cela, il était encore plus charmant que le gamin dont certains se souvenaient. Mrs Samuels débarqua du salon sur le coup de trois heures du matin, son époux compassé au bras, et s'adonna derechef à de farouches lamentations, scandant à tue-tête : « Comment pourrai-je le supporter ? Comment pourrai-je le supporter ? Comment pourrai-je le supporter ? » Zee James, debout immobile au pied du cercueil, caressait doucement du bout de ses doigts gantés l'imitation bois de rose. Sur la bière avait été apposée une plaque en argent sur laquelle était gravé « Jesse James » en caractères gothiques. Le Dr Samuels relata une anecdote inintéressante à propos de la première fois où il avait aperçu son épouse, dans cet hôtel justement, et le correspondant du *New York Herald* persifla à l'oreille de l'un de ses collègues. Il était cinq heures du matin quand les journalistes allèrent enfin se coucher.

Le shérif Timberlake s'était arrangé pour que le recteur de William Jewell College célébrât les offices du Jeudi saint, mais après que le très révérend W. R. Rothwell eut accepté, on lui rappela que George Wymore, un étudiant de l'établissement, avait été abattu par la bande des frères James et Younger lors de l'attaque de la caisse d'épargne du comté de Clay et, prétextant un début de maladie, Rothwell recommanda le pasteur J. M. P. Martin de l'église baptiste de Mount Olivet pour le remplacer.

Quoique Kearney ne fût alors qu'une bourgade de six cents âmes construite autour d'une unique rue principale, cinq cents personnes se succédèrent dans le hall de McCarthy House entre le lever du soleil et midi. Des trains de marchandises comme de passagers marquèrent des arrêts impromptus afin que les voyageurs et les cheminots pussent voir la dépouille du desperado ; des métayers vivant parfois dans des cabanes à plus de vingt-cinq kilomètres de la ville firent le déplacement. Puis vers deux heures de l'après-midi, on revissa le couvercle du cercueil, qu'on porta jusqu'à un chariot équipé de suspensions. Une procession de vingt voitures et attelages s'étira derrière le cercueil jusqu'à l'église de brique rouge de plain-pied déjà si comble que deux cents personnes faisaient le pied de grue sur la pelouse en fumant et en plaisantant. Les deux étaient d'un bleu azur, la température de quinze degrés, l'herbe sillonnée d'une légère brise.

Le shérif Timberlake joua les porteurs de cercueil suppléants et beaucoup dans l'assistance le prirent pour Frank James. Les cinq autres préposés à cette tâche étaient le shérif adjoint J. T. Reed, un ami d'enfance du hors-la-loi et J. D. Ford, le maire de Liberty, ainsi que Charles Scott, James Henderson et James Vaughn (qui, bien plus tard, perdit la tête et prétendit être le frère de Jesse). La bière fut disposée sur une courte table, face à l'autel dépouillé, et la famille et les proches prirent place à côté, tandis que la congrégation entonnait le cantique « What a friend we have in Jesus » – « Quel ami nous avons en Jésus ».

Le pasteur R. H. Jones cita le livre de Job : « L'homme né de la femme – sa vie est courte, sans cesse agitée. Il naît, il est coupé comme une fleur ; Il fuit et disparaît comme une ombre. »

Mrs Samuels gémissait « Ô doux Jésus » à intervalles stratégiques et persévéra tout au long de la lecture du psaume 39 : « Seigneur, fais-moi connaître ma fin et quelle est la mesure de mes jours, que je sache combien je suis éphémère. Voici, tu as donné à mes jours une largeur de main, et ma durée n'est presque rien devant toi : oui, tout homme solide n'est que du vent. » Puis Jones proposa de prier pour que le Seigneur fît de la douleur de cette mère, de cette épouse, de ces enfants abandonnés à eux-mêmes une bénédiction en leur permettant de parvenir à une merveilleuse connaissance de Lui.

La congrégation de Mount Olivet se leva pour chanter « Oh, where shall rest be found ? » – « Oh, où trouverons-nous le repos ? » – et le pasteur Jones rejoignit Timberlake alors que le pasteur J. M. P. Martin, voûté et renfrogné, grimpait péniblement les degrés d'une chaire surélevée barrée d'un rai de soleil. Il considéra gravement le cercueil à travers ses lunettes, puis adressa un regard d'excuse à la famille et au reste de l'assemblée avant de diviser sa bible en deux du doigt.

« Nous savons tous que l'on ne peut ramener les morts à la vie, commença-t-il. Et il ne servirait à rien que je révèle devant cette congrégation quelque information inédite concernant la vie et le caractère du défunt. »

Cet exorde guindé et politique déçut un certain nombre de journalistes, qui devinèrent qu'il n'y aurait pas matière à article et poussèrent un soupir audible avant de s'affaïsser sur leurs bancs tandis que Martin compulsait le Livre.

« Le texte que j'ai choisi aujourd'hui est le chapitre vingt-quatre de l'Évangile selon saint Matthieu, verset quarante-quatre : "Voilà pourquoi, vous aussi, tenez-vous prêts, car c'est à l'heure que vous ignorez que le fils de l'homme va venir." »

Ce fut un sermon amorphe, dépourvu d'inspiration et d'imagination, qui se focalisait sur l'inéluctabilité du tombeau, la nécessité de se repentir et le salut des justes. Zee James renifla à peine, mais Mrs Samuels sanglota, chancela, roula les yeux vers les poutres du toit en geignant, au bord de l'évanouissement, puis, à l'issue de l'office, usa du Dr Samuels comme d'une béquille et se livra à une sortie spectaculaire en se martelant la poitrine.

Seuls les plus proches du clan des James et des Samuels étaient invités à la ferme de soixante hectares située à environ cinq kilomètres de Kearney, car Mrs Samuels craignait que l'agitation dérangeât son fils Johnny. Néanmoins, en dépit des instructions du pasteur, plus de quatre-vingts personnes suivirent le cercueil sur la route de Greenville, auxquelles s'ajoutèrent bien d'autres venues de tout le voisinage qui patientaient dans la cour.

D'anciens soldats confédérés avaient taillé dans l'humus une tombe de deux mètres de profondeur au milieu des racines au pied du bonduc depuis lequel des miliciens yankees avaient pendu le Dr Reuben Samuels. La sépulture était assez près de la fenêtre de la cuisine pour que Mrs Samuels, méfiante, pût sans mal s'assurer que nul ne dérobaît le corps. On montra encore la dépouille de Jesse à Johnny, puis on déposa la bière sur deux chaises, dehors à l'ombre afin que toute l'assemblée pût voir Jesse reposer en paix.

Submergées de chagrin, mère et épouse se jetèrent sur le cercueil, prises d'hystérie, et implorèrent Dieu de venger cet homme assassiné par un lâche pour de l'argent. On convainquit en douceur les deux femmes de se relever, mais Zerelda Samuels s'arracha aux mains qui la retenaient et, persuadée de quelque supercherie, exigea qu'on rouvrît la bière afin de vérifier si les bras et les jambes de son fils n'avaient pas été coupés et remplacés par des membres en cire. Le shérif Timberlake alla consciencieusement chercher un tournevis, mais on le rappela, car le pasteur Martin avait réussi à la calmer en lui exposant avec un art consommé l'arithmétique en vertu de laquelle nos

altérations et nos déficiences étaient compensées au Paradis. Et alors que l'assistance se lançait dans « We will wait till Jesus Comes » – « Nous attendrons que Jésus revienne » –, le cercueil s'enfonça dans la tombe avec des à-coups, retenu par des cordes, et on le recouvrit peu à peu de terre.

Pendant ce temps-là, la vie de Charley et Bob prenait un tour glorieux. Le directeur du Théâtre Comique de Kansas City leur offrit cent dollars par soir pour représenter l'assassinat. Les visiteurs de passage en ville, qui auparavant se fussent peut-être bornés à jeter un coup d'œil au siège du Pony Express, fondé à St Joseph vingt-deux ans auparavant, battaient désormais patiemment le pavé devant la prison, dans l'attente d'être autorisés par le shérif Thomas à voir « l'homme qui a descendu Jesse James ». Ils étudiaient Bob comme s'il se fût agi d'un phénomène digne du Grand Hippodrome de P. T. Barnum et manifestaient un ravissement démesuré lorsque le jeune homme levait les yeux de sa lecture ou leur faisait une remarque insignifiante.

La clientèle de Bob était même perçue comme une source de publicité favorable, comme en atteste cette réclame dans un journal de la semaine : « Bien que cela ne soit pas documenté, il est de fait qu'il y a quelques jours, sous le pseudonyme de Johnson, Ford, le tueur de Jesse James, a acheté un élégant costume chez Boston, le célèbre magasin de nouveautés à prix unique, au 510 Main Street ; ceci étant dit non pas pour suggérer un lien quelconque avec son exploit, mais simplement pour illustrer que tous ceux qui aspirent à l'élégance ou à porter des vêtements de qualité sont assurés de trouver leur bonheur chez Boston. »

Les Ford demeurèrent en cellule jusqu'à Pâques, refusant toute visite le jour où Jesse fut mis en terre. Pour passer le temps, ils bavardaient avec le shérif Thomas et Corydon Craig, le fils du marshal, jouaient aux cartes, au jeu de puce, lisaient les divers récits d'entretiens qu'ils avaient accordés dans les journaux. La congestion pulmonaire et les maux d'estomac de Charley semblaient avoir empiré sous l'effet de l'excitation de toute cette semaine, car il toussait continuellement pendant la nuit, vomissait régulièrement son dîner dans son vase de nuit et racontait piteusement à tous les journalistes qu'au cours des cinq années précédentes, il n'avait pas joui d'une seule journée de bonne santé.

Bob, lui, apprenait à apprécier l'attention dont il était l'objet, et même à s'en délecter. Il se mit à fumer des cigarettes afin de se donner l'air plus mûr, plus dangereux, plus distingué. Il pesa les mérites de la moustache. Il flairait l'odeur de la poudre sur ses doigts. Il sentait encore le recul du pistolet faisant feu, entendait encore le gémissement de Jesse lorsqu'il s'était effondré de la chaise – mais

c'était tout, il n'avait vu aucun fantôme, il n'avait pas été interpellé par des voix désincarnées, il ne faisait pas de cauchemars. Il lui arrivait de s'enquérir, songeur, comme pris d'une lubie, si personne n'avait encore vu Frank James, mais il ne craignait pas vraiment sa vengeance – comme si nul ne pouvait l'atteindre désormais que Jesse était six pieds sous terre.

Afin de satisfaire aux nombreuses demandes de clichés qu'il recevait, Bob consentit à poser pour une photographie en studio durant la deuxième semaine d'avril. Il était vêtu d'un pantalon vert en laine et d'une veste grise en tweed dont seul le bouton au-dessous des courts revers du col était attaché et qui s'entrouvrait sur un gilet vert. Il regimba à s'asseoir sur une chaise et proposa plutôt un bel escalier sculpté incurvé ; il s'installa sur la cinquième marche, la main droite pendante, appuyée sur le genou droit, la gauche serrant un Colt Peacemaker étincelant – un accessoire fourni par le photographe – posé avec artificialité sur la cuisse gauche et accaparant l'attention de l'observateur. Il ressemblait à un commis d'épicerie surpris par hasard avec un long revolver à la main. Lorsqu'un journaliste voulut savoir pourquoi, puisque Bob était droitier, il tenait l'arme de la main gauche, Bob répliqua, comme s'il n'était besoin d'en dire plus : « Jesse était gaucher. »

Ce fut aussi début avril que les Ford se rendirent à Kansas City à cheval, chaperonnés par deux adjoints. Une fois là-bas, dans les coulisses du Théâtre Comique, parmi les câbles sans fin, les contrepoids et les poulies, ils reformulèrent la tragédie dans leur tête en regardant un Russe en costume d'opéra lancer des couteaux sur des cartes à jouer que tenait une jolie femme. Charley était si agité et nauséux qu'il fumait cigarette sur cigarette et se servait de l'une pour allumer l'autre ; mais Bob, lui, était ravi, sous le charme : l'atmosphère était excitante, sympathique, excentrique, provocante – précisément le genre d'environnement où il était susceptible d'être heureux. Il discuta avec le régisseur, observa un homme qui jonglait avec des assiettes dans sa loge, attrapa un torticolis à force de scruter le cintre et les rideaux, les couronnements et les toiles de fonds suspendus au gril. Une femme âgée lui souligna les cils à l'aide d'un fusain qu'elle avait léché et lui étala du rouge sur les lèvres avec l'auriculaire.

« Je ne sais pas ce qu'on fabrique ici, lâcha Charley après avoir subi le même traitement cosmétique.

— On instruit », répondit Bob en peignant sa chevelure brun roux face à un miroir.

Les adjoints prêtèrent aux Ford leurs ceinturons et leurs pistolets vides, puis allèrent se poster dans la fosse d'orchestre avec des fusils en travers de la poitrine. Enfin, un comique avec une moustache

spiralée et une barbiche cirée acheva sa relation facétieuse des déboires d'un visiteur de Boston dérouté et déboussolé en annonçant avec emphase : « J'ai à présent le singulier privilège de souhaiter la bienvenue dans cette salle aux deux courageux jeunes gens qui ont fait justice de cette bête sauvage qui terrorisait la société, le célèbre Jesse James ! » Il jeta un coup d'œil en coulisse et vit que Charley se cramponnait au rideau en flageolant, mais que Bob était prêt et impatient de commencer. Le comique ôta avec grandiloquence son haut-de-forme et, avec, désigna la droite de la scène. « Je vous engage donc à accorder toute votre attention au récit de leur héroïque exploit... Pour la première fois en public, je vous présente Charles et Robert Ford ! »

Bob s'avança d'un pas décidé sur la scène grise et Charley le suivit à contrecœur, tandis que le pianiste accompagnait leur entrée au son d'un hymne processionnel qui ne se voulait pas sarcastique. Le balcon et la mezzanine étaient vacants, le parterre clairsemé et le public se composait principalement de couples en tenue de soirée et d'hommes qui fumaient dans le foyer. Certains spectateurs étudièrent le programme, en quête d'une description du numéro (qui n'y apparaissait même pas), mais la plupart se contentèrent de détailler les Ford, de prendre leur mesure et de commérer à voix haute en les comparant à ce qu'ils avaient lu.

Charley coula un regard timide à Bob, puis aux adjoints dans la fosse d'orchestre, qui s'affaissèrent peu à peu dans leurs fauteuils, atterrés par l'aphasie prolongée des Ford. Le trac privait Charley de la faculté de parler et, au comble du désarroi, il se prit à espérer que le simple fait de rester planté là exposé aux regards suffit. Soudain, à sa stupéfaction, des mots se mirent à sortir avec aise de la bouche de Bob et Charley constata avec ébahissement que son frère cadet prenait plaisir à cet exposé, à prononcer un discours dont il n'avait pas le texte, à esquisser des gestes aériens et à se mettre en scène avec une immodestie subtile voilée d'excuses, avant d'inviter l'assistance à poser des questions. Un homme se leva.

« Pourquoi avez-vous choisi le trois avril plutôt que n'importe quel autre jour ?

— Depuis qu'on était avec Jesse, Charley et moi, on était à l'affût d'une occasion de le descendre, mais il était toujours lourdement armé, bardé de flingues de partout et il nous était presque impossible de poser les yeux sur nos armes sans qu'il s'en aperçoive. Et c'est ce lundi matin que s'est présentée la chance que nous guettions depuis si longtemps. »

Un autre homme se mit debout et Bob s'abrita les yeux de la main à cause de la rampe.

« Quelles ont été les dernières paroles de Jesse ? » s'informa

l'homme.

Bob adressa un coup d'œil à Charley pour lui indiquer que c'était son tour, mais Charley ne put que bredouiller des syllabes inconséquentes et considérer avec une expression bourrue l'éclairage de la scène, à la poursuite de mots et d'impressions qui ne cessaient de lui échapper. Bob le tira d'embarras en embrayant sur la version des événements qu'il avait déjà rapportée à de nombreux journalistes, à la différence que cette fois, il retranscrivit les observations de Jesse avec des intonations convaincantes, imita la démarche du hors-la-loi pénétrant dans le séjour, la méticulosité avec laquelle il avait enlevé sa veste et son gilet, l'imprudence avec laquelle il avait posé ses revolvers sur le lit, la façon dont il avait dépoussiéré l'aquarelle de Skyrocket.

« Pour en revenir à la question, termina-t-il, ses derniers mots ont donc été : "Ce tableau est effroyablement poussiéreux." »

Une partie du public s'esclaffa.

Une femme demanda où était Mrs James à ce moment-là ; une autre, quel âge les enfants avaient ; un armurier, de quel modèle étaient les différentes armes qu'il y avait dans le pavillon et quelle était l'opinion de Bob quant à leur précision et leur facilité d'utilisation – avant d'ergoter avec lui à propos de ses prédilections ; puis le maître de cérémonie revint sur scène et suggéra qu'il serait approprié, pour conclure, que Bob fit la démonstration du tir fatal.

Bob se métamorphosa et son expression se fit dure et sépulcrale. Il dégaina le revolver de l'adjoint en un éclair et balaya l'auditoire de gauche à droite, l'œil gauche fermé, visant les visages les plus épouvantés et les plus intimidés. Puis le chien bascula en avant et cliqueta sur une chambre vide. Un spectateur émit un borborygme étouffé et le reste de l'assistance rit nerveusement, car le visage de Bob était sévère et mauvais, sa bouche déformée par un rictus amer et dédaigneux, ses yeux pleins d'un mépris cruel. Il laissa retomber son bras droit et le malaise de la foule se dissipa ; il renfonça le revolver dans son étui et s'attarda devant la rampe, de marbre, toisant le plus grand nombre possible de spectateurs. « Et si l'on acclamait bien fort ces deux courageux jeunes gens ? » fit le comique et Bob et Charley quittèrent la scène sous des applaudissements qui leur firent chaud au cœur.

« Tu me surprends, Bob », commenta Charley.

Bob s'écroula dans un fauteuil avec un sourire extatique.

« J'ai été vraiment bon, pas vrai ? »

Plusieurs professionnels du spectacle présents dans la salle estimèrent que Bob avait des aptitudes en tant qu'acteur et l'encouragèrent à apprendre les arts de la scène. Il supplia donc qu'on le libérât de cellule l'après-midi afin de pouvoir assister aux matinées théâtrales du Tootle's Opéra House, un music-hall de St Joseph, de

manière à mimer le style du premier rôle masculin et à faire siennes ses gesticulations, si incongrues fussent-elles. De sorte que, au lieu de se préoccuper de son procès imminent dans le comté de Buchanan ou de l'enquête du coroner concernant la mort de Wood Hite, comme il eût mieux valu aux yeux de la plupart des gens, Bob était de plus en plus ébloui par Miss Fanny Davenport, qui jouait Lady Teazle dans une comédie de mœurs intitulée *L'École du scandale*.

Le vendredi 14 avril, Henry Craig arriva de Kansas City en compagnie du colonel John Doniphan, avocat et orateur de premier plan, qui venait de plaider dans le cadre du procès de George Burgess à Platte City (lors duquel celui-ci s'en était tiré avec une peine d'emprisonnement de cinq ans). Doniphan était un homme austère et misanthrope, qui n'avait ni bienveillance ni grande estime pour les Ford, bien qu'il eût accepté de les défendre. Assis à côté de Charley sur un lit de camp dans la cellule, il écouta avec attention Craig guider Bob tandis que celui-ci récapitulait sa conversation avec le gouverneur lors de leur rencontre à l'hôtel St James, puis les tours et détours qui avaient débouché sur l'exécution de Jesse James et leur inculpation pour meurtre avec préméditation. Puis Craig mit un terme à ses interventions et se rassit ; Doniphan croisa ses longues jambes.

« Comment vivez-vous votre situation ? » s'enquit-il.

Bob échangea un regard avec Charley.

« Je dors sur mes deux oreilles », déclara-t-il.

Doniphan énuméra alors aux Ford quels étaient leurs problèmes : ils ne disposaient d'aucun accord écrit avec le gouverneur, or Crittenden courait le risque d'être inculpé pour association de malfaiteurs et l'opinion publique était susceptible de l'amener à reconsidérer ses engagements envers les Ford. Et s'il niait leur avoir promis sa grâce, comme il l'avait déjà fait à plusieurs reprises dans la presse ? Charley et Bob n'étaient-ils pas des fauteurs de troubles qui ne méritaient pas la moindre rémission ? Quel poids auraient les allégations de deux voyous à la gâchette facile pour les jurés ? Et dans quelle disposition leurs partisans eux-mêmes se retrouvaient-ils, à présent que l'on avait découvert le corps en décomposition de Mr Hite sur la propriété de leur sœur ?

Charley fusilla Doniphan du regard durant tout cet inventaire, puis, une fois que l'avocat eut fini, lança :

« Vous voulez que je réponde à ces questions ? »

Doniphan se tut.

« Je vais parier que le gouverneur fera le bon choix. »

Le colonel Doniphan rangea son crayon.

« Vous feriez mieux d'espérer que non. »

Le procès débuta le lundi 17 avril. La salle d'audience du premier

étage était aussi bondée que le 3, mais la manière dont les Ford se frayèrent un chemin à travers la cohue manqua cette fois-ci de noblesse. Charley, de mauvaise humeur, repoussait tous ceux qui le collaient d'un peu trop près ; Bob souriait, mais il était tendu et alors qu'il visait à exprimer l'aplomb et le courage, son attitude fut interprétée comme de l'arrogance.

Tant pour des motifs politiques que pour des raisons de prestige, le colonel Doniphan ne tenait pas à défendre les Ford seul, aussi avait-il sollicité le concours de William Warner et W. A. Reed, qui, avec le renfort de quatre adjoints, se massèrent autour des deux frères afin de prévenir toute violence à leur rencontre tandis qu'ils s'installaient derrière la table de la défense.

Le juge William H. Sherman prit place sur l'estrade vers une heure passée et à peine le greffier eut-il rejoint sa table qu'O. M. Spencer se leva et requit que Robert Newton Ford comparût en premier. Bob se mit debout et vacilla légèrement lorsque le procureur entama la lecture de l'acte d'accusation rendu par le jury le 3 avril, selon lequel Bob avait délibérément, sciemment et à dessein tué Jesse W. James, ce qui lui valait d'être inculpé de meurtre avec préméditation. Spencer se tourna vers le prisonnier et lui demanda avec solennité :

« Que plaidez-vous ?

— Coupable ! » répliqua Bob avant de se rasseoir avec impertinence, comme si toutes ces cérémonies l'enquiquinaient.

Spencer brandit un acte d'accusation similaire, au nom de Charles Wilson Ford, qu'il lut avec une irritation matinée de frustration, et reçut une réponse identique.

La salle d'audience s'emplit de murmures de controverse dont Bob se délecta. Il pivota sur sa chaise et se pencha pour contourner le rempart des adjoints de manière à adresser un clin d'œil à son frère Elias et à Henry Craig, de faire signe à certains journalistes de sa connaissance et de distribuer des sourires frondeurs à tous ceux qui semblaient souhaiter sa perte. Du coude, Doniphan lui signifia de se retourner.

Le juge Sherman réfléchit pendant de longues minutes, nota quelques-unes de ses pensées de son écriture élégante, puis fit face à la salle.

« Compte tenu des circonstances, je ne puis faire autrement que de prononcer la sentence sur-le-champ. Accusés de meurtre avec préméditation, vous avez plaidé coupable et il ne me reste donc plus qu'à appliquer les dispositions prévues par la loi ; il reviendra à d'autres de décider de l'application de la peine. Robert Ford, veuillez vous lever », intima-t-il après un bref coup d'œil à ses notes.

Bob s'exécuta avec un sourire narquois.

« Avez-vous la moindre objection quant à la sentence qui est sur le point de vous être infligée ? reprit le juge.

— Aucune », fit Bob.

Sherman le dévisagea avec une expression grave, mais vierge de passion ou de prudence.

« Robert Ford, vous avez devant ce tribunal répondu coupable à l'accusation de meurtre avec préméditation et il m'échoit donc de vous condamner à mort. Le tribunal ordonne que vous soyez incarcéré à la prison du comté de Buchanan et que vous y soyez détenu jusqu'au 19 mai 1882, au jour duquel vous serez conduit en un lieu *ad hoc* pour y être pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive. »

Bob se laissa paresseusement retomber sur sa chaise, puis Charley se vit enjoindre de se lever et administrer la même peine. Charley écouta le verdict avec colère et indignation à l'idée d'être lui aussi exécuté alors qu'il n'avait même pas tiré un coup de feu, mais Bob eut simplement un petit rire hautain et moqueur à l'attention du juge ; il escomptait que les journalistes y discerneraient de l'audace et du cran, mais il n'en fut rien.

Le shérif Thomas, ses adjoints et les trois avocats escortèrent les Ford jusqu'à la prison et fouillèrent tous les reporters afin de s'assurer qu'ils n'étaient pas armés avant de les admettre à l'intérieur. On demanda à Bob comment il se sentait.

« Sensass », affirma-t-il.

Quant à Charley, on lui demanda s'il redoutait vraiment d'être pendu.

« Ça me ferait mal, rétorqua-t-il. Le gouverneur y veillera ; ça fait partie du contrat. »

Ne supportant plus les Ford, le marshal Craig récupéra revolvers, fusils et autres pièces à conviction, puis les rapporta au 1318 Lafayette Street, où Zee James l'accueillit avec amabilité et lui servit du café, ainsi que du gâteau à la génoise.

Pendant ce temps, les Ford rangeaient leurs affaires dans des sacs apportés par Elias en pronostiquant que le gouverneur les gracierait avant la fin de la journée. Bob emballa son Smith & Wesson calibre .44 dans le journal de la veille, puis soupesa le pistolet avec répugnance et l'offrit au jeune Cory Craig pour le remercier des divers services que lui avait rendus le garçon, à la seule condition qu'il fît graver par un armurier sur le côté l'inscription : Bob Ford a tué Jesse James avec ce revolver à St Joseph, Missouri. 1882.

Charley, qui faisait la sieste, se redressa et palpa ses poches à la recherche de ses feuilles à rouler. Il avait apparemment surpris les clauses afférentes à ce cadeau impromptu, car il lâcha à l'adresse de Bob :

« Tu dois commencer à être à l'étroit dans tes pompes. – Je n'ai

pas besoin de souvenirs, riposta Bob. Tout est ancré dans ma mémoire. »

Enfin, à quatre heures moins le quart de l'après-midi, le colonel John Doniphan grimpa sur une caisse devant le bureau du marshal et lut avec sobriété aux journalistes rassemblés là un télégramme dans lequel le gouverneur accordait son pardon inconditionnel à Charles et Robert Ford.

Henry Craig se précipita à leur cellule pour leur annoncer la bonne nouvelle, mais peu d'autres se joignirent à lui pour les congratuler.

Le 19 avril 1882, deux jours après avoir été amnistié et libéré, Bob Ford fut arrêté à Richmond, Missouri, pour le meurtre de Robert Woodson Hite et afin de s'acquitter de la caution, Bob dut mendier deux mille dollars à J. T. Ford, le père qu'il s'efforçait d'oublier.

« C'est typique, commenta Mr Ford avec une acrimonie qui dissimulait mal un plaisir par trop apparent. Tu viens me supplier en pleurnichant et en piaulant comme une gamine : "Papa, papa, donne-moi de l'argent" – et c'est moi qui dois tout arranger. »

Bob foudroya du regard le vieil homme qui resserrait ses lacets avec un grognement.

« Peut-être que c'est toi que j'aurais dû abattre », maugréa-t-il. Mr Ford leva un regard furieux et effrayé vers le benjamin de ses fils et vit qu'il souriait. Il considéra le jardin par la fenêtre, comme cela lui arrivait souvent quand il composait un sermon, puis s'extirpa de son fauteuil rembourré et se prépara à aller en ville – non sans ajouter, méchamment :

« Que tout cela a parfaitement été illustré par notre bon Seigneur dans la parabole du fils prodigue... »

À l'agence de la Hugues and Wasson, pendant que l'on rédigeait le chèque de banque, plusieurs clients vinrent trouver Bob pour lui conseiller de ne pas prendre trop à cœur les attaques de John Newman Edwards.

Edwards vivait alors à Sedalia, un peu moins d'une centaine de kilomètres à l'ouest de Jefferson City, et était le directeur du *Daily Democrat*, qui se démarquait des autres quotidiens du Missouri par ses soupçons diffus quant au fait que Jesse James eût pu être tué de la sorte. Très vite, cependant, les preuves se firent accablantes et Edwards envisagea un temps d'aller en pèlerinage à Kearney pour assister aux obsèques – au lieu de quoi il acheta six bouteilles de whisky et se livra à une « équipée en territoire indien ». Puis, une semaine après les funérailles, le *Daily Democrat* publia une cinglante catilinaire à propos du meurtre.

Elle commençait ainsi : « Pas un parmi tous les veules chasseurs de prime lancés à ses trousses n'aura osé affronter ce fantastique hors-

la-loi, à lui seul égal à vingt hommes, jusqu'à ce qu'il soit désarmé et qu'il ait le dos tourné, pour la première et unique fois d'une carrière qui a désormais quitté le domaine du romanesque et du fabuleux pour entrer dans l'histoire. »

La suite du texte, qui tenait à la fois de l'apologie, de l'admonition et de la divagation rageuse, présentait les transgressions de la loi de Jesse comme des prolongements de la guerre de Sécession. « Proscrit, traqué, blessé, séparé de force des siens, mis à prix, qu'eût-il pu faire d'autre, compte tenu de sa nature – sinon ce qu'il fit ? [...] Il refusa de se laisser bannir de la terre qui était sienne par la naissance et, aux abois, se retourna sauvagement contre ceux qui le harcelaient. Plût à Dieu qu'il fût encore en vie aujourd'hui pour en immoler quelques-uns de plus. »

Edwards qualifiait le meurtre de « lâche et inutile » et fustigeait l'État du Missouri, accusé de s'être « ligué avec un ramassis de voleurs avoués, de brigands de grand chemin et de prostituées » pour assassiner un citoyen sans jamais avoir établi « qu'il eût commis le moindre crime passible de mort ». Les autorités et les conjurés l'avaient emporté, concédait Edwards, « mais la clameur d'horreur et de protestation que cette fourberie a suscitée résonne dans tout le pays et elle est telle que si le moindre de ces misérables meurtriers était un homme et avait tant soit peu de sens moral ou de courage, il suivrait l'exemple de Judas et se pendrait. Mais aussi vrai que Dieu existe, l'argent gagné par le sang cause toujours la perte de ses bénéficiaires. Tôt ou tard vient le jour de la vengeance. Certains de ces sicaires ne sont que des bêtes de proie qui ne redoutent guère que la faim, la soif et les atteintes physiques, mais quelle que soit leur plus grande crainte, elle se matérialisera à coup sûr. »

Bob lut bien entendu cet article – il avait contracté au contact de Jesse l'habitude de lire chaque jour tous les journaux qui lui tombaient sous la main. La dénonciation implicite de Crittenden, Craig, Wallace et Timberlake (« ces coquins moralisateurs qui font valoir l'honneur de l'État et exaltent conjointement les vertus de l'ordre public et le sublime courage nécessaire pour loger une balle dans la tête d'un homme désarmé par-derrière ») le laissa froid, de même que les imputations concernant sa sœur Martha (« au centre de cette machination diabolique a œuvré une catin qui, de sa propre main, a tissé bon nombre des fils de trame »), mais la phrase « que soit leur plus grande crainte, elle se matérialisera à coup sûr » le troubla. Ses accents prémonitoires, prophétiques semblaient aller au-delà de la simple imprécation – c'était le genre de choses que Jesse eût pu dire.

Le 13 mai, un juge de paix du comté de Ray accepta les deux mille dollars de caution de Bob ainsi que sa promesse d'être présent au procès – « Je ne rate jamais un rendez-vous », lui aurait apparemment

déclaré Bob. Puis Charley et Bob partirent pour Kansas City en compagnie du shérif Timberlake afin de fournir aux autorités de l'État de plus amples informations concernant le reste de la bande des frères James. Au mépris des instructions qui avaient été données, la presse se fit l'écho de leur venue et un journal favorable aux hors-la-loi invita son lectorat à réserver « un accueil approprié » aux Ford à la gare. Toutefois, le shérif s'arrangea pour que, sitôt le train à quai, ils sautent du fourgon de queue, puis dans une voiture qui les attendait, tandis que Timberlake et deux policiers menottés et grimés se frayaient un chemin à travers la mêlée. L'un des deux agents fut atteint à la joue par une pierre et ce fut seulement grâce à l'intervention énergique de Timberlake que le second, pris dans un pugilat, ne fut pas défiguré.

Finis C. Farr rejoignit les Ford au cabinet d'Henry Craig afin de leur remettre leur récompense, non sans au préalable les gratifier de longues et ennuyeuses explications modulées avec l'affectation, la circonspection et la hauteur qui passaient à l'époque pour des signes de bonne éducation. Il débuta par un préambule au sujet de la proclamation signée par le gouverneur en juillet 1881 et des cinq mille dollars supplémentaires prévus pour l'arrestation et la condamnation de l'un des frères James, qui n'eussent su être justifiés dans le cas d'un homicide, d'autant que, en second lieu, le financement de la prime était fonction de la pleine et entière coopération des compagnies ferroviaires. Or, fit ressortir Farr, certaines avaient fait preuve d'irresponsabilité et d'autres encore d'avarice. Troisième facteur à prendre en compte, les Ford n'étaient pas les seuls à avoir permis l'élimination de Jesse James, de nombreux hommes capables se démenaient à cette fin depuis des années, nonobstant des risques considérables, et le gouverneur estimait juste qu'eux aussi fussent récompensés. (Henry Craig s'esquiva diplomatiquement de la pièce.)

Charley était exaspéré. Affalé dans un fauteuil, il contemplait le plafond d'un air lugubre en soupirant, tandis que le secrétaire du gouverneur passait d'un point à un autre.

« Va-t-on toucher le moindre sou ? » lâcha-t-il finalement.

Bob adressa à Finis Farr un sourire méprisant.

« C'est juste que Charley aurait vraiment aimé pouvoir s'acheter des pastilles pour la gorge à la fraise. »

Farr leur tendit à chacun une grande enveloppe marron contenant deux cent cinquante dollars.

« Libre à vous de vous plaindre si vous en avez envie, mais c'est tout ce qu'il y a comme argent, ajouta Farr, devançant leurs récriminations. Pour vous offrir plus, il faudrait que le gouverneur y aille de sa poche.

— N'écartons pas trop hâtivement cette solution, riposta Charley.

Après tout, ça se dépense pareil, hein ?

— Plus d'un prisonnier serait prêt à payer cinq mille dollars pour obtenir la grâce du gouverneur, lui opposa Farr avec agacement. Ne mordez pas la main qui vous nourrit. »

Charley glissa l'enveloppe à l'intérieur de sa chemise.

« J'ai comme l'impression que c'est déjà fait », soupira-t-il.

Bob et Charley étaient ainsi dans de bonnes dispositions pour changer d'air et d'équipe lorsque George H. Bunnell débarqua à Richmond avec au bras une actrice à la toilette raffinée qui avait manifestement calqué son apparence sur celle de la célèbre Lillie Langtry et parlait avec un accent anglais marqué des plus suspects. Bunnell était un homme de spectacle new-yorkais qui possédait un musée de curiosités et une ménagerie de l'étrange à Brooklyn, ainsi qu'une troupe de répertoire itinérante qui se produisait dans l'Est, dans une ville ou une station balnéaire différente chaque soir. Il fit d'un dîner dans un café miteux une véritable fête et, pendant que Bob et Charley dévoraient du regard l'actrice avec des yeux pleins d'aspirations, il persuada les deux frères de signer un contrat avec sa « confrérie de comédiens » en leur promettant qu'il assurerait leur publicité à grands frais, qu'ils joueraient régulièrement devant un large public, qu'ils toucheraient cinquante dollars par représentation, à raison de six spectacles en soirée et deux matinées par semaine, que leur texte, « signé par l'un des meilleurs auteurs de théâtre américains » les mettrait à leur avantage et qu'un metteur en scène de Broadway les aiderait à se perfectionner. Induit en erreur par les articles qui leur avaient été consacrés, il s'était imaginé les Ford comme des garçons ombrageux, de grande notoriété, au tempérament explosif, qui avaient déjà repoussé de multiples propositions, alors que bien sûr, il ne leur était jusque-là rien arrivé de nature à leur conférer un sentiment de prospérité ou de respectabilité et qu'en réalité, en ce mois de mai, même la ville de Richmond leur était inhospitalière. Dans la rue, les gens traversaient pour éviter de les croiser, dans les magasins, les vendeurs les ignoraient, chaque jour leur courrier comportait des lettres pleines d'âpreté, de reproches et d'avertissements leur prédisant qu'eux aussi se feraient abattre dès qu'ils auraient le dos tourné. Au moment où George H. Bunnell avait fait son apparition, ils étaient détenus pour leur propre sécurité à l'intérieur du tribunal du comté de Ray et veillaient à tour de rôle près d'une haute fenêtre, depuis laquelle ils effrayaient souvent des enfants en entrechoquant des casseroles.

William H. Wallace procura aux frères Ford les autorisations requises pour quitter le Missouri et, en juin, ils gagnèrent New York incognito, le nez pressé contre la vitre des voitures de

voyageurs, à étudier la géographie étrange et nouvelle qui défilait au-dehors, tandis que le train franchissait périlleusement une gorge ou décrivait un virage en épingle à cheveux au flanc d'une montagne escarpée. George Bunnell ne s'éloigna guère de Bob durant tout le voyage, comme si le jeune homme eût été un trésor d'une valeur inestimable récemment acquis ; assis dans le wagon-restaurant, de part et d'autre d'un service en argent, cependant que des serveurs noirs remplissaient leurs tasses de café à intervalles rapprochés, Bunnell demandait encore et encore à Bob de lui raconter comment il avait tué Jesse James afin de mitonner un spectacle à partir des ingrédients les plus récurrents de l'histoire.

Les auditions confirmèrent vite l'intuition initiale de Bunnell : Bob possédait un certain talent d'acteur et Charley, pas un pet. Pour remédier à cette incongruité, l'auteur anonyme façonna la pièce comme une évocation fière et complaisante des souvenirs de Bob Ford intitulée *Comment j'ai tué Jesse James*. Bob apprit à ne pas pourfendre l'air à grands gestes et à ne pas casser les oreilles du parterre, à tempérer sa flamme, à ne pas excéder les limites prescrites par la nature et à figurer l'humanité ; quant à Charley, on attendait seulement de lui qu'il ne fût pas trop voûté, qu'il ne marmonnât pas trop et qu'il s'éclipsât dehors avant de donner libre cours à ses infirmités.

Ils répétèrent la pièce pendant deux semaines, puis la rodèrent aux côtés de numéros de music-hall et de cirque dans des stations balnéaires, telles qu'Atlantic City, Jersey City ou Océan Beach avant de la présenter dans un splendide théâtre au coin de la Neuvième et de Broadway, à Manhattan. Bob était mis comme un prince européen ; il s'était fait recouper les cheveux, se les était fait onduler au fer et arborait une fine moustache postiche de dignitaire, ses costumes avaient été confectionnés sur mesure en Angleterre dans des tons de gris et de vert, les talons et les semelles disproportionnés de ses bottes le grandissaient de dix centimètres. Charley, lui, avait simplement droit à un complet à redingote et à une cravate rayée, à une barbe et à une moustache postiches brun clair semblables à celles de Jesse, ainsi qu'à l'assistance vigilante d'un souffleur durant toute la représentation, du fait de sa mémoire déficiente.

Des filles aguichantes dansèrent le french cancan, des cow-boys chantèrent des hymnes et des ballades de duellistes autour d'un feu de camp en carton aux couleurs criardes, une jument appaloosa accomplit des prouesses arithmétiques en tapant du sabot par terre, un wagon de voyageurs fut dévalisé par une bande de féroces bandits sur fond d'airs d'opéra gasconnants, puis enfin, les Ford firent leur entrée au milieu d'un décor similaire au séjour du pavillon de Confusion Hill : côté cour, un lit en chêne et un fauteuil sur lequel était jeté un

châle rouge ; au centre, une table ronde, des chaises et, à l'arrière-plan, un mur en toile percé de deux fenêtres ouvrées et d'une large porte ; côté jardin, une chaise en osier et deux cadres, le premier renfermant un avis de recherche fallacieux orné d'un portrait à l'eau-forte de Jesse sous-titré « mort ou vif », le second, un tableau minable, réalisé sur commande, qui dépeignait Jules César se faisant poignarder par les conspirateurs.

Le début de *Comment j'ai tué Jesse James* montrait Charley déguisé en Jesse James s'avancant sur le plateau à pas lourds et secouant impérieusement la main de Bob, tandis que sa bouche semblait former des mots implorants.

« Quand Jesse James est venu me voir à l'épicerie, commença Bob en se tournant vers le public, il m'a appris que mon frère Charley était avec lui et qu'ils avaient l'intention d'attaquer la banque de Platte City. Mais pour ça, il fallait être trois et ils avaient besoin de mon aide. »

Charley s'assit à table comme un bourgeois bourru et déploya un journal. Bob prit place sur la chaise en osier sous les deux cadres et astiqua son revolver argenté. Charley lui jeta un regard mauvais et Bob confia aux spectateurs :

« Une fois chez lui, dans les faubourgs de St Joseph, il s'est fait méfiant et ne m'a plus quitté des yeux une seconde. Il m'obligeait à dormir dans la même pièce que lui et il m'épiait même quand j'allais à l'écurie. »

Bob posa son pistolet et ramassa quelques journaux rangés sous la chaise, puis s'approcha avec désinvolture de la table. « Tous les matins, avant le petit-déjeuner, il m'emmenait en ville pour aller chercher la presse, qu'il lisait tous les jours. Il achetait les quotidiens de St Joseph et St Louis, et moi ceux de Kansas City, histoire de me tenir au courant, puis quand on avait chacun terminé, on échangeait. »

Bob s'installa à califourchon sur une chaise en face de son frère et ils troquèrent leurs quotidiens. Bob survola une page, la tourna, puis, sans lever les yeux, reprit :

« On m'avait recommandé, si possible, de lui cacher les journaux, parce que certains journalistes flairaient que quelque chose se préparait et qu'en cas de fuite, la nouvelle que Dick Liddil s'était rendu, jusqu'alors demeurée secrète, risquait d'être publiée. »

Soudain, à la stupeur d'une partie du public, Charley frappa des deux poings sur la table et se leva brusquement, tandis que Bob faisait ressortir son étonnement. Charley se mit à aller et venir, à se démonter la mâchoire et à agiter un doigt en direction de son frère, surjouant la colère, cependant que Bob haussait les épaules et protestait de son innocence, conformément aux conventions théâtrales.

« Peu après mon arrivée à St Joseph, Jesse m'a sérieusement questionné à propos de Dick Liddil et je lui ai affirmé que je n'avais pas entendu parler de lui depuis longtemps. »

Charley se rassit et adressa un coup d'œil soupçonneux à Bob, qui s'approcha de la rampe afin d'inviter le public à prendre part à l'intrigue.

« Les jours s'écoulaient et d'heure en heure, ça sentait de plus en plus mauvais pour moi. Je savais qu'il pouvait se produire tout un tas de choses susceptibles de vendre la mèche à Jesse à n'importe quel moment et je parcourais scrupuleusement la presse chaque matin. »

Il se décala vers la droite suivant une suggestion du metteur en scène, afin de mettre en évidence la transition de la narration à l'action, et continua :

« Le matin du 3 avril, Jesse et moi sommes descendus nous procurer les journaux en ville comme à l'accoutumée. Nous étions censés partir ce soir-là pour dévaliser la banque de Platte City et j'avais peur de ne pas pouvoir l'empêcher et que des innocents se fassent tuer. »

Pendant que Bob achevait son périple jusqu'au lit, Charley se carra face à la salle, croisa les jambes et darda des regards belliqueux à la ronde. Bob attrapa un quotidien sur le matelas et se retourna lentement vers l'auditoire.

« Nous sommes rentrés à la maison vers huit heures et nous nous sommes installés dans le séjour. Jesse était dos à moi et il lisait le *St Louis Republican*. J'ai survolé le *Kansas City Journal* sans y découvrir quoi que ce soit d'intéressant. Je l'ai jeté sur le lit et j'ai pris le *Kansas City Times*. » Bob examina la une et ouvrit des yeux horrifiés. « Les gros titres annonçant la reddition de Dick Liddil m'ont sauté au visage en caractères grands comme la page. Ma seule pensée a été qu'il fallait que je planque ce journal. »

Bob remarqua ostensiblement le châle écarlate sur le fauteuil et dissimula le quotidien dessous avec un grand luxe de mouvements. Une jolie fille maquillée de façon à paraître deux fois son âge entra d'un pas léger avec un service à café en porcelaine sur un plateau, qu'elle déposa sur la table.

« Venez manger, Bob, lui enjoignit-elle. Le petit-déjeuner est prêt. »

Charley se cura les dents pendant que Bob s'asseyait, puis, boudant la compagnie de ce dernier, alla prendre place dans le fauteuil où il effectua ensuite, avec affectation, chacune des actions décrites par son frère :

« Jess ne pouvait pas m'avoir vu escamoter le *Times*, mais sans hésiter, il souleva le châle et l'envoya sur le lit, avant de déplier le journal en regagnant sa place. J'étais certain que la messe était dite.

J'ai ajusté mon ceinturon pour que mon pistolet soit plus près de ma main droite. J'étais résolu à vendre chèrement ma peau si Jesse ouvrait le feu. »

La comédienne qui jouait Zee versa du café froid dans les tasses décorées, puis s'assit sagement à table en lissant sa jupe, face à la salle. Charley étala le quotidien par-dessus son assiette et se mit à lire avec taciturnité, le menton appuyé sur ses doigts entrelacés. Bob exprima tour à tour la panique, la consternation, l'effroi et le désespoir, tels que les concevait le metteur en scène.

« J'avais le cœur au bord des lèvres, reprit-il sans lâcher des yeux son vis-à-vis absorbé dans la lecture. J'aurais été incapable d'avaler une bouchée même si ma vie en avait dépendu. Tout à coup, Jesse s'est exclamé...

— Tiens donc ! rugit Charley. Dick Liddil s'est rendu !

— Et il m'a dévisagé, de ce regard sans merci que j'avais déjà vu tant de fois auparavant.

— Jeune homme, fit Charley en recollant l'un des côtés de sa moustache postiche qui tombait, tu m'avais, me semble-t-il, bien dit que tu ignorais si Dick Liddil s'était rendu.

— Il s'est rendu ? se récria Bob. Je ne savais pas !

— C'est très étrange. Sa reddition remonte à trois semaines et tu étais pile dans le coin. Ça me semble louche. »

L'actrice rapporta le service à café en coulisse et Bob se retira jusqu'au fauteuil pendant que Charley le fusillait du regard et se levait de table, les pans de sa redingote calés derrière la crosse de ses imposants revolvers.

Bob polit abstraitement ses bottes avec un foulard rouge et se tourna vers le public à la dérobée tandis que Jesse arpentait la pièce.

« Je m'attendais à ce que des coups de feu éclatent sur-le-champ – et dans ce cas, Jesse m'aurait abattu parce que j'étais nerveux. Puis soudain, il se mit à sourire et m'assura avec bienveillance...

— Allez, Bob, ce n'est pas grave de toute façon. »

Bob s'enfonça dans son fauteuil, méditatif.

« Aussitôt, je vis clair dans ses intentions. Je sus qu'il n'était pas dupe. Il était trop malin pour ça. En cet instant, il savait aussi bien que moi que j'étais là pour le trahir. Mais comme il n'était pas question pour lui de me descendre devant sa femme et ses enfants, il me souriait et il était gentil afin que je baisse ma garde, dans le but de me régler mon compte ce soir-là, sur la route. »

Charley s'approcha du lit en chêne avec le maintien d'un général et, à l'issue de délibérations caricaturales symbolisées par force grimaces de la bouche et froncements de sourcils, il ôta minutieusement sa cartouchière et laissa choir avec défiance ses deux revolvers sur le matelas. Charley, qui avait reçu pour instruction de

penser aussi aux spectateurs de la galerie, vociféra :

« Au cas où tu te demanderais pourquoi j'enlève mon ceinturon, c'est parce que j'envisage d'aller faire un tour dans le jardin !

— C'était la première fois de ma vie que je le voyais sans ses armes, révéla Bob. Je devinais immédiatement qu'il ne les avait quittées que pour calmer mes craintes d'avoir été percé à jour. »

Charley se mit à lancer des regards tous azimuts, tel un maniaque, ce que Bob élucida judicieusement ainsi :

« Il paraissait chercher quelque chose pour s'occuper, histoire de me donner l'impression qu'il avait déjà tout oublié de l'incident. »

Charley se saisit d'un plumeau dans un porte-revues en osier et l'agita en direction de l'improbable peinture de la mort de César.

« Ce tableau est effroyablement poussiéreux », fit-il, avec un certain retard de la parole sur le geste.

Bob se leva subrepticement du fauteuil et se dirigea à pas de loup vers l'avant de la scène.

« Je ne discernais pas le moindre grain de poussière sur cette peinture », dit-il à voix basse.

Il pivota pour observer Charley qui dépoussiérait le cadre comme quelqu'un qui eût assisté à quelque forfait, laissant au public le loisir de suivre le trajet des cinq doigts de sa main droite qui se posaient doucement sur la crosse de son pistolet. Comme il était désormais de trois quarts dos, il éleva la voix :

« Jusqu'alors, l'idée de le tuer ne m'avait jamais traversé l'esprit, prétendit-il. Mais en le voyant là, désarmé, le dos tourné, tout à coup, j'ai eu cette illumination : "C'est maintenant ou jamais. Si tu ne te débarrasses pas de lui maintenant, il se débarrassera de toi ce soir." »

Bob se campa à moins de deux mètres de sa cible, qui étouffa une quinte de toux tandis que son plumeau s'égarait contre la toile grise du mur illusoire qui ondoya telle la voile d'un navire qui lofe lentement. Un frémissement d'excitation courut dans l'assistance.

« Sans plus tergiverser ni réfléchir, j'ai dégainé et j'ai visé, fit Bob en s'exécutant. Il a entendu le chien cliqueter quand je l'ai armé du pouce et aligné sur sa tête. Il a reconnu le son et a commencé à faire volte-face. J'ai pressé la détente. »

Le chien s'abattit sur une amorce de poudre noire et la détonation fit sursauter certains spectateurs, qui se plaignirent plus tard qu'elle résonnait encore à leurs oreilles. Charley vacilla sur la chaise, porta les mains à sa poitrine, ferma les yeux et s'effondra de manière peu authentique sur le sol, stoppant sa chute du pied, puis du coude gauche, avant de s'étaler pesamment sur le dos et d'articuler encore : « Foutu ! »

Bob s'écarta et, avec un parfait mélange de stupéfaction, d'effarement et de remords, plaça l'assistance face au spectacle du

meurtre.

« Le tir l'atteignit derrière l'oreille et il s'écroula comme une masse – mort. Je ne suis même pas allé jusqu'au corps. En voyant que la balle de calibre .44 l'avait touché, j'ai tout de suite su que c'en était fait de Jesse. »

L'actrice qui jouait Mrs James fit irruption sur scène par la droite, avisa un homme qui retenait son souffle par terre et se permit ce que la didascalie décrivait comme « un cri à vous glacer le sang ». Tous se figèrent. S'ensuivit une obscurité presque totale de plusieurs secondes, puis la lumière revint sur Robert Ford seul en scène. Il rengaina son pistolet en foudroyant du regard les âmes les plus sensibles, puis proclama gravement :

« Voilà comment j'ai tué Jesse James. »

Le rideau tomba sous une volée d'applaudissements magnanimes, se leva de nouveau afin que Bob, Charley et l'actrice pussent recevoir les compliments qui leur étaient destinés, puis retomba bruyamment tandis que des garçons en knickers se précipitaient sur scène afin de changer le décor.

Seul un journal fit mention de la pièce et encore, tout juste comme une vague curiosité au sein d'un programme moyennement divertissant – et dès le jeudi, le nombre de places vides se fit si important que, le 25, ne rentrant plus dans ses frais, George Bunnell transféra le spectacle du théâtre de Manhattan à son musée de Brooklyn, au coin de Court et Remsen Street, où la concurrence n'était pas aussi accablante et où la fascination pour les frères Ford était plus grande.

Le public local n'avait ni sympathies sudistes ni antipathie particulière contre les compagnies ferroviaires et les banques yankees ; pour lui, l'Ouest n'était guère qu'un sujet de mépris, une région peuplée de baptistes, d'Indiens, d'immigrants, de coupe-jarrets et de bandits de grand chemin où seuls pouvaient se plaire des sauvages et des imbéciles ; ou bien il lui rendait un culte rêveur, inspiré par les romans populaires, se le représentait comme un lieu de dangers, de privations, de transgression, une terre d'affrontements chevaleresques et d'aventures galantes. Ce fut dans ce climat d'incompréhension et d'idées préconçues que les Ford récoltèrent enfin le respect et l'approbation qu'ils convoitaient depuis leur adolescence et l'époque où ils avaient commencé à voler des chevaux.

À une époque où le salaire horaire moyen était de douze cents, eux qui étaient payés cinquante dollars par représentation avaient de quoi de se sentir riches ; issus de contrées où les femmes étaient si rares que les mariages étaient encore arrangés par correspondance, ils étaient partout accompagnés de jeunes et jolies chanteuses ou

danseuses qui ne défendaient qu'assez peu vigoureusement leur chasteté et leur réputation et trouvaient les Ford – notamment Bob – menaçants, ténébreux, incontrôlables et irrésistiblement attirants. On les reconnaissait aussi bien sur les plages que dans le hall des hôtels de luxe ou à Brooklyn, et l'on accédait prudemment à tous leurs désirs, on les jugeait avec circonspection et on commérait à leur propos comme s'ils étaient des Vanderbilt ; quand ils rentraient dans un magasin, les commis en tablier leur faisaient des ronds de jambe, quand ils se moquaient des serveurs, des femmes de chambre ou des cochers de fiacres, ceux-ci faisaient mine de prendre leurs piques à la rigolade, ils mangeaient dans des restaurants chics en compagnie de filles rieuses fardées et poudrées, qui exhibaient la même arrogance supérieure que les riches, mais n'avaient que faire de la distinction, de la politesse ou des responsabilités. Bien qu'une bonne partie de leurs journées fut vierge de toute astreinte ou de tout emploi du temps, les tentations étaient plus grandes que jamais et d'une intéressante multiplicité : tabacs turcs, whiskies écossais, gin anglais, parties de cartes ou paris sur des combats de chiens jusqu'au bout de la nuit, dimanches en compagnie de prostituées expertes. L'après-midi où il apprit la grandiose reddition de Frank James devant le gouverneur Crittenden, Bob attendait chez un apothicaire qu'on lui remette le remède qui lui avait été prescrit contre les maux d'estomac et, le jour où il reçut un télégramme lui ordonnant de rentrer dans le Missouri, il avait déjà raté une matinée un jeudi pour cause d'ébriété. Aussi, quand les Ford arrivèrent-ils à Plattsburg pour le procès – dont le lieu avait été changé en raison de l'hostilité extrême dont ils étaient l'objet –, furent-ils dépeints avec sévérité dans la presse comme des exemples de la corruption engendrée par les fléaux de la vie citadine. Ils étaient dissolus, intempérants, irascibles, rongés par les excès. Charley était tenaillé par la consommation et l'indigestion ; ses orbites creuses étaient noires comme des marques de poings dans la neige, ses gencives d'un violet étrange, il portait des bagues en or extravagantes à chaque doigt et une gousse d'ail autour du cou, sur les recommandations d'une bohémienne du nom de Madame Africa. Bob était bougon, émacié, son teint cireux et son visage tellement ravagé par l'acné que certains journalistes crurent qu'il avait la rougeole.

Il se retrouva aux abois à Plattsburg – acculé dans des coins dans des pièces inconnues, maladroitement filé ou encerclé dans la rue, pressé avec avidité de se répandre en opinions et en conjectures au sujet de Frank et Jesse, du reste de la bande, du gouverneur Crittenden ou de Wood Hite. Ses moindres propos étaient amplifiés et exagérés – s'il n'était pas croyant, alors c'était un suppôt de Satan ; s'il dormait peu, c'était à l'évidence parce qu'il était en proie à des cauchemars ; et tout le monde s'accordait généralement à penser qu'il

était tourmenté par des apparitions, des voix désincarnées, des visions macabres de sa propre tombe, ainsi que par le douloureux verdict de l'Histoire – même le silence rageur qu'il avait peu à peu fini par adopter passait pour lourd de sens.

En octobre 1883, il y avait aux États-Unis plus de gens capables d'identifier Bob Ford que Chester Alan Arthur, le président dont ils avaient hérité par accident ; il se disait qu'il était aussi célèbre à vingt ans que Jesse au bout de quatorze ans de grand banditisme et, quoique lui-même le présumât déjà, pour beaucoup, il était totalement inattendu qu'un muscadin certes hardi, mais sans scrupule pût paraître fringant et désirable aux yeux des femmes : lors des audiences de son procès pour homicide volontaire sans préméditation, la salle était aussi bondée que l'église baptiste de Mount Olivet le jour où, après que l'on eut prié pour son âme, le corps de Jesse Woodson James avait été rendu à son Créateur et, alors qu'ils inventorieraient la foule à l'intérieur du tribunal comme sur les marches, maints reporters avaient constaté avec surprise la présence de dames par ailleurs raffinées et y avaient vu la preuve du pouvoir de séduction du jeune homme.

Bob était représenté par le colonel C. F. Garner, tandis que l'accusation avait été confiée au procureur du comté de Ray. Un marché avait été conclu avec le clan des James et des Samuels : si ceux-ci négligeaient de répondre aux citations à comparaître, Bob leur retournerait la courtoisie au cas où Frank James serait traduit en justice, si bien que les contre-interrogatoires furent bien moins spectaculaires que bon nombre de ceux qui avaient fait le déplacement jusqu'à Plattsburg l'espéraient. Le colonel Garner débuta sa défense en produisant une déposition sous serment de James Andrew Liddil (qui était à ce moment-là en prison en Alabama et ne craignait donc rien), dans laquelle, d'après Garner, il affirmait que Wood et lui « s'étaient inopinément trouvés engagés dans une querelle d'ordre personnel et qu'ils avaient à peine échangé quelques mots avant de sortir leurs armes de se lancer dans un échange de coups de feu [...] rapide et nourri, qui avait à peine duré quelques secondes ; que Liddil avait été blessé à la jambe et que Wood Hite, mortellement touché, était mort sur le coup ; que c'était Hite qui était à l'origine de la dispute, qui était l'agresseur, l'auteur de l'attaque, qu'il faisait feu quand il avait été abattu par une balle tirée par Liddil et que Robert Ford, mon client, ignorait tout de la querelle jusqu'à ce qu'éclate la fusillade ».

Les déposants auxquels on pouvait s'attendre furent appelés à la barre : le constable Morris, qui avait exhumé le corps de Wood, le Dr Mosby, qui l'avait examiné, Henry H. Craig, divers habitants de Richmond qui n'avaient jamais rien entendu de désobligeant sur le compte de Bob Ford et enfin Mrs Martha Ford Bolton, dont l'aplomb et

la placidité, alors même qu'elle débitait des mensonges éhontés, faillirent déstabiliser le procureur sidéré.

Ce fut un procès tapageur et turbulent, interrompu par les quolibets du public, par les rires suscités par les épigrammes ou les commentaires provocateurs des témoins, par des applaudissements en réponse aux passages les plus exaltants de la plaidoirie des avocats. Bob ne prêta aucune attention à la majorité des échanges, absorbé, semblait-il, à l'exclusion de tout le reste par les dessins qu'il gribouillait dans un calepin jaune ou les mots puérils qu'il refilait en douce aux jeunes filles dont l'admiration envers lui était flagrante. Il s'adjugea même une feuille de papier à en-tête du cabinet de Craig pour griffonner une lettre mal orthographiée et mal ponctuée :

Cher monsieur le Président dont j'ai oublier nom &
adresse en tant que Président de la Wabash St Louis +
Pacific aurez-vous l'amabilité de nous envoyer à Moi et à ma
Famille un abonnement mensuel sur votre ligne entre Kansas
City et Richmond soi une distance de 70 kilomètres

Bien à vous

Bob. Ford
Le Tueur de Jesse James

Le jury formula son verdict le 26 octobre, à l'issue de quarante heures de délibération, et les adjoints du shérif durent ratisser le comté toute la matinée pour ramener l'accusé au tribunal. Le shérif Algiers le trouva sur la voie de chemin de fer, en train d'avancer sur un rail, tel un fil-de-fériste, les bras déployés, arquant son corps de droite et de gauche pour se maintenir en équilibre précaire. Lorsqu'il leva les yeux vers la route, Bob comprit tout de suite pourquoi le shérif était là. Il sauta sur le ballast et se dirigea vers le buggy de l'officier de justice en roulant des mécaniques.

« Le juge peut bien me pendre s'il veut, fanfaronna-t-il. Je n'ai pas peur de mourir. »

Et ce fut avec nonchalance et insouciance que Bob pénétra dans la salle d'audience ; assis à côté du colonel Garner, on eût dit un ouvrier agricole invité à délaissier un moment son champ de maïs pour boire une tasse de café et manger une part de tarte aux pommes.

Le président du jury tendit un feuillet plié à l'huissier et le juge Dunn fit signe à ce dernier de le lire.

« “Nous, les jurés, proclama l'huissier, déclarons l'accusé, Robert Ford, non coupable des faits qui lui sont reprochés.” »

Le colonel Garner, jubilant, serra la main de Bob, ainsi que celle de toute la famille Ford, et la foule quitta la salle comme à l'issue d'un

spectacle qui vous a laissé sur votre faim. Bob alla jusqu'au banc des jurés avec un sourire un brin dérangé. « C'était très courageux, ce que vous avez fait », les félicita-t-il. L'un des membres du jury s'essuya la paume sur sa jambe de pantalon après que Bob l'eut congratulé.

Presque aussitôt le procès de Plattsburg terminé, les deux frères Ford regagnèrent l'Est afin de reprendre *Comment j'ai tué Jesse James*. La troupe partit en tournée vers le Sud et Philadelphie, Baltimore, Washington, ainsi que la Virginie dont étaient originaires les Ford, avant de remonter vers le nord et de célébrer Noël en Nouvelle-Angleterre.

Charley était de plus en plus superstitieux, de plus en plus porté à se fier aux conseils de bohémiennes, de diseuses de bonne aventure et autres miséreuses des bas quartiers qui promettaient de le guérir de ses misères grâce à du thé vert, grâce à la fumée de pipe, grâce à des cataplasmes, grâce à l'hypnose ou encore en lui expédiant des secousses électriques dans les poignets à l'aide d'une génératrice à aimant. Pourtant sa toux persistait, son épuisement s'accroissait, son estomac se rebiffait contre toutes les envies de son corps ; convaincu que des vers solitaires dévoraient ses organes, il se fit même une fois suspendre par les pieds au-dessus d'un gobelet de miel et de sirop, la bouche grande ouverte, les yeux dégoulinants de larmes qui se perdaient dans ses cheveux, dans l'espoir que les parasites se coulent hors de son œsophage, appâtés par une nourriture plus alléchante.

Dans un premier temps, Charley avait été enchanté par l'Est et par sa réussite après ses humbles débuts. Il pataugeait dans l'océan à Atlantic City, de l'eau jusqu'aux chevilles, sa veste sur le bras, ses chaussures dans la même main, tandis que de l'autre, il se protégeait les yeux du soleil afin de mieux discerner les naïades dont les robes de bain et les culottes bouffantes descendant jusqu'aux genoux révélaient de solides mollets blancs ; chaque fois qu'une vague plus haute que les autres noyait leurs pieds d'écume alors qu'elles marchaient dans le sable à la lisière de l'eau et qu'elles piaillaient, Charley souriait avec magnificence et cherchait Bob du regard afin de partager son enthousiasme avec lui. Qu'une jeune fille s'aventurât à faire trempette dans l'océan et s'élancât témérement à la nage en direction de l'Europe, et Charley la fixait avec des yeux effarés. Puis, dès qu'elle ressortait, la vue des volants de la robe qui pendillaient, du tissu noir qui épousait le corps et lui donnait un relief particulier, engendrait chez Charley une telle excitation qu'il se dépêchait d'aller quérir Bob pour que lui aussi jouît du spectacle.

« C'était une vraie beauté, celle-là, pas vrai ? fit observer Bob une fois.

— Elle n'avait pas un pouce de chair en trop, convint Charley. Et ça se voyait qu'elle aimait être remarquée. Je serais bien resté là

jusqu'à marée haute, ajouta-t-il en ricanant, mais je commençais à être à l'étroit dans mon falzar. »

Dès l'époque où ils s'étaient installés à Brooklyn, pourtant, Charley avait cessé de prendre plaisir à désirer les femmes et s'efforçait même de les éviter. Quand, à l'occasion d'une soirée à Manhattan, Bob emmenait avec lui l'une de ses danseuses, Charley n'adressait la parole à celle-ci que si le protocole l'exigeait ou s'il avait quelque chose de désagréable à dire, souriait sans joie quand Bob lui adressait des plaisanteries complices et jetait des coups d'œil suspicieux à la jeune femme. Il murmura même à l'une d'elles : « Je sais pour qui tu travailles. Je ne mordrai pas à l'hameçon. »

Charley se mua peu à peu en observateur passif, en spectateur qui jugeait sans prendre part, enclin à s'enfermer et à lire des opuscules et des mémoires étranges pendant de longues journées, seul dans sa chambre, dans laquelle il avait délimité un cercle autour de son lit avec des gousses d'ail et des bougies noires. Il traitait les compagnes de Bob de Jézabel et de tentatrices, les accusait d'encourager la cupidité et la jalousie et avertit Bob que sa « vie de dissipation le conduirait tout droit dans le feu éternel ». Il comparait – défavorablement – toutes les créatures de sexe féminin à Mrs Zee James, qu'il évoquait en des termes voisins de ceux utilisés par certains prêtres pour décrire la Madone, et lui écrivait de longues lettres implorant son pardon, qu'il ne postait jamais. « Je vais tâcher de me dégouter quelqu'un comme Zee, annonça-t-il un jour. Je serai lavé de toutes mes fautes. »

En une autre occasion, il repoussa une suggestion en faisant valoir qu'une devineresse nommée Perfecta l'avait précisément mis en garde à propos d'une telle entreprise.

« Tu fréquentes trop toutes ces bohémiennes, désapprouva Bob.

— Crois-moi, Bob, tu te feras arracher les yeux. Ils ont écrit ton nom avec du sang de bouc. »

Ainsi Bob s'éloigna petit à petit de son frère. Il était consterné par les excentricités de Charley, la détérioration de sa santé, son mélange de puritanisme, de piété, de magie noire et de crédulité. Bien qu'il ne dépensât guère, Charley n'avait aucunes économies et Bob le suspectait de faire don de son argent à Dieu sait qui sur les conseils – et au profit – de quelque voyante à boule de cristal qui l'avait persuadé que c'était le seul moyen d'apaiser sa culpabilité. Car la culpabilité circulait, tel un sang empoisonné dans les replis du cœur de Charley ; il avait confié à Bob que, à plusieurs reprises, alors qu'il appelait de ses vœux le sommeil, allongé sur son matelas, il avait été hanté par des images horribles de cercueils ou de masses de terre opprimant sa poitrine et, plus d'une fois, il s'était redressé dans son lit en pleine nuit et avait aperçu une sinistre silhouette s'envoler par sa

fenêtre. Peut-être par suite, la façon dont il incarnait Jesse sur scène avait changé ; son boitillement paraissait désormais presque naturel, sa voix haut perchée effroyablement similaire à celle du hors-la-loi, les répliques qu'il avait proposé d'introduire semblables à des modifications dont Jesse eût pu être l'auteur – et c'était avec la certitude irréfragable de qui a longuement pu conférer avec un esprit fait chair que Charley affirmait qu'il « commençait à cerner le personnage ». Quoique progressive, cette métamorphose n'en fut pas moins terrorisante pour Bob. Trop de coups de feu sur scène suivis de résignations à la trahison de Bob séparaient les deux frères, dès lors que Charley eut accepté l'obligation de personnifier Jesse. Il était sujet à des accès de mélancolie solitaire ou de nostalgie, ainsi qu'à divers syndromes morbides comme le fait de pleurer ou d'idéaliser ses souvenirs, et il se mit peu à peu à considérer son frère cadet avec aversion et hostilité, comme s'il n'excluait pas que, lors d'une future représentation, Bob pût se présenter face à lui avec un pistolet chargé à balles réelles.

Aussi Bob résolut-il d'éviter Charley autant que possible et de se consacrer à restaurer sa réputation. Ironie du sort, ce fut à New York que Bob entendit pour la première fois la chanson écrite sur son compte par un métayer du Missouri du nom de Billy Gashade. Bob était dans un saloon du quartier de Bowery, une bouteille de whisky verte posée sur une caisse à sa droite, un dé à coudre vide entre les doigts, quand un homme muni d'un banjo proclama qu'il allait chanter « La ballade de Jesse James ».

« “Jesse James était un gars qui en avait tué plus d'un, entonna le trouvère. De Glendale il avait dévalisé le train. Il donnait aux pauvres et aux riches ne laissait rien, il avait une tête, un cœur, une main.” »

Le chanteur déambula dans la salle, passant si près de Bob que celui-ci dut replier ses jambes croisées, puis entonna le refrain : « “Oh, Jesse avait une femme pour pleurer sur son sort et trois enfants – qu'ils ont été braves quand il est mort –, le jour où un sale petit lâche a tiré sur Mister Howard par-derrière, et a expédié Jesse James six pieds sous terre.” »

Un docker donna cinq cents au musicien, qui le remercia d'un signe de tête, avant de poursuivre :

« “C'était un sale petit lâche nommé Robert Ford. Je me demande s'il a des remords – Jesse a rompu le pain avec lui, Jesse lui a donné un lit et lui, il a tué Jesse.” »

Le joueur de banjo, qui se prénommaït apparemment Elijah, reprit ensuite le refrain et Bob s'efforça de ne rien laisser transparaître, ni par son attitude ni par son expression. Il était si saoul qu'il dodelinait quand il tournait la tête et que l'un de ses bras pendait le long de son corps, mais son esprit demeurait obstinément en éveil et

il ne put s'empêcher de relever qu'un couplet à propos d'une attaque de banque à Chicago était erroné, de même qu'un second, selon lequel le meurtre avait eu lieu un samedi soir, et un troisième, d'après lequel Jesse était né dans le comté de Shea.

« Billy Gashade a composé ce morceau dès que la nouvelle lui est parvenue, conclut le ménestrel. Il aurait déclaré que pas un seul homme avec la loi de son côté n'aurait pu prendre Jesse vivant. »

Bob coiffa de son verre la bouteille de whisky et se leva en l'empoignant par le col. Il renversa sa chaise et tituba un peu sous l'effet de l'alcool, mais retrouva son équilibre lorsqu'il se mit à marcher en s'appuyant d'une main contre le mur du saloon.

« Deux z'enfants, bredouilla-t-il. Lun'i matin, pas same'i choir. Et dans le comné de Clay. T'as dit Shea. » Il tendit la bouteille et le dé à coudre au barman et chancela un peu vers la droite en se retournant vers le chanteur dans l'attitude d'un boxeur. « Tu veux te battre, qu'on voye qui c'est le lâche ? »

Elijah le toisa avec répugnance et répliqua, sans aucune appréhension :

« Je ne me battraï pas contre toi, gamin. Tire-toi d'ici.

— Hein ?

— Va te coucher ! » enjoignit à Bob un homme adossé au zinc.

Il lui décocha une vigoureuse bourrade dans le dos et Bob trébucha en avant, puis se rétablit quelques pas plus loin.

« Y en a qui veulent se battre avec moi, hein ? Qui ce sera, en premier ? »

Ses jambes se dérochèrent sous lui et il se retrouva assis au milieu des coquilles de cacahuètes avec un air sidéré. Il se releva avec difficulté et vacilla sur place sans mot dire, les poings levés avec précaution le long du corps, les yeux luisants de larmes.

« Rentre chez toi, bonhomme, lui lança le barman. Allez ! Barre-toi de chez moi ! »

Bob s'achemina jusqu'à la porte et se perdit dans la nuit. Il se réveilla au lever du soleil dans Houston Street, alors qu'un chien lui léchait la bouche.

Bien vite, n'importe quel pianiste de saloon sut cette chanson, toutes les troupes de music-hall l'incorporèrent à leur répertoire et, vu que le refrain simpliste revenait pas moins de huit fois au cours de la ballade, même les imbéciles et les dipsomanes retinrent que c'était un sale petit lâche nommé Robert Ford qui avait expédié ce pauvre Jesse James six pieds sous terre.

Charley semblait estimer ces accusations de couardise fondées, mais Bob les récusait systématiquement – il rossait au moins deux musiciens ambulants, invitait ses détracteurs à se battre en duel ou à

s'expliquer dehors et interrompait la représentation au moindre lazzi pour demander au trublion s'il désirait se faire une idée du courage de Robert Ford selon des modalités mutuellement définies.

Lors du réveillon du jour de l'An, à la maison de l'horticulture de Boston, un rustre ayant eu, cet après-midi-là, des mots avec Charley (qu'il avait taxé de barbare) vint assister au spectacle des Ford pour les brocarder et les agonit tellement d'insultes que, pour finir, Bob sauta sur l'importun depuis la scène, lui coupa le souffle, puis entreprit de lui casser la figure et parvint à lui asséner une bonne dizaine de coups avant qu'on les séparât. Bob s'en prit alors aux messieurs bien intentionnés qui tentaient de l'amadouer, ouvrit des lèvres et ensanglanta des nez de ses poings, cependant que Charley se jetait sur un second groupe et faisait mauvais usage de ses pistolets, jusqu'à ce qu'un agent de police apparût et, de sa matraque, lui fît éclore une bosse sur le crâne.

Ne demeuraient plus à l'intérieur de la maison de l'horticulture que seize spectateurs sur les trois cents d'origine ; tous les autres s'étaient rués en masse vers la sortie, certains s'étaient même précipités à travers les vitres comme si le bâtiment eût été en feu. Cinq hommes gisaient par terre, la main sur le nez ou la bouche, le plastron de leurs chemises amidonnées froissé et maculé de rouge.

« Que vous soyez les frères Ford ou les frères James, on n'aime pas les buveurs de sang à Boston », lâcha le policier à l'adresse de Bob en le menottant.

La bagarre fit l'objet d'articles dans de nombreux journaux durant la semaine qui suivit et suscita le commentaire suivant dans la *Gazette de Richmond* : « Depuis que l'un d'eux a accédé à la notoriété en abattant un autre assassin dans le dos, ce duo infernal parcourt le pays en se prenant apparemment pour les protégés de l'État du Missouri. Dans l'intérêt de la morale, mieux vaudrait enfermer ces gaillards ou les mettre en demeure de tenir leur langue afin de ne pas troubler l'ordre public. »

Par coïncidence, George Bunnell arriva au même moment à la conclusion que les meurtriers de Jesse James avaient perdu leur attrait auprès du public et décida de retirer leur pièce du répertoire de sa compagnie au motif que les spectacles concurrents étaient trop nombreux. *Jesse James, le roi des bandits* se jouait encore à New York ; la troupe de Charles W. Chase, la *Mammoths James Boys' Combination*, tournait dans l'Ouest et se produisit au Mosby's Grand Opéra House, un music-hall de Richmond, en mai 1883 ; une autre compagnie donna deux représentations au Tootle's Opéra House à St Joseph ; et P. T. Barnum lui-même envisageait de monter un spectacle intitulé *Les Hors-la-loi du Missouri*. Les frères Ford persistèrent cependant à partir en tournée dans l'Ohio, la Pennsylvanie, le Massachusetts, le nord de

l'État de New York et le New Jersey à la tête de leur propre compagnie, la Great Western Novelty Troupe, composée de sept comédiens, dans une production intitulée *Jesse James*.

L'auteur du texte était un comédien en vogue originaire de Buffalo, qui s'était arrogé le rôle-titre et avait remanié l'histoire américaine afin de laisser davantage de champ à son talent. L'intrigue de bric et de broc avait pour point de départ une attaque de banque stéréotypée émaillée de nombreux morts et enchaînait promptement sur la redistribution du butin dans le pavillon de St Joseph, butin dont la plus grosse part allait à Jesse. Furieux, Bob descendait le bandit un samedi soir après le repas – mais cette fois-là, sur une scène de Cincinnati dans l'Ohio ou de Newark dans le New Jersey, le vaillant et téméraire Robert Ford s'apercevait que c'était en réalité un imposteur qu'il avait tué, car des coulisses s'avancait le véritable Jesse James ; s'ensuivait alors un dialogue prétentieux, à l'issue duquel les deux desperados s'affrontaient en duel. Bob terrassait à nouveau le lion, tous le félicitaient pour son courage ainsi que son adresse au tir, puis le drame était inexplicablement oublié et Bob se lançait dans une démonstration au pistolet, dégommant avec des cartouches à blanc des pommes qu'un machiniste faisait sauter de la bouche de Charley, grâce à des ficelles.

Charley qualifia la tournée de « vraie partie de plaisir » et avança des recettes hebdomadaires de neuf cents dollars, mais elles ne s'élevaient en fait qu'à une fraction de ce chiffre et, à mesure qu'ils se déplaçaient vers l'Ouest, les auditoires devant lesquels ils se produisaient se firent de plus en plus apathiques, voire hostiles. Le 26 septembre 1883, à Louisville, Kentucky, les fondateurs de la Great Western Novelty Troupe eurent l'agréable surprise d'apprendre que la représentation au Buckingham Theatre se déroulerait à guichet fermé et que les places assises dans les allées et dans le poulailler avaient été vendues au même prix que celles des loges. Ce fut seulement quand le rideau se leva que Bob comprit que la foule était là pour le siffler et le huer à chacune de ses répliques ou pour jeter des détritres sur scène ; lorsqu'il pointa avec inquiétude son arme sur Jesse, ce fut l'émeute : d'après Bob, l'assistance se précipita vers la rampe en le traitant de chien et d'assassin et des gamins grimpèrent sur scène pour saccager le décor en chansonnant Bob comme dans une cour de récréation.

Quand Bob regagna son hôtel ce soir-là, on lui remit une lettre non signée relatant une version de la vie de Judas qui n'avait jamais été acceptée dans le canon de la Bible. Selon ce texte, le disciple du Christ avait survécu à sa tentative de pendaison afin de servir d'exemple d'impiété aux yeux du monde. Il devint énorme, grotesque, son visage se mit à ressembler à une outre pleine de vin, ses yeux se renfoncèrent si profondément dans son crâne afin d'échapper à la

lumière du soleil qu'ils étaient indiscernables même pour un médecin, son pénis grossit et devint immonde, repoussant, source de détestation, du pus et des vers se mirent à s'en échapper, ainsi qu'une telle pestilence qu'il ne pouvait jamais séjourner bien longtemps dans un village avant d'en être chassé. Après maintes souffrances et moult châtiments, Judas mourut là où était sa place et, d'après le récit, il était impossible d'approcher de cette région, car la puanteur qui émanait du corps de l'apostat était si grande qu'elle se communiquait à la terre.

Hormis un engagement d'un mois dans le cadre du Plus Grand Spectacle du Monde de P. T. Barnum, les frères Ford abandonnèrent le domaine du divertissement en 1883 et leur troupe se dispersa au gré de divers autres projets tandis que Bob et Charley se mettaient en quête d'existences plus discrètes – ce qui devait s'avérer problématique, voire impossible, comme pour beaucoup de ceux qui, par le passé, avaient côtoyé Jesse James.

Bob allait sur ses vingt-deux ans quand il revint à Kansas City pour y vivre en tant que joueur professionnel. Il était fringant, séduisant, plutôt riche et psychologiquement atteint. Selon ses calculs, il avait alors assassiné Jesse plus de huit cents fois et chacune avait été étonnamment semblable à la première : il soupçonnait que personne dans l'histoire de l'humanité n'avait encore si souvent et publiquement répété un même acte de trahison et que nul déploiement d'affliction ou de repentance ne pourrait changer l'antipathie de tout le pays à son égard.

Il se disait qu'il eût pu se suicider dans le pavillon le 3 avril, serrer le canon fumant du revolver entre ses dents, presser la détente et se faire sauter le crâne, repeindre du rouge de ses regrets le papier peint contre lequel il se fût hideusement effondré, mais même cela eût pu être perçu comme une marque supplémentaire de lâcheté. Il se dit qu'il eût pu ne pas implorer la clémence du gouverneur et mourir pendu le 19 mai, mais, même en descendant ainsi dans la tombe la corde au cou, on ne lui eût, subodorait-il, pas davantage pardonné qu'à Judas. Aussi Bob embrassa-t-il le rôle de renégat, de scélérat, ne condescendit-il jamais à faire acte de contrition, ne se débattit-il avec aucun fantôme, n'attendit-il jamais la moindre compassion, ne toléra-t-il jamais le moindre reproche, la moindre pression, le moindre mépris. Suffisant, désagréable, arrogant et dangereux, il était mauvais comme un revolver.

Au paroxysme de la colère, il envisageait parfois de rendre visite à Mrs William Westfall à Plattsburg, au McMillans à Wilton, dans l'Iowa, aux Wymore dans le comté de Clay, à Mrs Berry Griffin à Richmond, à Mrs John Sheets à Gallatin, voire à Mrs Joseph Heywood,

à Northfield, dans le Minnesota. Il serait allé les trouver chez eux et se serait présenté comme Robert Ford, « l'homme qui a tué Jesse James ». Il imaginait qu'ils lui en seraient reconnaissants. Ils l'inviteraient obligeamment chez eux et insisteraient pour le couvrir de somptueux cadeaux afin de le remercier d'avoir tant soit peu atténué leur chagrin. Mais en réalité, le seul voyage sortant de l'ordinaire qu'il accomplit fut à destination de Kearney, Missouri, sous couvert de la nuit, alors que même les chiens dormaient. Il marcha à pas de loup jusqu'à un monument funéraire en marbre haut d'environ deux mètres soixante-dix sous un bonduc et effleura du bout des doigts l'inscription :

À la mémoire de

JESSE W. JAMES

Mort le 3 avril 1882

à l'âge de 34 ans, 6 mois et 28 jours
assassiné par un traître et un lâche
dont le nom n'est pas digne
de figurer ici.

Bob s'enfonça dans le Kansas et les territoires indiens en 1885, où il joua avec des cow-boys dans les saloons et dormit sur un sol qui conservait le souvenir du soleil jusque dans la nuit, se dirigeant vers l'ouest sans carte. Un jour, un serpent à sonnette fit mine de mordre son éperon avant de s'éloigner avec de gracieuses ondulations. Bob le rattrapa avec discrétion, une machette à la main, et décapita le reptile, puis plaça le corps dans un sac de jute avec l'intention de le faire cuire ce soir-là. Des heures plus tard, lorsque Bob ouvrit le sac, le serpent sans tête se détendit comme un ressort et frappa Bob en plein cou avec la force d'un coup de poing avant de retomber, inerte, sur le sable, l'esprit en paix.

Mai 1884-juin 1892

Il se peut que certains soient d'un autre avis, mais tous ceux que je connais qui ont un jour tué quelqu'un donneraient tout ce qu'ils ont pour échapper à leur réputation.

BOB FORD

dans le Creede Candie, 1892

Charley Ford était conforme à l'image de l'assassin de Jesse James à laquelle aspiraient ses contemporains : nerveux, apeuré, pénitent, en proie à un insurmontable abattement et à tant d'affections, réelles ou imaginaires, qu'il somnolait pendant des journées entières, enseveli sous des épaisseurs de manteaux, tout juste capable de guetter les araignées du coin de l'œil. Il avait épousé une Miss O'Hara de St Louis en mai 1883, mais, dès avril 1884, l'irascibilité et la déception de Mrs Ford à l'égard de son mari pâlot, phtisique et hanté par des spectres furent telles qu'ils se séparèrent et que Charley retourna chez ses parents afin de soigner sa consommation au bon air de la campagne. Bien qu'il n'eût que vingt-six ans, il était aussi fatigué et fragile qu'un vieillard ; il pesait à peine quarante-quatre kilos et se plaignait sans cesse du froid, des clameurs des enfants, des machinations que Martha et Bob ourdissaient contre lui et des chapardages dont il était victime qui le maintenaient dans la pauvreté. Il se recroquevillait dans un rocking-chair sous la véranda, face à la route, emmitouflé tel un paquet d'os dans des lainages et des châles, le chef égayé d'un ridicule bonnet de laine violet et or. Il avait développé des infections secondaires de l'appareil digestif et afin de calmer les douleurs fulgurantes de ses poumons et autres organes, il consommait entre dix et douze grains de morphine par jour, si bien qu'il pouvait passer d'une espièglerie stupide mais allègre à un profond sommeil suivi d'une phase d'insomnie et de dépression durant laquelle il pleurait et psalmodiait tout bas, en plain-chant, ses remords à Jesse.

Le 6 mai 1884, cependant, Charley se sentit assez gai pour aller chasser avec Tom Jacobs, l'enfant qui, deux ans auparavant, avait découvert le cadavre de Robert Woodson Hite ; pourtant, quand des cailles débusquées s'envolaient des hautes herbes de la propriété des Jacobs dans un bruissement d'ailes évoquant des pages que l'on fait défiler, Charley se contentait de les contempler tandis qu'elles

disparaissaient dans le ciel, comme si le témoignage de ses sens n'était pour lui qu'une laborieuse description et que la présence des oiseaux ne lui avait pas encore sauté aux yeux. Il s'attardait sur des choses ordinaires – le doigt noueux d'une racine d'orme émergeant de la terre, les traces en forme d'as de pique laissées par les fers d'un cheval de trait dans un champ de maïs boueux, une clairière constellée d'empreintes de lapin, un corbeau qui fendait l'air près de son oreille. Tom perdit de vue son compagnon maladif dans les bois, puis le retrouva, à l'issue d'une absence prolongée, fusil cassé sur le bras, qui rentrait chez lui, traînant son pied bot derrière lui d'une démarche saccadée. Tom l'interpella pour savoir si quelque chose n'allait pas, mais Charley ne répondit rien.

Il appuya son fusil au pied de l'escalier et sourit à sa mère en montant au premier étage, où il avait sa chambre. Il suspendit à un clou dans le placard son lourd manteau de chinchilla ainsi que son chapeau à larges bords. Quoiqu'il y eût divers bouts de papiers et crayons dans la pièce, il ne rédigea aucune lettre d'excuse ou d'adieu. Il retira un Colt calibre .45 du ceinturon râpé pendu à l'une des colonnes de lit et s'allongea sur le matelas en plumes de canard sans ôter ses bottes mi-mollets, croisa les chevilles, recoiffa ses cheveux brun foncé de la main. Il tressaillit au contact du guidon de l'arme sur sa poitrine, puis pacifia son cœur d'une balle et le pistolet glissa à terre tandis que de la fumée s'élevait de la marque de brûlure sur sa chemise.

De nombreux journaux se firent l'écho de son suicide et la cérémonie privée qu'eussent souhaitée les Ford se transforma, sous l'effet des circonstances, en grand rassemblement public. Aucun représentant officiel de l'État ne lui rendit de dernier hommage, mais Henry Craig et le shérif Timberlake assistèrent aux funérailles, de même que Dick Liddil, dont la libération de prison venait d'être négociée.

Bob fut harcelé de questions quant aux raisons pour lesquelles Charley s'était donné la mort par d'innombrables curieux, dont certains tâchaient manifestement de le jauger afin de deviner si lui aussi chercherait à se dérober à l'opprobre et au blâme par le même procédé que son frère aîné. Bob réagit avec emportement à ces sollicitations et se fraya un passage à travers la foule présente à la réception avant de s'enfoncer dans les bois pour tirer sur des grives posées sur un arbre.

Et pourtant il demeura une année encore à la ferme du comté de Ray, à jouer aux cartes avec sa sœur et Dick, à réaliser des tours de prestidigitation avec Ida pour public, à baguenauder à la maison, à faire les foins, à épanouiller le maïs avec son frère Wilbur ou à saigner les porcs et les poulets. Mais les regards scrutateurs des passants et le

mépris de tout Richmond se révélèrent trop tenaces et, au cours de l'été 1885, Bob partit pour l'Ouest afin de s'y bâtir une nouvelle réputation.

Elias Ford vendit son épicerie et acheta une ferme aux environs de Blue Springs qu'il exploita en toute simplicité avec Wilbur, comme n'importe quel agriculteur. Martha quitta la propriété du vieil Harbison peu après le départ de Bob et déménagea à Excelsior Springs afin de vivre chez sa sœur jumelle Amanda. Dick Liddil était alors toujours le galant de Martha, mais elle commençait à se lasser de lui. Son allure n'était plus aussi exemplaire, il perdait la vue de son œil louche, le droit, qui était parfois aussi rouge qu'un radis, et, dans l'intimité, il chuchotait à Martha que Jesse leur avait jeté un sort et que dorénavant tout ce qu'ils entreprendraient était destiné à échouer. Aussi Martha se sépara-t-elle de lui vers la fin des années quatre-vingt et accepta-t-elle la demande en mariage d'un homme dont la personnalité et la profession étaient quelconques, mais stables. À l'exception de Bob, les Ford furent ainsi tous identiques à cet égard : ils achevèrent leur vie pacifiquement et disparurent de l'Histoire.

John Samuels, qui avait oscillé entre la vie et la mort pendant quatre mois se rétablit sitôt son demi-frère Jesse en terre et fit au monde l'offrande d'une vie insignifiante avant de mourir à l'âge de soixante et onze ans, en 1932.

Les séquelles mentales du Dr Reuben Samuels, consécutives à sa pendaison durant la guerre de Sécession, empirèrent progressivement et en 1900, il était devenu si violent qu'on lui passa la camisole et qu'on l'interna à l'asile, où il passa les huit dernières années de sa vie dans un état de rage puérile.

Sa femme, Zerelda, continua à habiter la ferme de Kearney, dont elle subdivisa les terres entre ses enfants survivants jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus que la maison d'un étage, les logis des esclaves, une grange délabrée et son jardin. Sa principale source de revenus venait des visites de la propriété à vingt-cinq cents par personne, durant lesquelles elle pérorait contre les autorités et la justice, gasconnait à propos de ses deux fils assassinés, Archie et Jesse, et montrait volontiers son poignet droit amputé ou l'hybride de fourchette et de couteau, en acier, qu'elle s'était confectionné afin de pouvoir manger de la main gauche.

Elle était roublarde. Elle embobinait bon nombre de visiteurs, feignait de leur faire des confidences, leur donnait l'impression que c'était un rare privilège, puis consentait finalement à leur vendre une pierre de la tombe de Jesse ou – bien plus cher – un fer usagé de l'une des montures de ses fils (elle se les procurait par pleines brouettées auprès du maréchal-ferrant d'un village voisin ; elle récoltait les

pierres par pelletées dans le lit de Clear Creek et les répandait sur la tombe une fois par semaine). Quand on voulait la prendre en photo dans le jardin, dans son fauteuil à bascule noir, elle demandait qu'on lui fît parvenir par la poste, en souvenir, une copie du cliché, qu'elle revendait à d'autres visiteurs dès qu'elle le recevait. Elle revendiqua – et obtint – un abonnement gratuit auprès de la compagnie de chemin de fer Burlington en compensation des crimes que celle-ci avait commis contre les James et, par la suite, pendant chaque trajet arpena les wagons en s'appuyant au dossier des sièges afin de faire le récit de sa vie aux autres passagers et de fustiger Burlington.

Son entrée dans le vingtième siècle ne lui retrancha rien de sa vigueur ni de sa force de caractère. Elle survécut à ses trois maris et à quatre des huit enfants qu'elle avait portés et ne trahissait aucun signe de maladie le jour où, en 1911, elle regagna son compartiment et mourut d'une attaque d'apoplexie dans une voiture-lit pullman à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Dès le lundi qui suivit Pâques en 1882, Zerelda Mimms James vendit aux enchères quasiment tout ce que contenait le pavillon de Lafayette Street. Un seau à charbon tout à fait ordinaire qui avait un jour connu la chaleur des doigts du grand homme atteignit deux fois son prix, le moulin à café avec lequel jouait Mary le 3 avril rapporta deux dollars à la veuve, la chaise haute de l'enfant soixante-quinze cents, la chaise sur laquelle était grimpé Jesse et le plumeau dont il s'était servi furent adjugés pour cinq dollars chacun. Les deux chevaux et les selles qu'abritait l'écurie furent confisqués en tant que biens volés, des éclats de bois furent arrachés au plancher en guise de reliques et l'on démantibulait les planches extérieures du pavillon quand la police arriva pour restaurer l'ordre.

Pourtant, Zee était toujours sans le sou et devait le rester en dépit des divers généreux efforts susceptibles de lui rendre sa solvabilité. Un homme entreprenant engagea Zee en vue d'une série de conférences, mais elle rechignait à exagérer et était en fait trop timide pour s'exprimer en public, de sorte qu'un orateur fut embauché afin de narrer la légende avec force effets mélodramatiques extravagants, tandis que la veuve éplorée faisait de la figuration. Toutefois, les premières répétitions furent atroces ; Zee secouait la tête avec désapprobation à chacune des grotesques hyperboles du conférencier et on ne l'entendait pas quand elle répondait aux questions du public. Le projet fut donc judicieusement annulé et Zee se rabattit pendant quelque temps sur une place de cuisinière. Toutefois, victime d'une fausse couche en juillet, elle ne se rétablit que lentement, si bien qu'elle dut bientôt s'en remettre à une souscription de plusieurs centaines de dollars lancée par le major John Newman Edwards pour subsister.

En 1882, Zee retourna à Kansas City, où elle travailla en tant que femme de ménage et couturière avec une abnégation que beaucoup interprétèrent comme une forme de pénitence. Elle s'associa à Mrs Samuels pour poursuivre l'éditeur J. H. Chambers dans le but de toucher des droits d'auteur sur *La Vie, les aventures et le perfide assassinat de Jesse James*, livre auquel elles avaient auparavant nié avoir collaboré. L'article rapportant qu'elles s'étaient vu attribuer 942 dollars par les jurés fut le dernier à faire mention de Zee ; dès lors, elle se retira de la sphère publique, fuyant les reporters et cherchant la retraite, séjournant à tour de rôle chez l'un ou l'une de ses cinq frères et sœurs pendant plusieurs mois de suite, puis repartant à regret.

Elle se sentait impotente, abandonnée, désertée. Elle ne fréquentait aucun homme et n'avait commerce avec d'autres femmes qu'aux manifestations organisées par l'église, elle avait pour seule compagnie ses enfants, la plupart de ses habits étaient noirs. Elle considérait Jesse comme la source de sa vitalité et de son dynamisme, comme son ingrédient essentiel ; sans lui, elle se retrouva en proie à la fatigue, à la maladie et à l'instabilité et, en 1900, à l'âge de cinquante-cinq ans, elle accueillit la mort avec soulagement.

Sa fille, Mary, devint une femme jolie et intelligente, mais plutôt banale ; elle épousa Henry Barr, un fermier prospère bien plus vieux qu'elle, et eut trois garçons qu'elle éleva sur une propriété jouxtant celle où était né son père. Avec l'âge, sa chevelure blond cendré vira au châtain et, bien qu'elle fût ravie de ressembler au moins à son père par la couleur de ses cheveux, hormis cela, elle ne mettait jamais particulièrement en avant son hérédité, de sorte qu'à sa mort, en 1935, beaucoup parmi ceux qui la connaissaient furent surpris par son nom de jeune fille.

Son frère, lui, sut à l'inverse tirer un important profit de son nom. Jesse Edwards James fut sprinteur au lycée et, l'été, garçon de courses au sein de la société d'investissement en immobilier du fils du gouverneur Crittenden. Il fut joueur de base-ball semi-professionnel, tint un stand de cigares au tribunal, reçut une bourse d'études universitaires de la part de Thomas Crittenden et exerça en tant qu'avocat à Kansas City et à Los Angeles. Il fut accusé d'avoir dévalisé un train de la Missouri Pacific à Leeds en 1898 et Finis C. Farr, qui avait été le secrétaire privé du gouverneur en 1882, le défendit à titre gracieux. Mrs Zerelda Samuels fournit un alibi à son petit-fils et prétendit qu'il était assis sous la véranda avec elle au moment de l'attaque, tout comme Jesse James Sr, tendait lui-même à s'y trouver à l'époque où ses premiers crimes furent commis. Le jury acquitta Jesse Edwards, mais d'après la rumeur le juge lui aurait fait la remarque : « Jesse, je vous déclare non coupable, mais ne recommencez plus. »

À l'âge de vingt-quatre ans, il publia un livre de souvenirs d'enfance intitulé *Jesse James, mon père* ; en 1921, il finança et joua dans le film *Jesse James Under The Black Flag* et, quelques années plus tard, fut recruté en tant que conseiller technique grassement payé dans le cadre de *Jesse James*, un plagiat de la Paramount Pictures mettant en vedette Tyrone Power. Jesse Edwards James mourut en Californie en 1951. Il eut quatre filles, dont une qui devint responsable des comptes bloqués à la Bank Of America, une seconde employée de la Réserve fédérale et une troisième qui vendit des bons du Trésor destinés à financer l'effort militaire durant la Première Guerre mondiale.

Quand, en mai 1882, fut présentée à l'assemblée législative du Missouri une résolution visant à « rendre hommage à la vigilance et au succès des fonctionnaires des comtés de Clay et de Jackson, ainsi que des citoyens de l'ouest du Missouri, dans le but de traduire la [bande des frères James] en justice », l'auteur de la proposition se fit lancer des crachoirs dessus, étriller, tourner en ridicule et le tollé fut tel que la séance fut ajournée.

Il n'est donc guère étonnant que la carrière politique de Timberlake, Craig, Wallace et Crittenden ait été ruinée par leur participation à la conspiration en vue d'assassiner Jesse James. James R. Timberlake le pressentit assez clairement pour se porter candidat au poste de percepteur du comté plutôt que de chercher à être réélu en tant que shérif, mais il fut malgré tout battu à plate couture et se fit cow-boy au Nouveau-Mexique. Le gouverneur Crittenden le rappela et lui proposa une place de marshal adjoint, mais Timberlake démissionna peu après le décès de son épouse et s'en retourna à son écurie de louage de Liberty, où il se mit à prendre de la morphine afin de lutter contre ses insomnies et succomba à un surdosage accidentel en 1891.

Henry H. Craig postula à la charge de marshal de Kansas City en 1882, mais ne recueillit qu'un faible pourcentage des suffrages. Quoiqu'il n'obtint plus jamais l'investiture d'un parti, il se bâtit un certain renom en tant que juriste et ce fut entre autres grâce à son parrainage que Jesse James junior put étudier le droit.

William H. Wallace resta procureur du comté de Jackson pendant encore un an, mais il ne put résister à la tentation de briguer de plus hautes fonctions. Il perdit la course au Congrès en 1884, au Sénat en 1901, à nouveau au Congrès en 1906 et à la dignité de gouverneur en 1908, après quoi il renonça et se dévoua à la cause de la prohibition.

Thomas T. Crittenden avait un temps, à juste titre, tenu pour acquis qu'il serait réélu gouverneur et irait ensuite rejoindre son oncle au Sénat ou son ami d'enfance John Harlan à la Cour suprême, aussi

fut-il stupéfait et piqué au vif quand le parti Démocrate s'opposa à sa candidature à sa propre succession et lui préféra l'ancien général confédéré John S. Marmaduke. Le sénateur George Vest vint à sa rescousse et suggéra de nommer Crittenden ambassadeur à l'étranger, mais le président Grover Cleveland rejeta cette motion au motif que les Européens reconnaîtraient en lui l'homme qui « avait passé marché avec les Ford pour éliminer Jesse James ». Cleveland le bombarda plutôt consul général de Mexico, puis, à l'occasion d'un changement d'administration présidentielle, un ami que Crittenden avait intronisé juge lui rendit la faveur sous forme d'un poste de syndic de faillite auprès du tribunal administratif de Kansas City, poste que l'ancien gouverneur accepta bravement comme un grand honneur et une grande responsabilité. Victime d'une attaque cérébrale lors d'un match de base-ball à Kansas City, il mourut dans les tribunes en 1909.

Vers la fin des années dix-huit cent quatre-vingt, Dick Liddil alla retrouver Bob Ford à Las Vegas – au Nouveau-Mexique et non dans le Nevada –, où il s'associa à Bob pour tenir un saloon dans Bridge Street, mais il ne s'avéra pas d'une grande aide. Il était pitoyable en arithmétique, négligent en matière d'entretien et délaissait souvent son tablier pour cause de frustration, préférant la compagnie des chevaux de l'écurie de louage voisine, qu'il nourrissait de pommes au creux de sa main. Un dénommé J. W. Lynch lui fit alors une offre alléchante, qui consistait à tester les qualités d'un pur-sang du nom de St John ainsi que de divers autres chevaux de course sur les hippodromes de l'Est et du Sud. Dick fit donc ses adieux à son associé et il ne revit plus jamais, ni Bob, ni Martha, allant jusqu'à démentir toute accointance avec la bande des frères James. Il concourut à Saratoga, à Pimlico, à Churchill Downs et réussit si bien qu'il finit même par devenir propriétaire de nombreux chevaux ; ce fut alors qu'il pensait l'un d'eux à Cincinnati, Ohio, en 1893, que, soudain submergé par une étrange langueur, James Andrew Liddil s'allongea dans la paille d'une stalle adjacente et décéda de mort naturelle à l'âge de quarante et un ans.

Des quatre frères Younger, deux seulement survécurent au dix-neuvième siècle. John avait été abattu par des détectives de Pinkerton en 1874. Bob avait été emporté par la phtisie en 1889 à l'infirmerie de la prison de Stillwater – ses derniers mots à l'adresse de Cole avaient été : « Ne chiale pas pour moi. » Jim avait subi l'ablation de tout un segment de la mâchoire après son arrestation aux alentours de Madelia et au cours des vingt-cinq ans qui suivirent, il en fut réduit à aspirer sa nourriture dans une cuillère. Cole perdit presque tous ses cheveux et gagna près de vingt kilos en prison. Afin, principalement, de rompre la monotonie, Jim et lui se portèrent volontaires pour faire l'objet d'une étude phrénologique dont il ressortit que Cole était un

homme tenace et loyal, mais intransigeant, qui eût fait un excellent général et que Jim avait des dons artistiques et littéraires, mais guère de prédispositions à faire fortune.

Tous deux furent libérés de Stillwater en 1901 et se firent vendeurs de monuments funéraires pour la P. N. Peterson Granite Company. Jim chercha à épouser Alice Miller, une femme écrivain, mais le procureur général du Minnesota le lui interdit, arguant qu'un homme encore sous le coup d'une condamnation à perpétuité était comme mort aux yeux de la loi. Peu après la fiancée de Jim se ravisa et, en 1902, celui-ci se suicida à l'hôtel Reardon, à St Paul, laissant derrière lui une lettre enfiévrée dans laquelle il se décrivait comme « un type carré, un socialiste et un ferme partisan des droits de la femme ».

Le gouverneur attesta de sa commisération et de ses regrets quant à ce drame en accordant son pardon plein et entier à Thomas Coleman Younger, qui, avec un mélange d'affliction et de joie, repartit pour Lee's Summit dans le Missouri.

Alexander Franklin James était à Baltimore avec sa femme et son fils quand il prit connaissance de l'assassinat de Jesse James. Il reprochait à son frère cadet ses bizarreries et son tempérament instable, mais sitôt eut-il pris conscience qu'il ne reverrait jamais plus Jesse qu'il se retrouva dans tous ses états, désespéré, découragé. L'Est lui semblait être un pays étranger et toutes les villes qu'il visitait pareilles à des îles désertes désormais que Jesse était mort. Il se sentait soudain seul, nostalgique, morose ; n'eussent été Annie et Rob, il eût pu être tenté de se suicider.

Il fut erronément aperçu à St Joseph, Kansas City et Kearney en avril et mai 1882, mais en réalité, il demeura encore pendant tout le printemps et l'été sur la côte Est, d'où il adressa, par l'entremise du journaliste John Newman Edwards, plusieurs lettres au gouverneur Thomas Crittenden en vue d'entreprendre des ouvertures et des négociations.

Ce fut à l'automne que, sous l'identité de B. F. Winfrey, Frank prit la direction de l'Ouest et rencontra le gouverneur, le 5 octobre 1882, à cinq heures de l'après-midi. Exultant, Crittenden avait invité divers hauts fonctionnaires de l'État, ainsi que des reporters conciliants dans son bureau de Jefferson City afin d'ouvrir en leur compagnie un « cadeau de Noël », surprise qui, supposèrent-ils, faisait sans doute référence à la présence du major John Newman Edwards plutôt qu'à celle de l'inconnu grave et imposant au côté du journaliste. Contre toute attente, Edwards leur désigna cependant son compagnon et leur présenta en grande pompe Mr Frank James. L'homme s'avança et retira son revolver ainsi que sa cartouchière de l'armée de l'Union,

puis les tendit au gouverneur avec ces mots : « Laissez-moi vous remettre ceci, qu'aucun homme vivant à ce jour en dehors de moi n'a été autorisé à toucher depuis 1861, et vous dire que je suis votre prisonnier. »

Le lendemain, Frank James accorda au *St Louis Republican* un entretien lors duquel il déclara : « Si j'étais gouverneur et qu'il m'incombait de faire régner l'ordre dans un État aux prises avec une telle bande de hors-la-loi terrorisant la population, j'aurais moi aussi pris des mesures désespérées afin de faire face à ces desperados. Ils ne pouvaient leur arriver que ce qui leur est arrivé. Tel est le lot de toutes les bandes de ce genre. Mais quelles ne doivent pas être les souffrances de Bob Ford, cette malheureuse créature... Pour une poignée de dollars, il s'est attiré, à la veille d'entrer dans l'âge adulte, une malédiction ravageuse qui ne le quittera plus au cours des années à venir. »

Le gouvernement octroya divers privilèges à Frank ; on le gratifia de fêtes, de réceptions distinguées, de somptueux présents, d'un logement et d'une luxueuse voiture particulière à bord du train qui le conduisit dans le comté de Clay ; aux yeux de certains, c'était comme si c'était l'État du Missouri qui s'était rendu à Frank James et non le contraire. Informés qu'il remontait vers le Nord, les gens s'attroupèrent le long du trajet dans les gares, où il suffisait à Frank d'apparaître et de leur adresser un timide signe de la main pour déclencher une formidable ovation.

À Independence, le procureur Wallace ne parvint pas à bâtir un dossier suffisamment solide pour incriminer Frank, aussi le hors-la-loi fut-il envoyé à Gallatin afin d'être jugé pour le meurtre de John Sheets en 1869 ainsi que pour ceux de William Westfall, le chef de train, et de Frank McMillan lors de l'attaque du Chicago, Rock Island and Pacific à Winston en 1881. John Newman Edwards réussit à enrôler sept personnalités politiques montantes en tant qu'avocats de la défense, dont un ancien vice-gouverneur et un ex-membre du Congrès qui était commissaire de la Cour suprême du Missouri. Comme la salle du tribunal était trop petite pour accueillir les foules, les audiences se déroulèrent au music-hall de Gallatin et le shérif fit payer l'entrée.

Le dossier de l'accusation reposait sur les aveux de Clarence Hite, Whiskeyhead Ryan et Dick Liddil ; mais Hite mourut de consommation avant de pouvoir témoigner, Ryan était déjà en prison pour vol et n'avait aucun intérêt à s'aliéner Frank James et ses alliés ; quant à Dick Liddil, si ses déclarations furent précises et convaincantes, émanant d'un voleur de chevaux en prison, d'un débauché et d'un traîne-savates, elles n'eurent qu'un poids limité.

Frank James, lui, respirait la dignité, l'intelligence, la rectitude et la retenue. Il exhibait toutes les qualités que les honnêtes gens de

l'époque rêvaient de posséder. Il parlait un allemand et un français corrects ; il était capable de citer un millier de vers de Shakespeare ; il ne se dégageait de lui nul charme suspect ; et il s'était battu du bon côté durant la guerre de Sécession.

Le jury, dont la partialité envers Frank James s'était fait jour dès sa constitution, vota l'acquittement de l'accusé et un long tonnerre d'applaudissements résonna dans la salle.

Frank était libre depuis moins d'un an quand il fut de nouveau inculpé, en Alabama, pour vol à main armée sur la personne d'un trésorier-payeur à Muscle Shoals. Le verdict fut identique, mais à peine eut-il été prononcé qu'un autre shérif arrêta Frank pour l'attaque d'un train de la Missouri Pacific à Otterville en 1876. Toutefois, le principal témoin trépassa deux jours avant le début du procès et Frank bénéficia d'un non-lieu en février 1885.

De sorte que, en dépit de maintes preuves plus qu'indirectes l'incriminant dans bon nombre de crimes, Frank ne passa jamais un seul jour dans un pénitencier.

En revanche, il fut starter lors de courses organisées à l'occasion de foires locales, où il attirait les foules à chacune de ses apparitions ; il travailla dans un magasin de chaussures à Nevada, dans le Missouri, ainsi que pour la Mittenhal Clothing Company, un fabricant de vêtements de Dallas, Texas, jusqu'à ce que l'ennui prît le dessus ou que, las de la déférence béate des clients, il préférât démissionner. Il pansa et soigna un temps les chevaux de course d'un riche propriétaire dans le New Jersey, jusqu'à ce que les généreux appointements qu'il touchait se missent à ressembler un peu trop à de la philanthropie. Puis, pour soixante-dix dollars par mois, il déchira des billets à l'entrée du Standard Theatre de St Louis, refusant systématiquement toute invitation à entrer pour assister au spectacle burlesque et coquin qui s'y donnait.

Il fut question de faire de lui le nouveau sergent d'armes du parlement du Missouri en 1901, poste qui eût à la fois représenté pour lui un répit et une forme de reconnaissance de sa rédemption, mais, redoutant que sa présence au sein de l'assemblée ne fût pour eux un handicap politique, les Démocrates qui avaient recommandé Frank se déjugèrent. Ce ne fut donc pas sans déception et ressentiment que Frank céda aux instances de plusieurs troupes de répertoire et accepta de jouer, avec un dépit et une nervosité considérables, des rôles secondaires dans les pièces *De l'autre côté du désert* et *La Cicatrice fatale*.

Il se sentait quelque peu coupable d'avoir été épargné. Il avait l'impression d'avoir fait l'objet de cette grâce sans la mériter, que le pardon dont il avait joui n'avait ni rime ni raison. Il était un jour retourné avec un reporter du *Missouri Herald* sur les lieux du massacre

auquel il avait pris part à Centralia, en 1864, et avait parcouru le cimetière de Pleasant Grove à la recherche de noms qu'il connût. Tandis qu'il se livrait à un peu de jardinage sur une tombe mal entretenue, il avait avoué : « Ce qui relève du miracle, pour moi, c'est que je ne repose pas dans un endroit comme celui-là. Pourquoi ai-je été épargné alors que tant de mes camarades ont été emportés ? » Puis il s'était redressé, s'était épousseté les mains l'une contre l'autre et avait récité l'Évangile selon saint Matthieu : « Alors, deux hommes seront aux champs, l'un est pris et l'autre laissé. »

Quand Cole Younger était revenu dans le Missouri en 1903, les deux frères d'armes vieillissants et malades s'étaient redécouverts. Cole était pieux, repentant, corpulent et les vingt-six blessures par balles que son corps avait encaissées le tourmentaient. Frank était revêche, émacié et grisonnant, il fumait cigarette sur cigarette, ne buvait pas une goutte d'alcool et souffrait de légers problèmes cardiaques. Un cirque de Chicago les engagea tous deux dans le cadre d'une revue sur l'Ouest sauvage dans lequel Cole se mêlait au public, signait des autographes et agitait un chapeau blanc quand on annonçait son célèbre nom. Frank, lui, faisait une apparition maussade à bord d'une diligence que dévalisaient de jeunes citadins incarnant la bande des frères James et Younger, avant de revenir en piste lors du finale grandiose, monté sur un cheval arabe dont la selle était surchargée de paillettes, aux côtés de Sioux, d'anciens soldats de cavalerie, de dresseurs de *broncos* et de jeunes femmes accomplissant des numéros au lasso.

Tout ceci parut malhonnête, ridicule et indigne à Frank, qui tira sa révérence au bout de quelques mois pour s'installer à Kearney. Son fils, Rob, était entre-temps devenu comptable à la Wabash Railway, une société ferroviaire de St Louis ; son épouse, Anne, tenait compagnie à Mrs Samuels et se retirait avec irritation chaque fois que survenaient des badauds. Frank élevait du bétail, se déplaçait dans un buggy tiré par un cheval de trait nommé Dan, allait s'entraîner au tir sur des cibles en papier dans les bois et escortait avec taciturnité d'une pièce à l'autre les visiteurs, à qui il en coûtait désormais cinquante cents pour voir le diplôme de Georgetown College du pasteur James, un échantillon de broderie confectionné par Zerelda Cole lorsqu'elle était élève à l'Académie Sainte-Catherine, la bible que lisait Jesse et l'un des pistolets dont il s'était servi. Quand on l'interrogeait à propos de Jesse, il répondait en citant *Jules César* : « Le mal que font les hommes leur survit ; le bien est souvent enterré avec eux. »

Alexander Franklin James mourut d'une crise cardiaque le 18 février 1915, à l'âge de soixante-douze ans. Avec l'âge, il avait été assailli de visions de scientifiques étudiant les circonvolutions et le poids de son cerveau, aussi, conformément à sa volonté, Annie le fit-

elle incinérer et conserva-t-elle les cendres de son époux jusqu'à ce qu'on pût les enterrer avec les siennes – ce qui fut fait lorsqu'elle décéda en 1944, à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Thomas Coleman Younger s'éteignit à soixante-douze ans, sans jamais s'être marié, laissant derrière lui une fille, Pearl, une prostituée qui avait pour mère Myra Belle Starr, la légendaire « reine des bandits ». Après avoir quitté le cirque, Cole retourna à Lee's Summit, Missouri, sa ville natale, où il continua à participer à la vie publique en donnant dans les églises, sous des chapiteaux et devant diverses assemblées des conférences intitulées *Ce que la vie m'a appris*, *Le Crime ne paie pas*, ou sur les méfaits du whisky.

Robert Newton Ford erra en direction du sud-ouest et arriva aux sources chaudes de Las Vegas, Nouveau-Mexique, vers la fin des années quatre-vingt, après s'être souvenu que Jesse avait jadis songé à s'enfoncer tout droit dans cette région. Bob était à cette époque-là un joueur professionnel qui possédait en tout et pour tout une vieille rosse, quelques vêtements roulés dans une bâche et un manteau de chinchilla à poils longs qui avait appartenu à Charley, ainsi que huit cents dollars de gains au poker dissimulés dans la doublure pendouillante de cet héritage. Il descendit au Old Adobe Hotel, puis fit le touriste pendant une semaine, misant peu aux cartes, se renseignant sur la ville, sur Billy le Kid, sur Pat Garrett, allant se laver et cogiter aux sources chaudes.

Alors qu'il se promenait dans Bridge Street un soir, il vit un homme voûté coller sur la vitrine d'un saloon un écriteau annonçant que l'établissement était en vente, car le propriétaire repartait pour l'Est. Bob passa la soirée juché sur un tabouret, à comptabiliser les ventes, à réfléchir aux changements qu'il apporterait, et le matin négocia le rachat de l'ensemble de l'inventaire et du bail annuel avant de verser un acompte de cinquante dollars. Puis il envoya un télégramme à Dick Liddil, à Richmond, et quand Dick sauta du train, un mois plus tard, Bob l'attendait à la gare, tout guilleret, pimpant et avenant, vêtu d'une chemise blanche impeccable et d'un gilet gris boutonné, les jambes cachées par un long tablier blanc que déformait son pistolet. « Dis bonjour à la prospérité », lança-t-il à Dick avec un sourire avant de lui passer un bras autour des épaules comme Jesse eût pu le faire et de l'entraîner, pour une petite excursion, à travers le marché mexicain aux légumes et aux volailles, puis sur la place de la vieille ville avec son belvédère et ses jardins, jusqu'à une rue en terre orange.

Le saloon de Bob était avantageusement situé, le long du principal axe est-ouest de Las Vegas, qui enjambait la Gallinas River, et il eût pu attirer aussi bien les commerçants du comté de San Miguel

que ceux qui se rendaient à Santa Fe, une soixantaine de kilomètres plus à l'Ouest, si des rumeurs ne s'étaient pas mises à circuler sur le compte des tenanciers – le *Daily Optic* ne manqua pas de rappeler leur peu glorieux parcours à ses lecteurs – et si quelques bergers et autres mineurs s'y fourvoyaient quelquefois pour béer devant les renégats de la bande des frères James, à l'instigation de Scott Moore (l'ami d'enfance de Jesse), une vaste cohorte de clients potentiels, révoltée par l'assassinat, boycotta les lieux.

Bob paya des gosses pour distribuer des prospectus à toutes les personnes qui traversaient le pont et tâcha même de persuader en personne les passants de venir se délasser à l'intérieur. Il commanda à Albuquerque un piano droit, entreprit de servir des œufs durs, des pickles sucrés et des fritons de porc badigeonnés de sauce au piment rouge avec chaque consommation ; il convainquit le fils du gouverneur, Miguel Antonio Otero – qui avait à peu près le même âge que lui et avait grandi dans le Missouri – d'organiser une fête, un samedi soir, dans son établissement. Il publia même des petites annonces dans les journaux du Colorado dans le but d'embaucher des chanteuses et des danseuses ; et pourtant on persistait à boudier son saloon, on déchirait ses affiches et les honnêtes gens changeaient de trottoir pour rejoindre la place.

Bob engloutissait en dépenses hebdomadaires le capital qu'il avait accumulé en cinq ans et voyait se rapprocher la faillite chaque fois qu'il réglait un fournisseur, aussi quand Dick l'informa que Lynch lui avait proposé de monter St John ainsi que d'autres chevaux de course sur les circuits de l'Est et du Sud, Bob jeta l'éponge et, sans rancune, aida à embarquer les animaux à bord d'un wagon de marchandises à Santa Fe et à charger l'inventaire dans un chariot Studebaker. Dick s'en fut vers l'Est et renoua avec la chance ; Bob s'en fut plus au nord, à Walsenburg, Colorado, où il fonda un autre saloon impopulaire dans lequel il ne parvint à appâter qu'un maigre nombre de clients en se vendant tel un phénomène de foire – « l'homme qui a tué Jesse James ». Il reprit la route et se dirigea vers Pueblo, soixante-dix kilomètres plus au nord, où il acquit la renommée d'être un joueur rusé et réussit à amasser les fonds nécessaires à l'ouverture d'un « saloon à hôtesse » dans un quartier de la ville appelé la Mesa. Il investit toutes ses économies dans des tables et du matériel de jeu, qu'il se fit expédier de Denver et consacra de nombreuses heures, dans la campagne environnante ou à la gare, à s'entretenir avec toutes les jeunes filles de seize à vingt et un ans qui avaient l'air pauvres, mal traitées ou en fugue afin d'échapper à un mariage arrangé par correspondance ou à un travail dans les champs de cantaloup. Il leur promit une chambre de quatre mètres sur huit, trois repas par jour, des robes blanches et propres si courtes qu'elles révélaient leurs

culottes bouffantes blanches et des bas noirs dénudant le haut de leurs cuisses. Il répondait de leur protection, leur garantissait de jouir d'une société plaisante et leur laissait incidemment l'option de recourir à la prostitution sans l'exiger pour autant – il attendait juste d'elles qu'elles bavardent gentiment avec la clientèle et l'encourageant à consommer bière et spiritueux à des tarifs excessivement élevés.

Les jeux d'argent et les jolies hôtes du troisième saloon de Bob firent toute la différence. Bob prospéra à Pueblo comme cela ne lui était plus arrivé depuis ses années de comédien dans la troupe de George Bunnell. Et sa vie à Pueblo tenait en grande partie de la représentation ; sa personnalité céda la place à cette vacuité caractéristique de ceux dont le personnage public se restreint à un assortiment de simagrées et de poses, de paroles mûrement répétées et d'affectation. C'était un paon, un fat, un fanfaron ; une source l'accuse de « ne pas se moucher du coude » et de jouer les as de la gâchette à la Mesa, une autre d'être belliqueux et ombrageux, mais une troisième évoque sa nervosité, sa maussaderie et ses accès de panique désespérée qui le faisaient ressembler à un possédé. Sa triste réputation de lâcheté l'avait, bien entendu, précédé, mais il existe diverses histoires pour le moins susceptibles d'expliquer son appréhension et sa suspicion. Ce fut par exemple à cette époque qu'un barbier s'insinua dans ses bonnes grâces et lui fit des courbettes pendant un mois avant de dévoiler à un compagnon qu'il avait l'intention de venger Mr Jesse James en tuant Robert Ford. Ledit compagnon chuchota la nouvelle à Bob, qui alla trouver le barbier dans son salon de coiffure, le propulsa dans la cour de derrière et lui fournit un pistolet.

« Vas-y ! lui intima Bob. Dégaine et tire ! »

Au lieu de ça, l'homme tomba à genoux et supplia Bob de lui laisser la vie sauve. Bob lui abattit son pistolet sur le nez, broyant os et cartilage, puis traîna le barbier, dont la bouche et le menton ruisselaient de sang sur son plastron, jusqu'au saloon, où il fut obligé d'implorer la clémence devant les acolytes sans foi ni loi de Bob.

Une autre fois, au Bucket of blood – le « Seau de sang » –, un saloon de Pueblo où Bob sirotait un whisky au bar afin d'observer l'activité aux tables de jeu et de comparer les recettes avec les siennes, un gamin avec une guitare interprétait des chansons à la demande et il ne fallut pas bien longtemps avant qu'un client éprouvât l'envie de provoquer Bob en demandant à entendre « La Ballade de Jesse James », par Billy Gashade. Le gamin s'exécuta et, d'après un témoin du nom de Norval Jennings, tous les regards se tournèrent vers le sale petit lâche au comptoir. Au départ, il sembla que Bob n'allait pas réagir, mais au fil des couplets, son indignation grandit suffisamment pour qu'il se retournât sur son tabouret haut en écartant le pan droit

de sa veste pour dégager son revolver, foudroyant des yeux le chanteur, qui commit la grossière erreur de poursuivre. D'après Jennings, Bob tira alors son Colt et, avec une habileté miraculeuse, fit feu sur la guitare, sectionnant les cordes en boyau de chat qui se détendirent et cinglèrent les doigts du gosse qui glapit et serra sa main droite contre sa poitrine, tandis que Bob sortait en se pavanant à travers la fumée avec un rictus invitant le dégoût.

Il passait pour arrogant, dangereux, cabochard, brutal, dépourvu de toute qualité rédemptrice – hormis sa capacité à boire et son effarante adresse avec les armes à feu. Il se colportait diverses anecdotes concernant la magnanimité ou la bravoure de Robert Ford en ville – des anecdotes selon lesquelles il avait organisé un repas de Noël pour les indigents, glissé cinquante dollars dans la poche d'un Mexicain à la tête d'une famille pauvre ou mis en déroute une bande de durs sur un trottoir rien qu'en les menaçant de sa canne – mais tout geste tant soit peu flatteur était considéré comme une imposture par tous ceux qui pensaient le connaître et était oublié au profit de fables désobligeantes jugées plus justes.

Il était en large part responsable de cette animosité envers lui : il était bel et bien chicanier, jacassier, hautain, ivre plus souvent qu'à son tour, mesquin dès qu'il était question d'argent, exclusivement préoccupé par les atteintes à sa propriété et à sa réputation, tenaillé par la peur continuelle d'être assassiné. Mais dans le privé, c'était un homme accommodant, indulgent et même aimant, un gentleman riche et intelligent rongé par une culpabilité qu'il lui était impossible d'admettre.

Il avait engagé une demi-mondaine dénommée Dorothy Evans et s'était peu à peu entiché d'elle. C'était une fille de cow-boy mignonne et potelée, pâle comme un camée, dont les formes amples donnaient toujours l'impression qu'elle était enceinte de quatre mois. Elle avait de longues tresses brunes maintenues par des barrettes qu'elle portait coiffées en forme de huit au-dessus de ses oreilles, à la façon d'une paysanne anglaise. L'expérience et les épreuves se lisaient dans son regard, des années à faire la moue avaient remodelé ses lèvres, mais le reste de sa figure exprimait par ailleurs une attrayante cupidité paraissant suggérer qu'elle était prête à accepter n'importe quoi tant que c'était amusant. Elle était maligne, pragmatique, compréhensive, résolue et tenait un compte rigoureux des pertes et profits qu'elle retirait de chaque heure ouvrée pour son employeur ; et Bob était prêt à payer pour son attention, sa compassion, son étalage de beaux sentiments et de respect.

Dorothy s'était présentée au saloon de Bob en réponse à une annonce dans un journal :

BONNES DANSEUSES, gagnez de l'argent.

RIRES À GOGO ! BEAUX VÊTEMENTS !

Le salaire du péché n'est pas la mort, mais la fortune,
la notoriété et la chance de faire un beau mariage.

C'était au mois de juillet et Bob tirait une remorque pour enfant rouge chargée de pains de glace car il ne pouvait pas se permettre les cinq cents que coûtait la livraison quand il se retrouva face à une jeune femme vêtue d'une longue robe verte agrémentée de volants et de manchettes délicates. Ses mains étaient gainées de gants gris rehaussés de boutons de diamant, elle était coiffée d'un chapeau de soleil géorgien et portait, calée au creux de l'épaule, une ombrelle qu'elle faisait légèrement tourner, comme pour faire ressortir son amusement à la vue de cet homme tractant un jouet d'enfant.

« Je m'attendais à quelqu'un de vieux et laid, fit-elle.

— Ce n'est pas ce qui manque, à Pueblo, répliqua Bob. Qui cherchez-vous en particulier ?

— C'est vous, Bob Ford ?

— Et j'en suis fier. »

Il s'imagina que ce devait être une journaliste du genre de Nellie Bly, la pionnière du journalisme féminin, débarquée de la ville pour écrire encore un article de plus sur la déchéance et le déshonneur de Robert Ford. Mais elle déclara simplement :

« Je sais chanter et jouer du piano. Je suis ici à propos de cette place de danseuse.

— Mince alors ! »

Il s'empressa d'ôter les gants jaunes qu'il était en train d'enfiler afin de transporter la glace à l'intérieur et ouvrit d'un air contrit l'une des portes battantes à la jeune femme avant de l'inviter à s'abriter du soleil et de la chaleur.

Elle lui dit qu'elle s'appelait Miss Evans et qu'elle avait été élevée dans un orphelinat tenu par les Sœurs de la Charité. Elle n'avait eu en guise de jupe qu'un sac de farine jusqu'à l'âge de quatorze ans, où elle avait épousé un ingénieur des mines de Denver. Il avait cependant été emporté par une pneumonie et, mue par le désespoir, elle avait embrassé l'existence de courtisane.

« Vous voulez dire que vous êtes une prostituée », intervint Bob. Elle avait posé les mains sur la table en chêne et Bob effleura du bout du doigt l'un des boutons en diamant, qui s'avéra n'être que de la verroterie. « Pas la peine d'enjoliver les choses avec moi.

— Je n'en ai pas honte, affirma Miss Evans. C'est juste que j'aime le mot.

— Vos services pourraient m'être utiles, si ça vous tente.

— Ça se pourrait. »

Renonçant soudain à tout simulacre de distinction ou de bon goût, elle sortit un étui à cigarettes doré de son sac et Bob lui alluma sa cigarette. Un homme qui travaillait pour Bob fit irruption dans le saloon en trimballant un pain de glace entre ses jambes à l'aide de pinces. Il aperçut la cigarette entre les mains de la jeune femme et marqua un temps d'arrêt, constellant le plancher de gouttes d'eau, puis adressa un sourire ravi à Bob avant de se remettre en route vers la réserve.

« Vous savez qui je suis ? » s'enquit Bob.

Elle hocha la tête avec un rien trop d'empressement, telle une adolescente amoureuse de son professeur.

« Bob Ford. »

Il recroisa les jambes et considéra le sol.

« L'assassin de Jesse James.

— J'ai déjà vu votre photo. »

Il la dévisagea avec une mine soupçonneuse.

« Donc vous avez menti.

— Pardon ?

— Vous avez dit que vous vous attendiez à quelqu'un de vieux et laid, alors que vous saviez à quoi je ressemblais. »

Elle ne se démonta pas, ne baissa pas les yeux vers son giron, ne bouda pas, ne feignit pas d'être gênée.

« C'était simplement pour faire la conversation, expliqua-t-elle en se montrant particulièrement charmeuse.

— Qu'y avait-il de vrai dans votre histoire d'orphelinat des Sœurs de la Charité et d'ingénieur des mines ?

— Presque rien », avoua-t-elle en soufflant la fumée de sa cigarette.

Il la dévisagea d'un air sévère, avec un sourcil levé qui trahissait combien il la trouvait séduisante.

« Vous avez un prénom ou en général vous inventez quelque chose ?

— Dorothy, répondit-elle.

— Vous savez vraiment chanter ? »

Elle se leva et se dirigea avec grâce vers le piano droit, sur lequel elle plaça sa cigarette dans un cendrier en fer-blanc. Elle chanta « Only a bird in a gilded cage » – « Rien qu'un oiseau dans une cage dorée » – et « Home, Sweet Home » – « On n'est nulle part si bien que chez soi » – et Bob l'embaucha pour un salaire supérieur aux autres filles.

Elle fit sensation à Pueblo, avec ses tenues tape-à-l'œil, ainsi que la désinvolture et la hardiesse avec lesquelles elle exhibait son corps ; elle poussait la sérénade au coin des rues, sous le regard des cavaliers qui s'attardaient sur leurs montures, des cochers sur leur banquette et

des jeunes commis qui en oubliaient leur boutique pour la contempler avec délice et envie ; sur une affiche, au-dessous de son portrait, on pouvait lire : « Rempportez chaque soir de pareils petits lots au saloon de Bob Ford. » Les nouveaux clients qu'elle rapporta accrurent grandement les revenus de Bob, mais ses généreuses attentions envers son patron eussent à elles seules justifié ses appointements. Elle manifestait un profond intérêt pour la relation si controversée entre Bob et Jesse et écoutait son employeur avec une curiosité vorace, dans une immobilité parfaite, avec pour seule expression un air d'intense fascination, buvant chacun de ses mots, telle une bouche assoiffée.

Ce fut avec Dorothy Evans que Bob put enfin parler à cœur ouvert et sans fard, qu'il put enfin aborder des aspects des faits jusqu'alors inconnus de lui-même. Il évoqua les parties de poker dans la salle à manger du pavillon de Thomas Howard. Jesse avait pour habitude de jouer avec sa lèvre inférieure du bout du pouce, puis de taper sur la table de tout son poing quand il jouait une carte. Il s'était couché une ou deux fois alors qu'il avait une main gagnante et n'avait jamais vu clair dans les coups de bluff de Charley. Il se grattait les dents avec le doigt, se rappela Bob, se mordillait la moustache et avalait chaque soir un verre de cidre additionné de sulfate de magnésium afin de se purifier le sang. Bob confia à Dorothy qu'il n'avait plus aucun souvenir du meurtre, ni de tout ce qui avait suivi : il se souvenait d'avoir levé le revolver que Jesse lui avait offert, puis le Vendredi saint, d'avoir lu le compte-rendu des funérailles comme s'il se fût agi d'un événement distant. Il lui raconta qu'il avait conservé des coupures de journaux jaunies d'avril 1882, qu'il avait étudié d'innombrables fois, avec l'impression d'avoir été singé, dépossédé de son identité, cruellement diffamé par le Robert Ford que les journalistes avaient couché sur le papier. Il avait été sidéré, stupéfié, s'était comporté de manière mécanique, puérile. Il avait honte de son persiflage, de sa vantardise, de son affectation de bravoure et d'implacabilité ; il se repentait de son insensibilité, de sa froideur, de son incapacité à exprimer ce que, bien des années plus tard, il croyait être la vérité : qu'il regrettait d'avoir tué Jesse, que Jesse lui manquait autant qu'à tout le monde et qu'il eût souhaité que son assassinat ne fût pas nécessaire.

« L'était-il vraiment ? » l'avait interrogé Dorothy.

Bob l'avait dévisagée sans un mot.

« Ce que j'entends par là, c'est : fallait-il que ce soit toi qui le tues ? » avait précisé Dorothy.

Sa voix avait un timbre un peu cristallin que Bob avait souvent remarqué chez les comédiennes.

« Il avait l'intention de me descendre, argua-t-il.

— Donc tu avais peur et c'était la seule raison ? »

Bob but une gorgée de sa chope de bière à clapet.

« Ça et la récompense.

— Tu préfères que je change de sujet ? »

Bob reposa la chope et lança un regard pénétrant à Dorothy.

« Tu sais à quoi je m'attendais ? À des applaudissements. J'étais persuadé que Jesse James était le diable, un tyran responsable de bien des maux, et que je serais l'homme le plus célèbre d'Amérique si je l'abattais. Je pensais qu'on me féliciterait et que mon nom figurerait dans les livres. Je n'avais que vingt ans à l'époque. Je ne me doutais pas que les gens le prendraient ainsi. J'ai été surpris. »

Ce fut à peu près à cette période qu'un cow-boy et prospecteur nommé Nicholas Creede commença à extraire de vastes quantités de minerai d'argent des mines de Holy Moses et d'Amethyst dans la chaîne montagneuse de San Juan, dans le sud-ouest du Colorado. Un village de tentes dans la vallée de Willow Creek reçut le nom du prospecteur, un embranchement à voie étroite fut rapidement mis en chantier par la Denver and Rio Grande de façon à relier le camp au col de Wagon Wheel à l'est et ce fut seulement l'enneigement des défilés en altitude qui empêcha plusieurs milliers de mineurs de déferler sur les montagnes. Ils attendirent donc impatiemment le dégel printanier à Pueblo, où ils firent les choux gras des saloons, des hôtels et des pensions, dans lesquels ils dormaient à trois ou quatre par chambre. Bob Ford, qui résidait au Phoenix Hotel, ne fit pas exception et dut cohabiter avec un certain Edward O. Kelly, avec qui il ne fit pas un couple heureux.

Kelly venait de Harrisonville, Missouri, une trentaine de kilomètres au sud de la ferme de Cole Younger à Lee's Summit et il laissait accroire, y compris à ses amis, que sa sœur avait épousé l'un des frères Younger. C'était un fils de médecin qui avait reçu une bonne éducation et il avait même un temps occupé un emploi de policier à Pueblo, mais en 1890, il avait déjà l'allure mauvaise, émaciée et inintelligente de l'alcoolique chronique. Il négligeait de se raser ou de changer de vêtements, sa chemise et sa veste étaient trop grandes pour lui, toute lueur d'humour était absente de ses yeux verts, il n'avait que de la répugnance à l'égard des femmes et il estimait que Bob Ford flétrissait le nom du Missouri.

Aussi, quand ils étaient ensemble, en règle générale ne se disaient-ils rien, regardaient-ils partout ailleurs plutôt que de poser les yeux l'un sur l'autre et suspendirent-ils une guirlande de fanions afin de diviser la pièce et de séparer leurs affaires. Néanmoins, un jour, alors qu'il farfouillait dans ses effets à la recherche d'une bague à quatre cents dollars, sertie de diamant, dont il désirait faire cadeau à Dorothy pour symboliser leur union de fait, Bob remarqua Kelly qui ricanait et marmonnait tout seul ; il en déduisit des conclusions

erronées et accusa son compagnon de chambrée d'avoir volé l'anneau.

Kelly fusilla Bob du regard pendant une seconde ou deux, puis tendit à tâtons la main vers son calibre .45 et il le pointait vers Bob quand le solide gardien de l'hôtel surgit dans la chambre et maîtrisa par-derrière le fluet agresseur, qu'il empoigna par les bras et plaqua contre le mur. Kelly jeta un coup d'œil entre ses jambes, actionna la détente et désintégra le gros orteil du gardien, qui l'entraîna dans sa chute, terrassé par la douleur. Kelly rampa jusque dans un coin et fixa avec fureur le sauveur de Bob qui se tordait par terre, au martyre. Affalé dans un fauteuil comme un simple spectateur, Bob, effaré, considérait le gâchis qu'il avait causé.

« T'as toujours un ange gardien, hein ? l'interpella Kelly. Il faut toujours qu'un pauvre crétin sauve ta misérable peau ! »

La police arriva, Kelly remit son pistolet à un ami et, à la faveur des explications qui s'ensuivirent, Bob se glissa hors de la pièce comme s'il eût été capable de se volatiliser.

Après cet incident, il se tint à distance de Kelly, s'installa dans la réserve de son saloon, dans laquelle il partageait un lit de camp avec Dorothy, et se mit à laisser vagabonds, parasites et autres jeunes gens affamés dormir sur les tables de jeu et le bar pour cinquante cents la nuit.

Tout le monde, eût-on dit, affluait vers Creede ; des hommes ayant hypothéqué une partie de leurs gains prospectifs pour financer cette expédition et débarquant de contrées aussi éloignées que l'Indiana rôdaient aux abords du dépôt de chemin de fer, à l'affût des dernières exagérations émanant du district minier de King Solomon, ou s'attroupaient autour de grands brasiers pour chasser de leurs doigts la morsure du froid. Bob commença à se joindre à ces cercles de prospecteurs autour des feux ou dans les halls bondés des hôtels pour discuter avec les ouvriers ayant posé les voies de chemin de fer et les montagnards bourrus qui avaient tiré les lignes télégraphiques. D'après eux, il n'y avait à Creede ni administration locale, ni impôts, ni hébergement, peu de magasins et aucune jolie fille ; les seuls saloons qui existaient consistaient en des chapiteaux de toile glaciaux tendus au-dessus de murs de rondins et le whisky était coupé de tabac.

Bob acheta alors des planches de bois vert et fit appel aux nombreux traîne-semelles des environs de Pueblo pour édifier un grandiose dancing sur une parcelle de terrain déneigée. Il effectua des achats somptueux – meubles, tentures, peintures à l'huile de déesses nues – et jaugea l'aspect de l'ensemble d'un œil expert. Une fois le bâtiment achevé, il ordonna à une équipe d'ouvriers de le démonter avec précaution, puis de charger le tout sur un wagon plat et lorsque le col de Wagon Wheel fut de nouveau praticable, en avril, et que le Denver and Rio Grande reprit du service en altitude, Bob déménagea à

Creede avec sa concubine et ses jolies hôteses pour y débiter une nouvelle vie.

Là-bas, il devint un homme de biens à la réputation exemplaire. Il dilapida des fortunes formidables et fit de son saloon, l'Exchange Club, un palais. Derrière les grossières parois extérieures de planches de l'établissement qui se doublait d'une maison de tolérance se dissimulaient huit tables de jeu en acajou sculpté couvertes de velours vert ; un bar Eastlake à cartouche ouvragé long de douze mètres, assorti d'une barre en cuivre de même longueur à dix centimètres du sol sur laquelle étaient montés, à chaque attache, des crachoirs du même métal ; des portes et des vitrines pourvues de ferrures rutilantes ; et un service de vaisselle identique à celui de l'hôtel Teller House à Central City. L'éclairage était assuré, au plafond, par des lustres de cristal, de la mousseline vert sombre camouflait les murs en pin et un peu partout étaient exposées des reproductions du Jugement de Pâris, de Léda et le cygne, de l'enlèvement des Sabines, de la toilette de Vénus, de Vénus et Cupidon ou encore de la Primavera.

Au rez-de-chaussée s'affairaient huit jolies hôteses, plusieurs croupiers en chemise blanche impeccable et cravate jaune, ainsi que deux ou trois préparateurs de cocktails aux grandes moustaches cirées et aux manches retenues par des brassards élastiques. À l'étage, Dorothy présidait aux onéreuses activités de prostituées affublées de noms tels que Toupie, Lulu la Transie, la Reine Mormone ou Annie la Bridée. Tout se voulait aussi sélect et convivial qu'un club de notables de l'Est – pas de coups de feu, pas de bagarres, pas de manigances ; des présidents de sociétés et des directeurs de mines y faisaient un saut après le dîner, une chorale de diplômés de Yale y chantait autour du piano, des prospecteurs déambulaient à pas pesants dans la salle en se vantant de leurs concessions, essayeurs de métaux précieux, épiciers et commerçants venaient y passer la soirée avec leurs journaux et, en moyenne, neuf cents dollars par heure y changeaient de mains, seize heures par jour, six jours par semaine – ce qui signifiait bien entendu que la salle de jeu de Bob Ford brassait potentiellement plus d'argent en un an que la bande des frères James n'en avait volé en treize.

Le village de Creede lui-même n'avait rien de commun avec l'Exchange Club. Il s'était développé dans un couloir encaissé entre deux hautes montagnes, si bien qu'il n'était éclairé par le soleil que huit heures par jour et que d'avril à juillet la fonte des neiges transformait l'unique rue principale en caniveau et contraignait bêtes de somme et piétons à patauger jusqu'à mi-mollet dans un mélange de boue et de crottin. L'altitude était de deux mille six cent quatre-vingt-dix mètres, aussi était-il rare qu'il ne fît pas froid (des températures voisines de moins trente n'étaient pas rares au mois de mars) et

pendant de longs mois, la seule eau disponible était celle obtenue en faisant fondre de la neige au-dessus d'un feu ; par conséquent, soit par laisser-aller, soit par suite du surmenage, une bonne partie de la population était d'une saleté répugnante, infestée de poux de corps, et sentait si mauvais que les hétaires prodiguaient leurs bons offices avec des mouchoirs parfumés sur le nez.

Creede accueillait une humanité des plus hétéroclites : cow-boys, tricheurs professionnels, commerçants, trimardeurs, ingénieurs des mines, contremaîtres, spéculateurs en métaux précieux, étrangers en provenance de toute l'Europe, Mexicains, Indiens Ute, simples ouvriers, voleurs de bétail, pasteurs itinérants, coupe-jarrets, médecins illégaux, avocats radiés du barreau et quantité d'autres dont l'argent était la vie. Ils arrivaient par train au rythme de trois cents par jour, assis à deux par place dans les voitures ou entassés dans l'allée centrale au point qu'il était possible de soulever les deux pieds du sol sans tomber. La Denver and Rio Grande rentabilisa la construction de la ligne jusqu'à Creede en quatre mois tout juste et les capacités d'hébergement au camp étaient si limitées qu'elle louait chaque soir des couchettes dans dix voitures pullman parquées sur une voie de garage. Huit ou neuf hommes pouvaient trouver refuge dans la même baraque, on logea jusqu'à soixante lits de camp dans la salle à manger d'un hôtel, les plus pauvres apprenaient à dormir debout, soutenus par des cordes tendues dans des resserres, et, dans les rues, des estropiés qui avaient perdu leurs pieds à cause du froid clopinaient avec des béquilles.

Contre toute probabilité et toute attente, l'homme qui régnait sur Creede, l'autorité suprême du camp, était le tueur de Jesse James, Robert Newton Ford. C'était lui qui rendait jugement et établissait les règles, qui veillait à ce que les criminels fussent châtiés, qui arbitrait les petits litiges entre marchands, les différends entre les tenanciers de saloon et leurs clients ; il décidait de maintes questions civiles, approuvait les plans de construction, nommait shérifs et percepteurs, payait de sa poche le salaire annuel du juge de paix. S'il n'était pas pour autant apprécié ni très souvent encensé, on se pliait cependant à ses décisions, car c'était un homme influent aux convictions tranchées, qu'on n'eût su contrarier sans péril. Il accordait permissions, dérogations et dispenses ; il en retirait prérogatives, notoriété, prestige et satisfaction.

Sa vie était nocturne. Il se levait tard, puis lisait les journaux du Colorado vêtu d'un élégant kimono de soie pendant que Dorothy lui apportait des *doughnuts*, du café et mettait de l'ordre dans la chambre vert sombre. Ses yeux parcouraient les pages à toute vitesse, sautaient les listes de demandes de concessions minières et ne s'arrêtaient que sur les articles décrivant des accidents ou des crimes horribles. Ses

cheveux brun roux coiffés avec art étaient légèrement ondulés, plus longs que lorsqu'il avait vingt ans et il les oignait de parfums européens. Sa moustache distinguée lui conférait à la fois de l'allure et quelques années de plus, mais sa juvénilité n'avait pas entièrement disparu et, quand il se déshabillait devant sa compagne, son corps mince mais robuste était celui d'un adolescent. Sa garde-robe anglaise était raffinée, ses chemises blanches amidonnées paraissaient toujours neuves, des talonnettes d'acteur lui allongeaient les jambes de sorte qu'il donnait l'impression de mesurer un mètre quatre-vingts ; il portait son chapeau melon incliné sur la droite et se montrait toujours cordial dans la rue.

Il se mouvait avec grâce, même dans la neige, et saluait chacun avec une désinvolture affectée, d'une chiquenaude contre le bord de son chapeau ou en levant sa canne italienne, sur laquelle il aimait à s'appuyer tandis qu'il plaisantait ou taillait une bavette. Il était sociable avec tout le monde et franc avec ses amis. Il fumait de bons cigares à vingt-cinq cents. Il était chaleureux avec tous les habitués de l'Exchange Club et offrait à tous les joueurs des verres gratuits d'un whisky qu'il concoctait lui-même d'un jour sur l'autre avec un alambic, mais lorsque lui-même s'attablait dans un coin pour passer le temps, c'était avec une bouteille de cognac Martell ou de bourbon Jackson's. Il y demeurait parfois huit ou neuf heures d'affilée, invitant des connaissances et communiquant ses instructions par gestes et signaux aux danseuses et aux prostituées.

Quand il n'oubliait pas de se restaurer, il faisait vers sept heures un énorme repas qu'il engloutissait d'un seul coup, sans jamais grossir, semble-t-il. Après quoi il allait jouer à la roulette ou au poker et se couchait fréquemment alors qu'il avait une quinte ou une combinaison de cartes parfaite afin de se prémunir contre toute accusation de tricherie. Il était en réalité à même d'accomplir des tours de magie ou de passe-passe, de retrouver à volonté n'importe quelle figure, de deviner avec précision quelles cartes un joueur donné avait en main et de distribuer les as à qui il le désirait en battant le jeu. Ses doigts étaient agiles, son esprit vif, ses yeux bleus discernaient chaque nuance ; il reconnaissait chaque tactique, chaque stratégie et se laissait rarement abuser ou duper – sauf quand il le voulait bien.

Il riait souvent et avec trop d'empressement, ce qui ne produisait pas toujours l'effet escompté ; il était capable de soutenir des conversations longues et passionnées, dont il était cependant trop généralement le sujet ; un seul regard de sa part suffisait à couper la chique à bien des hommes ; devant témoins, il prenait ombrage à la plus infime insulte et n'avait pas davantage de scrupules à dégainer son revolver qu'à plonger la main dans sa poche pour y récupérer sa petite monnaie. Il avait de la force physique et était redoutable avec

ses poings – le genre de pugiliste et d'assaillant prêt à en découdre sans détour avec n'importe quel adversaire sans égard pour son gabarit. Pourtant, il était prudent, tendu, vigilant. Il gardait le dos aux murs et un œil sur le long miroir du saloon qu'il avait récemment fait importer de France. Quand une porte était ouverte, il la fermait ; il ne s'attardait jamais près des vitres, ne tournait jamais le dos à des étrangers, ne grimpait jamais sur des échelles ou des chaises ; il ne quittait pas de la journée son revolver en permanence plaqué contre sa cuisse et le glissait sous son oreiller la nuit.

Il ne perdait rien des allées et venues des belles-de-nuit qui travaillaient pour lui ; il était toujours gentil avec elles, les appelait « ses filles » et rossait sauvagement tout homme qui osait les brutaliser dans les chambres ou refusait de s'acquitter de la somme convenue. De temps à autre, il allait faire un tour à l'étage, dans le couloir, collait l'oreille aux portes des chambres et, si Dorothy n'était pas avec un client, il lui demandait de se faire belle et de rejoindre le reste de la compagnie à sa table, où se trouvaient déjà les plus fidèles de ses rudes amis de Creede : Joe Palmer, qui devait être chassé de la ville en avril, « Broken Nose » (« Nez cassé ») Creek, un cousin des frères Younger et Jack Pugh, un voleur de chevaux, venu ouvrir une écurie de louage à Creede. Ils évoquaient ensemble des crimes épouvantables qu'ils n'avaient en fait jamais commis et Bob exagérait son rôle et ses hauts faits au sein de la bande des frères James, accumulant les affabulations, tandis que Dorothy le dorlotait obligeamment et minaudait aimablement avec leurs hôtes. Quand survenait un désaccord concernant la longue carrière de la bande des frères James, Bob faisait autorité, car il connaissait chaque légende, se repaissait de chaque roman de quat'sous et était en somme si pénétré de la vie du hors-la-loi – comme un bon biographe – qu'il allait jusqu'à appeler les James ses cousins (une parenté que personne ne remettait jamais en cause).

Sur le coup de minuit, il recevait au vu et au su de tous, de la main de Dorothy, les recettes dérivées de la prostitution, remisait l'argent dans la caisse enregistreuse gravée à placage de nickel. Il souhaitait bonne nuit à Dorothy d'un baiser et renvoyait les danseuses chez elles ou à l'étage, avant de petit à petit mettre ses clients dehors afin de pouvoir faire le compte des profits générés au faro, à la « cage à oiseaux », à la roulette et au stud poker. Les croupiers l'aidaient à balayer le sol ainsi qu'à essuyer le comptoir et les tables avec des chiffons savonneux, Bob réglait les serpentins, les bassins et la température de la chaudière de son alambic à whisky, versait aux deux préparateurs de cocktails leur salaire de la soirée, puis verrouillait et barrait chaque porte.

Après quoi, il se versait parfois un grand verre de bourbon Chapin

and Gore et nettoyait son pistolet à la lueur d'une bougie. Il entendait les filles se livrer à une bataille d'oreillers à l'étage – l'une d'elles qui descendait discrètement afin de rejoindre un amant – un gosse qui se glissait dans les cabinets pour passer la nuit à l'abri et au sec. Bob pointait le Colt sur divers objets dans la pièce en laissant le chien cliqueter dans le silence de la grande salle. Puis il adressait un mot ou deux à Jesse et montait se coucher.

La survenue de Soapy Smith – « Smith la Savonnette » – à Creede amorça un changement chez Bob. Jefferson Randolph Smith, charlatan, escroc et aigrefin, né en Géorgie en 1860, avait grandi dans tout le Sud et, après avoir été vacher au Texas, il était devenu forain dans le Colorado. C'était un beau parleur à la langue bien pendue affable et jovial doué d'un magnétisme grâce auquel il suscitait une attention ravie dès qu'il se joignait à un groupe. Il avait pour habitude de persuader des hommes qui se croyaient malins et subtils de collaborer avec lui à quelque entreprise illégale, puis de leur faire porter le chapeau et il avait ainsi embobiné tant de gens qu'il n'était plus en sécurité à Denver et avait jugé plus sage de migrer vers l'Ouest.

Il était arrivé à Creede en février 1892 à bord d'un train de passagers de la Denver and Rio Grande qui s'était ouvert un passage le long de la voie à l'aide d'un énorme soc qui soulevait des vagues et des tempêtes de neige. Il avait débarqué avec une bande de seize gardes du corps, joueurs professionnels et autres hommes de main, puis s'était mis en devoir de parcourir la ville d'un bout à l'autre en se présentant à chaque commerçant et chaque arnaqueur, avec un bon mot pour tous ceux qu'il accostait dans la rue, une bière pour chacun dans tous les saloons où il déboulait, jouant les chenapans, les fripons et les braves types, se faisant passer pour un homme riche et oisif, mais à son aise avec les gens du commun.

Il progressa de telle manière le long d'Amethyst Street qu'il ne parvint à l'Exchange Club qu'au bout d'une semaine, et il prit alors place à l'une des tables de jeu afin de pouvoir observer, à l'autre bout de la salle, le maître des lieux, Bob Ford.

Il vit un homme nerveux et rieur d'une trentaine d'années, qui trônait en majesté dans le coin, mangeait du gâteau avec les doigts, invitait du monde à sa table et servait du cognac à tous les nouveaux venus. Ses rudes amis siégeaient avec lui, maculant de traces noires leurs verres avec leurs mains crasseuses, vêtus de chemises à carreaux et de manteaux d'astrakan, couverts de neige qui fondait et dégouttait sur leurs bras croisés, perlait dans leurs moustaches et leurs barbes. Bien que l'anniversaire de Bob remontât à plusieurs semaines, son âge constituait apparemment le thème de la conversation, car Soapy

surprit les mots : « J'avais toujours pensé que je disparaîtrais plus vite qu'une fusée, mais on dirait que je vais faire long feu. » Puis Bob enchaîna sur d'autres thèmes, monopolisant la parole, sans égard pour ce que racontaient les autres, ni même pour ses propres réponses, déblatérant sans trêve, tel un homme qui eût tenté de purger son esprit troublé de la moindre trace de langage. Et, constamment, il jetait des coups d'œil de droite et de gauche, il jetait des coups d'œil aux divers miroirs, il jetait des coups d'œil à chaque revolver, jusqu'à ce que, pour finir, il repérât un ennemi parmi les joueurs et se levât pour intercepter l'une de ses jolies hôtesse :

« Ne lui apporte rien », commanda-t-il.

Ledit ennemi n'était autre qu'Edward O. Kelly, qui avait sombré dans la dipsomanie et la dépression depuis son altercation avec Bob et avait fait le voyage jusqu'à Creede sans espoir ni projet précis. Les services de police de Pueblo avaient fait pression sur lui pour qu'il prît en charge les frais de l'opération du gardien du Phoenix Hotel par un médecin de la Quatrième Rue, ce qui avait à tel point exacerbé son inepte ressentiment qu'il avait abattu un homme de couleur nommé Ed Riley pour une simple maladresse. Le sectarisme ordinaire de l'époque avait sauvé Kelly ; il n'avait pas été inculpé ni, *a fortiori*, condamné, mais il avait été radié de la police et réduit à conduire des tramways ou à mendier sur le trottoir jusqu'à ce qu'il eût assez économisé pour un billet à destination de Creede.

Il s'était aussitôt dirigé vers l'Exchange Club, en avait détaillé l'outrance, avait crispé, puis décrispé ses doigts devant le feu, puis quand une hôtesse s'était approchée, avait eu le culot de réclamer un whisky à titre gracieux d'une voix bourrue que Bob avait identifiée sur-le-champ.

Conformément aux instructions de son patron, l'hôtesse regagna le bar avec le whisky sur son plateau et Bob, imperturbable, s'arrêta auprès d'une table de poker afin d'étudier la dextérité d'un croupier qu'il venait d'embaucher. Bob empila ses jetons en surveillant dans un miroir en hauteur Kelly qui ôtait son long manteau de laine et débattait en son for intérieur. Il paraissait agité, déséquilibré, on lui eût donné cinquante ans, alors qu'il devait en avoir trente-cinq et, lorsqu'il rajusta son pistolet à canon long, Bob discerna en lui une certaine parenté avec Wood Hite. Kelly portait une veste de policier dont les boutons d'insignes avaient été dé cousus, ainsi qu'une cartouchière et un ceinturon qui bissectaient sa silhouette en son milieu. Kelly réacclimata sa main droite au contact de son pistolet et lui ménagea un peu de jeu dans son étui en cuir fendillé en fendant la foule en direction de celui qu'il considérait comme son persécuteur.

Kelly dégaina et une serveuse s'écria :

« Il va te tuer ! »

Mais Bob se contenta de sourire et, imitant Jesse, s'avança vers Kelly avec aménité, les bras écartés comme s'il eût voulu embrasser l'humanité entière et toute l'assistance en particulier.

« Allons, le passé est le passé ! » s'exclama-t-il.

Il eut un sourire si amical que Kelly en fut déconcerté et hésita juste assez pour que Bob eût le temps de le gifler par surprise de la main droite et d'empoigner le revolver de la gauche, déséquilibrant Kelly qui chancela de côté tandis que Bob le désarmait, puis lui décochait son genou droit dans la bouche. L'ex-policier s'effondra, la lèvre supérieure ouverte, Bob le frappa cruellement à la tête avec le pistolet à canon long et le coup résonna comme sur du bois.

« Dégage ! cria Bob. Dégage et ne remets plus jamais les pieds chez moi !

— Si je veux », riposta Kelly.

Bob tapa du pied sur le plancher et Kelly recula, recroquevillé derrière son bras levé. Bob s'esclaffa, mais n'insista pas et revint à sa table dans le coin en acceptant les claques dans le dos des joueurs approuvateurs. Puis il se rassit avec sa clique, sans prêter gare à toutes les plaisanteries, et fixa Kelly se frayer un passage jusqu'à son manteau, puis sortir dans la nuit et la neige qui tombait en tempête.

« Ça ne s'arrête jamais, lâcha-t-il.

— Je n'ai pas entendu », fit Dorothy, mais Bob ne répéta pas.

Soapy Smith enfila son manteau en vison noir et s'aventura dehors à la suite de Kelly. Il le rattrapa sous une lampe à arc et l'aborda avec compassion. Du sang dégouttait du menton de l'ancien policier et il crachotait des fragments de dents semblables à des graviers.

« C'est la deuxième fois que j'essaye de me faire cet enfant de putain », confessa Kelly.

Soapy lui passa un bras autour du cou.

« Et si on allait voir si on peut vous faire recoudre ? »

Le lendemain après-midi, par le truchement du juge de paix, Soapy Smith s'arrangea pour rencontrer Bob Ford dans ses appartements au-dessus du saloon afin de le complimenter quant au sang-froid dont il avait fait preuve avec cet agitateur. Bob reçut l'escroc d'assez bonne grâce, lui offrit un fauteuil en cuir vert et du cognac dans un verre ballon, ainsi que quelques suggestions éclairées concernant diverses entreprises commerciales potentielles à Creede, sous réserve que Smith marchât droit.

« Alors vous savez qui je suis ! » se réjouit Soapy, enchanté.

Bob haussa les épaules.

« Il y a des bruits qui courent – même si je n'accorde guère de poids à ce que racontent ces foutus journaux.

— Le contraire serait étonnant, pas vrai ?

— Comment ça ? »

Soapy ignore la question et, lorsque son hôte changea de sujet, ignore aussi ses conseils et ne réagit pas à ses questions ; au lieu de quoi, il se consacra à un inventaire des objets de la pièce, cigare en bouche, allant et venant de-ci de-là, soupesant ceci, caressant cela, interrogeant Bob sur le prix des choses et leur lieu d'acquisition. C'était un homme séillant et attirant, aux cheveux bruns coupés court, qui arborait une barbe brune de cinq centimètres et, à l'occasion de cette entrevue, un costume noir et une cravate assortie maintenue en place par une épingle ornée d'un diamant de deux

carats. Il était d'un commerce agréable, mais affichait une mine rébarbative quand ses pensées s'égarèrent et, à suivre son arrogant périple à travers la pièce, Bob ne pouvait s'empêcher d'avoir le sentiment qu'il avait sous les yeux la réincarnation de Jesse James, Jesse James, Jesse James.

« Qu'est-ce que vous attendiez de cet entretien ? s'enquit enfin Bob. Hormis de dresser un catalogue de tous mes biens matériels... »

Soapy se rassit dans le fauteuil en cuir vert et fit circuler son cognac d'une joue à l'autre en scrutant Bob.

« Vous savez ce que vous auriez dû faire, pour Jesse ? lâcha-t-il.

— Non. Si vous me le disiez... »

Soapy sourit.

« D'accord, fit-il en croisant les jambes et en contemplant son verre. Un soir, vous auriez dû aller faire un tour à cheval et vous laisser un peu distancer par ce vieux Jesse. Et là, vous preniez votre flingue, vous l'appeliez et quand il se retournait – pan ! Vous auriez pu dire que vous vous étiez disputés tous les deux que c'est vous qui aviez eu le dessus. Mais j'imagine que ça ne vous a pas traversé la tête.

— Je n'étais pas de taille.

— En tout cas, c'était une erreur de l'abattre à côté de sa femme et de ses enfants, alors qu'il était sans arme et... bref, vous savez ce que vous avez fait. Vous auriez dû dire que vous regrettiez.

— J'estime que si je regrette ou pas, c'est mon affaire.

— Peu importe ! Il fallait vous excuser, c'était ce que tout le monde voulait ! Expliquer que la machine était en marche et qu'il n'y avait pas moyen de l'arrêter, que vous n'aviez pas le choix. Aujourd'hui, quand on regarde Bob Ford, vous savez ce qu'on voit ? On voit la suffisance, la cupidité et une absence totale de remords. »

Bob gratta son cou qui le démangeait. Il eut un sourire aussi acéré qu'un poignard.

« Je vais faire en sorte que tout le monde oublie ce qui s'est passé il y a dix ans. Je ne vais pas supplier qu'on me pardonne. Je forcerai le respect des gens par ce que j'aurai accompli, comme Jesse. »

Soapy inclina la tête et observa le soleil qui brillait sur la neige au-dehors. Il se gratta la barbe.

« Vous connaissez Joe Simmons ?

— Je lui ai déjà dit bonjour.

— Joe et moi, on a causé un peu de vous et de Creede et de la situation actuelle et on a eu l'idée d'ouvrir un saloon-salle de jeu comme le vôtre à Jimtown. Je me dis qu'il y a peut-être moyen de faire fortune en écoulant du tord-boyaux.

— Vous pensez qu'il y a vraiment besoin d'un saloon de plus à Creede ? Aux dernières nouvelles, il y en avait déjà un pour cinq habitants. »

Soapy adressa à Bob un sourire qui exprimait davantage le défi que la bienveillance.

« J'ai l'intention de prendre le train en route tant que tout roule et de flanquer les autres dehors. »

Bob frotta une allumette soufrée contre sa chaussure et l'approcha de son cigare corona.

« Simple curiosité : vous comptez procéder comment ?

— Ma bande, Bob ! Je vais prendre le pouvoir ! C'est moi qui vais administrer cette ville ! Soit vous prenez tous le pli, soit c'est adios, amigo ! »

Bob tira sur son cigare en plissant l'œil gauche à cause de la fumée. Il changea de position dans son fauteuil.

« Ça fait dix ans que je ne sais plus ce que c'est, la peur.

— C'est aussi ce que je me disais.

— Mais je suis prêt à vous laisser Creede.

— Vous dites seulement ça parce que vous n'êtes pas en mesure de m'en empêcher.

— Tenez-vous seulement à distance de l'Exchange Club – vous, vos gardes du corps et vos gros bras. Vous n'avez pas la puissance de feu nécessaire. »

Soapy vida son verre de cognac dans le pot d'une plante verte et se releva en prenant appui sur les bras de son fauteuil. Il se coiffa de son grand sombrero noir et écrasa son cigare sur le tapis.

« Vous et moi, on est exactement semblables. Si jamais il me faut liquider Robert Ford, j'imagine que vous devinez ce que je ferai.

— Comme je l'ai déjà dit, j'ai déjà eu assez peur pour toute une vie. »

Soapy sortit et Bob se posta près des hautes fenêtres qui s'élevaient jusqu'au plafond et donnaient sur la rue. Il aperçut Soapy qui rigolait avec ses gardes du corps en pataugeant dans la neige ; les commerçants le saluaient et s'effaçaient devant lui sur les trottoirs. Bob s'accota contre le vert du mur et, d'une voix sans émotion, murmura : « Pan. »

L'administration de Creede fut, en effet, réorganisée. Les gorilles de Soapy forcèrent la main aux boutiquiers, alpaguèrent des passants avant de leur coller un pistolet contre la tempe dans une ruelle tandis qu'un lieutenant de Soapy les informait de certaines transformations ; ils affranchissaient les nouveaux arrivants dès que ceux-ci mettaient le pied hors du train et en blessèrent plus d'un en lui tordant le poignet jusqu'à ce qu'il cassât. Soapy s'autoproclama président d'un fonds pour les joueurs et imposa à tous les tenanciers de saloon – à l'exception de Robert Ford – d'y adhérer. Il manipula tant et si bien les personnes et les postes qu'en quelques semaines tous ses bons amis se

retrouvèrent maire, conseillers municipaux, coroner ou juge de paix ; son beau-frère, John Light, fut nommé marshal et, en guise de pied de nez à Bob, Edward O. Kelly engagé comme shérif adjoint de Bachelor, un camp minier établi sur la montagne du même nom, à moins de cinq kilomètres de Creede. Dans le même temps, Soapy inaugura l'Orleans Club, une salle de jeu située à Jimtown, la partie est de la vallée, salle de jeu dont il avait financé l'achat grâce aux contributions mensuelles qu'il touchait afin de couvrir les dépenses de fonctionnement de la municipalité. Il fit tout ce qui était en son pouvoir pour contraindre Bob à renoncer à l'Exchange Club : des pierres autour desquelles étaient attachés des messages de mauvais augure furent lancées par les portes battantes à l'heure de la fermeture, des hommes patibulaires habillés de manteaux en grizzly et armés de fusils se mirent à traîner à longueur de journée devant le saloon ou à suivre Bob où qu'il allât et, le 3 avril 1892, le site sur lequel était bâti l'Exchange Club fut désigné par la ville pour accueillir la future école et l'établissement se vit ordonner de fermer.

Bob ne tint aucun compte de cet arrêté et ne céda pas d'un pouce face aux décrets et aux injonctions de Smith, mais son comportement se modifia à mesure que son influence diminuait, il fut accusé de couardise, de compromission, d'être à la hauteur de sa réputation de pusillanimité et il prit l'habitude de se claquemurer tout le jour dans son appartement ou, le soir, dans quelque pièce privée pour se saouler de whisky maison, tournant pensivement carte après carte, lisant sa destinée dans chaque roi, chaque valet.

Il se plaignit auprès de Dorothy que vilipender Robert Ford fut devenu un sport à part entière. Il lui arrivait de s'apitoyer sur son sort et de se demander qui les gens eussent dévisagé, débiné, raillé ou menacé si Bob Ford n'eût été là. Même dans son propre saloon, il sentait que les sourires disparaissaient sur son passage, que c'était de son orgueil démesuré que ses clients discutaient à voix basse, que c'était des piques à son encontre qui déformaient leurs bouches comme des hameçons, qu'il y avait toujours quelqu'un pour l'espionner, rapporter le moindre de ses mots à Smith et recenser chacun de ses manquements, chacune de ses transgressions. Dorothy elle-même lui semblait indifférente, comme si elle percevait en lui un imposteur, un gamin tout en impulsions, mais dépourvu de principes, incapable, craintif, qui répétait constamment les mêmes erreurs.

Bob feuilleta l'album dans lequel il conservait des coupures de journaux de l'année 1882 et sourit à la lecture d'articles sur les frères Ford et leur départ pour l'Est afin de se produire sur scène ; il avisa ensuite le compte-rendu de l'exécution de Charles J. Guiteau, l'assassin du président Garfield. D'après le reporter, le meurtrier était métamorphosé, « doux comme un enfant », et le soir qui avait précédé

sa pendaison, il avait récité l'un de ses poèmes, « Simplicité ou enfantillages religieux ». Un échafaud avait été érigé dans la cour de la prison et certains spectateurs avaient payé jusqu'à trois cents dollars pour assister à sa mise à mort. On lui avait placé une cagoule noire sur la tête, on lui avait serré le nœud coulant autour du cou et il avait entonné un autre de ses cantiques : « Je vais rejoindre mon Seigneur, je suis si heureux » jusqu'à ce qu'il tombât par la trappe. La corde s'était tendue, il s'était raidi, puis il était resté à se balancer en l'air. Toute l'assistance avait applaudi.

En avril, le soir du Samedi saint, Bob misa une bonne partie de ses économies sur un combat entre un boxeur professionnel du nom de Johnson que Soapy Smith avait fait venir et un jeune gars du Colorado dont la force extraordinaire ne put compenser son ignorance de la boxe ainsi que des règles récemment introduites par le marquis de Queensberry. Il ne voyait plus que d'un œil et était quasi inconscient quand, au septième round, il s'effondra gauchement sur le tapis, incapable de réagir au compte de l'arbitre. Le professionnel fut déclaré vainqueur et Soapy le félicitait d'une claque dans le dos dans son coin quand Bob sauta sur le ring hors de lui, armé d'une chaussette lestée de pièces de monnaie avec laquelle il tenta de frapper le boxeur à la mâchoire et brisa le bras droit de l'un des gardes du corps de Soapy avant qu'on pût le maîtriser.

Bob ne dormit ni cette nuit-là ni le dimanche de Pâques, qu'il consacra à s'affliger de ses pertes en compagnie de Joe Palmer, avec qui il éclusa quatre litres de whisky avant de finalement se résoudre à abattre le boxeur sur le coup de huit heures du soir. Ils ne parvinrent cependant qu'à se fourvoyer en chemin : Bob obligea un boutiquier à danser la gigue en le menaçant de son pistolet et en criblant de projectiles le sol autour des chaussures montantes à boutons du malheureux, dont il crépit de boue le bas du pantalon ; il tira une balle par la fenêtre d'un pasteur et fracassa un verre de lait dans la salle à manger ; les lampes à arc qui illuminaient Amethyst Street faisaient la fierté de la ville et avaient donné lieu au dicton : « Il fait grand jour tout le jour à Creede et la nuit n'y existe pas », aussi Bob s'arrêta-t-il à cheval sous chaque lampadaire et les détruisit-il tous à coups de revolver sauf seize. Il pénétra ensuite, toujours à cheval, dans le foyer chic du Central Theatre, où il harangua longuement la galerie afin de justifier la façon dont il avait mené sa vie, d'exposer les raisons pour lesquelles il croyait le combat truqué, de professer sa haute estime pour les qualités de boxeur de son poulain et de clamer qu'il était disposé à affronter en duel quiconque s'estimait de taille à défier l'homme qui avait tué Jesse James. Vers minuit, à court de cartouches, Bob regagna l'Exchange Club en beuglant une vieille chanson bravache du Kentucky : « Biglez-moi et tremblez dans vos bottes, les

gars. Je suis un faiseur de veuves, je suis le fléau des jungles, j'ai l'œil mauvais et je sème la désolation partout où je vais ! Je réduis les couguars en charpie et je les mange en hachis ; un cri me suffit pour renvoyer les vautours au nid, un regard de ma part fiche des boutons aux grizzlys, je souffle la dévastation à chaque respiration ! Quel cerf sera assez inconscient pour taper du sabot ou secouer ses bois en entendant ces proclamations ? Quel sera le lion galeux qui goûtera le sel de mon nom ? »

Un comité de cent personnes se réunit à Creede cette nuit-là et, à l'issue d'un débat prolongé, à cinquante-trois voix contre quarante-sept, l'idée de lyncher Bob Ford et Joe Palmer fut rejetée et il fut décidé de les expulser de la ville. Lorsqu'on arracha Bob à son lit vers six heures du matin pour lui faire part du verdict, il écarta les émissaires pour se vider l'estomac des poisons qu'il contenait par l'une des fenêtres de sa chambre. Puis il se laissa glisser sur le sol en s'essuyant les lèvres sur sa manche, avant de lever les yeux vers un homme en manteau d'astrakan.

« Je reviendrai, vous le savez. Je reviens toujours. On ne se débarrasse pas comme ça de Bob Ford.

— On t'a déjà dit que tu avais une grande gueule ?

— J'ai vos noms à tous. »

Les membres du comité escortèrent Bob jusqu'à la gare à bord d'un fiacre et le mirent dans un train à destination de Colorado Springs, où Dorothy lui expédia quelque temps plus tard ses affaires. Il y loua une chambre dans un hôtel bon marché et, lors d'un entretien avec un reporter, déclara : « D'ici un jour ou deux, je retourne à Creede avec un flingue dans chaque main. » Mais en réalité, il séjourna presque deux semaines à Colorado Springs.

Il sortait marcher au milieu des pâturages dans le soleil matinal, ainsi qu'eût pu le faire Jesse, sentait la terre s'élever sous ses pieds jusqu'à ce qu'en surgissent des montagnes abruptes et verdoyantes qui viraient, au loin, au bleu et au gris. Ou il restait toute la journée assis dans un fauteuil, dans le hall de l'hôtel, à fixer l'horloge à contrepoids, en revoyant le séjour, l'aquarelle de Skyrocket, le revolver que Jesse lui avait offert, puis tout se mêlait avec la pièce de théâtre, c'était Jesse qui tournait la tête vers la droite lorsque Bob armait le pistolet, mais c'était Charley qui ouvrait des yeux terrifiés, Zee qui basculait de la chaise et Bob qui contemplait le plafond pendant que son sang s'écoulait de sa blessure en une flaque large comme le giron d'une femme.

L'Histoire l'oubliait un peu plus chaque année depuis 1882 et pourtant on parlait encore de temps à autre de Robert Ford dans les journaux du Colorado ou du Missouri – certains articles déploraient

implicitement que le lâche fut encore en vie, tandis qu'un ou deux par mois annonçaient que le meurtrier de Jesse James s'était fait égorger dans une ruelle en Oklahoma ou avait succombé à la consommation ou à la pneumonie et avait été enterré dans une fosse commune. Aucune de ces notices nécrologiques n'avait jamais eu la délicatesse de faire mention de sa date ou de son lieu de naissance, de sa famille ou de l'enfance qu'il avait eue ; il n'était jamais question de l'institut Moore, de l'attaque de Blue Cut, de l'épicerie, de son accord avec les autorités ; il était apparemment suffisant de signaler que Bob Ford était l'homme qui avait descendu Jesse James, comme si toute son existence se ramenait à cet unique acte de perfidie. Il avait conscience qu'on ne lui pardonnerait jamais, qu'il n'aurait droit à aucun éloge funèbre, que sa mort ne recevrait guère d'attention, que nul reporter ne ferait le déplacement jusqu'à Creede, qu'on ne se livrerait à aucune opération chirurgicale sur son crâne, à aucune étude phrénologique, qu'on ne vendrait pas de clichés de son corps étendu sur un lit de glace dans les bazars, que les gens ne se masseraient pas sur les trottoirs sous la pluie pour regarder défiler le cortège funèbre de Bob Ford, qu'on n'écrit pas de biographies sur lui, qu'aucun enfant ne serait baptisé en son hommage, que personne ne paierait jamais vingt-cinq cents pour visiter les pièces dans lesquelles il avait grandi. Mais quoique, en 1892, dans le Colorado, il n'aspirât plus à autant que du temps de sa jeunesse dans le Missouri, il aspirait au moins à ce que la postérité refît davantage de Robert Newton Ford qu'un simple coup de feu le 3 avril 1882.

Ce fut dans cet état d'esprit que Bob adressa des lettres de pénitences et de supplications aux commerçants de Creede pour s'excuser de sa crise de folie temporaire et pour solliciter la permission de revenir en paix. Mais le 27 avril, alors que, carré dans un fauteuil vert à bord d'une voiture de la Denver and Rio Grande, il pénétrait dans Creede, il fut démoralisé de découvrir par la fenêtre que la gare pullulait de concurrents et d'ennemis parmi lesquels figuraient même quelques hommes de Soapy qui tordaient entre leurs mains des chaussettes remplies de pièces. Il empoigna donc ses bagages, se rua jusqu'au fourgon de queue, sauta sur le ballast sitôt que le train s'arrêta et se faufila à travers les magasins et les ruelles jusqu'au bureau du *Morning Chronicle* où, avec l'aide d'un rédacteur, il rédigea un article qui fut publié le lendemain :

Bob Ford est de retour à Creede. Pour quelle raison la perspective de ce retour a-t-elle pu engendrer la terreur dans le cœur de certains ? C'est difficilement compréhensible. Depuis qu'il habite à Creede, nul autre ne s'est montré aussi paisible que lui, si l'on fait exception de ce malheureux

dimanche soir, il y a deux semaines. S'il est profondément désolé de ses actions en cette occasion, il n'a en définitive fait que se conformer à cette valeur fondamentale de l'Ouest, la fidélité envers ses amis – valeur que, en règle générale, les personnes originaires de l'Est ont du mal à appréhender. Il est vrai, néanmoins, que quand un natif de l'Ouest prend le parti de quelqu'un, il ne le fait pas à moitié, même si cela implique simplement de se saouler et d'aller tirer quelques coups de feu en ville. C'est là la valeur cardinale qui différencie l'Ouest de l'Est. Bob Ford possède des intérêts divers à Creede et s'il désire rester ici afin de veiller sur ses investissements, il en a tout autant le droit que n'importe qui d'autre. Tout le monde souhaite jouir d'une chance équitable et Ford mérite au moins qu'on la lui accorde.

Bob comparut ensuite devant le juge de paix, plaida coupable et s'acquitta bien volontiers d'une amende de cinquante dollars, mais Soapy Smith persuada le Comité des Cent (qui comprenait bon nombre de natifs de l'Est) que Bob était une plaie pour la communauté et qu'il fallait l'expulser de Creede sous peine de mort. Le Comité dépêcha comme messenger auprès de Bob le marshal Theodore Craig et Bob répliqua uniquement que c'était une étrange coïncidence que toute sa vie durant, des hommes du nom de Craig affublés d'une étoile lui aient donné des ordres. Il ajouta qu'il en avait assez et qu'il ne repartirait pas. Quand les Cent se présentèrent à l'Exchange Club pour se saisir de Bob, ils trouvèrent rassemblés autour de lui tous ceux à qui il avait donné du travail, ses jolies hôtesse, des joueurs, ainsi que d'autres figures inquiétantes comme Jack Pugh et Broken Nose Creek, tous les armes à la main.

« Je reste, fit Bob. Transmettez le message à Soapy.

— Tu ne nous laisses pas d'autre solution que l'affrontement, l'avertit Craig.

— Vous ne pouvez pas me tuer, je suis déjà mort », rétorqua Bob.

Le Comité céda et Bob continua à défier les autorités de la ville en rouvrant sa salle de jeu et en se pavanant dans les rues avec des airs de gentilhomme dans ses costumes anglais du dernier chic, exclusivement armé d'un Derringer – et encore, enfoui dans sa poche arrière. Il était accoutumé à l'hostilité que manifestaient des inconnus à son égard et ressentait la haine à son encontre qui émanait de sa salle de jeu chaque soir. Son passé était disséqué, sa vie privée publiée, des piétons s'arrêtaient sur les trottoirs pour le dévisager, des journalistes l'interceptaient pour le harceler de questions impertinentes et prévisibles. (Un jour, après qu'on lui eut présenté un reporter, Bob avait aussitôt prédit : « Je parie que vous allez me

cuisiner jusqu'à ce que mort s'ensuive, puis qu'une fois rentré, vous allez m'assaisonner, comme dans tous les autres baveux. ») Il fut comparé à une foule de reptiles et d'animaux – prédateurs pour la plupart –, poursuivi par les sifflets des enfants et les divagations de mineurs qui creusaient leur tombe au whisky. On déposait des légumes pourris sur le pas de sa porte, des Sudistes en état d'ébriété débarquaient parfois dans son saloon pistolet en main, on se réfugiait dans les magasins pour éviter de le croiser, son courrier comportait tant de lettres de menaces qu'il les lisait désormais sans sourciller, avec tout juste une vague curiosité, puis les froissait avec un sourire en coin ; on cloua même sur la porte de l'un de ses placards un cadavre de chat accompagné de ce simple mot : « Fous le camp d'ici. » La fausse signature qui suivait était celle d'un certain Ed O'Kelly et le texte écrit avec du sang de poulet.

Et pourtant, Bob ne changea pas de nom, il ne camoufla pas son identité, il ne se déroba pas à la presse, il ne s'exila pas à l'étranger, il ne chercha pas à s'évanouir dans la nature. Au contraire, il se mura dans son rôle de réprouvé et de scélérat, affectant d'être apprécié par beaucoup et professant qu'il savait exactement quand et comment il mourrait, si bien qu'il n'avait aucune crainte.

Le 5 juin au soir, des inconnus (peut-être à l'instigation de Soapy Smith) déversèrent du pétrole tout autour de l'Exchange Club, puis y jetèrent une allumette. Les flammes grimpèrent comme du lierre le long des murs en bois et gagnèrent la salle de jeu, où elles attaquèrent les tentures par la base, firent éclater le verre et distordirent l'acier jusqu'à ce qu'elles ressortent et se propagent aux constructions alentour. Le feu se mua très vite en un énorme incendie qui dévora non seulement l'établissement de Bob, mais tous les bâtiments en toile, en planches ou en pin de la vallée, ravageant une bonne partie de Creede et générant une telle chaleur que les hommes renoncèrent à jeter sur le brasier leurs seaux d'eau puisés dans Willow Creek pour asperger plutôt la robe fumante de leurs animaux paniqués afin de les rafraîchir.

Bob ne parvint à sauver que quelques caisses d'alcool et son piano droit, mais il persista avec l'incorrigible acharnement qui le caractérisa toute sa vie. Il prospecta les zones épargnées de la vallée et acheta à Jimtown une grande tente en toile pourvue d'un long plancher et dont le plafond, soutenu par des poteaux en bois, culminait à cinq mètres et demi de hauteur, tente qui avait par le passé servi d'auberge entre le Leadville Headquarters, un bureau minier, et le Café, un chalet qui abritait une cantine. Puis Bob sauva des décombres un grand segment de son bar Eastlake et, à l'aide d'un attelage de mules, le remorqua le long de Rio Grande Avenue jusqu'à

sa tente, dont il consacra l'essentiel de la surface à la danse, seule activité que ne proposaient ni l'Orleans Club, ni le Gunnison Club and Exchange.

Bob baptisa son cinquième saloon l'Omaha Club et l'inaugura en fanfare le mardi 7 juin. Il engagea deux violonistes en sus de son pianiste et factura à ses clients empressés et émoustillés un dollar pour cinq minutes de mazurka, de scottish ou de valse avec les jolies filles qu'ils n'avaient jusqu'alors pu que lorgner avec des yeux avides. Chaque morceau était suivi d'un entracte durant lequel les danseuses étaient encouragées à entraîner leurs partenaires jusqu'au bar ou à se retirer avec eux sous des tentes privées, à la suite de quoi elles partageaient les recettes de chaque entreprise avec Bob. Vers huit heures du soir, tant d'hommes aguichés se pressaient dans le saloon que bon nombre des couples dansaient dans les rues et Bob et ses filles semblaient si bien partis pour devenir riches que Nellie Russell alla trouver Mr Ford et lui assura qu'elle accepterait n'importe quelle place à l'Omaha Club, y compris en tant que prostituée.

Ils remontèrent Rio Grande Avenue ensemble et Bob la soumit à l'interrogatoire d'usage. Il apprit ainsi que Miss Russell avait grandi à St Joseph, Missouri, qu'elle devait avoir dix ans à l'époque où Bob avait séjourné dans le pavillon de Lafayette Street. Elle lui raconta que la nuit, les enfants avaient coutume de s'accroupir près des fenêtres du séjour pour s'effrayer en essayant d'entrevoir le fantôme de Jesse. Elle-même ne l'avait jamais vu, mais un de ses camarades jurait que l'apparition l'avait un jour surpris en se matérialisant près d'un miroir, pareil à un nuage de vapeur au-dessus d'une théière – à l'exception de ses yeux bleus, sévères et perçants. Vivre dans cette maison avait été une expérience si traumatisante pour tous les occupants qui s'y étaient succédé que, au cours des dix années qui s'étaient enfuies, les quatorze dollars par mois de loyer que payait Thomas Howard étaient descendus à huit, une affaire, dont pourtant nul ne voulait. Le bâtiment était en passe d'être vendu pour des motifs fiscaux lorsque Nellie avait émigré vers l'Ouest.

Bob en profita pour changer de sujet de conversation et demanda à la jeune femme pourquoi elle avait choisi Creede. Nellie haussa les épaules.

« Partout en Amérique, on voit des panneaux à propos de tous ces gens qui font fortune à Creede. Je trouvais ça doux à mon oreille – le nom, je veux dire : Creede, creed, croyance... Vous n'êtes pas d'accord ? »

Bob se rit de son ingénuité.

« Ce n'est même pas le vrai nom de ce type ! En fait, il s'appelait William Harvey ! Et la seule raison de son départ pour l'Ouest, c'est parce que sa bonne amie l'a plaqué pour épouser son frère aîné. Pas de

quoi entrer en religion !

— Même. Ça suggère de bonnes choses.

— Pas toujours », objecta-t-il.

Les parois et les buttes de la vallée dressaient autour d'eux leurs remparts d'un noir profond qui se détachait sur le bleu tout aussi profond du ciel. L'incendie avait dévasté quantité d'habitations et les déracinés avaient été transplantés à Jimtown, où ils dormaient à même le sol, comme des indigènes des îles, comme des serfs. Bob apercevait la lumière des feux de camp et des cigarettes sur les contreforts et, tandis que Nellie et lui poursuivaient leur conversation pratique en marchant, il entendait le joyeux tumulte de l'Omaha Club, où les musiciens entamaient « Pop goes the weasel », mais il discernait également, plus bas, les discussions pleines d'espoir des marchands, des prospecteurs, des ouvriers et des commis qui avaient perdu le peu qu'ils possédaient.

Nellie pencha la tête pour le détailler.

« Je vous aurais reconnu n'importe où. Vous êtes comme en photographie. »

Bob lui décocha un coup d'œil un chouïa agacé.

« Pourtant, je ne suis plus le même gamin. J'ai vieilli.

— À mes yeux, vous étiez si courageux, si romantique. Pour moi, vous étiez l'homme le plus séduisant du monde.

— Je m'entends bien avec les fillettes de dix ans, mais dès qu'elles en atteignent onze ou douze, je suis fichu. »

Elle rit, puis se fit taciturne, comme si quelque chose la tourmentait, son regard gris se fonda au loin dans la nuit et elle serra sur sa poitrine les pans de son châle dans son poing pâle. Deux minutes s'écoulèrent, puis elle se sentit embarrassée par son propre silence.

« Un ange passe », murmura-t-elle.

Bob s'abstint de tout commentaire.

« Les montagnes sont si escarpées tout autour de nous ! s'extasia-t-elle. On se croirait au fond d'une enveloppe ! »

Bob contempla le profil de Nellie et son sourire, des plus jolis.

« Vous allez me questionner sur Jesse, devina-t-il.

— Comment le savez-vous ?

— Tout le monde me questionne sur Jesse. »

Bob prit doucement Miss Russell par le coude afin de la raccompagner jusqu'à l'Omaha Club, puis laissa sa main droite glisser jusqu'au bas du dos de la jeune femme afin de palper le grain de sa peau à travers sa robe glacée.

« Il était plus grand que vous ne pouvez vous l'imaginer et il était affamé en permanence. Il n'était jamais rassasié. Il avalait d'abord toute la nourriture dans la salle à manger, puis toutes les assiettes,

puis tous les verres et jusqu'à la flamme des chandelles ; il engloutissait jusqu'à l'air dans vos poumons, jusqu'à la dernière pensée dans votre cervelle. Vous alliez le voir par désir d'être avec lui, par désir d'être comme lui et quand vous repartiez, il vous manquait toujours quelque chose. » Bob considéra avec colère la jeune femme qui, bien entendu, le dévisageait avec une expression interdite. « Maintenant, vous comprenez pourquoi je l'ai tué. »

Miss Russell inspecta un instant le sol tandis qu'ils continuaient à avancer et quand elle reprit la parole, ce fut avec de l'amertume dans la voix.

« Mon père nous lisait les articles sur vous dans les journaux qu'il achetait. Il nous disait que nous vivions un moment important dans l'Histoire. Il estimait que vous aviez rendu un grand service au monde entier.

— Sur votre droite, vous avez le Leadville Headquarters, lâcha Bob. Là, c'est l'atelier du forgeron. On ne les voit pas d'ici, mais derrière le saloon, j'ai quatre tentes vertes dont des hommes entrent et sortent toute la nuit.

— Vous me faites de la peine », articula Nellie.

Il voyait à ses yeux scintillants qu'elle pleurait.

« Vous feriez mieux de rentrer chez vous », lui conseilla Bob.

Elle protesta de la tête, mais demeura silencieuse.

« Ne travaillez pas pour moi, lui enjoignit Bob.

— Non ?

— Vous avez encore votre dignité. Ne la bradez pas contre de l'argent. »

Il y eut une nouvelle pause entre deux danses. Des hommes pomponnés accoutrés de hideux vêtements marron musardaient dans Rio Grande Avenue aux environs de l'Omaha Club, fumaient une cigarette, crachaient du jus de chique et foudroyaient des yeux Bob et la jeune femme.

« Alors, je vais peut-être y aller », bredouilla-t-elle.

Bob lui suggéra d'essayer de dégotter un autre emploi à Jintown. Pourtant, bien qu'elle lui eût affirmé qu'elle allait tenter sa chance auprès de quelques magasins dès le lendemain matin, bien qu'elle parût même reconnaissante à Bob, Miss Nellie Russell de St Joseph, Missouri, acheta plutôt du whisky ainsi que quelques grains de morphine et se suicida dans la nuit.

Il était minuit lorsque le shérif adjoint Ed Kelly se redressa dans son lit de camp et tendit l'oreille au hennissement ténu d'un cheval. Il tâtonna, en quête de son revolver, puis traversa à toutes jambes le sol en terre de sa cabane et atteignit la porte en planches non dégrossies comme on frappait. Il entrebâilla l'huis, pistolet armé en main, et

avança la tête au-dehors, où il se retrouva nez à nez avec un homme qu'il ne reconnut pas et qui arborait un collier de barbe et une moustache brune, ainsi qu'une pelisse de castor orange. Le visiteur sourit à la vue de Kelly en sous-vêtements longs et remarqua d'une voix haut perchée avec un accent du Sud :

« Vous devriez avoir un petit tête-à-tête avec du savon de temps à autre...

— Je vous connais ?

— On n'a pas les yeux en face des trous ?

— Vous m'avez réveillé. »

L'homme s'accota contre la façade de rondins et fixa la vallée en contrebas de Bachelor, où seul un brouillard lumineux trahissait la position de Jimtown.

« Vous entendez cette musique ? »

Kelly fit un pas à l'extérieur, le revolver sur la hanche. Il discerna un piano. Son visiteur alluma un cigare.

« C'est l'ouverture en grande pompe de l'Omaha Club, le nouveau saloon de Bob Ford. »

Kelly cracha sur sa droite.

« Un de ces quatre, moi aussi, je te lui ferai une ouverture en grande pompe. »

L'homme tourna la tête.

« C'est précisément à ce sujet que je suis là. Il est en plein dans une de ses muffées périodiques, il ne se sent plus et il prétend qu'il va abattre Ed Kelly à vue.

— Quoi ! Cet enfant de putain !

— Et venant de Bob, je serais tenté de prendre ça pour argent comptant.

— Je suis sûr qu'il insistera pour que je lui tourne le dos avant. »

Son interlocuteur tira sur son cigare, puis l'étudia en soufflant la fumée.

« Vous devriez faire quelque chose. »

Kelly en convint.

« Je vais foncer là-bas illico et lui filer une leçon.

— À votre place, j'attendrais demain après-midi », recommanda l'homme.

Puis il cala son cigare dans sa bouche et disparut.

Le 8 juin 1892 au matin, le cadavre de Miss Nellie Russell fut découvert par des cheminots et, à l'initiative de Dorothy Evans, une souscription fut ouverte afin de financer les obsèques. Les prostituées de l'Omaha Club prirent sur elles de récolter les dons et Dorothy monta à l'étage afin de réveiller Bob.

« Tu te souviens de cette fille avec qui tu as discuté à propos d'un

boulot ? annonça-t-elle. Elle s'est suicidée.

— Oh, bon Dieu », soupira Bob.

Il regarda dans le vide pendant plusieurs minutes. Faute de paroles susceptibles d'atténuer sa consternation, Dorothy lui lut à voix haute un bulletin de commande adressé par une distillerie tandis qu'il enfilaient son costume. Il ajusta autour de son cou un col rigide en celluloïd, qu'il assujettit à l'aide d'un bouton en or que Soapy Smith devait plus tard s'approprier comme porte-bonheur ; il noua ensuite par-dessus une cravate jaune, qu'il agrémenta d'une épingle surmontée d'une tête en opale d'un blanc laiteux.

« Qu'est-ce que tu en penses ? s'enquit-il auprès de Dorothy.

— Très distingué », l'assura-t-elle sans lever les yeux.

Bob mangea une portion du *doughnut* au sucre de sa compagne et examina sa moustache dans un miroir, puis s'affaissa contre une porte de placard en songeant à Miss Russell. Le soleil filtrait entre les stores verts, qui se balançaient dans la pièce au gré d'une légère brise et tapaient doucement contre l'appui de la fenêtre. Bob déclara qu'il allait récupérer le courrier ; Dorothy, qu'elle allait rester dans la chambre avec sa couture et ses magazines.

« Tu as eu raison de ne pas lui donner de travail », ajouta-t-elle.

Bob quitta la pièce sans lui dire au revoir.

En 1900, Dorothy Evans devait épouser un dénommé James Feeney, de Durango, Colorado, et adopter deux filles (dont une presque sourde) que, d'après la rumeur, elle maltraitait. Son mariage ne fut pas plus heureux que son concubinage et Mr Feeney finit par l'abandonner pour devenir bookmaker sur les champs de course de Trinidad et de Pueblo. « Mon mari est parti, je suis en piètre santé, j'ai hypothéqué tous nos meubles et il n'y a presque plus rien qui nous appartienne », se plaignit-elle auprès d'un voisin en juin 1902. Le vendredi 13, elle envoya une de ses filles au drugstore avec un mot pour que celle-ci lui rapportât pour cinquante cents de chloroforme. Puis, le dimanche matin, elle revêtit sa robe de mariée en soie verte et prévint ses filles qu'elle allait faire une sieste. Après quoi, elle imbiba de chloroforme un linge qu'elle se plaqua sur le nez jusqu'à ce qu'elle fut si profondément endormie qu'elle ne s'éveilla plus jamais.

Bob tria son courrier, puis emporta les journaux auxquels il était abonné et se rendit sur sa jument au bord de la Rio Grande River pour les parcourir. Il suspendit son veston à une branche et s'assit sur le manchon de papier brun dans lequel son quotidien de Denver était expédié. Des taches d'ombre jouaient sur lui ; l'herbe bruissait. Le soleil étincelait sur la rivière encore froide à cause de la neige. Des gamins avec des cannes à pêche se tenaient près de l'eau et y trempaient des hameçons garnis de grains de maïs jaunes. La Convention nationale républicaine se réunissait à Minneapolis. Selon

toute vraisemblance, le président Benjamin Harrison allait à nouveau être désigné comme candidat. La bande des Dalton avait dévalisé un train de la Santa Fe à Red Rock, dans les territoires indiens et une chasse à l'homme était en cours. Bob sourit. « Bonne chance », leur souhaita-t-il à voix haute. Il extirpa de la poche de son veston une pomme qu'il mangea tout en tournant les pages. Il vit un bâton faisant office de flotteur tournoyer sur la rivière, puis couler et il releva la tête pour observer l'un des enfants ramener sa prise vers la rive, mais le poisson bondit hors de l'eau, se débattit dans des gerbes d'éclaboussures et se libéra tout à coup. Tandis que le garçon pestait, Bob remit son veston, offrit son trognon de pomme à sa jument, puis regagna Jimtown.

Le shérif adjoint Edward O. Kelly descendit de Bachelor vers une heure de l'après-midi. Il n'avait nul plan magistral, nulle stratégie, nul pacte avec des autorités supérieures – rien hormis un vague appétit de gloire et une soif de revanche généralisée à l'encontre de Robert Ford. Il déjeuna d'un sandwich et d'une soupe au restaurant de Newman Vidal où un Québécois du nom de « French » Joe Duval se joignit à lui. Duval soutint plus tard que Kelly lui avait affirmé avoir reçu un message. « Je ne vais pas laisser à ce sale lâche l'occasion de me flinguer comme son cousin Jesse James », aurait conclu Kelly. Ils agirent donc en connaissance de cause. Ils pénétrèrent dans l'atelier d'un mécanicien, où ils scièrent un tuyau en plomb en tronçons de trois millimètres que French Joe recoupa en deux avec un burin. Duval avait sur lui un fusil de chasse de calibre dix à deux canons. Kelly ôta les cartouches, en découpa le sommet en papier, vida les plombs sur le sol et leur substitua une charge de poudre supplémentaire, puis referma les munitions et rechargéa l'arme. Il confectionna ensuite un entonnoir en papier, au moyen duquel il versa les copeaux de tuyau dans le canon droit, puis le gauche. Enfin, Duval referma son long manteau sur le fusil et s'éloigna, la crosse en noyer contre la tige de sa botte droite.

Edward O. Kelly se verrait condamné à une peine de prison à perpétuité dans un pénitencier du Colorado, pour homicide volontaire sans préméditation, et French Joe Duval, son complice, à deux ans de réclusion. Une pétition en faveur de la libération de Kelly recueillit cependant plus de sept mille signatures et, en 1902, le gouverneur James B. Orman le gracia. Kelly écrivit plusieurs lettres affreuses à l'ancienne compagne de Bob Ford à Durango, mais en dehors de cela, il se borna à se faire arrêter pour vagabondage et mendicité dans diverses petites villes. Il implora l'hospitalité de Jesse James Jr et le jeune avocat la lui accorda, mais au bout d'un mois, Kelly reprit son errance, qui s'acheva en janvier 1904 à Oklahoma City, où Kelly eut une altercation avec un agent de police qui l'interpellait pour

cambrilage. Alors qu'ils luttèrent, Kelly s'acharna à mordre les oreilles du policier, qui finalement dégaina son pistolet et logea une balle dans la tête du vagabond. Kelly fut enterré dans un cimetière des pauvres, sans funérailles ni cérémonie.

Robert Newton Ford travailla pendant tout le début de l'après-midi du 8 juin à l'Omaha Club, où il approvisionna le bar en whisky maison tout en servant quelques dés à coudre à des mineurs des Cornouailles assis au comptoir. Il retira son veston, le suspendit à un clou, puis défit sa cartouchière, l'enroula autour de l'étui, qu'il nicha contre la caisse enregistreuse. Un certain Walter Thomson, de Kansas City, fit un commentaire à propos de l'épingle de cravate de Bob et des opales, qui attiraient le mauvais sort.

« De toute façon, je n'ai pas une chance terrible ces temps-ci, répliqua Bob. Je doute qu'une opale y change grand-chose. » Thomson répondit qu'il savait ce que Bob voulait dire. Le soleil était haut et il commençait à faire chaud. Des hommes avaient fait boire de la bière à un âne et riaient à la vue de l'animal qui titubait au milieu de San Luis Avenue. Le shérif adjoint Plunket avisa Ed Kelly, accroupi dans l'ombre d'une ruelle, qui surveillait l'Omaha Club, mais n'interpréta cela que comme un nouvel exemple de la bizarrerie de son collègue.

Une jolie hôtesse du nom d'Ella Mae Waterson entra dans le saloon avec la liste complète des souscripteurs pour les obsèques de Miss Nellie Russell, que Bob consulta en formulant son opinion sur chacun des donateurs. Ella Mae Waterson apprit à Bob que Soapy Smith y était allé de sa contribution juste avant de partir pour Denver ce matin-là. Constatant que Smith s'était engagé à verser cinq dollars, Bob inscrivit son nom sur la ligne d'en dessous, accompagné d'une promesse de don deux fois supérieure. Puis, citant l'une des épîtres de saint Pierre, il fit suivre la mention : « La charité couvre une multitude de péchés. »

Il était quatre heures moins vingt quand French Joe Duval, alors sous l'emprise du whisky, franchit le coin du Café et se dirigea vers l'Omaha Club en extrayant avec peine un fusil de chasse de dessous son ample manteau. Le petit Albert Lord s'élança hors de la forge de son père afin d'aller chercher de la monnaie sur un billet de vingt dollars au saloon et Edward O. Kelly lui emboîta le pas. Le shérif adjoint de Bachelor ralentit juste assez pour se saisir du fusil de French Joe, puis appliqua le double canon contre la nuque de l'enfant en un froid baiser métallique et lui susurra : « Écarte-toi, Albert. »

Edward O. Kelly passa du soleil du dehors à la lumière jaune de la tente et surprit le tueur de Jesse James en train de rire avec Ella Mae Waterson, dos à la rue. Kelly épaula le fusil et s'exclama : « Bien le bonjour, Bob ! » Et tandis que celui-ci se retournait en homme bien élevé qui reconnaît un salut qui lui était adressé, l'arme fit feu une

première fois, puis une seconde, à un mètre et demi de distance, les deux volées de plomb compactes lacérèrent le cou et la mâchoire de Bob, lui déchiquetèrent la carotide et la jugulaire, lui labourèrent la peau, incrustèrent son bouton de col dans l'un des poteaux. Son corps fut projeté en arrière, il ébranla le plancher et Ella Mae Waterson poussa un hurlement, mais Robert Ford se contenta de fixer le plafond et ses yeux s'éteignirent avant qu'il eût le temps de trouver les mots justes.

Remerciements

Mes principales sources pour ce livre ont été les journaux du Missouri de l'époque ainsi que les ouvrages suivants : *The Man Who Shot Jesse James* de Cari W. Breihan, *The Crittenden Memoirs* de H. H. Crittenden, *Jesse James Was My Neighbor* de Homer Croy, *The New Eldorado* de Phyllis Flanders Dorset et *Jesse James Was His Name* de William A. Settle. Je voudrais exprimer ma gratitude à ces auteurs pour les informations et l'aide qu'ils m'ont apportées, ainsi qu'au National Endowment for the Arts et à la University of Michigan Society of Fellows pour m'avoir accordé les bourses m'ayant permis d'achever ce roman.